

VOYAGES
EN AFRIQUE, ASIE,
INDES ORIENTALES ET OCCIDENTALES,
FAITS PAR JEAN MOCQUET,
GARDE DU CABINET DES SINGULARITÉS DU ROI, AUX TUILERIES.
DIVISÉS EN SIX LIVRES.



PARIS,
IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT
POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.

2990

L'un
Dieu n
hazard
par le r
aux pie
humili
le seul
et pénit
qui de
Mais q
feu Roi
rieuse e
l'honne

AU TRÈS-CHRÉTIEN

ET AUGUSTE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

SIRE,

L'une des principales grâces qu'il a plu à Dieu me faire, en me préservant de tant de hazards et dangers que j'ai courus en voyageant par le monde, est celle de me voir maintenant aux pieds de votre Majesté, lui offrant en toute humilité et obéissance ce mien écrit, comme le seul fruit que j'ai pu recueillir de mes longs et pénibles travaux. Je sais bien que c'est chose qui de soi n'est digne d'être présentée à V. M. Mais quand il lui plaira de considérer que le feu Roi Henry-le-Grand votre père, de glorieuse et éternelle mémoire, m'a fait autrefois l'honneur de me commander une bonne partie

de ces voyages , et de prendre plaisir aux discours que je lui en ai faits à mon retour ; j'oserai me promettre que V. M. (comme elle suit en toutes choses les généreuses traces du plus grand Roi, et du meilleur père qui fût jamais) ne dédaignera pas aussi de recevoir avec sa bonté et douceur accoutumées , ce petit témoignage de ma très-humble et très-dévote affection à son service. Ce qui me donnera sujet de faire voir un jour , Dieu aidant , quelque chose de plus à V. M. et d'espérer que suivant son royal dessein , elle me donnera moyen de continuer et parfaire le cabinet des singularités que par son commandement , j'ai commencé à dresser en son palais des Tuileries , entreprise si louable , qu'elle mérite bien d'être ajoutée à tant d'autres dignes actions d'honneur et de vertu , qui rendent V. M. célèbre et recommandable à toujours , et cependant je continuerai toute ma vie de prier Dieu ,

SIRE , qu'il lui plaise augmenter de plus en plus à V. M. ses saintes grâces et bénédictions.

*Votre très-humble et très-
obéissant sujet et serviteur,*

JEAN MOCQUET.

PRÉFAC

Avant-
para
mats
tion

PREMIER
Lybie

SECOND
en la
et Ca
l'an 1

TROISIÈME
endro

QUATRIÈME
bique
Indes

TABLE ET SOMMAIRE

DE CE QUI EST CONTENU EN CE PRÉSENT LIVRE.

PRÉFACE AU LECTEUR.

Page 1

Avant-propos pour l'intelligence des cercles, zones, parallèles, degrés de longitude et latitude, climats, et autres choses nécessaires en la description de la terre universelle. 7

PREMIER LIVRE des Voyages de Jean Mocquet en Lybie, Canaries, Barbarie, en l'an 1601. 27

SECOND LIVRE des Voyages aux Indes Occidentales, en la rivière des Amazones, pays des Caripous et Caribes, et autres terres et îles d'Occident, en l'an 1604. 54

TROISIÈME LIVRE des Voyages en Maroc et autres endroits d'Afrique, l'an 1605. 127

QUATRIÈME LIVRE des Voyages en Éthiopie, Mozambique, Goa, et autres lieux d'Afrique et des Indes Orientales, l'an 1607. 172

CINQUIÈME LIVRE des Voyages en Syrie et Terre-
Sainte , l'an 1611. 304

SIXIÈME ET DERNIER LIVRE des Voyages en Espagne ,
en intention de passer plus outre, et ce qui y
donna empêchement , l'an 1614. 346

~~~~~  
de l'hom  
turellem  
cherche  
d'admire  
et d'app  
Car de  
tons nou  
sidérer la  
posées e  
dans le c  
cret de la  
leurs us  
bornes et  
envers ce  
Mais à la  
pour son  
ces eaux  
nent sou  
est-ce qu  
sent sorti  
cessités o

## PRÉFACE.

Dieu ayant mis l'univers sous la connaissance de l'homme, ce n'est pas de merveille que naturellement nous soyons portés à la curieuse recherche de celui-ci, pour avoir plus de sujet d'admirer et louer la divine sagesse et bonté, et d'appliquer toutes ces choses à notre usage. Car de quel ravissement d'esprit ne nous sentons nous emportés quand nous venons à considérer la création de la terre et de la mer, disposées en telle sorte que l'on voit se reposer dans le centre de la terre, retenues par un secret de la Toute-Puissance à nous inconnu, en leurs flux et reflux qui ne passent jamais leurs bornes et limites, tant leur obéissance est grande envers celui qui leur a donné l'être et la loi ? Mais à la vérité, l'homme est trop peu de chose pour sonder un si profond secret : et bien que ces eaux sortant d'un lieu très-profond donnent source aux fontaines, lacs et rivières ; si est-ce que la Providence a fait qu'elles ne puissent sortir de leur lieu que pour servir aux nécessités de l'homme et des animaux, en arro-



sant et fécondant la terre qui nous nourrit en la vie, et nous reçoit après la mort : puis le reste de ces eaux est porté où elles ont pris leur première origine. Mais quelle plus grande merveille de voir le ciel environnant toute cette masse de la terre et des eaux, qui par son mouvement journalier et continuel donne non-seulement temps et saisons, mais être, vie et mouvement à chacune chose? Ainsi le Soleil va fournissant sa course à l'entour de l'univers, du levant au couchant, par ces tours et retours biaisans le long du Zodiaque : ainsi la lune suivant la même carrière va par sa douce influence tempérant les ardeurs du soleil, et humectant la nuit ce que les chaleurs du jour ont desséché. Ainsi des autres corps célestes qui nourrissent, vivifient et entretiennent chaque chose selon l'ordre, le temps et la manière qui lui est nécessaire : et tout cela par un si bel ordre, que quand il semble que ce grand astre se cache de nous pour nous laisser une nuit ténébreuse, il s'en va cependant en d'autres régions faire les fonctions nécessaires à leur être, étant en une continuelle action et mouvement pour départir ses effets à un chacun pays, suivant la quantité de plus ou moins de jour ou de nuit, dont leur situation se trouve capable. Ce qui fait qu'il n'y a lieu sur la terre

qui ne  
fets, co  
déserte  
laissoie  
peuven  
que de  
ont leu  
brer l'i  
puissan  
entreter  
l'homme  
continu  
tant d'  
peut-on  
et rema  
lières d  
ne m'êt  
aimé de  
tir de s  
et amis  
élue et  
bénédic  
enduré  
et mont  
seigne c  
ici bas,  
accroup  
pays et

qui ne puisse en sa manière en ressentir les effets, comme j'ai souvent remarqué en des îles désertes, qui bien que stériles et sans eau, ne laissent toutefois d'avoir des animaux qui ne peuvent être alimentés et vivifiés d'autre chose que de la rosée de la nuit, à laquelle seule ils ont leur recours. En quoi est du tout à célébrer l'infinie bonté du souverain qui sait si puissamment et si sagement régir, gouverner, entretenir, et vivifier toutes ses créatures, et l'homme surtout qui a grande raison de tenir continuellement son esprit fiché à contempler tant d'œuvres admirables. Mais comment le peut-on mieux qu'en voyageant par le monde, et remarquant les choses plus belles et singulières de la nature universelle ? De sorte que je ne m'étonne plus de ce qu'Abraham le bien aimé de Dieu, fut commandé par lui de sortir de son pays, et quitter père, mère, parens et amis, pour aller chercher une autre terre élue et choisie, où il auroit toutes sortes de bénédictions, après toutefois avoir beaucoup enduré et travaillé en passant par des déserts et montagnes inaccessibles. Car cela nous enseigne clairement qu'étant pèlerins et voyageurs ici bas, Dieu ne veut pas que nous demeurions accroupis dans les délices et tendreurs de notre pays et des nôtres, mais que par les peines et



mésaises des voyages nous cherchions que c'est que du bien et du mal, et nous préparions ainsi à pouvoir quitter plus allègrement quand il sera besoin, cette basse demeure, pour l'échanger à notre vraie patrie, où nous avons à vivre éternellement. Ces considérations, outre ce qui est de ma curiosité naturelle, m'ont principalement ému à entreprendre divers voyages par le monde, en Afrique, aux Indes orientales et occidentales, Levant et Terre-sainte, dont Dieu m'ayant fait la grace de retourner sain et sauf, j'ai pensé être raisonnablement obligé à en faire part à mon pays, mettant par écrit au mieux qu'il m'a été possible, ce que j'ai pu apprendre et remarquer de plus singulier en tant de diverses routes par mer et par terre : et même ayant eu l'honneur d'en faire quelquefois le récit au feu roi Henry-le-Grand qui y avoit pris plaisir, j'espère que le lecteur m'en saura plus de gré, et prendra en meilleure part ce peu que je lui en ai tracé, pour un témoignage de ma bonne volonté, et du désir que j'ai de profiter au public, et rendre quelque service aux François curieux, qui pourroient être excités à mon exemple à entreprendre pareils ou plus grands voyages, à la gloire de Dieu, honneur de leur pays, et utilité de leurs compatriotes. Cependant, le lecteur sera

averti, qu  
de mes vo  
laissant les  
et des chos  
moi, outr  
redire ce  
et si bien é  
et moyenn  
un autre  
fleurs, fru  
du pays où  
portraits,  
sible; cela  
promets d'  
ment et de

averti, que ce n'est ici qu'un simple et naïf narré de mes voyages et de mes aventures diverses, laissant les descriptions plus exactes des lieux et des choses aux plus curieux et capables que moi, outre que ce seroit chose superflue de redire ce que tant d'autres ont si amplement et si bien écrit. Mais j'espère bien avec le temps et moyennant la grace de Dieu, de faire voir un autre livre, traitant des plantes, arbres, fleurs, fruits, animaux, et autres choses rares du pays où j'ai été, avec leurs formes, vertus et portraits, le plus au naturel qui me sera possible; cela étant aussi de ma profession, je me promets d'y pouvoir donner plus de contentement et de satisfaction aux curieux.





## AVANT-PROPOS

*Pour l'intelligence des Cercles, Zônes, Parallèles, Degrés de longitude et latitude, Climats, et autres choses nécessaires en la description de la terre universelle.*

Avant que de venir au récit particulier de six voyages que j'ai faits depuis quatorze ou quinze ans en ça, en divers endroits de l'Europe, Asie, Afrique et Amérique, il me semble que, pour plus claire intelligence d'iceux, il ne sera pas mal à propos de dire en bref, par manière d'avant-discours, quelque chose des quatre parties du monde, et quelques principes appartenans à la sphère et géographie, afin d'introduire plus aisément le lecteur à ce qui se trouvera éparé çà et là en ce mien écrit, en posant pour maximes certaines et nécessaires plusieurs choses que je serois contraint autrement de répéter trop souvent, sans toutefois toucher que grossièrement et en général ce qui est de cette science, dont je laisse la plus exacte recherche et connoissance à ceux qui



en font profession, et qui y sont plus entendus que moi, qui me suis contenté d'en savoir seulement ce qui m'étoit nécessaire pour tirer plus de profit et de contentement de mes voyages.

Il faut donc savoir que Dieu a disposé l'univers en telle sorte, qu'il a joint la terre et la mer en une masse ronde, qui de son poids repose au centre du monde, comme au lieu le plus bas, afin de servir de sûre retraite et habitation convenable en son circuit à l'homme et aux animaux, es endroits relevés pardessus les eaux, qui ont leur place limitée dans les abîmes et profondeurs de la terre. Or, ces eaux environnent toute la terre, et la séparent par un admirable artifice en trois grands et spacieux continents ou terres fermes, sur lesquels, suivant l'ordre et situation des parties supérieures du monde, les cosmographes posent cinq cercles principaux, qui sont l'équinoxial, les deux tropiques de cancer et du capricorne, et les deux cercles polaires arctique et antarctiques.

Terre pour  
les animaux.

Trois  
continents.

Cercles de  
la sphère sur  
la terre.

Le premier cercle est appelé équinoxial à cause que le soleil, venant dessous ce cercle (ce qui est deux fois l'an environ, le 21 de mars et le 24 de septembre), fait partout l'univers le jour et la nuit d'égale quantité. Il est

également  
terrestre et  
les, dont l'  
vers le sud  
Le second  
ou solstice  
vant, don  
noxial; ce  
entre au pr  
l'écrevisse,  
alors nous  
nuits les p  
tant de l'é  
nord.

Le trois  
corne ou s  
qui est en  
plus cour  
nous : car  
rive tout  
de l'équat  
de 23 degr

Le qua  
et le cinqu  
tant de so  
Or, par  
terre est c  
qui enviro

également des deux pôles, et partage le globe terrestre en deux hémisphères ou parties égales, dont l'une s'étend vers le nord et l'autre vers le sud.

Le second cercle est le tropique de cancer ou solstice d'été, à cause que le soleil y arrivant, donne l'été à tous les pays de deçà l'équinoxial; ce qui arrive au point que le soleil entre au premier degré du signe de cancer ou de l'écrevisse, ce qui est environ le 22 de juin: et alors nous avons les jours les plus longs et les nuits les plus courtes de l'an. Ce cercle est distant de l'équateur de 23 degrés et demi vers le nord.

Le troisième cercle est le tropique de capricorne ou solstice d'hiver, où le soleil arrivant, qui est environ le 23 de décembre, fait les plus courts jours et les plus longues nuits à nous: car à l'autre hémisphère du midi arrive tout le contraire. Il a même déclinaison de l'équateur vers le midi que l'autre, à savoir de 23 degrés et demi.

Le quatrième cercle est le cercle arctique, et le cinquième l'antarctique, chacun d'eux distant de son pôle de 23 degrés et demi.

Or, par ces quatre derniers cercles, toute la terre est départie en cinq zones ou ceintures *Zônes.* qui environnent et couvrent la face de la terre,



dont il y en a une appelée torride ou brûlée, deux tempérées et deux froides. La torride est située entre les deux tropiques, de 47 degrés de largeur. L'une des tempérées, septentrionale entre le tropique de cancer et le cercle arctique, l'autre, méridionale entre le tropique de capricorne et le cercle antarctique, de 43 degrés chacune. Les deux froides sont, l'une entre le cercle arctique et son pôle, et l'autre entre le cercle antarctique et son autre pôle, de 23 degrés et demi chacune.

Zône Torride  
non inhabi-  
table.

La zone torride a été ainsi nommée des anciens pour l'opinion qu'ils avoient que, à cause de la perpendicularité et voisinage ordinaire du soleil, tout ce pays étoit inhabitable pour les extrêmes chaleurs, ainsi que les zones froides l'étoient aussi pour les excessives froidures causées par l'éloignement et bassesse continue de ce même astre. Mais les navigateurs de notre siècle et de quelques précédens même ont trouvé par expérience tous ces pays là habités et habitables, ainsi que quelques-uns des plus sages et doctes anciens avoient déjà laissé par écrit, plus par discours de raison et science, que par expérience. Car en la torride, la chaleur du jour est doucement tempérée par la froideur égale de la nuit; et aux zones froides, l'air y est adouci en été par la longue demeure

que le se  
le froid y  
n'y avoi  
leur souf  
bien vrai  
froides s  
que la te  
pérées. M  
torride,  
peuplés,  
que pou  
portent d  
aux pays  
cap de F  
des Cour  
Prête-Jea  
Bombase  
l'orient,  
comme :  
Maldives  
autres en  
en tout c  
la vie hu  
de la Nor  
et autres  
qui sont  
ment la  
l'inhabit

que le soleil fait sur leur horizon ; outre que le froid y est rendu moins insupportable, pour n'y avoir quasi point de vent ou fort peu, et leur souffle encore assez foible et débile. Il est bien vrai que les pays qui sont sous les zones froides sont peu habités et peuplés, à cause que la terre n'y fructifie pas comme aux tempérées. Mais pour le regard de ceux de la zone torride, il y a des endroits merveilleusement peuplés, tant pour la commodité des eaux que pour la bonté et fertilité des terres, qui portent du mil ou du riz en abondance. Comme aux pays sujets au roi Monomotapa, vers le cap de Bonne-Espérance, Angoche, et le cap des Courantes, et aux terres des Abyssins et du Prête-Jean, qui s'étendent dans terre depuis Bombase jusqu'à la mer Rouge, du côté de l'orient, vous avez aussi de très-bonnes îles, comme sont celles de Saint-Laurens, Zeilan, Maldives, Sumatra, les Javes, Moluques, et autres en grand nombre, abondantes et fertiles en tout ce qui est nécessaire et délectable pour la vie humaine. Vers l'occident sont les terres de la Nouvelle-Espagne, du Brésil, du Pérou et autres adjacentes, proches de l'équateur, qui sont très-bonnes. Tout cela montre clairement la fausseté de l'opinion des anciens sur l'inhabitation de ces zones.



Or, l'étendue ou largeur de ces cinq zones, depuis l'équinoxial jusqu'à chacun des pôles, est divisée en parallèles, comme leur longueur du levant au couchant l'est en méridiens, d'où se tirent les longitudes et latitudes des divers pays. Les parallèles sont cercles également distants l'un de l'autre, commençant à l'équateur et finissant aux pôles. Les méridiens sont cercles passant par les pôles, et croisant l'équateur, où, lorsque le soleil est arrivé, il fait le midi à ceux qui sont sur l'horizon, et minuit à ceux qui sont dessous.

Latitude  
et longitude.

La latitude des régions est distinguée par les parallèles du nord au sud, comme la longitude l'est par les méridiens de l'orient à l'occident. Les méridiens d'égale étendue s'assemblent tous les deux pôles, ce que ne font pas les parallèles qui sont toujours distants également l'un de l'autre, mais plus grands ou petits toutesfois l'un que l'autre, selon leur approche de l'équateur ou des pôles.

Suivant l'étendue de ces cercles on prend les longitudes et latitudes des divers pays et endroits de la terre. La latitude ou hauteur est comptée de l'équinoxial aux pôles de part et d'autre par 90 degrés : et les longitudes commençant au méridien des îles Fortunées ou Canaries, vont d'occident en orient jusqu'à 360 degrés

par tou  
marquer  
degré de  
soit, ont  
comme c  
diverse,  
grés plu  
plus orie  
sous méri  
en longit  
nuits, et  
noixial; c  
traires, C  
trionale,  
même la  
royaume  
tales, où  
aout, au  
Europe.  
et grand  
pluie est  
quartiers  
qu'ici ne  
verts et p  
leur saiso  
mes, car  
hiver est  
ne se m

par tout le rond de la terre. En quoi est à remarquer que les régions qui sont sous le même degré de longitude, en quelque latitude que ce soit, ont en même moment semblable heure, comme celles qui sont sous divers degrés l'ont diverse, et ce en variant d'une heure par 15 degrés plus tôt ou plus tard, selon que l'on est plus oriental ou occidental. Ainsi ceux qui sont sous même degré de latitude, bien que divers en longitude, ont égale quantité de jours et de nuits, et mêmes saisons, d'un côté de l'équinoxial; car de l'autre on y a toutes choses contraires. Comme si l'hiver est en la partie septentrionale, on aura l'été en la méridionale en même latitude: ainsi que j'ai remarqué au royaume de Canare et Goa, aux Indes orientales, où ils ont leur hiver en juin, juillet et août, au contraire de la même latitude de notre Europe. Mais cet hiver ne consiste qu'en pluies et grands vents venans du ponent; et cette pluie est chaude, de sorte que l'hiver de ces quartiers-là de Goa est autant ou plus chaud qu'ici notre été; les arbres y étant toujours verts et portant fruit en tout temps, chacun en leur saison, comme jaquébar, ananas, jangomes, carambolas, jambos et autres. Car tout hiver est chaud et humide, et lors le soleil ne se montre guères étant caché dans de si

Jours et nuits  
diverses.



épaisses nuées, que cela rend les jours fort obscurs. Mais les lieux qui ont diverses latitudes, ont inégalité de jours et de nuits, plus ou moins selon leur différence, et selon leur approche ou éloignement des pôles. Le jour se prend depuis le soleil levant jusqu'au couchant. Es pays sous l'équinoxial ils sont tous égaux aux nuits de douze heures chacun. De là es lieux tendant vers les pôles ils s'allongent, comme au 30° degré de latitude le plus long jour est de treize heures cinq minutes, sous le 50° degré il est de seize heures vingt minutes, sous le 66° 172 ou cercle arctique, il est de vingt-quatre heures entières; sous le 70° le soleil ne se couche point soixante-quatre jours et quatorze heures durant, comme en la partie de Moscovie, où j'ai ouï dire à un capitaine hollandois qui y avoit été, que leur plus long jour sans nuit étoit en juin et juillet, comme en hiver ils ont aussi même longueur de nuit à proportion. En sorte qu'il faut que les navires qui reviennent de ces pays là s'en retournent par deçà au mois d'août, s'ils ne veulent être arrêtés par les glaces. Les peuples qui habitent en ces pays-là font durant l'hiver des trous en la glace pour prendre les loups marins; mais aussi quelquefois ils y sont trompés, la glace se venant à dégeler plutôt qu'ils ne pensent,

comme j'ai vu le peuple s'y enfoncer à coup, à temps de l'un ou l'autre; ce qui leur a coûté la vie.

Il faut aussi remarquer que la latitude sous laquelle on se tient, a une grande influence sur la longueur du jour ou du jour et de la nuit. En France, et dans les autres pays de l'Europe, la durée du jour est de dix-sept heures sous le 48° degré de latitude, et de dix-huit heures sous le 52° degré. En Asie, sous le 30° degré de latitude, le jour est de treize heures cinq minutes, et la nuit de dix heures cinq minutes. En Afrique, sous le 20° degré de latitude, le jour est de douze heures, et la nuit de douze heures. En Amérique, sous le 10° degré de latitude, le jour est de onze heures, et la nuit de onze heures. En Europe, sous le 0° degré de latitude, le jour est de dix heures, et la nuit de dix heures. En Asie, sous le 10° degré de latitude, le jour est de onze heures, et la nuit de onze heures. En Afrique, sous le 20° degré de latitude, le jour est de douze heures, et la nuit de douze heures. En Amérique, sous le 30° degré de latitude, le jour est de treize heures, et la nuit de treize heures. En Europe, sous le 40° degré de latitude, le jour est de quatorze heures, et la nuit de quatorze heures. En Asie, sous le 50° degré de latitude, le jour est de quinze heures, et la nuit de quinze heures. En Afrique, sous le 60° degré de latitude, le jour est de seize heures, et la nuit de seize heures. En Amérique, sous le 70° degré de latitude, le jour est de dix-sept heures, et la nuit de dix-sept heures. En Europe, sous le 80° degré de latitude, le jour est de dix-huit heures, et la nuit de dix-huit heures. En Asie, sous le 90° degré de latitude, le jour est de dix-neuf heures, et la nuit de dix-neuf heures. En Afrique, sous le 100° degré de latitude, le jour est de vingt heures, et la nuit de vingt heures. En Amérique, sous le 110° degré de latitude, le jour est de vingt-et une heures, et la nuit de vingt-et une heures. En Europe, sous le 120° degré de latitude, le jour est de vingt-deux heures, et la nuit de vingt-deux heures. En Asie, sous le 130° degré de latitude, le jour est de vingt-trois heures, et la nuit de vingt-trois heures. En Afrique, sous le 140° degré de latitude, le jour est de vingt-quatre heures, et la nuit de vingt-quatre heures. En Amérique, sous le 150° degré de latitude, le jour est de vingt-cinq heures, et la nuit de vingt-cinq heures. En Europe, sous le 160° degré de latitude, le jour est de vingt-six heures, et la nuit de vingt-six heures. En Asie, sous le 170° degré de latitude, le jour est de vingt-sept heures, et la nuit de vingt-sept heures. En Afrique, sous le 180° degré de latitude, le jour est de vingt-huit heures, et la nuit de vingt-huit heures. En Amérique, sous le 190° degré de latitude, le jour est de vingt-neuf heures, et la nuit de vingt-neuf heures. En Europe, sous le 200° degré de latitude, le jour est de trente heures, et la nuit de trente heures. En Asie, sous le 210° degré de latitude, le jour est de trente-et une heures, et la nuit de trente-et une heures. En Afrique, sous le 220° degré de latitude, le jour est de trente-deux heures, et la nuit de trente-deux heures. En Amérique, sous le 230° degré de latitude, le jour est de trente-trois heures, et la nuit de trente-trois heures. En Europe, sous le 240° degré de latitude, le jour est de trente-quatre heures, et la nuit de trente-quatre heures. En Asie, sous le 250° degré de latitude, le jour est de trente-cinq heures, et la nuit de trente-cinq heures. En Afrique, sous le 260° degré de latitude, le jour est de trente-six heures, et la nuit de trente-six heures. En Amérique, sous le 270° degré de latitude, le jour est de trente-sept heures, et la nuit de trente-sept heures. En Europe, sous le 280° degré de latitude, le jour est de trente-huit heures, et la nuit de trente-huit heures. En Asie, sous le 290° degré de latitude, le jour est de trente-neuf heures, et la nuit de trente-neuf heures. En Afrique, sous le 300° degré de latitude, le jour est de quarante heures, et la nuit de quarante heures. En Amérique, sous le 310° degré de latitude, le jour est de quarante-et une heures, et la nuit de quarante-et une heures. En Europe, sous le 320° degré de latitude, le jour est de quarante-deux heures, et la nuit de quarante-deux heures. En Asie, sous le 330° degré de latitude, le jour est de quarante-trois heures, et la nuit de quarante-trois heures. En Afrique, sous le 340° degré de latitude, le jour est de quarante-quatre heures, et la nuit de quarante-quatre heures. En Amérique, sous le 350° degré de latitude, le jour est de quarante-cinq heures, et la nuit de quarante-cinq heures. En Europe, sous le 360° degré de latitude, le jour est de quarante-six heures, et la nuit de quarante-six heures. En Asie, sous le 370° degré de latitude, le jour est de quarante-sept heures, et la nuit de quarante-sept heures. En Afrique, sous le 380° degré de latitude, le jour est de quarante-huit heures, et la nuit de quarante-huit heures. En Amérique, sous le 390° degré de latitude, le jour est de quarante-neuf heures, et la nuit de quarante-neuf heures. En Europe, sous le 400° degré de latitude, le jour est de cinquante heures, et la nuit de cinquante heures. En Asie, sous le 410° degré de latitude, le jour est de cinquante-et une heures, et la nuit de cinquante-et une heures. En Afrique, sous le 420° degré de latitude, le jour est de cinquante-deux heures, et la nuit de cinquante-deux heures. En Amérique, sous le 430° degré de latitude, le jour est de cinquante-trois heures, et la nuit de cinquante-trois heures. En Europe, sous le 440° degré de latitude, le jour est de cinquante-quatre heures, et la nuit de cinquante-quatre heures. En Asie, sous le 450° degré de latitude, le jour est de cinquante-cinq heures, et la nuit de cinquante-cinq heures. En Afrique, sous le 460° degré de latitude, le jour est de cinquante-six heures, et la nuit de cinquante-six heures. En Amérique, sous le 470° degré de latitude, le jour est de cinquante-sept heures, et la nuit de cinquante-sept heures. En Europe, sous le 480° degré de latitude, le jour est de cinquante-huit heures, et la nuit de cinquante-huit heures. En Asie, sous le 490° degré de latitude, le jour est de cinquante-neuf heures, et la nuit de cinquante-neuf heures. En Afrique, sous le 500° degré de latitude, le jour est de soixante heures, et la nuit de soixante heures. En Amérique, sous le 510° degré de latitude, le jour est de soixante-et une heures, et la nuit de soixante-et une heures. En Europe, sous le 520° degré de latitude, le jour est de soixante-deux heures, et la nuit de soixante-deux heures. En Asie, sous le 530° degré de latitude, le jour est de soixante-trois heures, et la nuit de soixante-trois heures. En Afrique, sous le 540° degré de latitude, le jour est de soixante-quatre heures, et la nuit de soixante-quatre heures. En Amérique, sous le 550° degré de latitude, le jour est de soixante-cinq heures, et la nuit de soixante-cinq heures. En Europe, sous le 560° degré de latitude, le jour est de soixante-six heures, et la nuit de soixante-six heures. En Asie, sous le 570° degré de latitude, le jour est de soixante-sept heures, et la nuit de soixante-sept heures. En Afrique, sous le 580° degré de latitude, le jour est de soixante-huit heures, et la nuit de soixante-huit heures. En Amérique, sous le 590° degré de latitude, le jour est de soixante-neuf heures, et la nuit de soixante-neuf heures. En Europe, sous le 600° degré de latitude, le jour est de soixante-dix heures, et la nuit de soixante-dix heures. En Asie, sous le 610° degré de latitude, le jour est de soixante-et une heures, et la nuit de soixante-et une heures. En Afrique, sous le 620° degré de latitude, le jour est de soixante-deux heures, et la nuit de soixante-deux heures. En Amérique, sous le 630° degré de latitude, le jour est de soixante-trois heures, et la nuit de soixante-trois heures. En Europe, sous le 640° degré de latitude, le jour est de soixante-quatre heures, et la nuit de soixante-quatre heures. En Asie, sous le 650° degré de latitude, le jour est de soixante-cinq heures, et la nuit de soixante-cinq heures. En Afrique, sous le 660° degré de latitude, le jour est de soixante-six heures, et la nuit de soixante-six heures. En Amérique, sous le 670° degré de latitude, le jour est de soixante-sept heures, et la nuit de soixante-sept heures. En Europe, sous le 680° degré de latitude, le jour est de soixante-huit heures, et la nuit de soixante-huit heures. En Asie, sous le 690° degré de latitude, le jour est de soixante-neuf heures, et la nuit de soixante-neuf heures. En Afrique, sous le 700° degré de latitude, le jour est de soixante-dix heures, et la nuit de soixante-dix heures. En Amérique, sous le 710° degré de latitude, le jour est de soixante-et une heures, et la nuit de soixante-et une heures. En Europe, sous le 720° degré de latitude, le jour est de soixante-deux heures, et la nuit de soixante-deux heures. En Asie, sous le 730° degré de latitude, le jour est de soixante-trois heures, et la nuit de soixante-trois heures. En Afrique, sous le 740° degré de latitude, le jour est de soixante-quatre heures, et la nuit de soixante-quatre heures. En Amérique, sous le 750° degré de latitude, le jour est de soixante-cinq heures, et la nuit de soixante-cinq heures. En Europe, sous le 760° degré de latitude, le jour est de soixante-six heures, et la nuit de soixante-six heures. En Asie, sous le 770° degré de latitude, le jour est de soixante-sept heures, et la nuit de soixante-sept heures. En Afrique, sous le 780° degré de latitude, le jour est de soixante-huit heures, et la nuit de soixante-huit heures. En Amérique, sous le 790° degré de latitude, le jour est de soixante-neuf heures, et la nuit de soixante-neuf heures. En Europe, sous le 800° degré de latitude, le jour est de soixante-dix heures, et la nuit de soixante-dix heures. En Asie, sous le 810° degré de latitude, le jour est de soixante-et une heures, et la nuit de soixante-et une heures. En Afrique, sous le 820° degré de latitude, le jour est de soixante-deux heures, et la nuit de soixante-deux heures. En Amérique, sous le 830° degré de latitude, le jour est de soixante-trois heures, et la nuit de soixante-trois heures. En Europe, sous le 840° degré de latitude, le jour est de soixante-quatre heures, et la nuit de soixante-quatre heures. En Asie, sous le 850° degré de latitude, le jour est de soixante-cinq heures, et la nuit de soixante-cinq heures. En Afrique, sous le 860° degré de latitude, le jour est de soixante-six heures, et la nuit de soixante-six heures. En Amérique, sous le 870° degré de latitude, le jour est de soixante-sept heures, et la nuit de soixante-sept heures. En Europe, sous le 880° degré de latitude, le jour est de soixante-huit heures, et la nuit de soixante-huit heures. En Asie, sous le 890° degré de latitude, le jour est de soixante-neuf heures, et la nuit de soixante-neuf heures. En Afrique, sous le 900° degré de latitude, le jour est de soixante-dix heures, et la nuit de soixante-dix heures. En Amérique, sous le 910° degré de latitude, le jour est de soixante-et une heures, et la nuit de soixante-et une heures. En Europe, sous le 920° degré de latitude, le jour est de soixante-deux heures, et la nuit de soixante-deux heures. En Asie, sous le 930° degré de latitude, le jour est de soixante-trois heures, et la nuit de soixante-trois heures. En Afrique, sous le 940° degré de latitude, le jour est de soixante-quatre heures, et la nuit de soixante-quatre heures. En Amérique, sous le 950° degré de latitude, le jour est de soixante-cinq heures, et la nuit de soixante-cinq heures. En Europe, sous le 960° degré de latitude, le jour est de soixante-six heures, et la nuit de soixante-six heures. En Asie, sous le 970° degré de latitude, le jour est de soixante-sept heures, et la nuit de soixante-sept heures. En Afrique, sous le 980° degré de latitude, le jour est de soixante-huit heures, et la nuit de soixante-huit heures. En Amérique, sous le 990° degré de latitude, le jour est de soixante-neuf heures, et la nuit de soixante-neuf heures. En Europe, sous le 1000° degré de latitude, le jour est de soixante-dix heures, et la nuit de soixante-dix heures.

comme j'ai ouï dire qu'autrefois beaucoup de peuple s'y est perdu, la glace se rompant tout à coup, à cause qu'il y a des saisons où le temps de la chaleur avance plus une fois que l'autre; ce qui les a fait depuis retirer de meilleure heure sur la terre.

Il faut aussi remarquer que les degrés de latitude sont toujours égaux partout; contenant chaque degré quinze lieues d'Allemagne, ou dix-sept et demie d'Espagne, vingt-cinq de France, et soixante milles d'Italie, qui est l'espace de vingt heures de chemin. Mais les degrés de longitude sont égaux à ceux de latitude sous l'équinoxial seulement, et plus ils en déclinent, vont toujours diminuant jusqu'à ce que sous les pôles ils se réduisent en un point. Car sous la ligne le degré de longitude contient soixante milles, et sous le 60° de latitude il ne contient que trente milles, et sous le pôle rien du tout. De sorte qu'il arrivera que deux vaisseaux distans l'un de l'autre de cent cinquante milles, s'ils naviguent de l'équinoxial vers le septentrion, étant arrivés sous le 60° degré, ils ne seront éloignés l'un de l'autre que de soixante-quinze milles, et sous le 71° degré 31 minutes ils approcheront de cinquante milles, et enfin sous le pôle se rencontreront. Ce que les pilotes doivent bien obser-

Degrés et  
leur quantité.

Observation  
pour les pilo-  
tes.



ver pour le regard des courants qui se trouvent en certaines parts, de sorte qu'en pensant faire une route on en fait une autre; aussi pour n'être trompé par certaines cartes, le plus souvent fausses si elles n'ont été expérimentées et cotées par bons pilotes. Ce qui nous arriva en notre voyage des Indes occidentales, partant de la rivière de Cayenne où sont les Caraïbes; pour aller aux îles de Santa Lucia; car nous fûmes trompés tant par les courants que par les cartes que nous avions qui étoient fausses, et ne s'en trouva qu'une qui fut sûre pour ces quartiers-là. Car au lieu d'aller à ces îles que j'ai dit, nous allâmes passer le long de l'île de Tabaco et de la Trinidad, et fûmes poser à l'île Blanche, où nous ne pûmes trouver d'eau, dont nous avions bon besoin. Ce qui me fait étonner de quoi peuvent vivre une infinité de cabrites ou chevreaux, et tant d'autres animaux qui sont là sans une seule goutte d'eau pour boire; mais la divine Providence y a pourvu, comme j'ai déjà touché ci-dessus, par les nuits fraîches et les rosées dont ces bêtes s'humectent. De là nous allâmes poser à l'île de la Marguerite, où ne pouvant trouver d'eau non plus nous fûmes à l'embouchure de Cumana, où un navire hollandois nous avoit dit que nous en trouverions, comme nous fîmes

Vivres des  
animaux par  
tout.

à l'entrée  
se mon  
et bien r

Mais p  
terre-fer  
rée par l  
les ancie  
Asie et A  
inconnue  
jours pa  
par Amé  
qui pour  
partie, M  
est la Ter  
à cause d  
trouva l'a  
mais la p  
pelle aus  
de feux d  
infertile  
souffre q  
par épre  
car passa  
une appe  
tent cont  
tournam  
voyons le  
sortir du

à l'entrée de la rivière de ce pays là. En quoi se montre la nécessité d'avoir de bonnes cartes et bien rectifiées.

Mais pour venir aux trois continentes ou terre-fermes esquelles toute la terre est séparée par les eaux, la première a été divisée par les anciens en trois parties, à savoir Europe, Asie et Afrique, toutes d'un tenant. La seconde, inconnue aux anciens, et découverte en nos jours par Christophe Colomb, l'an 1492, et par Améric Vespucé, l'an 1495, est l'Amérique, qui pour sa grande étendue est divisée en deux parties, Mexicaine et Péruvienne. La troisième est la Terre Australe ou Magellanique, ainsi dite à cause de Fernand Magellan, qui le premier la trouva l'an 1519. On la tient être très-grande, mais la plupart inhabitée et déserte. On l'appelle aussi *Terra del Fuego*, pour la quantité de feux que l'on en voit sortir, ce qui la rend infertile et déshabitée, y ayant force mines de soufre qui causent ces feux là. Comme j'ai vu par épreuve en allant aux Indes occidentales : car passant par les îles du Cap-Vert, il y en a une appelée de Fogo, pour les feux qui en sortent continuellement, et est fort haute. Nous tournâmes toute une nuit à l'entour d'elle, et voyons les flammes en très-grande abondance sortir du faite d'icelle et par les côtés; et le len-

Continentes.

Terres du Feu.



demain mat n passant le long de cette île avec un vent fort impétueux, la rangeant d'assez près, le vent nous apportoit des vapeurs sulfurées très-fortes et mauvaises.

Europe.

L'Europe, la première des trois continentes, est bien la moindre en étendue, et pour la fertilité ne le cède de guères aux autres : mais en armes, loix, police, religion, sciences, artifices, et toutes sortes de vertus, elle les surpasse de bien loin. Et des provinces de l'Eu-

France.

rope, la France seule emporte le prix, au jugement même des nations les plus ennemies d'icelle, soit que l'on considère la bonté, fertilité et beauté de sa terre, aménité et douce température de son air, salubrité et abondance de ses eaux, et nombre de ses habitants; soit qu'on regarde les mœurs de ses peuples, leur piété, valeur, érudition, justice, discipline, libéralité, franchise, courtoisie, liberté, et toutes autres qualités civiles et militaires; bref la renommée des François a été telle par leurs conquêtes en Orient, que leur nom y est demeuré pour mémoire éternelle, en ce qu'encore aujourd'hui par toute l'Asie et Afrique on appelle du nom de Franghi tous ceux qui viennent de l'occident et de l'Europe, de quelque contrée qu'ils soient.

Franghi.

La fertilité de la France est telle qu'elle four-

nit abon  
et Barba  
mais de  
vraimen  
Langued  
Norman  
blés, ba  
ment à  
tant gra  
que les  
fournir  
Indes s'i  
porte de  
les voiles  
choses n

Les pr  
France,  
Italie, E  
Damm  
gleterre,  
Sicile, Ca  
Majorqu  
L'Asie  
tinente,  
et fertilit  
avoir por  
pires pre  
loniens,

nit abondamment l'Espagne, Portugal, Italie et Barbarie, même non-seulement de blés, mais de plusieurs autres commodités; et pense vraiment que tous les ans il sort de Provence, Languedoc, Bretagne, Poitou, Saintonge et Normandie plus de six mille navires portants blés, ballots et autres marchandises: seulement à Lisbonne il y en arrive plus de mille tant grands que petits pour sa part. Et crois que les Espagnols et Portugais ne pourroient fournir à si grand nombre de voyages pour les Indes s'ils n'étoient aidés des blés qu'on leur porte de France pour faire leurs biscuits, outre les voiles, cordages et chairs salées, et autres choses nécessaires à fournir leurs vaisseaux.

Les principales provinces de l'Europe sont la France, Espagne, Allemagne, haute et basse Italie, Esclavonie, Grèce, Hongrie, Pologne, Dannemarck, Suède, Moscovie; et les îles d'Angleterre, Écosse, Irlande, Islande, Groenland, Sicile, Candie, Malte, Sardaigne, Corse, Corfou, Majorque, Minorque et autres de l'Archipel.

Europe.

L'Asie, seconde partie de notre première continence, est de fort grande étendue, richesse et fertilité, de tout temps fort renommée pour avoir porté les plus grandes monarchies et empires premières, comme des Assyriens, Babylo niens, Perses, Grecs, Parthes, Bactrians,

Asie.



Indiens et autres : et aujourd'hui des Turcs, Perses, Arabes, Tartares, Mogols, Chinois et autres Indiens. Mais surtout cette partie est estimée par la création du premier homme, plant du paradis terrestre, colonies et peuplades sorties de là et répandues par tout le reste du monde, mais plus encore pour la rédemption du genre humain, et opération de notre salut faite en icelle. Aussi pour avoir donné la religion, science, arts, lois, police, armes et artifices à toutes les autres parties; bref pour ses richesses inestimables, et la sagesse et dextérité de ses habitans. Ses provinces les plus célèbres sont les terres du Grand Ture, du Perse, du grand Mogor, grand Tartare, Arabie, Chine, Indoustan, côte des Indes orientales; Guzarate, Cambaye, Malabar, Coromandel, Bengale, Pegu, Siam, et le reste de l'Inde, deçà et delà du Gange : illes infinies en nombre, comme Zeilan, Sumatra, les Javes, Moluques, Philippines, Japon, Maldives et autres.

La dernière partie de cette première Terre ferme est l'Afrique, séparée de l'Europe par la mer Méditerranée, et de l'Asie par l'isthme d'Egypte et la mer rouge, faisant comme une péninsule environnée de terre partout fors par cette encolure de terre qui est entre l'Egypte et la Palestine. Ses provinces principales sont

Egypte,  
Abyssinie  
nomotap  
partie e  
elle con  
sans eau  
ciens, e  
l'an 149  
et s'étend  
origine;  
contena  
grand M  
Cefala e  
tité d'or  
plusieur  
étoient l  
l'or : au  
laca et a  
a même  
occident

La sec  
partie q  
j'ai dit,  
Mexican  
parées p  
province  
gues et l  
la partie

Egypte, Barbarie, Fez et Maroc, Ethiopie ou Abyssinie, Nubie, Lybie, Guinée, Congo, Monomotapa, et autres de la côte du midi. Cette partie est fertile en quelques endroits, mais elle contient de grands déserts et sablonnières sans eau. La partie d'Afrique inconnue aux anciens, et découverte par les Portugais environ l'an 1497, est appelée par les Arabes Zanzibar, et s'étend depuis les lacs d'où le Nil prend son origine, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, contenant en soi de très-bons pays voisins du grand Monomotapa, comme est entr'autres Cefala et Couama, d'où se tire une grande quantité d'or très-pur et fin : cela a fait juger à plusieurs que ces pays de Cefala et Couama, étoient l'Ophir où Salomon envoyoit quérir de l'or : autres pensent que ce soit plutôt vers Malaca et autres lieux de d'Inde orientale, et y en a même qui veulent que ce soit le Pérou en occident.

Zanzibar.

Ophir.

La seconde continence du monde est cette partie qu'on appelle Amérique, qui, comme j'ai dit, est divisée en deux principales parties, Mexicaine au nord, et Péruvienne au sud, séparées par l'isthme de Panama. Là y a plusieurs provinces et peuples de différentes mœurs, langues et façons. La plus grande ville qui soit en la partie septentrionale est le Mexique ou Te-

Amérique.



Sacrifices  
cruels.

militant, opulente en tous biens et délices : même avant qu'elle fût sujette aux espagnols, elle avoit à ce qu'ils racontent plus de soixante-dix mille maisons, avec un très-grand et superbe temple, où l'on sacrifioit hommes, femmes et enfans de tout âge et sexe à leurs idoles, en les fendant par la poitrine, et leur tirant le cœur tout battant qu'ils jetoient à ces idoles : et mêmes les ennemis pris en guerre y étoient sacrifiés. Pour cette grande cruauté et horrible tyrannie qu'ils exerçoient contre leurs ennemis, ils acquirent un fort mauvais bruit parmi tous les peuples voisins, qui ne se faisoient de leurs amis que par force ; et ce qui est plus étrange, ils n'épargnoient pas même leurs plus proches parens pour ces sacrifices ; et quand quelque homme d'autorité venoit à mourir, il falloit enterrer de leurs esclaves tous vifs avec eux pour leur tenir compagnie en l'autre monde : quand ils avoient offert en sacrifice leurs ennemis, ils mettoient les corps en pièces, puis les faisoient rôtir pour en faire festin avec leurs amis. Les Caribes, autre peuple vers le midi, en font de même, comme nous dirons en son lieu. Fernand Cortez qui conquît le Mexique, eut toutes les peines du monde à leur faire quitter cette abominable coutume : aussi la haine que leur portoient tous leurs

voisins, f  
ils s'élevè  
Cortez, c  
occision  
cette ville  
ment de  
jurés de

La par  
prendres  
Floride,  
Estotilan  
et plusie  
détroit d  
connus.  
furent dé  
gnols, l'a  
Passagua  
rabines,  
autres.

La par  
plusieurs  
les Patag  
Dariene,  
nade et a  
du nord  
qu'à de la  
celle de S  
Le Br

voisins fut cause de leur perte totale ; car ils s'élevèrent en si grand nombre pour aider à Cortez, qu'ils lui firent enfin, après grande occision d'eux, emporter la victoire, et prendre cette ville avec une extrême joie et contentement de tous ces Indiens voisins leurs ennemis jurés de tout temps.

La partie septentrionale de l'Amérique comprend les pays du Mexique ou nouvelle Espagne, Floride, Virginie, Canada, Nouvelle France, Estotiland, terres de Labrador et de Cortéréal, et plusieurs autres pays vers le nord, jusqu'au détroit d'Anian, qui ne sont pas encore bien connus. Vers le nord de la nouvelle Espagne furent découverts plusieurs pays par les Espagnols, l'an 1583, comme le pays des Conques, Passaguates, Tiquas, Toboses, Jumans, Patarabines, Quires, Cumanes, Cibola, Quivora et autres.

La partie méridionale de l'Amérique contient plusieurs provinces, comme le Pérou, Chili, les Patagons, le Brésil, Caribane, Cumane, Dariene, Uraba, Castille d'or, nouvelle Grenade et autres, outre les îles, tant de la mer du nord comme Cuba espagnole, et autres, qu'à de la mer du sud ou pacifique, comme celle de Salomon et autres inconnues.

Le Brésil a pour limites vers le nord la

Brésil.



grande rivière des Amazônes, et vers le sud celle de la Plata ou d'argent. Le pays est assez beau et agréable, de bon air et bien tempéré, le plus du temps chaud et humide, abondant en plusieurs sortes de fruits agrestes et sauvages, et en racines de patates et cassaves, de quoi vivent les habitans. Il y a un grand nombre d'animaux terrestres et aquatiques qui se repaissent de ces fruits, et des serpens d'une étrange et monstrueuse sorte : la seule couleur de leur peau fait horreur à voir. L'on mange bien de l'armadille qui est armée de casque, et du crocodile et du govianas, qui est une espèce de lézard haut en pieds : la chair de tout cela est assez savoureuse, bien que un peu douceâtre et fade. Les peuples du Brésil sont grands ennemis des portugais, et quand ils les peuvent attrapper, ils les mangent sans rémission : et ce qui est admirable, ils savent bien reconnaître par les sablons et chemins fangeux, les pas des portugais sur toute autre nation, et les savent discerner à la trace, comme le veneur fait les bêtes de chasse. Ils prirent un jour une femme portugaise, que les français, qui étoient avec eux ne purent jamais sauver qu'elle ne fût mangée. Car ils sont fort vindicatifs, ne pardonnant jamais que par force et non de bonne volonté. Quand les françois arrivent là,

ils leur b  
eux, es  
chose à le

La troi  
trale, no  
pelle aut  
et nouvel  
et l'archip  
mon qu'e  
puis que  
nommé A  
quelques  
là, en be  
sent quel  
il en faut  
découver  
gais disen  
plus gran  
sie. Ce ca  
les baies  
port de  
et capabl  
à 15 deg

ils leur baillent leurs filles pour coucher avec eux, espérant qu'ils leur donneront quelque chose à leur départ.

La troisième continent, est la terre Australe, non encore découverte et que l'on appelle autrement terre du Feu, des Perroquets, et nouvelle Guinée. Là, vers la mer pacifique, et l'archipel de S. Lazare, sont les îles de Salomon qu'on n'a pas assez bien reconnues. Depuis quelques années un capitaine portugais nommé *Pedro Fernandes de Queiros* y a navigué quelques côtes, et dit des merveilles de ce pays là, en beauté et bonté; de sorte que cela ressent quelque chose du Paradis terrestre : mais il en faut attendre une plus certaine et ample découverte. Les géographes et pilotes Portugais disent que toutes ces terres Australes sont plus grandes que toute l'Europe et partie d'Asie. Ce capitaine *Pedro Fernandes*, y a trouvé les baies de S. Philippe et S. Jacques, et le port de Vera-Cruz, qu'il dit être très-bon, et capable de contenir plus de mille vaisseaux à 15 degrés et demi de hauteur.





LIVRE I.<sup>er</sup>

DES VOYAGES

DE JEAN MOCQUET,

EN LYBIE, CANARIES ET BARBARIE.

SUIVANT le désir que j'avois dès long-temps de voyager par le monde, je voulus commencer par l'Afrique pour l'occasion que je trouvai d'un vaisseau qui s'en allait en Lybie.

Je partis donc de Saint-Malo le 9 octobre de l'année 1601, et m'embarquai en ce navire appelé *la Syrène*, chargé de sel, et assez bien équipé de vivres et munitions pour la guerre; nous étions vingt-cinq hommes dedans en tout, et ayant porté au sud-ouest et sud-sud-ouest, le vent nous étant assez favorable, nous passâmes le cap de Saint-Vincent, et étant parvenus à la hauteur des îles Canaries, nous fîmes rencontre d'un navire et d'une patache assez éloignés de nous, et firent tout leur possible pour

Partement  
de St-Malo.

Rencontre  
d'un vais-  
seau.



nous venir chercher; la patache vint avec un vent léger pour nous voir de près et nous bien reconnaître; mais ils ne furent toutefois si mal-avisés d'approcher plus près qu'à la portée du canon. Enfin, après nous avoir bien rodés de tous côtés et reconnu le port et façon de notre navire, ils retournèrent vers leur amiral qui étoit à environ trois ou quatre lieues loin de nous, lui racontant comme notre vaisseau n'étoit si grand que le leur; mais ne savoyant quelles gens nous étions pour n'avoir parlé à nous. Leur amiral ayant su tout cela, les renvoya avec la patache nous garder toute la nuit avec une lanterne sur le mât, nous côtoyant toujours d'assez loin. Mais nous, nous voyant ainsi poursuivis de près par ces navires pirates, nous rompîmes notre bateau pour faire des plate-formes, afin de pouvoir changer nos canons d'un bord à l'autre; puis ayant tendu notre pont de rêts, et nos mousquets appareillés avec nos pierriers et canons, saisi nos verges et arrosé nos voiles, avec provision de vin sur le tillac pour faire boire les matelots et leur donner meilleur courage; nous nous résolûmes tous de mourir plutôt que nous laisser emporter à ces corsaires. Eux ayant été deux jours et deux nuits alentour de nous, enfin leur amiral étant arrivé avec tous ses étouïnnés et

perroquet  
d'amener;  
prêts à lu  
canons, il  
pas si nou  
navire fran  
et que nou  
bateau ho  
bateau éto  
vouloit, s  
mais enfin  
verts de n  
hors et vi  
du sel e  
sans nou  
chose, a  
bérés de  
avoit que  
De là nou  
retour, n  
battit très  
perte, éta  
Le 6 d  
vire et pa  
qui nous  
rent à la v  
pris de s  
après mic

perroquets, voile sur voile, il nous commanda d'amener; mais nous étant sourds à cela et prêts à lui laisser aller toute notre bordée de canons, il cria tout haut que nous ne tirassions pas si nous étions sages, et que si nous étions navire français il ne nous vouloit aucun mal, et que nous missions seulement seulement notre bateau hors. Nous lui fîmes réponse que notre bateau étoit rompu et qu'il mit le sien hors s'il vouloit, sur quoi il fut long-temps à contester; mais enfin nous voyant si résolu et si bien couverts de notre pont de rêts, il mit son bateau hors et vint à bord de nous, et ne voyant que du sel en notre vaisseau, il s'en retourna sans nous faire déplaisir pour si peu de chose, aussi qu'il nous reconnut bien déli-bérés de nous défendre, et voyant qu'il n'y avoit que des coups à gagner, il nous quitta. De là nous poursuivîmes notre route; mais au retour, nous ayant encore rencontrés, il nous battit très-bien, et nous fit souffrir une grande perte, étant trois ou quatre contre nous.

Le 6 de novembre nous aperçûmes un navire et patache cachés derrière le cap Blanc, qui nous voyant venir pour doubler le cap, mirent à la voile sur nous : mais nous voyant surpris de si près, sur les quatre ou cinq heures après midi, nous tournâmes à l'autre bord afin

Autre ren-  
contre.



d'avoir temps de nous préparer : mais avant que nous eussions mis nos canons hors, et tendu notre pont de rêts, ils étoient déjà à bord de nous, et nous firent commandement d'arriver sans délai, ou qu'ils nous feroient couler à fond. Sur quoi notre capitaine, qui ne s'étonnoit de leurs menaces, commanda aux canonniers de faire leur devoir, ce qu'ils firent les saluant d'assez près, et eux nous répondirent en même temps fort brusquement : enfin après avoir tiré plusieurs volées de canon et de mousquet qui pleuvoient sur nous comme grêle, la nuit survint où il faisoit un peu clair de lune. Nous avions cependant quelques-uns de nos gens blessez, mais point de morts; l'ennemi nous avoit toujours battus d'un côté, et nous avoit abordé pensant nous emporter, mais il fut repoussé aussi vite qu'il étoit venu. Ce que voyant il fit un autre bord, arrivant sous le vent de nous, et pensant que nos canons eussent été tous changés de l'autre côté. Mais il fut trompé, car nous y avions trois canons tous prêts avec des pierriers, et des lanternes pleines de pierres et de clous après les balles. Venant donc à bord l'un de l'autre, nous lui laissâmes aller ces trois canons et les pierriers droit en son château de devant, où ils étoient près de quatre-vingts tout prêts à sau-

ter en no  
verts de  
tirions,  
le tillac,  
Dieu! en  
voyèrent  
navire to  
rinier qu  
parce qu  
avons d  
notre vai  
nous ave  
charpent  
exempté  
de coule  
aussitôt,  
avoient p  
nous eu  
fort anir  
nous jet  
grande m  
mandoie  
de ce dar  
nos cord  
rées et p  
loient au  
de canon  
que déri

ter en notre navire. Eux se voyant tous couverts de feu par tant de coups que nous leur tirions, et beaucoup de leurs gens abattus sur le tillac, ils se prirent à crier *Got delorre*, mon Dieu! en anglois : puis débordant ils nous envoyèrent un coup de canon qui perça notre navire tout outre, et brisa la jambe d'un marinier qui s'avançoit pour accourir à la pompe, parce qu'on crioit que nous allions à fond et avions déjà près de deux brasses d'eau dans notre vaisseau à cause d'un coup de canon qui nous avoit été tiré des premières volées; notre charpentier fut habile à le boucher, et fûmes exemptés pour cette fois tant des pirates que de couler à fond. Ces voleurs se retirèrent aussitôt, et ne les vîmes plus. Je crois qu'ils avoient perdu force gens, car autrement ils ne nous eussent pas quittés de la façon, étant si fort animés contre nous, et avoient juré de nous jeter tous en mer. Ils devoient avoir grande nécessité de vivres, car ils ne nous demandoient autre chose. Étant donc échappés de ce danger, nous travaillâmes à raccommoder nos cordages tous coupés, et nos voiles déchirées et percées de tous côtés; nos mâts s'en alloient aussi en balance pour les grands coups de canon qu'ils avoient reçus. Nous ne faisons que dériver de côté en travers, parce que le



Cap blanc.

navire ne pouvoit plus gouverner à cause des liissas, écoutes et bouline, coupées de balles ramées. Nous allions regagnant le cap Blanc, où nous trouvâmes sept navires de broüage, qui nous voyant arriver près le môle qui est une anse ou baie première que d'entrer au havre, où nous avions posé l'ancre le 7 novembre environ les onze heures du soir, deux de ces sept navires, des plus grands et mieux armés vinrent poser aux deux côtés du nôtre, et les cinq autres tout à l'entour, les trompettes et tambours sonnans, qui nous réveillèrent bien lorsque nous pensions prendre repos; lors nous commençâmes à parer nos canons et mousquets, tendre notre pont de rêts, et monter nos vergues hautes: mais eux nous criant d'où étoit le navire, nous fûmes assez longtemps sans répondre, ne sachant qui ils étoient, et fûmes quasi prêts à dire que nous étions Espagnols, croyant qu'ils le fussent aussi: mais enfin le maître nommé Hamon Clément cria que nous étions de France, ce qu'ils ne vouloient croire, nous commandant de mettre notre bateau hors, mais il étoit rompu comme j'ai déjà dit: de sorte que nous leur répondîmes qu'ils missent eux-mêmes le leur dehors, ce qu'ils contestèrent assez long-temps, nous menaçant à tous coups de nous tirer: enfin ils

se résolurent à  
armes p  
après n  
bateau à  
nades.

Le le  
havre o  
terre, c  
navires  
ces dés  
ment à  
notre c  
en ces  
y avoit  
sez près  
Blanc;  
de l'all  
beauco  
halé et  
fit veni  
Cap pr  
Cepo  
avoir q  
du roi  
de là;  
je cuid  
tinrent  
je me

se résolurent de venir à notre bord avec leurs armes pour nous reconnoître, ce qu'ayant fait, après nous avoir connus ils renvoyèrent leur bateau à leur bord, nous saluant à force canonades.

Le lendemain matin nous entrâmes dans le havre où nous trouvâmes trois Mores Lybiens à terre, qui avoit été courus des gens de ces sept navires : mais ils ne les avoient pu attraper par ces déserts. Ces trois nègres vinrent assez librement à bord de notre navire, reconnoissant notre capitaine qui avoit fait d'autres voyages en ces quartiers-là. Ils nous firent savoir qu'il y avoit une patache ou caravelle portugaise assez près du cap Veille, de l'autre côté du cap Blanc ; sur quoi notre capitaine se résolut de l'aller trouver par terre, ce qu'il fit avec beaucoup de peine ; car il s'en retourna fort hâlé et rôti du soleil en passant ces sablons. Il fit venir cette caravelle poser dans le moule du Cap près de nous.

Cependant je voulus descendre en terre pour avoir quelques œufs d'autruche par le moyen du roi Baze Alforme, qui est d'un lieu proche de là ; mais cheminant par ces sables et déserts je cuiday être enlevé captif par ces Mores, et tinrent long-temps conseil pour ce faire, mais je me sauvai en me jettant en mer à bord d'un

Baze Alforme,  
Roi.



bateau qui vint vers terre ; ce qui les émut tous à se vouloir battre ensemble , et ce roi Baze tâchoit de les apaiser , et ainsi j'échappai de ces gens là , qui sans doute m'eussent mené vendre au loin.

Arguin.

Tout ce pays de Lybie , à trente ou quarante lieues du cap Blanc , ne sont que sables et déserts ; et faut que ceux du pays aillent chercher des eaux bien loin , qu'ils portent dans des peaux de chèvres sur des chameaux ; ils vont puiser ces eaux au fort d'Arguin , qui est à sept ou huit lieues du cap Blanc , et est situé sur un petit lieu relevé , y ayant quelques soldats portugais avec un capitaine : ils sont amis des Mores du pays , qui ne sont pas du tout noirs , ains Mores blancs , y ayant toutes fois des noirs parmi eux , et sont tous mahométans : ils font trafic de plumes d'autruche et de poisson , lesquels ils appellent hallebranches. Au reste les autruches qui sont là en abondance font leurs œufs dans les sablons et les y enterrent , de sorte qu'il y a de la peine à les trouver , mais le vent en soufflant les découvre. Ces œufs sont très-bons à manger , et les noirs en vivent la plupart. Or à cinq ou six jours de là , voici arriver un navire pirate français qui vouloit entrer au hâvre , mais nous l'en empêchâmes ; il vouloit aussi que nous lui laissassions prendre cette

caravell  
en notr  
garanti

Sept  
vires d'  
tade, et  
pour le  
le bate  
que s'i  
blanche  
trer, ce  
dans le  
comme  
faire au  
crés au  
les aut  
navire.  
bien pe  
furent d  
guant  
prendre  
force d  
piloter  
Hisse,  
n'étion  
où il y  
vâmes  
ayant

caravelle portugaise ; mais pour ce qu'elle étoit en notre protection et sauve-garde, nous l'en garantîmes.

Sept ou huit jours après arrivent cinq navires d'Espagne appartenans au duc Adelan-tade, et nous émurent un peu à nous préparer pour leur garder l'entrée du havre, envoyant le bateau de la caravelle les reconnoître, afin que s'ils étoient amis ils missent l'enseigne blanche au bateau, et nous les laisserions entrer, ce qu'ils firent, et mirent de leurs gens dans ledit bateau pour venir à notre bord, comme pour témoigner qu'ils ne nous vouloient faire aucun déplaisir. Etant tous arrivés et an-crés audit havre, nous nous visitâmes les uns les autres, puis chacun se retira à bord de son navire. Trois jours après, les Espagnols étant bien posés à leur aise autour de nous, ils nous firent commandement de sortir du havre, allé-guant qu'il n'étoit permis aux François de prendre là aucun poisson; ce qu'il nous fut force de faire, et primes un More pour nous piloter vers le cap Veille. Ce noir s'appeloit Hisse, assez entendu en cette côte : et nous n'étions pas fort éloignés du château d'Arguin où il y a des Portugais et des Noirs. Nous trou-vâmes ce lieu assez bon pour le poisson, et y

Navires  
espagnols.

Arguin.



venant du château d'Arguin vint vers nous pour nous prier de lui bailler quelques clous et un certain bois dont il avoit à faire pour leurs navires qui étoient au Cap d'où nous étions sortis. Nous lui baillâmes ce qu'il demandoit, mais le traître venoit pour nous épier, et savoir ce que nous faisons, et si nous avions notre charge, disant qu'ils ne trouvoient point de poissons vers leur hâvre, et qu'ils seroient contraints de venir en chercher de notre côté, et tout cela pour nous tromper, comme ils firent : car trois ou quatre jours après, les voici venir avec trois bateaux pour nous enlever, et usèrent d'une telle ruse, c'est qu'ils mirent leurs rêts en leurs bateaux, et leurs armes cachées dessous, puis voyant que tous nos gens étoient à terre empêchés après le poisson, ils envoyèrent deux de leurs bateaux pour prendre nos gens, et l'autre vint à notre bord comme amis, et leurs armes étant cachées nous ne nous défions de rien, n'étant que trois à bord de notre navire, le capitaine, le charpentier et moi, avec un noir. Le capitaine me commanda de leur faire apprêter la collation, mais ils me relevèrent de cette peine, se saisissant de notre capitaine, et de la chambre où étoient nos armes. Un des pages du duc prenant une épée nue à la main se mit à la porte de la chambre

pour  
trer,  
haute  
leurs  
nos a  
nos v  
vaisse  
eux fi  
fiant  
étant  
parti  
poiss  
gens  
leurs  
sant  
de tr  
voiles  
retou  
mer,  
ils de  
gnol  
étant  
à leu  
envir  
de M  
vent  
vers  
la vi

pour empêcher qu'aucun de nous n'y pût entrer, puis ils levèrent les ancres et les vergues hautes à faire porter vers le môle où étoient leurs navires. Y étant arrivés, ils tirèrent toutes nos armes, nos poudres, notre grande vergue et nos voiles, puis remirent tous nos gens en notre vaisseau pour achever la charge du poisson, eux faisant bonne garde toute la nuit, et se défiant toujours de nous. Mais les fêtes de Noël étant venues, qui est quasi le temps qu'il faut partir de ces quartiers pour retourner avec le poisson pour le carême, ils tirèrent tous nos gens de notre vaisseau et les répartirent aux leurs, mettant des Espagnols au nôtre, et laissant là nos gens pour aider à faire la pêcherie; de trois navires qui restoient là, deux firent voiles, et le nôtre faisait le troisième pour s'en retourner vers l'Espagne. Mais étant en pleine mer, tenant le maître de notre navire au leur, ils donnèrent le répartition au capitaine espagnol qui étoit au nôtre, et le page du duc y étant pour maître: les autres donc portèrent à leur route, et nous laissèrent seuls: mais étant environ vers le Porto-Santo, assez près de l'île de Madère, nous fûmes tellement battus de vents contraires, qu'il nous fut force d'arriver vers l'île, où ayant posé l'ancre assez loin de la ville de Madère, nous fûmes pour vouloir

Porto-Santo.

Madère.



descendre à terre afin de nous rafraîchir, mais les Portugais et Métis qui sont là, nous en empêchèrent bien, disant que nous avions la peste, et mettant des gardes par toutes les avenues. De sorte que nous fûmes contraints d'aller descendre derrière des rochers où on nous apportoit du pain et du vin par dessus une muraille, que l'on nous descendoit avec une corde, pour notre argent, encore avec grand prière. Nous demeurâmes quinze jours en cette misère, au bout desquels les navires espagnols, nos compagnons que nous avions laissés en mer, arrivèrent à ladite île, leurs mâts coupés de mauvais temps; et là le général desdits navires fit tant par paroles et remontrances qu'il eut permission d'entrer dans Madère, mais en prenant des habits de la ville lui et les siens.

Peu de temps après, ce général étant indisposé de sa personne, m'envoya chercher en ce lieu où nous étions par des gardes, et pris un habit de la ville à l'espagnole, qu'un des soldats du château me prêta, et entrai ainsi dans Madère pour visiter ce général, où je demeurai jusqu'au temps de notre embarquement. Comme je fus visité et dépouillé par les gens du garde Maor, pour me faire changer d'habit, j'oubliai ma bourse en ma pochette; mais ces galants se souvinrent bien d'y fouiller, et

me p  
que j  
tourn  
ne m'  
comm  
vire,  
notre  
siens  
tour  
pilote  
maître  
autre  
tant l  
rinier  
il ne  
Nous  
les un  
poup  
qui n  
en un  
les vo  
et fac  
ancré  
nous  
les di  
capita  
rinier  
pour

me prirent la plupart de mon argent avant que je m'en fusse aperçu, et si je n'eusse retourné incontinent pour y donner ordre, ils ne m'eussent rien laissé du tout. Or, un soir, comme nous étions tous retirés en notre navire, excepté le capitaine et le pilote espagnols, notre capitaine prit résolution, avec six des siens qui étoient restés là, de jouer un bon tour aux Espagnols avant que le maître et le pilote ne vinssent à bord : et notre contre-maitre fut averti d'emmener une partie des autres au fond du navire, en leur promettant les faire boire de bon vin; à quoi les mariniers espagnols, assez après à la curée quand il ne leur coûte rien, n'eussent pas manqué. Nous avions aussi ordonné nos autres gens, les uns à garder les armes de la chambre de poupe, où j'étais destiné avec un des nôtres qui n'avait qu'une jambe, ayant perdu l'autre en un combat précédent, les autres à mettre les voiles au vent : et pour abrégér d'avantage et faciliter notre entreprise, nous levâmes une ancre, laissant l'autre à pique. Mais ainsi que nous achevions de lever l'ancre, qui étoit sur les dix heures du soir, voici arriver à bord le capitaine et le pilote espagnols avec autres mariniers. Le pilote étoit blessé d'un coup d'épée pour s'être battu à terre avec un espagnol des

Dessein de  
se sauver.



autres navires. Cette venue rompit notre dessein, et le lendemain, le vent étant bon, on mit à la voile.

Ile et ville  
de Madère.

Au reste, cette île de Madère, l'une des Canaries ou Fortunées des anciens, peut avoir environ quarante lieues de circuit, et y a deux villes, dont la principale, nommée aussi Madère, a deux forteresses, en l'une desquelles, qui est la plus forte, y a des soldats castillans, et en l'autre des Portugais : la ville est située en la vallée au-dessous d'une montagne, dont viennent tant d'eaux, et en telle abondance quelquefois, que bien souvent cela cause des inondations qui les endommagent grandement, et emportent ponts, maisons, églises et autres édifices. La ville peut être de la grandeur de Saint-Denis; mais fort habitée, et y a grand nombre d'esclaves noirs qui travaillent aux sucres dehors la ville, et par le reste de l'île il y a force maisons de plaisance cà et là. Le terroir est fort abondant en toutes sortes de fruits excellents, et surtout en vins : l'air y est doux et tempéré, et le séjour le plus agréable; et ne m'étonne pas si les anciens estimoient ce pays être les Champs Élysées et comme un paradis terrestre. Entre autres, la terre y produit quantité de cannes de sucre, fort spongieuses, que ceux du pays coupent, pilent au moulin,

Sucres.

metten  
mise :  
des va  
que to  
ainsi  
terre,  
on no  
sucre  
meles  
là le c  
de Ch  
Chris  
est fo  
à mo  
force  
tres,  
nent.  
excell  
marn  
autre  
Ma  
n'étic  
survi  
fûme  
le 25  
févrie  
San-  
l'on

mettent au pressoir, et la liqueur exprimée est mise au feu, où elle est cuite et recuite dans des vaisseaux comme ceux des teinturiers, tant que toute l'humidité soit consommée, et l'ayant ainsi affinée, ils la jettent dans des moules de terre, où elle se forme en pains de sucre comme on nous l'apporte. Le marc qui en reste est un sucre rougeâtre et noirâtre, qu'ils appellent *melesche* ou *sucré prêté*, c'est-à-dire noir. Je vis là le consul des François, nommé Jean de Caux de Chartres, qui avoit épousé la nièce de don Christoval de More, vice-roi de Portugal : il est fort riche, et nous fit beaucoup de faveur à moi et à mes compagnons : il a toujours force facteurs françois, anglois, flamands, et autres, pour faire charger les navires qui y viennent. On y fait grande quantité de confitures excellentes, que l'on apporte deçà, comme marmelades, cotignacs, écorce de citron, et autres pâtes diverses.

Mais pour revenir à notre partement, nous n'étions pas à trente lieues de l'île, qu'il nous survint une tempête si grande, que nous fûmes forcés de retourner à Madère, qui étoit le 25 de janvier 1602, et en sortîmes le 9 de février, et fîmes tant que nous arrivâmes à *San-Lucar de Barameda* en Espagne, où étant

Arrivée en  
Espagne.



dans la réale des galères au port de Sainte-Marie, disant pour leurs raisons que quelques voyages précédens il avoit vendu du blé et des armes aux Maures de Barbarie en ce lieu du cap Blanc. Sur quoi, les informations apportées avec la déposition des Maures, l'adeltanté ne voulant ajouter foi au dire des Maures, laissa aller en liberté notre capitaine avec son navire : mais notre poisson étoit tout gâté, qui fut une grande perte pour nous. Nous allâmes de là à Lisbonne pour le vendre, comme nous fîmes une partie; mais la visite de la santé étant venue à notre bord pour le visiter, et le trouvant mauvais, fit commandement de n'en vendre plus sur grande peine, de sorte que nous fûmes contraints de jeter le reste dans la mer.

Voyage à  
Mazagan.

Notre capitaine trouva entre temps à fréter son navire pour aller à Mazagan en Afrique porter du blé et du biscuit aux soldats portugais qui sont là en garnison pour faire guerre en Barbarie. Avec cette charge, nous partîmes de Lisbonne le 23 avril, lendemain de Pâques, et ce en toute diligence pour aller secourir ces pauvres gens qui mouroient de faim. L'on y avoit bien envoyé auparavant d'autres navires chargés de vivres, mais ils avoient été pris par les pirates. Étant arrivés là, l'on tira un coup

de canon  
pilote  
rent d  
voyère  
le plus  
l'ancre  
zagan,  
déchar  
pauvre  
ces viv  
qu'ils  
contra  
Je ne p  
même  
biscuit  
tôt leu  
tenir,  
voir si  
taine  
pour l  
été de  
déchar  
cet eff  
liers v  
cuit,  
donné  
liers n  
que la

de canon, pour avertir de nous envoyer un pilote pour approcher près; ils nous répondirent d'un autre coup de canon, et nous envoyèrent ledit pilote: nous nous approchâmes le plus près qu'il nous fut possible, et mîmes l'ancre à environ trois quarts de lieue de Mazagan, puis force bateaux vinrent à bord pour décharger. C'étoit une grande pitié de voir ces pauvres gens comme ils étoient affamés, et si ces vivres ne fussent arrivés à propos, je crois qu'ils fussent tous morts, ou ils eussent été contraints de se rendre esclaves aux Maures. Je ne pouvois empêcher les enfans, et les grands même, qu'ils ne perçassent les sacs où étoit le biscuit, pour manger et soulager d'autant plus tôt leur faim. Je faisois mon possible à les retenir, mais d'ailleurs j'avois compassion de les voir si languoureux et haves de faim. Mon capitaine m'avoit donné la garde de ce biscuit pour le rendre au poids même qu'il lui avoit été donné à Lisbonne. Cela ayant donc été déchargé et mis dans les magasins destinés à cet effet, je voyois les gentilshommes et cavaliers venir chercher chacun son poids de biscuit, et sa mesure de blé qui leur étoit ordonnée du roi d'Espagne. L'un de ces cavaliers me reçut et logea en sa maison, pour ce que là n'y a ni hôtellerie ni lieu de retraite

Faim grande  
des Espa-  
gnols.



pour les étrangers. Je fis ensorte que notre capitaine et maître y furent aussi logés, leur faisant accommoder des lits pour coucher. Pour moi, je reçus mille courtoisies de ce cavalier, lequel je traitois d'un mal d'yeux qu'il avoit, dont se sentant allégé, ne savoit quelle sorte de chère me faire. Car en cette place n'y avoit ni médecin ni apothicaire, mais seulement un chirurgien qui étoit assez savant sur la langue latine; mais il manquoit de la connoissance des médicaments et d'expérience.

Le corrégidor ou juge de là me convia un jour à dîner avec ce chirurgien qui discouroit très-bien en latin; mais tout cela n'eut pouvoir à lui donner remède en une maladie qu'il avoit. La plupart du peuple de cette ville me venoit chercher en mon logis pour les traiter, et me faisoient beaucoup d'offres; mais je n'avois pas le loisir de satisfaire à tous, attendu qu'il nous en falloit retourner en bref, ainsi que nous fines peu de temps après.

Mazagan  
décrite.

Au reste, cette ville de *Mazagan* est très-forte, et a des murailles tellement épaisses, que six cavaliers y pourroient aller de front tout autour: les maisons y sont fort basses, et sont surmontées par les murailles. Il y a force canons fort gros et longs, et bordent presque toute la muraille; mais ils étoient mal montés: il y a

environ  
cents so  
quatre  
riés. Il  
prenne  
Ils ont  
qui les  
deux l  
sort e  
pour c  
midi.  
tres q  
de ces  
à-dire  
son cô  
ils dé  
en pos  
sonne  
autres  
du cô  
sont c  
comm  
chose  
enseig  
qui se  
faire u  
mes,  
cun d

environ quarante canonniers, et quelques six cents soldats, à savoir, deux cents chevaux et quatre cents hommes de pied, la plupart mariés. Ils font des courses sur les Arabes qu'ils prennent captifs, et emmènent leurs bestiaux. Ils ont près d'eux une ville nommée *Azamor*, qui leur fait fort la guerre, et ne sont qu'à deux lieues l'un de l'autre. Tous les matins il sort environ quarante chevaux de Mazagan pour découvrir, et demeurent dehors jusqu'à midi. Après midi, il en ressort quarante autres qui demeurent jusqu'au soir; et y a six de ces cavaliers qu'ils appellent *Atalayas*, c'est-à-dire guets, qui sont fort éloignés chacun de son côté, et font sentinelle par tour; et quand ils découvrent quelque chose, ils raccourent en poste, et lors le guet de la ville qui les voit, sonne deux ou trois coups de cloche, puis les autres montent soudain à cheval, et courent du côté du signal: car en tous les endroits où sont ces atalayas, il y a un grand bois dressé comme un mât, et quand ils voient quelque chose, ils élèvent avec une petite corde leur enseigne en haut, qui est le signal à tous ceux qui sortent de Mazagan. Quand ils veulent faire une course, tout le monde se met en armes, et sortent en ordonnance, portant chacun du fourrage pour leurs chevaux, auxquels



ils donnent du blé à manger, de la règle et pension qui leur est envoyée de Portugal. Ils mangent là force caracols, qui sont petits limaçons en coquille qui se nourrissent sur les plantes : et là les plantes sont de très-grande force et vertu. Les mouches à miel y font un miel fort blanc et de très-bon goût, et font leurs ruches sur les maisons, qui, à la mode d'Afrique, sont couvertes de *sotées*, comme un plancher à la Moresque, et peut-on aller sans peine d'une maison à l'autre.

Miel  
d'Afrique.

Pays de  
Mazagan.

Cette ville de Mazagan n'est qu'une forteresse, ayant environ quelque demi lieu de circuit, et n'est habitée que de gens de guerre, qui ont chacun leur portion de terre aux environs de la ville, où ils sement de l'orge, blé, pois, fèves et autres grains : mais les Maures le plus souvent viennent tout couper et gâter la nuit. Le reste du pays est inculte. Les Maures leur font mille méchancetés, jusqu'à leur empoisonner un puits qui est hors la ville, et un jardin, en jetant des charognes et autres vilénies dedans. Dans la ville ils ont une citerne couverte, au faite de laquelle on fait le guet; elle est fort haute et large, et capable de contenir plus de vingt mille pipes d'eau.

Il s'en fallut bien peu que je ne demeurasse en cette ville, et le jour de devant que devions

mettre  
vinren  
de la v  
peuple  
de la n  
qui est  
ville p  
on dili  
notre c  
seul. C  
aussitô  
étoit de  
tirer en  
Cepen  
point d  
étoit en  
j'étois  
tir, do  
voir ce  
moyen  
capitai  
porte.  
tier, n  
fussent  
beauc  
priaï l  
bateau  
Et de

T.  
de la règle et  
Portugal. Ils  
ont petits li-  
ssent sur les  
e très-grande  
iel y font un  
out, et font  
i, à la mode  
s, comme un  
on aller sans  
ne forteresse,  
e de circuit,  
erre, qui ont  
nvirons de la  
pois, fèves  
le plus sou-  
r la nuit. Le  
res leur font  
empoisonner  
n jardin, en  
nies dedans.  
ouverte, au  
elle est fort  
enir plus de  
demeurasse  
que devons

mettre à la voile, notre capitaine et le maître vinrent à terre pour moi; car je ne bougeois de la ville à ne faire autre chose que traiter ce peuple. Or comme je me fus promener le long de la marine pour cueillir de la criste marine, qui est là en abondance, étant revenu en la ville pour me reposer, l'on m'envoya quérir en diligence pour voir un malade, sur quoi notre capitaine s'en alla, me laissant là tout seul. Ce que sachant je m'en allai aussitôt aussitôt après vers la rive de la mer, mais il étoit déjà bien loin, et fus contraint de me retirer en la ville pour attendre le lendemain. Cependant le navire trouvant le vent bon, au point du jour mit à la voile, et un soldat qui étoit en sentinelle sur la muraille, sachant que j'étois encore en la ville, vint aussitôt m'en avertir, dont étonné je courus sur la muraille pour voir ce qui étoit vrai, et étant en grand soin du moyen de sortir de là, je m'en allai au logis du capitaine des gens de pied pour faire ouvrir la porte. Ce qu'il fit, et en bailla la clef au portier, mais il fallut attendre que les cavaliers fussent prêts pour sortir. Ce temps là me duroit beaucoup. Enfin la porte étant ouverte, je priai le pilote maure de me faire équiper un bateau pour me mener à bord de notre navire. Et de bonne fortune pour moi je trouvai des



soldats qui s'en alloient pêcher, dont il y en avoit un que nous avions amené de Portugal; ils me firent ce plaisir de me mettre en leur bateau, et sans le vent qui étoit assez foible, j'eusse été contraint de demeurer là, dont toutefois je ne me fusse pas tant soucié si j'eusse eu mes hardes et des médicaments; mais de malheur j'étois demeuré en pourpoint sans confort d'aucune chose. Ces soldats donc firent leur possible pour atteindre le navire qui étoit déjà fort éloigné, outre que la mer commençoit à s'élever fort haut, de sorte que ces gens ne vouloient pas passer outre, me remontrant que s'il venoit du vent ils ne pourroient reprendre terre en aucune manière, mais courroient risque de la vie. Sur cela ils cessèrent de voguer, et tinrent conseil entr'eux de ce qu'ils avoient à faire: et ayant résolu de tourner, ils reprirent l'autre bord. De quoi étant bien fâché, je commençai à leur faire de grandes prières et promesses de les bien contenter, ce qui les encouragea à retourner vers le navire, et à force de rames nous fîmes tant que nous y arrivâmes. Ce qui ne fut pas peu pour moi, attendu la peine qu'on a là à vivre. Même la plupart des portugais qui sont là, ce sont gens que l'on y a amenés par force, étant condamnés à être là en exil pour certains temps à faire guerre aux

Maur  
autre  
Ayan  
notre  
dre q  
jusqu  
il eut  
que l  
terois  
fait c  
pour  
devoi  
lonté  
pas t  
que j  
Car  
arrê  
1603  
En  
méda  
dans  
là le  
et en  
gent  
acco  
du n  
avec  
nou

Maures , bref ce sont quasi tous criminels ; car autrement personne n'est contraint d'y aller. Ayant donc heureusement ratteint notre navire, notre capitaine pour toute excuse me fit entendre qu'il ne pouvoit m'attendre davantage que jusqu'au jour, et que si je n'eusse été à terre, il eut fait voile dès la nuit même, sachant bien que lorsque je les verrois à la voile, je me hâterois de les aller trouver. Mais je crois que ce qui fait qu'il s'en alla si vite sans moi, c'étoit plutôt pour être quitte de quelque argent qu'il me devoit, et qu'il me paya depuis contre sa volonté, m'alléguant ses pertes : mais je n'étois pas tenu d'y participer, attendu la condition que j'avois faite avec lui ni de gain ni de perte. Car je n'en pus rien avoir depuis que par arrêt du parlement de Bretagne en l'année 1603.

Enfin nous arrivâmes à S. Lucar de Barameda le 26 mai, et nous étant chargés de sel dans la rivière de Séville à des salines qui sont là le long de la côte, avec quelque cochenille, et environ trente ou quarante mille écus d'argent monnoyé, nous fîmes voile le 1<sup>er</sup> juillet 1602, accompagnés d'un petit navire flamand. Le 15 du mois nous aperçûmes deux grands navires avec leurs pataches venir à toute voile dessus nous, et nous nous préparâmes soudain à les rece-

Et tour  
d'Afrique.



Combat  
sur mer.

voir, tendant notre ponts de rêts, et mettant nos canons dehors qui étoient au nombre de douze, avec nos pierriers et mousquets, puis arrousant nos voiles, et saisissant nos verges les attendions ainsi, ils ne tardèrent guère, à nous être à bord, nous faisant commandement d'arriver et mettre bas nos voiles, et commencèrent à nous saluer chacun de leur bordée de canons, à quoi nous ne fîmes faute de répondre : le combat dura ainsi tout le jour sans pouvoir rien emporter l'un sur l'autre. Nous avions beaucoup de blessés, et même de brûlés du feu qui avoit pris à quelques charges de canons : et davantage l'un de nos canons se creva en mille pièces, et la culasse enfonça les deux tillacs, et fut bien avant dans le sel, et sans la résistance de ce sel qu'elle trouva elle eut fracassé notre navire : les coups de mousquets cependant pleuvoient sur nous sans cesse, de sorte que notre vaisseau étoit percé de tous côtés d'un bord à l'autre, nos voiles tout en pièces, et le reste en fort mauvais équipage. Mais la nuit venue l'on cessa le combat, et nos ennemis nous gardèrent toute la nuit jusqu'au lendemain matin qu'ils firent large sur nous. Toute la nuit nous fûmes en conseil sur ce que nous avions à faire, ou de nous rendre, ou de

nou  
pita  
poir  
fûm  
savo  
volé  
dre  
et p  
ne g  
pret  
l'inc  
voir  
le vi  
voye  
L'on  
tres  
étoie  
ble.  
eux.  
le b  
sach  
qui  
aucu  
fert  
leur  
leur  
terre  
leur

nous défendre jusqu'à l'extrémité. Notre capitaine qui avoit le courage grand, ne vouloit point entendre à se rendre. Cependant nous fûmes à bord du petit navire flamand pour savoir sa volonté. Ce flamand à la première volée de canon qu'il tira, brûla toute sa poudre, dont beaucoup de ses gens furent gâtés et perdus. Ils avoient mis leur poudre dans une grande pièce de voile, où ils s'en alloient prendre la mèche à la main, qui fut cause de l'inconvénient. Je fus la nuit à bord d'eux pour voir leur pilote, qui étoit tout rôti, la poitrine, le visage et les mains fort gros et enflés, et ne voyoit goutte, je lui portai quelques remèdes. L'on me dit qu'il y en avoit quatre ou cinq autres très-mal en point et prêts à mourir : ils étoient brûlés d'une façon horrible et pitoyable. Enfin comme l'on eut bien consulté avec eux, il fut résolu d'un commun avis d'envoyer le bateau à bord des ennemis, avec un homme sachant leur langue ; car c'étoit anglais : ce qui fut fait, mais ils ne vouloient s'appaiser en aucune manière, disant qu'ils avoient souffert beaucoup de perte, et que ce n'étoit point leur intention de faire mal aux françois, cela leur ayant été défendu par la reine d'Angleterre leur maîtresse : mais que notre capitaine leur avoit dit des injures, et qu'il falloit qu'il

Accident  
de poudre.



vint lui-même à leur bord pour s'excuser, comme il nous fallut faire; et eux vinrent à notre bord avec les bateaux des deux navires cherchant partout, mais ils ne trouvèrent que du sel; s'ils eussent rencontré notre argent nous étions mal en point, car ils nous eussent joué quelque tour de leur métier. Enfin comme on leur eut fait quelques présents de victuailles, ils se retirèrent à leur bord: les mariniers et soldats de leur navire, disoient qu'ils avoient résolu de nous enlever le matin, et avoient bu les uns aux autres, et mangé tous leurs petits rafraichissemens, sur l'espérance qu'ils avoient d'en avoir d'autres de nous: mais Dieu par sa grace nous en préserva.

Il faut noter que l'un de ces deux navires dont nous fûmes ainsi battus, étoit celui que nous trouvâmes le premier, et qui nous chassa tant en allant au cap Blanc. Ce qui nous aida bien pour lui avoir fait lors bon traitement, et nous dit qu'après nous avoir quittés, il avoit pris un navire chargé de sucre qui lui paya bien la peine que nous lui avions donnée. Cependant étant délivrés de ce danger, nous fîmes tant par nos journées que nous approchâmes du cap de *finibus terræ*, au-deçà duquel nous trouvâmes un navire allemand de Lubec, fort grand, et mîmes notre bateau

Retour  
en France.

hors pour aller à bord de lui, afin d'avoir un un peu de biscuit : car lenôtre étoit fort court à cause du temps contraire. Nous en eûmes d'eux pour de l'argent, et étoient fort honnêtes gens. Je fus aussi dans le bateau pour avoir quelque rafraîchissement : mais le vent étoit grand, la mer haute, et notre bateau rompu en avant, faisant tant d'eau que nous ne pouvions fournir à la vider, et le navire allemand étoit déjà à près d'une lieue et demie de nous ; mais il arriva un peu vers nous en nous voyant en mer : nous eûmes mille peines pour entrer dedans, et s'en fallut bien peu que je ne me trouvasse pris entre le navire et le bateau, à cause que la mer étoit fort haute : mais ayant pris le bout d'une corde, je fus fort prompt à monter, et n'eus qu'une jambe un peu mal traitée. Enfin nous arrivâmes à S. Malo le 1.<sup>er</sup> jour d'août : le lendemain notre navire se cuida perdre à la rade par une grande tourmente qui survint : et eût-on beaucoup de peine à faire aller des hommes à bord, ou autrement le vaisseau couloit à fond sous ses amarres : et ainsi ce fâcheux voyage fut achevé, dont Dieu soit loué.



## LIVRE II

## DES VOYAGES

DE JEAN MOCQUET,

AUX INDES OCCIDENTALES;

COMME EN LA RIVIÈRE DES AMAZÔNES, PAYS DES CARIPOUS  
ET CARIBÈS, ET AUTRES TERRES ET ILES D'OCCIDENT.

DEPUIS mon retour du voyage d'Afrique, je demeurai quelque temps en France, et sachant que le sieur de la Ravardière étoit prêt à s'en aller aux Indes occidentales, il me prit une envie merveilleuse de voir ces pays-là, et pour cet effet, je me mis avec ledit sieur, et m'embarquai dans son navire au Havre-de-Cancale, le 12 de janvier 1604. Nous allâmes à Chozé, qui est une île à cinq lieues de Cancale, pour là attendre le temps propre à mettre en pleine mer. Nous y demeurâmes jusqu'au 24 dudit

mois, qui nous rachetâ en route et passâ d'autant point e fûmes bien co hautes; niers ét sur l'eau moins, ne laiss du cap vire, et étoit. A bien pr bien éq nûmes taine d l'épée à rivions nous co mieux r France ment bi

mois, non sans y avoir enduré de grands vent qui nous donnèrent assez de peine, et même nous firent perdre notre bateau; mais nous en rachetâmes un autre. Enfin, nous nous mîmes en route courant au sud-ouest sud-sud-ouest, et passâmes la Manche en peu de temps. Et d'autant que notre navire était neuf, n'ayant point encore été bien éprouvé en mer, nous fûmes contraints de souffrir ce qui nous étoit bien contraire, de ne pouvoir porter des voiles hautes; car il bandoit de telle façon, ses huniers étant hauts, qu'il étoit toujours de côté sur l'eau, avec une grande incommodité. Néanmoins, nous confiant du tout en Dieu, nous ne laissâmes de passer outre; et à la hauteur du cap *De finibus terræ*, nous trouvâmes un navire, et fîmes large sur lui pour savoir qui il étoit. Arrivant donc près de lui, nous étant bien préparés pour l'attaquer, et lui aussi assez bien équipé pour nous recevoir, nous reconnûmes que c'étoit un navire françois; le capitaine d'icelui vint sur la poupe bien armé et l'épée à la main, nous criant que si nous n'arrivions sous le vent, il alloit nous tirer; mais nous contestant un peu là-dessus, afin de mieux reconnoître, et savoir de quel lieu de France il pouvoit être: après l'avoir parfaitement bien considéré et reconnu pour vrai fran-

Rencontre

frrique, je  
et sachant  
prêt à s'en  
prit une  
, et pour  
et m'em-  
-Cancale,  
à Chozé,  
ale, pour  
en pleine  
24 dudit



çois, nous arrivâmes à vau-le-vent de lui; ce qui lui fit faire un peu le superbe, croyant que nous étions un navire de guerre, et que nous n'avions osé l'attaquer; car il faisoit des signes de son épée sur la poupe, comme voulant dire que nous avions bien fait d'arriver. Mais notre dessein étoit bien autre que de faire la guerre à ceux de notre pays, outre que cela eût été suffisant de rompre notre voyage.

Portant donc à notre route, nous eûmes le vent si à propos, que nous arrivâmes près de l'île Lancelote le 10 de février, auquel jour nous tomba un homme dans la mer, et fut impossible de le sauver, parce que nous avions le vent en poupe. Nous tournâmes bien sur lui; mais arrivant au lieu où il étoit tombé, nous ne trouvâmes que son haut-de-chausse, parce qu'il venoit de dessus le bord. On mit toutes les hardes sur le tillac en vente, et chacun achetoit ce qui lui faisoit besoin, comme habits, linge, et autres choses dont il étoit bien fourni, car il tenoit rang de noblesse, et s'appeloit du Val, de Vire en Normandie.

Côte de  
Barbarie.

Cela fait, nous courûmes vers la côte de Barbarie que nous vîmes, et le lendemain, 11 du même mois, nous arrivâmes près de terre pour chercher port, et posâmes l'ancre dans une anse ou baie entre deux terres, mettant le ba-

teau  
vant  
sans a  
nâme  
et che  
pour  
rant l  
journ  
trouv  
nous  
et sav  
petite  
vue e  
d'eau  
douze  
de la  
nous  
étoit  
dans  
dans l  
née da  
de la  
sieur  
ancres  
nous  
che,  
que la  
jour

teau hors pour descendre en terre; mais arrivant là, nous ne trouvâmes que des déserts sans aucune chose, de sorte que nous retournâmes à bord du navire pour lever les ancres, et chercher quelque autre lieu plus propre pour séjourner et dresser notre patache, courant le long de la côte tout le reste de cette journée et la nuit suivante. Peu après, nous trouvâmes l'embouchure du Rio-de-Ouro, où nous envoyâmes notre bateau pour la sonder, et savoir si nous pourrions entrer jusqu'à une petite île de sable plate que notre bateau avoit vue et reçue. Il ne se trouva que douze pieds d'eau, et notre navire en tiroit dix et près de douze, de manière que nous touchâmes à terre de la quille de notre vaisseau; mais nous ne nous fîmes point de mal, parce que la rivière étoit calme: arrivant donc à cette petite île dans le Rio-de-Ouro, à environ cinq lieues dans l'embouchure, qui n'est point mentionnée dans la carte, et que nous nommâmes l'île de la Touche, du surnom de notre chef le sieur de la Ravardière, nous y posâmes les ancres pour y faire séjour, et le 15 février, nous commençâmes à redresser notre patache, qui étoit en notre vaisseau, et ne falloit que la monter, et calefatter et brayer. Chaque jour cependant nous allions chercher des co-

île de la  
Touche.



quilles les plus belles du monde, et les trouvions sur des herbes, et sembloient qu'elles fussent émaillées d'or : comme je les mettois en mon mouchoir, le poisson de dedans, qui étoit comme petits limas, teignoit mon mouchoir en pourpre, et peut-être est-ce quelque espèce de murex ou pourpre tant chanté des anciens, et inconnu en ce temps. Nous en fîmes un grand anas pour leur beauté, et pêchâmes aussi de fort bon poisson avec les rêts, tant que nous n'en savions que faire.

Pourpres  
de mer.

Cormorans  
et leur guet.

Cette île étoit pleine de cormorans, dont nous en tuâmes force à coups d'arquebuse. De ces oiseaux, il y en a toujours qui fait le guet quand les autres reposent, comme on dit des grues. Nous avions assez de peine à les approcher, et falloit aller se trainant pour les tirer. Mais depuis qu'ils furent un peu épouvantés des arquebuses, il n'y en avoit plus tant comme devant.

Nous demeurâmes près d'un mois en ces endroits là sans y pouvoir voir aucun homme ; mais environ cinq ou six jours avant que partir, nous aperçûmes une fumée en terre à environ trois lieues de nous ; ce qui nous fit conjecturer qu'il étoit venu là quelques Lybiens et Noirs ; pource que là vers la côte commencent les déserts de Lybie, et venoient ces

Noirs de  
Lybie.

Noirs  
côte s  
fiquer  
à boire  
Ils s'e  
nuit,  
lions e  
L'on e  
toient  
haves  
teau p  
terre,  
vinren  
me di  
du cap  
velles  
voyage  
temps  
voulun  
C'est u  
pauvre  
viande  
d'autr  
chair e  
terre.  
seul é  
recevo  
proster

Noirs bien loin dans terre pour voir vers la côte s'il n'y avoit point aucun vaisseau à trafiquer de l'ambre gris, et portoient leurs eaux à boire dans des peaux de chèvre faites exprès. Ils s'enterrent dans le sable pour reposer la nuit, aussi de peur de donner le vent aux lions et tigres qui sont là en grand nombre. L'on eût dit proprement que ces hommes sortoient des enfers, tant ils étoient brûlés et haves à voir : nous envoyâmes donc notre bateau pour savoir la cause de ces feux vus en terre, et trouva trois de ces Lybiens, dont deux vinrent à bord de notre vaisseau, et l'un d'iceux me dit qu'il étoit parent de *Taguide Alformé* du cap Blanc, dont je lui demandai des nouvelles, pour avoir ouï parler de lui en mon voyage précédent vers ce cap Blanc. C'étoit au temps qu'ils jeûnoient leur *Ramadan*, et ne voulurent manger rien jusqu'au soir à la nuit. C'est une pitié de voir ces gens comme ils sont pauvres et misérables, sans pain ni autre viande; ils mangent seulement quelques œufs d'autruche et des poissons secs, et quelque chair de même. Le lendemain on les envoya à terre. Celui qui étoit demeuré à terre tout seul étoit fils d'un de ces deux autres, et vint recevoir son père sortant du bateau, en se prosternant devant lui et lui baisant la main;



puis son père lui bailla du biscuit que nous lui avions donné, ce qui le réjouit fort, car il avoit grande faim, et avoit mal soupé en ces déserts, à la merci des bêtes farouches qui n'en bougent tous les jours; et de notre vaisseau nous entendions quelquefois la nuit de terribles cris et rugissemens. En toute cette côte nous ne pûmes trouver aucune eau douce, ni bien avant dans la rivière, où nous envoyâmes notre bateau en chercher, mais en vain, tout le pays étant désert et stérile de tout. Cette île où nous avions posé l'ancre étoit droitement sous le tropique de cancer.

Îles du  
cap Verd.

Or, ayant racôûtré et remis en mer notre patache, nous mîmes à la voile le dixième jour de mars, et ayant couru au sud-ouest vers les îles du cap Vert, nous rangeâmes tout le long des îles de *Sal*, *Santiago* et *Fogo*, du cap Vert, pour aller ancrer à celle de *Brava*, où nous demeurâmes jusqu'au 12 de mars. Toutes ces îles sont fort sujettes à bourrasques et vents impétueux, comme il nous arriva à cette île de *Brava*, où nous perdîmes une ancre par désancrer et ancrer à tous momens, lorsque le vent nous chassoit, tantôt vers la terre, tantôt à la mer: l'on diroit que ces vents sont enfermés là dans un goufre, comme ils en sortent à certaines heures du jour et de la nuit.

Et ce  
de la  
me fai  
et sor  
nétre  
du ve  
trouve  
Portu  
bac ou  
pays e  
ques f  
nous  
poisso  
laire  
pour p  
favora  
de la r  
Fleuri  
sont d  
qui co  
mervei  
arbres  
des cô  
leur ta  
d'un co  
couran  
qui éto  
à crier

Et ce qui est étrange , c'est que , à une lieue de là , la mer étoit calme et sans vents , ce qui me fait croire que ces vents sont ainsi renfermés , et sortant avec violence , n'ont pas la force de pénétrer au loin , étant repercutés et repoussés du vent qui vient de la mer. Nous ne pûmes trouver ces habitations des insulaires qui sont Portugais , Métices et Noirs. L'île porte du tabac ou pétum , force maïs , et autres fruits. Le pays est assez montagneux , et on y voit quelques figuiers , mûriers , et autres arbres. Après nous être bien rafraîchis d'eau douce , de poisson sec et cabrites sèches , que ces insulaires nous vendirent , nous levâmes les ancres pour porter à notre route , et eûmes le vent si favorable , que nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière des Amazones le jour de Pâques-Fleuri , environ trois heures avant la nuit. Là

Arrivée en  
l'Amérique.



sur des bancs : à ce bruit, tout le monde se lève pour porter remède; et moi, entendant ce mot de perdus, je montai vite en haut pour voir s'il y avoit un moyen de nager, et si nous étions près de la côte, n'y ayant autre moyen de se sauver qu'à la nage, jusqu'au jour, pour espérer avoir vue de la terre, dont on nous faisoit, par nos hauteurs, assez près. Sur ce, le pilote, bien avisé, prit la sonde en main, et trouva en sondant vingt-cinq brasses, dont tout joyeux, il s'écria que nous étions en la rivière des Amazones, qui est près d'un degré au-deçà de la ligne. Nous portions peu de voile en attendant le jour pour voir terre, comme nous vîmes le matin, et sondant de rechef, nous ne trouvâmes que neuf brasses, allant toujours en diminuant jusqu'à trois ou quatre brasses, qu'encore nous ne voyons pas terre, ce qui nous mettoit en grande peine. Le lundi, nous vîmes terre, et fort basse, et demeurant vers ouest sud-ouest, nous allions toujours approchant de la côte pour prendre connoissance de la terre, mais avec crainte d'échouer ou demeurer à sec; car le fond là n'est que vase, et y touchions à tous coups.

Rivière des  
Amazones.

Rencontre  
d'Indiens.

Comme nous étions ainsi errants, le bonheur porta que nous aperçûmes en mer un canot où il y avoit dix-sept Indiens qui venoient vers

nous  
devan  
étoien  
ces pa  
nous  
de Ca  
Amaz  
canot  
encore  
langou  
peinte  
d'une  
homm  
donno  
Après  
nous a  
guider  
terre c  
ou for  
vire à  
que lo  
meuro  
rée rev  
Arri  
sions la  
au-delà  
pays d  
Caripo

nous, et furent à notre patache qui étoit devant nous, puis arrivèrent à notre bord : ils étoient tout nus et peints comme ils vont en ces pays là, avec leurs couronnes de plumes, et nous dirent qu'ils venoient de la guerre du cap de *Caypour*, l'un des caps près la rivière des Amazones, et avoient quelque butin en leur canot : leur capitaine avoit fort bonne façon, encore qu'il fût tout nu, et lui seul avoit un langoutin, qui est une petite pièce de coton peinte, dont il couvroit sa nature. Il parloit d'une telle grâce, que l'on l'eût pris pour homme de conseil ; car il parloit posément, et donnoit grâce à ses paroles et à ses gestes. Après qu'il nous eût discoursu du pays, et où nous avions à ancrer, il nous laissa pour nous guider deux Indiens qui nous conduisirent à la terre de *Yapoco* en l'embouchure de la rivière ou fort près, et nous firent mettre notre navire à un recoin à l'abri des courants : de sorte que lors que les marées se retiroient, il demouroit tout couché sur la vase ; mais la marée revenant il se relevoit.

Arrivant en cette terre de *Yapoco*, nous laissons la rivière des Amazones à main gauche, au-delà de laquelle, vers le midi, est le grand pays du Brésil, et deçà, vers le nord sont les Caripous et les Caribes. A trente ou quarante

*Caypour,*  
cap.

Terre de  
*Yapoco.*



lieues de ce grand fleuve, nous trouvâmes le long de la côte quelque roche où il y avoit des veines de couleur d'ardoise, avec quelques veines d'argent mêlées parmi, dont j'en tirai une petite pierre que je perdis : nous y vîmes aussi la marque de quelque vaisseau flamand ou anglois qui y avoit passé déjà.

Nous arrivâmes donc là le lundi au soir, puis le mardi au matin 10 d'avril, voulant savoir ce que nous pourrions profiter en cette terre, nous descendîmes pour troquer serpes, haches, couteaux, patinôtres de verre de diverses couleurs, et autres choses semblables. Nous voyons ces Indiens avec deux petits bâtons tirer du feu ; comme depuis j'en fis voir l'expérience au feu roi Henri-le-Grand, à Fontainebleau, l'an 1605. Tous les Indiens étoient accourus là de leurs habitations, et y avoient tendu leurs *amacas* ou lits pendants, faits de cordes de palmiers : et étoient en grand nombre hommes, femmes et enfans tous nus comme quand ils sortent du ventre de leurs mères ; sinon de quelques patinôtres dont ils se parent le corps ; et en leurs oreilles ils ont des bois longs et des pierres rondes. Ils avoient apporté mille bagatelles pour troquer, comme gommès, plumes d'aigrettes et perroquets, *tabaco*, et autres choses que le pays porte. Je fis mon de-

Bois à faire  
feu.

Marchandises  
du pays.

voir  
le pl  
marc  
que  
Le  
caiot  
aller  
nous  
lieu,  
les u  
à leu  
ce qu  
ces g  
faisoi  
qui e  
en fo  
certai  
temp  
est la  
plus é  
gros c  
que l'  
orang  
la for  
façon  
roit ét  
envie  
par eu

voir de troquer, et pris de leurs marchandises le plus qu'il me fut possible. Nous faisons nos marchés sans parler, montrant par signes ce que nous voulions avoir ou donner.

Le roi de ce pays d'Yapoco, nommé *Anacaioury*, faisoit lors apprêter des canots pour aller contre les Caribes, ce qui fut cause que nous ne pûmes lors faire grande troque en ce lieu, car ils étoient tous empêchés à travailler, les uns aux canots, les autres à faire des armes à leur usage, autres à accommoder des vivres, ce que faisoient les femmes. Nous vîmes tous ces gens bien empêchés à cela. Entre autres ils faisoient d'un certain vin ou boisson de fruits qui enivre comme de la bière ou du cidre, et en font de plusieurs couleurs. Ils mâchent une certaine racine, puis la font bouillir fort longtemps avec de l'eau et après la coulent, qui est la première façon. Car il y en a d'autres plus épais, qui se font avec des fruits de palmes, gros comme une noix de galle, et ne pilent que l'écorce qui est dessus, jaune comme un orange, car la noix ne leur sert de rien, puis la font bouillir et passer : et c'est la seconde façon. Il y en a d'une autre sorte que l'on diroit être lait-clair mêlé avec fromage mou. J'eus envie d'en savoir le goût, aussi qu'étant prié par eux d'en boire, je ne les voulus pas refu-

Vin du pays.



Mœurs et  
naturel de  
ces Indiens.

ser, de peur qu'ils ne pensassent que je leur voulusse mal : de sorte qu'ils furent fort contents de m'en voir boire. Ils n'aiment pas volontiers les personnes tristes et rechignées, et si vous vous jouez avec eux ou les touchez en jouant, il faut que ce soit en riant. Je leur baillois quelquefois de la main sur le dos en me jouant, mais ils me le vouloient toujours rendre en riant aussi. Ils sont hardis et belliqueux, courtois et libéraux, et ont la face fort gaie. Les Caribes ne sont pas de même, car ils ne nous eussent pas voulu bailler, par manière de dire, une *patate*; c'est une racine comme naveaux, mais plus longue et de couleur rouge et jaune : cela est de très-bon goût; on la mange bouillie, ou rôtie sur les charbons : mais si l'on en mange souvent, elle dégoûte fort et est assez venteuse.

Patates.

Fruits.

Pour le regard des fruits, ils en ont là de beaucoup de sortes bons à manger, mais sauvages et inconnus par deçà, sinon l'*ananas*, et les figues qui sont toutes longues d'un pan et grosses comme un gros boudin. Ils ont des *plantanes* ou figuiers, que les Espagnols appellent *plantins*. Ils font des galettes de *casava*, qui est une racine qu'ils râpent sur une pierre ou sur un bois fait en façon de lime, n'ayant point de mortier pour piler; puis ils mettent tout cela en une grande manche faite de petits

sions tendus comme d'osier. Ces racines rendent aussi un suc qui est venéneux. Après avoir bien exprimé cette pulpe, il la font sécher, puis la détrempe en eau, et en font une pâte qu'ils Paia. étendent sur une grande pierre plate qui est sur le feu, et lui donne une forme de galette fort ténue. Quand elle est ainsi, elle peut se garder trois et quatre ans et davantage, pourvu qu'elle soit en lieu sec. J'en tâtai, mais je ne lui trouvai point le goût de notre pain, et crois qu'on seroit bientôt las d'en manger souvent. Ils font beaucoup d'autres sortes de manger, mais fort grossièrement, et qui n'est guères agréable à ceux qui n'y sont accoutumés.

Je leur vis faire leurs apprêts au logis de leur roi *Anacatoury*, pour avitailler les canots qui devoient aller à la guerre : mais ils mettoient toutes ces casaves ou galettes que j'ai dit, en pile au milieu de la maison, et leur boisson en des callebasses qui tiennent plus d'un seau, car ces callebasses sont d'une étrange grosseur auprès des nôtres. Je vis au logis de ce roi une Caribée esclave qu'ils faisoient travailler pour l'apprêt de ces vivres de guerre. Cette petite armée navale étoit d'environ trente-cinq canots, avec vingt-cinq ou trente hommes en chacun.

Mais pour revenir à notre arrivée en ce lieu



Anacaioury,  
roi.

Mancenille,  
fruit.

d'Yapoco, aussitôt que nous fûmes entrés en cette terre, le roi *Anacaioury* nous bailla deux de ces neveux en ôtage, si d'aventure quelqu'un des nôtres se perdoit et égaroit là : le petit-fils de ce roi me menoit par les bois ; car toute la côte est couverte d'arbres, et y avoit quelques Indiens avec lui. Ce petit garçon étoit fort éveillé et bien appris pour un sauvage, et me montrait les fruits qui étoient bons à manger, et ceux qui ne l'étoient pas. Entr'autres ils ont là un fruit appelé *Mancenille*, de la grandeur d'une petite orange, fort jaune, et très-beau à voir : mais néanmoins si venéneux à ce qu'ils disent, que si l'on en met tant soit peu à la bouche, il tue aussitôt, et les poissons mêmes qui sont le long de la côte, et qui vont suçant de ces fruits qui sont portés le long des côtes par les marées. Car l'arbre qui les porte est assez près de la mer qui entre bien avant dans ces bois, et entraîne mille sortes de fruits avec soi, comme nous vîmes en la rivière des *Amazones*. Le poisson qui suce ce fruit, se pèle et écaille tout, et ceux qui mangent de ce poisson ils perdent tout l'épiderme ou surpeau, comme les ladres qui mangent de la chair de vipère. Et sitôt que quelqu'un se trouve surpris l'un tel accident, ils conjecturent qu'ils ont mangé du poisson de *mancenille*, comme

l'ont appelé les Espagnols qui habitent ces Indes. Ce petit-fils du roi me montra aussi plusieurs herbes dont ils se servent, et une entre autres qui leur sert de contre-poison lorsqu'ils sont frappés de flèches empoisonnées. Je pris des feuilles de cette herbe pour composer un onguent qui est excellent pour les plaies et autres maux. Je voulus aussi arracher de la racine, mais ce petit garçon ne le voulut souffrir : et même les Indiens qui étoient avec lui montroient être marris de ce qu'ils m'avoit montré cette plante, qu'ils estimoient et prioient sur toutes les autres. Je ne voulus pas contester davantage là-dessus, de peur que son père ne fût mal content de moi. Après que j'eus quantité de plantes, fruits et autres choses curieuses, je m'en retournai à bord du navire pour serrer le tout.

Onguent  
contre-  
poison.

Le jeudi 12 avril, je fus à leurs habitations pour pouvoir recouvrer encore quelques curiosités, et pris quelques couteaux et autres quincailleries pour troquer avec eux. Notre pilote étoit avec moi, et fîmes en une cabane où il y avoit force Indiens, hommes et femmes, et y en avoit une entr'autres, âgée de quelque dix-sept ou dix-huit ans, qui piloît dans un mortier fait d'un billot de bois creusé, avec un bâton long. Je pris aussi un bâton pour piler



Nudité inno-  
cente de ces  
peuples.

avec elle, dont elle fut bien aise, voyant que j'entendois la manière de piler à leur façon : et bien qu'elle fût toute nue, elle ne se soucioit pas que je fusse vis-à-vis d'elle. Après cela elle nous fit cuire des patates, et nous donna encore d'autres choses à manger avec une grâce et douceur merveilleuse. Je crois que ces Caripous est la nation de toutes les Indes la plus douce et humaine. Ils sont fort curieux de l'honneur, et de faire plaisir à ceux qui les visitent : les femmes, filles et enfants venoient fort librement à bord de notre navire, sans faire mine d'aucune honte ou vergogne pour leur nudité, sinon qu'elles seroient les jambes toujours, comme les croisant. Il y eut un petit Indien qui m'apporta de petites pelotes de *tabaco* avec un petit étui d'écorce d'arbre, large comme le pouce, et rond comme un anneau, qui est ce de quoi les hommes se servent à resserrer leurs parties honteuses dans le ventre : cela se tourne et détourne comme l'on veut. J'en pris deux ou trois par curiosité pour être fort ingénieusement faits. Tous les Indiens d'autour ayant entendu tirer du canon, venoient aussi de tous côtés pour troquer avec nos serpes, couteaux et autres merceries. Quand le canon avoit tiré, le bruit en demouroit près d'un quart-d'heure dans ces forts de bois, pour être tout ce pays montagnes et val-

lons,  
aux  
pouv  
lieues

Au  
ennem  
morte  
mais l  
Ce pé  
signes  
dents  
entend  
avoien  
eux es  
de les  
depuis  
fait qu

Ces  
comm  
seur e  
de 12  
qui es  
et ceu  
leur et  
plus b  
Étar  
jour e  
nous

lons, remplis d'échos qui se répondent les uns aux autres avec un merveilleux bruit, qui se pouvoit entendre, je crois, à plus de vingt-cinq lieues de là.

Au reste ces peuples Caripous sont grands ennemis des Caribes, et se font une guerre Caribes. mortelle. Les Caribes mangent les Caripous, mais les Caripous ne mangent pas les autres. Ce petit-fils du roi d'Yapoco me montrait par signes comme les Caribes avoient de grandes dents, et mordant son bras, me donnoit à entendre qu'ils les mangeoient quand ils les avoient pris en guerre. La haine qui est entre eux est telle et si grande, qu'il est impossible de les accorder jamais : et toutefois j'ai oui dire depuis à un marinier du Havre, qu'ils avoient fait quelque manière d'accord entr'eux.

Ces peuples mangent de certains serpents, comme couleuvres qui sont d'une étrange grosseur et longueur. Ce pays d'Yapoco est à plus de 120 lieues du pays des Toupinambous, qui est vers la rivière de Maragnon au Brésil : et ceux d'Yapoco sont bien de la même couleur et basanés comme les autres, mais ils sont plus beaux, plus vifs et plus gais.

Étant donc parmi ces sauvages, je vis, un jour entre autres, ce capitaine de canots qui nous vint trouver le premier, lequel me fit



grande démonstration d'amitié par ses gestes, disant qu'il m'apporterait de son lieu, assez éloigné de là, force choses singulières, entre autres de beaux petits perroquets, parlant leur langue. Je ne m'attendis pas toutefois tant à ses promesses, que je ne me pourvusse d'ailleurs. Ma première harde fut un petit perroquet grand comme un moineau, la queue fort longue, et privé, lequel savoit, avec une douceur merveilleuse, épilucher les cheveux et la barbe, ensorte que l'on ne le sentait quasi pas. Je baillai un petit couteau en échange. Ce capitaine, qui m'avoit promis tant de raretés, vint, entre autres choses, m'offrir une trousse de serpens qui étoient gros comme un gros congre, et la peau si marquetée de jaune, gris, bleu, et autres couleurs, que cela ne me fit aucune envie d'en manger, comme eux, qui en vivent et en font de grands festins entre eux. Cela étoit tout préparé en des feuilles, et cuit. Je remarquai aussi que ces Caripous font meilleure chaire que les Caribes : car ils savent faire des galettes de maïs qui sont fort bonnes, et ont d'autres sortes de manger assez agréables pour le pays.

Serpens bons  
à manger.

Or, à propos de ce capitaine, je veux raconter ici une chose étrange et remarquable de ces peuples, que me conta le neveu d'Ana-

caïour  
mande  
nesse,  
dant  
qu'eux  
qu'à c  
lorsqu  
guerre  
seroit  
franco  
quelle  
capital  
chair  
armes  
pitaine  
les un  
gue à  
faut é  
bat, r  
et ave  
de la g  
aimer  
bon et  
ces dis  
houssi  
coups  
font s  
s'élève

caïoury, auquel appartenoit le souverain commandement sur ce pays, et à cause de sa jeunesse, son oncle gouvernoit pour lui, attendant qu'il fût en âge. Il me disoit donc, qu'eux ne mangent ni chair ni poisson, jusqu'à ce qu'ils aient tué de leurs ennemis; et lorsqu'ils en ont fait mourir quelqu'un en guerre, on leur fait cette cérémonie, qui ne seroit pas autrement agréable à nos capitaines françois. Ils font une paillote de palme, en laquelle ils mettent celui qu'ils veulent passer capitaine, lequel, avant que pouvoir manger chair ou poisson, s'amuse là dedans à faire des armes, puis ils font venir les plus grands capitaines du pays, qui, avec le roi du lieu, font, les uns après les autres, chacun une harangue à ce nouveau capitaine, lui disant qu'il faut être courageux, hardi et prompt au combat, ne reculer jamais, sans grande occasion et avec jugement, résister à tous les travaux de la guerre, tant grands sauroient ils être, et aimer la vertu, l'honneur et la réputation de bon et juste capitaine. Quand ils ont achevé ces discours, ils prennent en main une grande houssine, dont ils lui baillent chacun trois coups de toute leur force, de sorte qu'ils lui font saigner tout le corps; sur lequel on voit s'élever des ampoules grosses comme le doigt;

Cérémonies  
merveilleuses  
à passer capi-  
taine.



et ainsi, les uns après les autres, lui font les mêmes discours, avec les mêmes coups de houssine, ce qui dure un mois durant, trois ou quatre fois la semaine. Cependant, ce pauvre patient ne mange tout ce temps là que de la casave et des patates, jusqu'à ce qu'il ait eu tous ses ornemens de vertu. Et alors, ils font un grand feu, sur lequel ils mettent des feuilles vertes pour faire fumer et empêcher la force de la flamme, puis pendent au travers de ce feu un *Amaca*, ou lit pendant à leur façon, dans lequel ils mettent ce capitaine nouveau, en le couronnant tout de feuilles; et là il faut qu'il endure toute la chaleur et la fumée tant qu'il en demeure évanoui, et alors, voyant qu'il ne respire quasi plus, ils jettent le lit en bas, et prennent force eau fraîche, et lui en jettent en abondance, tant que le patient revienne comme de mort à vie. Tout cela achevé, on lui fait honneur comme à un grand capitaine, et font une course en mer le long des côtes pour rencontrer leurs ennemis; puis, étant de retour en leur habitation, ils font encore des remontrances à ce nouveau capitaine, et lui donnent chacun trois coups; de là en ayant il peut manger de la chair. A quel-que temps de là, ils vont encore se promener en mer avec leurs canots, et s'ils ne trouvent

aucuns  
pour  
encore  
manger  
en char  
cela ne  
en un  
vous la  
viennen  
par la  
acheter  
vages. L  
en ceci  
coups d  
en aucu  
épaules

Pour  
en reto  
notre n  
en Fran  
un Can  
poco. C  
petit, r  
de Cay  
loit bier  
le navi  
mais lo  
à toute

aucuns ennemis, ils ne laissent de retourner pour parfaire ce capitaine, auquel ils donnent encore chacun trois coups, et alors il peut manger du poisson, et est ainsi créé et reçu en charge pour commander aux autres. Mais cela ne se fait qu'à ceux qui auront bien fait en un combat, terrassant force ennemis. Je vous laisse à penser si nos gens de guerre, qui viennent à cet honneur le plus souvent plutôt par la bourse que par la vertu, voudroient acheter cela à tel prix que ces pauvres sauvages. Encore, ce que je trouve le plus étrange en ceci, c'est que l'Indien qui souffre ces coups de houssine ne doit ni branler ni crier en aucune manière, sinon serrer seulement les épaules.

Patience admirable de ces Indiens.

Pour moi, je vis une chose quasi semblable en retournant du voyage : car nous avions en notre navire trois Indiens que nous amenions en France, à savoir, deux Caribes frères, et un Caripou qui étoit le neveu du roi d'Yapoco. Or, l'un de ces frères caribes, le plus petit, nommé *Atoupa*, nous étant à la rivière de *Cayenne*, où sont les Caribes, dit qu'il vouloit bien revenir en France ; mais il croyoit que le navire fût la France, et l'appeloit ainsi : mais lorsque nous voulûmes partir, il vouloit à toute force se jeter en mer pour se sauver.



à terre; et nous étant à l'ancre dans la rivière, nous le baillâmes en garde à Yapoco Caripou, leur ennemi juré; de manière que, à chaque pas que faisoit Atoupa, Yapoco en faisoit un autre, le suivant partout haut et bas dans le navire, et nous disoit qu'on le laissât faire, et que si une fois l'autre étoit assez hardi de se jeter en mer devant lui, il seroit aussitôt après, et lui mettroit la tête au fond pour le faire boire à ses amis. Ce petit Atoupa donc, n'étant âgé que de douze ou treize ans, prit un jour une opinion de se noyer ou tuer en quelque sorte, et se jetoit déjà sur le bord en la mer, si celui qui avoit l'œil sur lui ne l'eût retenu par les jambes. Lorsque nous étions en pleine mer, son frère le tenoit toujours embrassé, et la nuit il le lioit; mais on le trouvoit fort souvent délié; et voyant qu'il ne pouvoit trouver moyen de se noyer ou faire mourir (car on ne lui laissoit aucuns couteaux dont il se pût faire mal), un jour, trouvant un bois pointu, il en fut frapper Yapoco en la gorge, ensorte qu'il lui écorcha tout le côté du cou; ce que sachant le général, il le fit venir sur le tillac, et, avec un fouet fait de ficelles attachées à un bâton, le fit fouetter bien âprement; mais il sembloit qu'on ne lui touchât pas, ne faisant que serrer les épaules sans crier ni dire un

seul m  
bien m

Mais  
d'Yapo  
de ma  
nous p  
*Cayenn*  
partir,  
navire  
l'Indien  
nous,  
la plac  
doit, a  
dans p  
avoit e  
ayant s  
veulent  
même  
chair, r  
son den  
neur. S  
entre le  
surtout  
ber es  
Espagn  
avoient  
 traitem  
*tan, Z*  
*antepec*

seul mot, ce qui m'étonna fort pour le voir si bien marqué des coups qu'il avoit reçus.

Mais pour revenir à notre trafic en ce pays d'Yapoco, après y avoir fait toutes les troques de marchandises qui se purent trouver là, nous prîmes résolution d'aller à la rivière de *Cayenne*, où sont les Caribes : mais avant que partir, le roi d'Yapoco vint à bord de notre navire avec sa femme, sa sœur et sa mère, et l'Indien Yapoco que nous amenâmes avec nous, qui étoit son neveu, fils de sa sœur, en la place duquel le roi Anacaioury commandoit, attendant sa majorité, qui devoit être dans peu de temps. Ce neveu me dit qu'il avoit eu presque tous ses ordres de capitaine, ayant souffert de même que tous les autres qui veulent parvenir à ce degré, et qu'il avoit même été en course, et avoit mangé de la chair, mais non encore du poisson, qui étoit son dernier ornement pour le comble d'honneur. Son oncle et sa mère nous le mirent entre les mains, et nous prièrent instamment surtout que nous ne le laissassions point tomber es mains des Caribes leurs ennemis, et des Espagnols, ayant ouï parler de la cruauté qu'ils avoient exercée contre ceux de leur pays, et du traitement qu'ils avoient fait à ceux de *Jucatan*, *Zempallan*, *Tlaxcallan*, *Panuco*, *Tecoutantepec* et *Mexico*.

*Cayenne*,  
rivière.

*Rigueur*  
*espagnole.*



Ce roi nous pria encore de lui vouloir aider à combattre contre les Caribes, et qu'il iroit quant et nous, avec son armée navale toute prête comme j'ai dit, et que tout le butin qui se prendroit seroit pour nous. Mais notre général voulant trafiquer de bonne foi avec ces Caribes, ne lui voulut accorder sa demande; seulement il lui promit de bien conserver son neveu, et qu'il n'assisteroit point aussi les Caribes contre eux. Ce neveu, qui vint avec nous, fut attiré par un Indien, fils du roi de l'île de la *Trinidad*, que les Anglois avoient enlevé de son île, et qui nous servoit de truchement. Ce fut le milord *Ralle* qui l'emmena en un voyage. Il n'entendoit pas toutefois si bien la langue des Caripous, pour en être bien loin; outre que c'est une langue particulière, et différente même de celle des Caribes, et ont assez de peine à s'entendre, encore qu'ils ne soient qu'à trente lieues l'un de l'autre. Ce truchement indien ayant envie de se marier avec une fille d'*Anacajoury*, et en ayant déjà traité avec le père, il avoit fait descendre ses hardes, disant à ce roi qu'il vouloir faire la guerre aux Caribes avec lui, pour ce qu'ils avoient mangé un sien frère. De quoi notre général averti, il lui fit commandement de ne bouger, d'autant que sa personne nous étoit nécessaire pour la

langue  
Lui, s  
persua  
tenion  
sant t  
terre,  
oncle  
nous,  
broche  
s'en al  
où on  
Dep  
de tou  
Tuiler  
du roi  
du Br  
ques I  
roi et  
capuci  
que po  
vardien  
qui éte  
la rivie  
entré c  
Toupin  
m'ayan  
brasse  
étoit re

langue, et qu'on l'y ramèneroit un autre voyage. Lui, se voyant retenu par force, fit tant qu'il persuada *Yapoco*, ce jeune garçon que nous tenions en ôtage avec un sien frère, en lui disant tant de bien de la France et de l'Angleterre, que la mère ne le pût retenir, ni son oncle aussi; de sorte qu'il vint en France avec nous, où, étant arrivé, on le mit à tourner la broche, ce qui lui déplut de telle sorte, qu'il s'en alla sans mot dire de Cancale à Saint-Malo, où on le fut requérir; ce qui fut en l'an 1604.

Depuis en l'an 1613, moi étant de retour de tous mes voyages à Paris, demeurant aux Tuileries à la garde du cabinet des singularités du roi, le sieur de Rasily revint de ces parties du Bresil, et ayant su qu'il avoit amené quelques Brasiliens avec soi pour les présenter au roi et à la reine régente, je fus un matin aux capucins où ils étoient, tant pour les voir, que pour savoir nouvelles du sieur de la Ravardiere, lieutenant de monsieur de Rasily, qui étoit demeuré à *Maragnon*, pour aller en la riviere des Amazones: mais je ne fus pas sitôt entré dans la chambre où étoient ces Brasiliens Toupinambaux, que j'appercu *Yapoco*, qui m'ayant reconnu me vint sauter au cou et embrasser, me contant sa fortune, et comme il étoit retourné au Bresil, mais à 200 lieues pres-

Histoire  
de l'indien  
*Yapoco*.



que de son païs d'*Yapoco* où il n'avoit su aller ,  
 Maragnon. et qu'il étoit allé à Maragnon petite isle du  
 Bresil , puis s'étoit rembarqué dans un petit  
 navire avec le seigneur du Bos gentil-homme  
 Breton , qui étoit venu au voyage que je fis  
 avec monsieur de la Ravardiere : mais qu'ayant  
 été pris sur mer par les pirates vers Angleterre ,  
 il avoit trouvé moyen de revenir en France ,  
 et étoit allé trouver madame de la Ravardiere  
 en Poitou , où il avoit déjà été l'autre voyage ,  
 et lui ayant conté des nouvelles de son mar  
 qui étoit demeuré au Bresil. Il arriva qu'un  
 jour un pourceau étant tombé dans les fossés  
 du château , cette dame commanda à ses servi-  
 veurs et à Yapoco aussi d'aider à le retirer ,  
 mais que lui , bien que sorti de pays de Sau-  
 vages , dédaignant une besogne si vile et si base ,  
 dit alors franchement qu'il ne le pouvait faire ,  
 sur quoi la dame lui ayant dit quelques inju-  
 res , il s'en alla de dépit sans dire mot , et vint  
 droit à la Rochelle , où il trouva quelques Ha-  
 blois qui l'amenerent au Hâvre , et de là vint à  
 Paris. Comme je l'eus donc ainsi rencontré et  
 caressé , je l'amenai en mon logis où je le traitai  
 le mieux que je pus , puis le menai au roi qui  
 desiroit le voir ; je le fis mettre à genoux devant  
 le roi qui me commanda de parler à lui en sa  
 langue , dont je savois quelque peu , puis lui

fit de  
 au H  
 requ  
 aucu  
 de c

Po  
 qu'il  
 surto  
 qu'il  
 horre  
 qu'il  
 ment  
 ils fo  
 geux

Ma  
 la riv  
 là , il  
 que j  
 uns o  
 glia  
 d'aut  
 leurs  
 cent  
 du B  
 la Pla  
 Tout  
 Péron  
 qu'il

fit donner quelque argent. Depuis il fut mené au Havre où madame de la Ravardière l'envoya requérir par ses gens, et depuis je n'en ai su aucunes nouvelles. Voila quelle fut la fortune de ce jeune Yapoco.

Pour revenir à ces peuples, tout sauvages qu'ils sont, ils sont fort amis de l'honneur, et surtout de ce qui est juste et véritable; ce qu'ils tiennent de leur naturel, ayant en grande horreur les méchans et trompeurs, autant qu'ils sont amis des bons et vertueux. Ils n'aiment point aussi un couârd ou poltron, mais ils font grand honneur aux vaillans et courageux.

Bon naturel  
des Caripous.

Mais puisque nous sommes encore près de la riviere des Amazones, avant que de partir de là, il sera bon d'en dire quelque chose de ce que j'ai pu apprendre sur les lieux. Quelques-uns ont pris cette riviere des Amazones ou Oregliane, pour la même que le Maragnan : mais d'autres en veulent faire deux, et disent que leurs embouchures sont éloignées de quelque cent lieues; celle de Maragnan faisant la borne du Brésil du côté du nord, comme le fleuve de la Plata ou d'argent, fait l'autre borne au midi. Toutes ces rivières viennent des montagnes du Pérou, les plus hautes et du plus difficile accès qu'il y ait au reste du monde.



Rivière des  
Amazones.

La rivière des Amazones est fort large en son embouchure, comme de quelque cinquante lieues ou environ d'une terre à l'autre, et contient plusieurs grandes Isles : la mer y va courant aux heures des marées assez rapidement, en entrant et sortant d'icelle, et ramène avec soi quantité de fruits, arbres et plantes qu'elle déracine le long des côtes, qui sont comme des forêts. Car la côte étant basse, la mer entre aisément bien avant en terre. La couleur de l'eau de cette rivière tire sur le minime; nous la trouvions douce à plus de trente lieues en mer. Dans icelle à trente ou quarante lieues, avant y a quelques îles où habitent ces belliqueuses femmes les Amazones, qui font la guerre à ceux de terre ferme du côté du Brésil, et de l'autre côté où habitent les Indiens vers le Cap de *Vayanpouc*, c'est de leurs amis et confédérés, et vont à la guerre ensemble. Ces femmes pour la génération ont affaire tous les ans avec lesdits Indiens au mois d'avril, et leur font un signal lorsqu'elles désirent qu'ils les viennent voir tous les jours et heures dudit mois d'avril, et ne permettent que lesdits Indiens entrent plus forts qu'elles en leurs îles, se mettant quelques-unes d'entr'elles pour garder le port cependant que les autres passent leurs temps, puis ces gardes y vont après à leur tour, et employent ainsi

Amazones,  
femmes bel-  
liqueses.

tout ce  
de l'an,  
nent ve  
elles ga  
aux ho  
d'elles  
les fils  
vent av  
parente  
cher to  
affaire  
soient r  
leur ser  
sens l'u  
veillanc  
qu'elles  
l'autre  
habitaie  
sont cor  
se font  
plus lib  
comme  
fils du r  
ses que  
ture for  
veux, e  
disoit e  
son onc

tout ce mois d'amour en joie et liesse. Au bout de l'an, lorsque leurs amis et confédérés retournent vers elles, si elles ont enfanté cependant, elles gardent les femelles, et baillent les mâles aux hommes, ne voulant garder des mâles près d'elles plus haut d'un an : et y a apparence que les fils qu'elles ont baillés à ces Indiens, peuvent avoir affaire après à leurs sœurs et proches parentes. Car elles ont de coutume de rechercher toujours les enfans de ceux qui ont eu affaire avec elles. Ainsi bien que ces Indiens soient mariés en terre ferme, les Amazones ne leur servent que pour amies, et se font des présens l'un à l'autre en signe d'amour et de bienveillance. Quant à ce que quelques-uns disent qu'elles ne portent qu'un tetin et se brûlent l'autre à la façon des anciennes Amazones qui habitaient vers le Tanaïs et le Thermodon, ce sont contes fabuleux : bien est vrai que celles-ci se font perdre le lait d'un tetin pour pouvoir plus librement tirer de l'arc ; et c'est peut-être comme il faut entendre ce dire des anciens. Le fils du roi d'Yapoco me disoit entre autres choses que ces femmes portent le poil de leur nature fort long, et le peignent comme des cheveux, et qu'elles sont de fort grande taille ; et disoit encore qu'il avoit été en leur pays avec son oncle *Anacaioury*. Nous ne pûmes les aller



voir comme nous désirions, à cause que les courans y sont trop violens pour les vaisseaux, et même pour notre navire et patache qui tiroient déjà assez d'eau : car là les courans portent vers la côte, et n'y peut-on aller qu'avec un bateau à rames, ou avec des canaux d'Indiens qui ne tirent pas un pied d'eau. Voilà ce que j'ai pu apprendre de ces Amazones. Ce qui ne me fait pas mécroire tout ce que nous trouvons écrit de ces anciennes si fameuses. On tient qu'il y en a encore en Afrique vers le cap de Bonne Espérance, au royaume du *Monomotapa*.

Tout le pays qui est à main gauche en entrant dans la rivière des Amazônes est compris sous la grande province du Brésil premièrement découverte par *Alvarez Cabral*, Capitaine portugais, l'an 1500, et par *Jean Vincent et Arias Pinçon*, qui, l'an 1509 découvrirent le fleuve *Maragnan* estimé le plus grand du monde. Depuis, *Amérique Vespuce* et autres reconnurent mieux ce pays-là. En l'an 1542, le capitaine *François Oregliane*, castillan envoyé par *Gonçale, Pizarre*, trouva un fleuve qui sort de la province *Atunquizo* à 30 lieues de la mer australe. Il étoit parti du Pérou, et suivit ce fleuve en descendant par plus de 400 lieues en droite ligne jusqu'à son embouchure, et par plus de

1700 et  
peuple  
avec m  
qu'il av  
vière d  
zônes :  
Déjà C  
vert de  
appelle  
Oreglia  
Amazôn  
comme  
assez bi  
aux To  
portent  
ains se  
est cette  
être été  
tre fleu  
ou des  
qu'un.

Mais  
d'Yapo  
phages  
15 avril  
côte, et  
les mar  
et poser

1700 en tours et détours, trouvant force îles peuplées. Il fut huit mois en cette navigation avec mille périls et incommodités : il rapporta qu'il avoit trouvé sur certain rivage de cette rivière des femmes archères, qui sont les Amazônes : les espagnols eurent combat avec elles : Déjà Colomb en son second voyage avoit découvert de ces Amazônes en une île que les indiens appellent *Madanina* ou *Matinina*. Ce capitaine Oregliane donna son nom à ce grand fleuve des Amazônes qu'il prenoit aussi pour le Maragnan, comme les navigations modernes s'y accordent assez bien : et de fait ceux qui y furent l'an 1612 aux Topinambous et en l'île de Maragnan rapportent que là il n'y a aucun fleuve de ce nom, ains seulement une anse ou baie, dans laquelle est cette île de Maragnan, dont le nom a peut-être été cause que l'on a pris cela pour un autre fleuve de Maragnon divers de l'Orégliane ou des Amazônes, qui toutefois ne sont qu'un.

Mais pour revenir à notre départ du pays d'Yapoco pour aller vers les Caribes antropophages, nous en sortîmes le jour de Pâques, 15 avril de l'an 1604, portant le long de la côte, et notre navire se trouvant à sec lorsque les marées se retiroient, il falloit amener bas et poser les ancrs jusqu'à ce que la mer nous



vint relever du lieu où nous étions. Nous courûmes donc tout le long de la côte, qui est fort belle, et remplie d'une infinité d'arbres verts, qui rendent tous ces lieux fort plaisans et agréables.

Cayenne.  
Caribes.

Comme nous approchions de la rivière de *Cayenne*, nous aperçûmes un canot qui vint à bord de notre navire, et y avoit en icelui un nommé *Yago* frère de *Camaria*, roi des Caribes, qui ayant aperçu le neveu d'Anacaioury que nous avions en notre navire, fut étonné du commencement, ne sachant comment interpréter notre venue avec cet Yapoco, leur ennemi juré. Néanmoins il ne laissa pas pour cela de nous mener dans cette rivière de Cayenne qui est un beau et bon séjour pour les navires, y ayant cinq ou six brasses de fond, en aucuns endroits plus, en d'autres moins. Cet *Yago* nous dit qu'il savoit bien que le roi d'Yapoco se préparoit pour le venir voir, et qu'ils l'attendoient dans trois ou quatre jours, comme leur *Toupan* ou démon leur avoit dit. Ce qui fut vrai : car au bout de quelques jours que nous eûmes été là, notre général ayant envoyé dans le pays de ces gens avec *Camaria*, et un mien serviteur même y étant allé aussi pour m'apporter ce qu'il y trouveroit de plus rare et curieux, étant arrivé en un endroit où les condui-

soit Ca  
trouver  
étoit ve  
gâté et  
tie des l  
ils bou  
meurés  
rôtis, e  
toute r  
bien ru  
le prem  
de leurs  
retourn

Mon  
qu'ils fi  
pour la  
se mit l  
pouvoit  
mieux c  
roit en  
neveu d  
solenne  
ils auro  
qu'ils b  
Il y eut  
serviteu  
panser d  
eu sur

Nous cou-  
te, qui est  
ité d'arbres  
ort plaisans

rivière de  
t qui vint à  
en icelui un  
des Caribes,  
aioury que  
étonné du  
ment inter-  
o, leur en-  
s pour cela  
le Cayenne  
les navires,  
en aucuns  
Cet *Yago*  
d'Yapoco se  
ils l'atten-  
comme leur  
Ce qui fut  
s que nous  
nvoyé dans  
t un mien  
pour m'ap-  
rare et cu-  
les condui-

soit Camaria à cinq ou six lieues de nous, ils trouvèrent et reconnurent comme Anacaioury étoit venu là avec son armée navale, et avoit gâté et brûlé le pays; et tiré une grande partie des habitans de cette côte, et virent comme ils boucanoient leurs ennemis qui étoient demeurés sur la place : ils les mangeoient tous rôtis, et y eût une indienne qui offrit une main toute rôtie à notre capitaine, mais il la repoussa bien rudement. Notre général y avoit déjà été le premier voyage, et ayant reconnu une partie de leurs cruautés, il n'y voulut faire séjour ni retourner, ains y envoya comme j'ai dit.

Mangent  
les hommes.

Mon serviteur en étant retourné me rapporta qu'ils firent de grandes exclamations à Camaria pour la perte qu'ils avoit faite : et que *Camaria* se mit lors à pleurer de telle sorte qu'on ne le pouvoit apaiser : toutefois il les reconfortoit au mieux qu'il pouvoit, leur promettant qu'il feroit en sorte d'avoir entre ses mains Yapoco, neveu d'*Anacaioury*, pour en faire un festin solennel ensemble, et que dans peu de temps ils auroient leur revanche de leurs ennemis qu'ils boucaneroient avec joie à leur volonté. Il y eut une indienne qui, sachant que mon serviteur étoit chirurgien, le vint prier de la panser d'un coup d'épée de Brésil qu'elle avoit eu sur la tête : mais lui, voyant que le coup



Cérémonies  
des morts.

étoit si grand que la tête étoit entamée, et on lui voyoit la cervelle à découvert, il lui dit qu'il ne pouvoit lui donner aucun remède. Il y avoit force autres blessés, auxquels il faisoit ce qu'il pouvoit. Cependant qu'il étoit là, il me dit qu'un soir étant retiré avec eux en leurs cabanes, qui sont faites de branches de palme, il vit faire les cérémonies de leurs maris et amis qui étoient demeurés morts au conflit. Premièrement, il y eut une indienne qui étant assise toute nue dans son *amaca* ou lit pendant, commença un chant assez plaisant et agréable, qui dura longtemps; puis cela fait, vint à raconter les prouesses de son mari défunt, comme il l'avoit bien aimée, avoit été vaillant avec ses ennemis, étoit excellent à bien tirer de l'arc, savoit bien supporter les travaux de la guerre, et mille autres qualités et perfections qu'elle alloit en déduisant par le menu. Après cela, un de ces indiens se levoit de son *amaca* et alloit prier tous les autres de pleurer, et aussitôt ils se mettoient tous à crier d'une telle manière, qu'on les eût dit hors du sens. Ces cris achevés, ils se levoient pour faire bonne chère de la chair de leurs ennemis, avec quelques lézards et crocodiles mêlés parmi, aussi rôtis, et faisoient leur festin sur la fosse de leurs maris et amis morts, estimant l'avoir

ainsi bi  
des âme  
teur de  
rémon

Cepe  
18 avri  
rivière  
prend  
indiens  
Brésil,  
un bari  
nous ce  
nuit, e  
qui est  
seaux c  
épouva  
ches co  
import  
le jour  
demain  
vière, v  
tagneer  
puisvie  
large, c  
creuse  
ee qu'il  
qu'en c  
ne trou

ainsi bien obligé : car ils croient l'immortalité des âmes. Voilà ce que me contoit mon serviteur de ce qu'il avoit remarqué dans leurs cérémonies.

Cependant nous équipâmes notre bateau le 18 avril pour aller reconnoître le fond de la rivière de *Cayenne*, et savoir d'où elle vient et prend sa source. Nous avions avec nous deux indiens pour nous montrer quelque bois de Brésil, de quoi ils font leurs arcs, et ayant pris un baril de breuvage et du biscuit pour vivre, nous courûmes tout ce reste du jour et de la nuit, en ramant toujours le long de la côte, qui est fort plaisante, et y a mille sortes d'oiseaux qui mènent un tel bruit, que c'est chose épouvantable. Surtout il y a force petites mouches comme une espèce de cousins, qui sont fort importunes, et nous donnoient très-grande peine le jour et la nuit, mais plus encore la nuit. Le lendemain matin nous arrivâmes au fond de cette rivière, voyant un torrent qui descend d'une montagne en un vallon, où il fait au bas comme un lac, puis vient à passer par-dessus un rocher plat et fort large, et de là va tomber comme en une fosse creuse qui se va peu-à-peu élargissant jusqu'à ce qu'il se jette en pleine mer : la marée va jusqu'en ce lieu où il commence à tomber. Nous ne trouvâmes pas grand chose en ce voyage,



sinon plusieurs sortes d'animaux, et des poules d'Indes d'une autre façon que celle de notre Europe. Les pères et mères menoient leurs petits, et ne s'en vouloient fuir en nous voyant, ains étoient comme privées. Ces poules ont des plumes sur la tête qui sont noires et très-belles, et semblables à celles d'un héron. Nous en apportâmes en notre navire, mais nous ne les pûmes conserver toutes jusqu'en France. Somme que nous trouvâmes toute cette côte assez déserte, et étant retournés à bord de notre navire, et raconté ce que nous avions vu en cette rivière; notre général nous envoya un autre jour pour reconnoître une autre rivière qui se sépare de celle de *Cayenne*, et va vers le sud-ouest. Ainsi nous préparâmes notre bateau avec des indiens, et croyant que ce n'étoit pas loin, ou n'entendant pas bien nos truchemens, nous ne portâmes point de vivres : je m'étois seulement garni de quelques morceaux de biscuit, et en donnai à un de nos indiens, qui fut fort aise de cette provision que j'avois faite.

Autre  
voyage.

Ayant donc couru bien avant en cette rivière, où nous ne trouvions rien que force branches d'arbres qui couvroient quasi tout le canal, et nous falloît tenir à tous coups couchés dans le bateau pour passer par dessous ces branches d'arbres qui s'emplissent d'hui-

tres. E  
droit o  
avoit e  
vires, e  
Ces ar  
cœur f  
n'en fu  
reste l'  
ne s'an  
quelqu  
vers me  
trouvé  
alla qu  
jeter l'e  
quant  
endroit  
creux,  
excellen  
roit in  
d'huile  
comme  
grandes  
où se ti  
est envi  
qui est  
bourso  
non des  
uns ap

tres. Enfin nous arrivâmes en un certain endroit où il y avoit de arbres abattus, ce qui avoit été fait par quelques gens d'aucuns navires, qui avaient été là premiers que nous. Ces arbres étoient extrêmement gros, et le cœur fort rouge, comme Brésil, encore que ce n'en fut pas, comme je l'ai expérimenté. Au reste l'Indien, auquel j'avois baillé du biscuit, ne s'amusa à suivre nos gens, mais à chercher quelque chose pour vivre, et revint incontinent vers moi, me montrant par signes qu'il avoit trouvé quelque chose de bon pour nous, et alla quérir la sebille du bateau qui servoit à jeter l'eau dehors; de sorte qu'il me mena seul quant et lui assez avant dans le bois en un endroit où il y avoit un arbre abattu qui étoit creux, et avoit en soi une ruche à miel le plus excellent, clair, doux et agréable que l'on sauroit imaginer. Ce miel étoit de consistance d'huile très-claire, tirant sur le verd, et enclos comme en des bourses, semblables à ces grandes bourses de marchands, à un manche, où se tiennent plusieurs boursons : là ce miel est environné comme d'une membrane ou peau qui est la cire très-pure : quand on rompt ce bourson le miel en sort de celui-là seul, et non non des autres ; aussi l'Indien les rompoit les uns après les autres, renversant le miel dans

Bois rouge.

Miel excellent.



la sebille, dont il me bailla à boire comme une liqueur très-exquise : après en avoir pris de cette sorte, il fut quérir de l'eau en la rivière pour mêler avec, et allonger d'autant ce breuvage, et nous désaltérer mieux. Cependant nos compagnons étoient d'un autre côté dans ce bois, cherchant des arbres de Brésil. Je fis tant que je gardai de ce miel dans cette sebille, n'ayant autre chose où le mettre : mais nos gens altérés, étant de retour de ce bois, et prenant la sebille pour boire, mêlèrent l'eau avec ce miel et la burent ; ce qui me causa une grande dispute avec notre menuisier qui avoit fait cela exprès, comme un homme de son pays où ils sont nés à toute envie et rancune. Je supportai cette injure de la perte de ce miel si excellent, le plus patiemment qu'il me fut possible, parce que notre lieutenant y étoit, qui n'avoit voulu faire ce que fit cet audacieux charpentier, ains avoit pris de l'eau en la rivière avec la main pour boire. Je ne pus retrouver jamais plus de cette douce liqueur, quelque signe que je pusse faire au roi des Caribes pour lui donner à entendre ce que c'étoit, car je n'en savois le nom. Ce qui me fit admirer davantage cet Indien comme il avoit pu si bien trouver à point nommé ce miel dans ces bois, se séparant tout exprès des autres pour

cela. S  
quatre  
au m  
ment  
cher n  
j'appa  
cellent  
en ses  
en qu  
que é  
très-b  
n'en a  
n'étoit  
du pay  
miel a  
janne-  
import  
nus au  
qu'un  
le miel  
des pla  
passe  
savour  
Etar  
n'avior  
notre g  
roi des  
et voir

cela. Si j'eusse pu en sauver seulement trois ou quatre onces, je ne l'eusse pas donné pour rien au monde, ainsi l'eusse conservé précieusement pour en faire un présent au feu roi mon cher maître, comme je lui donnai de celui que j'apportai d'Afrique, lequel il trouva fort excellent au goût, et le fit serrer soigneusement en ses coffres, dans le pot même du pays en quoi je l'avois apporté. Ce miel d'Afrique étoit blanc comme neige, clair, et d'un très-bon goût : aussi le roi confessa lui-même n'en avoir jamais vu de si excellent : mais ce n'étoit que du miel grossier auprès de celui-ci du pays des Caribes. Les mouches qui font ce miel aux Indes-Occidentales, sont de couleur janne-paille, petites et longuettes, et ne sont importunes en aucune sorte, comme je reconnus au lieu où je pris ce miel, qui étoit ainsi qu'un baume très-précieux : et crois que comme le miel d'Afrique est excellent pour la guérison des plaies, aussi que celui-ci des Indes le surpasse en tout et partout, en sa consistance, saveur, odeur et couleur.

Etant donc retourné de cette rivière où nous n'avions pu rien découvrir qui nous put servir, notre général se résolut de m'envoyer avec le roi des Caribes pour aller en leurs habitations, et voir dans les bois si nous y pourrions point

Miel d'Afrique.



Autre voyage  
aux Caribes.

Huitres.

trouver un certain arbre qui est une espèce de bois d'aloès, appelé par eux *apapjebou*, comme nous en avons trouvé en la terre d'Yapoco. Pour cet effet je partis le 29 avril avec Camaria, roi de ces Caribes, qui avoit laissé en otage pour moi sept ou huit Indiens des siens; et m'embarquai en un canot, avec quoi nous entrâmes dans une petite rivière qui alloit environ deux lieues dans le pays, et étoit fort étroite, les branches d'arbres la couvrant toute, de sorte que nous avions mille peines à nous coucher tout plat dans le canot pour éviter cela: pour les Indiens, étant tous nus, ils ne s'en soucioient pas tant; car encore que ces branches les eussent fait tomber dans la rivière, ils savent si bien nager qu'ils n'en font point d'état: mais ce qui nous faisoit plus de mal, étoit qu'il y avoit de ces branches toutes chargées de certaines petites huitres perlifiées, qui étoient d'assez bon goût, comme j'en tâtai de quelques unes les ouvrant, ces Indiens, qui s'étonnoient fort de me les voir ainsi ouvrir, ne sachant la manière de ce faire. Nous allâmes tant ramant de cette sorte pour trouver leur habitation, qu'enfin arrivés au bout de la rivière, nous prîmes terre, et à une lieue et demie de là, nous vîmes en une de leurs habitations, et les caribes vinrent au-devant de nous, of-

frant  
mange  
étant  
notre  
nous f  
ce roi  
crier a  
pour n  
bois, a  
l'habit  
côtés à  
étant a  
et fem  
qui fai  
Indiens  
couroie  
pagnon  
navire,  
qu'ils n  
leur ba  
porté p  
dai qu  
dire bo  
mouill  
ne se s  
faire s  
seu sur  
chauffé

frant à leur roi des fruits et autres choses à manger, dont ils me présentèrent aussi. Après, étant partis de cette habitation, et continuant notre chemin vers celle de Camaria, comme nous fûmes parvenus au pied d'une montagne, ce roi se prit à crier fort haut, et me pria de crier aussi, ce que je fis, et crois que cela étoit pour rappeler tous ceux qui étoient par les bois, à ce qu'ils retournassent incontinent à l'habitation : car je les voyois accourir de tous côtés à leur lieu qui étoit dans un vallon, où étant arrivés, je trouvai force Caribes, hommes et femmes, entr'autres la femme de Camaria qui faisoit un *amaca* ou lit de coton. Tous ces Indiens et Indiennes, nues qu'elles sont, accouroient pour me venir voir avec mon compagnon qui étoit un jeune charpentier de notre navire, et lequel avoit grande appréhension qu'ils ne le mangeassent, me priant fort de leur bailler quelque chose de ce que j'avois porté pour troquer avec eux. Alors je commandai que l'on me fit *ouato courende*, qui veut dire bon feu, pour ce que nous avions été bien mouillés de la pluie par le chemin, dont eux ne se soucient guères, pour n'être en peine de faire sécher leurs habits. Ils me firent donc du feu sur le soir assez tard, et nous étant un peu chauffés sous cette grande halle où étoient tous

Habitation  
du roi des  
Caribes.



ces Indiens, nous soupâmes là même avec le roi et sa femme, à la vue de tous les autres : ils me firent assez bonne chère de leurs vivres sauvages. J'avois fait porter une bouteille de vin avec du biscuit, ce qui nous servit bien après tant de fatigues de ce chemin fâcheux d'eaux et de bois, et parfois ces Indiens étoient contraints de me porter sur leur cou en de certains endroits assez creux. Après avoir soupé, le roi nous fit retirer en sa maison où il fit pendre deux *amacas* pour moi et mon compagnon. Ils avoient mis mon *amaca* joignant celui du roi, et celui de mon compagnon un peu plus haut, celui de la reine étoit à côté de celui du roi : et toute la nuit il y avoit des gardes qui faisoient du feu près du roi et de moi. Notre pauvre charpentier ne faisoit que trembler croyant toujours qu'ils nous viendroient manger. Le roi Camaria com-  
 Camaria, roi. mença cependant à m'entretenir du roi d'Yapoco, comme il ne valoit rien, et étoit venu dans une de ses rivières où il avoit tué beaucoup de ses gens : mais qu'il désiroit fort, s'il étoit possible, d'avoir son neveu Yapoco que nous avions en notre navire, et que j'en parlasse à notre général, et fisse ce que je pourrois pour le leur faire livrer, afin de le manger, disant qu'il manderoit tous ses sujets et ses amis pour être à ce festin du Caripou : pour moi, comme

il me  
 con  
 ce qu  
 volon  
 vre Y  
 point  
 ser. J  
 aussi  
 moit  
 sortir  
 malice  
 geurs  
 emmi  
 étrang  
 et croi  
 crapau  
 démon  
 nemis.

Le  
 pour s  
 maria  
 mal d'  
 et moi  
 propre  
 avoir d  
 mais j  
 dre ce  
 déjeuner

me avec le roi  
autres : ils me  
rs vivres sau-  
outeille de vin  
vit bien après  
eux d'eaux et  
ent contraints  
rtains endroits  
le roi nous fit  
dre deux ama-  
on. Ils avoient  
u roi, et celui  
s haut, celui  
u roi : et toute  
aisoient du feu  
re charpentier  
toujours qu'ils  
Camaria com-  
r du roi d'Ya-  
, et étoit venu  
voit tué beau-  
siroit fort, s'il  
u Yapoco que  
ue j'en parlasse  
pourrais pour  
manger, disant  
t ses amis pour  
r moi, comme

il me parloit de la sorte, je ne le voulus pas contredire en son attente, et lui promis tout ce qu'il voulut : et lui me dit qu'il bailleroit volontiers tout ce qu'il avoit pour avoir ce pauvre Yapoco, et que j'avisasse bien qu'il n'y eût point de faute à cela, ce que je n'osai lui refuser. Je trouvai cette nuit fort longue, voyant aussi que la reine, femme de Camaria, ne dormoit pas : je me levai deux ou trois fois pour sortir hors de la maison, songeant toujours à la malice et cruauté de ces antropophages et mangeurs de chair humaine. Outre plus, j'aperçus emmi cette maison un crapaud de la plus étrange et effroyable grosseur que je vis jamais et crois que c'étoit plutôt quelque diable qu'un crapaud ; parce que Camaria parloit souvent au démon, pour savoir ce que faisoient leurs ennemis.

Garibes  
parlent au  
diable.

Le jour étant venu, je me levai aussitôt pour savoir ce que nous avions à faire, et Camaria me montra sa gorge qui se portoit fort mal d'un rhume qu'il avoit. Je le menai quant et moi dans le bois pour chercher des herbes propres à sa maladie, et fis ce que je pus pour avoir du miel pour lui en composer son remède ; mais jamais il ne put m'entendre ni comprendre ce que je demandois. Enfin, après avoir déjeuné, nous nous acheminâmes avec des In-



Bois d'aloës. diens pour chercher du bois d'aloës. C'est un arbre assez grand et gros, portant des feuilles semblables à celles de pêcher, mais un peu plus vertes et lissées : l'arbre contient en son cœur un bois noir fort huileux, mordicant et d'assez bonne odeur : et un arbre gros comme un tonneau n'aura pas en son cœur de ce bois noir plus qu'un petit amandier de six à sept ans. Ce bois est très-dur, et où il est noir la coignée rebouche contre, et va au fond de l'eau comme une pierre. Nous en chargeâmes bien environ trente-cinq tonneaux, qui sont soixante-dix mille livres pesant, ou environ. Nous chargeâmes encore de deux ou trois autres sortes de bois, l'un ressemblant fort au sandal rouge, et l'autre au citrin ou bois de rose, et en a quasi l'odeur. Il est fort odoriférant quand il est fraîchement coupé ; mais, par succession de temps, il vient à perdre cette odeur. J'ai reconnu que vraiment ce bois noir ou de diverses couleurs en son espèce est bien un bois d'aloës ; mais non tant odoriférant toutefois que celui des Indes d'orient, parce qu'il vient le long de la mer, dont il reçoit quelque qualité salsugineuse et âcre : mais lorsque j'étois à Goa, dans un enfaraïl où travaillaient les idolâtres, je vis du bois d'aloës du fleuve de Gange, qui étoit récent et avoit les qualités

Sandal.

assez  
reco  
me  
rece  
pale  
de t  
quan  
bois  
rose  
pour  
pren  
trou  
parc  
n'aya  
fums  
que  
reche  
time  
avec  
le me  
gris,  
renda  
surto  
du m  
voyag  
haut  
d'en  
en so

aloës. C'est un  
 at des feuilles  
 mais un peu  
 tient en son  
 mordicant et  
 e gros comme  
 ur de ce bois  
 de six à sept  
 il est noir la  
 au fond de  
 n chargeâmes  
 eux, qui sont  
 ou environ.  
 ou trois au-  
 blant fort au  
 n ou bois de  
 et fort odori-  
 coupé; mais,  
 à perdre cette  
 t ce bois noir  
 pèce est bien  
 oriférant tou-  
 t, parce qu'il  
 çoit quelque  
 s lorsque j'é-  
 travaillèrent les  
 du fleuve de  
 t les qualités

assez semblable à celui d'occident, comme j'ai  
 reconnu par expérience curieuse. Les gentils  
 me disoient que ce bois étoit fort excellent tout  
 récent, et non pourri ni vermoulu, et princi-  
 palement étoit un bon remède contre le mal  
 de tête, la migraine et les fièvres tierce ou  
 quarte. Pour le mal de tête, il faut frotter ce  
 bois contre un marbre plat, l'agitant avec eau  
 rose ou commune, puis en frotter le front; et  
 pour la fièvre, boire de l'eau ainsi agitée, en  
 prenant deux ou trois onces. Ce qui ne se  
 trouve au bois d'aloës qu'on nous apporte,  
 parce qu'il est tout pourri et vermoulu,  
 n'ayant autre vertu en soi que pour les par-  
 fums, et bien peu pour la médecine: de sorte  
 que je conseille aux apothicaires curieux de  
 rechercher tant qu'ils pourront le bon et légi-  
 time bois d'aloës, qui soit mordicant, joint  
 avec une certaine amertume. Pour la couleur,  
 le meilleur est celui qui est noir tirant sur le  
 gris, avec des veines, fort dur et pondéreux,  
 rendant très-bonne odeur en le brûlant, et  
 surtout fort gommeux. Ce sont les marques  
 du meilleur, comme j'ai pu remarquer en mes  
 voyages. Je sais bien que le prix en est un peu  
 haut, et que cela les empêche le plus souvent  
 d'en tenir en leurs boutiqués, où ils mettent  
 en son lieu le sandal citrin, qui est bien de dif-

Vertus du  
 bois d'aloës.

Vrai bois  
 d'aloës, quel.



Qui est une  
racine turbit.

férente faculté et vertu. Ainsi qu'au turbit, dont ils recherchent plus celui qui est blanc, léger, et faisant poudre en le rompant, que le gris qui est récent, gommeux et pondéreux, qui est le bon et légitime, comme j'ai vu à Goa, au lieu où il se cueille. Les Indiens mêmes ne se servent d'autre que de ce gris tirant sur le blanc; mais une dragme de celui-là fera plus d'effet que trois de l'autre; et crois que ce blanc n'est le vrai turbit, pour n'en avoir point vu de même aux Indes, ainsi que plutôt il vient de Perse, parce qu'on l'apporte d'Alep et d'Alexandrie par les caravanes qui viennent de Babylone. Voilà ce que je puis dire maintenant du vrai turbit. Au reste, les Indiens appellent ce bois d'aloès *Aupariebou*.

Nous fîmes donc amas en la rivière de Cayenne de ce bois d'aloès assez bon et excellent; mais la quantité, qui s'en est trouvée plus grande qu'on n'avoit encore vu, a été cause qu'on ne l'a pas tant prisé; et toutefois de bien habiles et savans apothicaires de Tours, Poitiers, Angers, Fontenai, La Rochelle, et autres villes, en ont acheté de moi à 10, 15 ou 20 sous l'once. Je crois que si ce bois d'aloès d'occident étoit desséché et coupé vingt ou trente ans, comme celui du Gange où croit le meilleur, qu'il lui seroit fort semblable en vertu, cou-

leur  
vert  
apoth  
d'alo  
Ma  
il y a  
avoir  
seaux  
autre  
dines  
quelc  
toute  
ou d  
main  
en tre  
fut q  
car j  
les m  
étoien  
sont  
menç  
devien  
en for  
la tête  
peign  
qui es  
Cela s  
vase f

u'au turbit,  
 ui est blanc,  
 impant, que  
 pondéreux,  
 me j'ai vu à  
 Les. Indiens  
 le ce gris ti-  
 me de celui-  
 tre; et crois  
 ur n'en avoir  
 i que plutôt  
 porte d'Alep  
 qui viennent  
 dire main-  
 Indiens ap-  
 e de Cayenne  
 cellent; mais  
 plus grande  
 ase qu'on ne  
 bien habiles  
 oitiers, An-  
 utres villes,  
 ou 20 sous  
 s d'occident  
 trente ans,  
 le meilleur,  
 vertu, cou-

leur et odeur; mais comme je l'ai apporté tout vert comme il étoit, cela a fait penser aux apothicaires ignorans que ce n'étoit vrai bois d'aloës.

Mais pour revenir à cette rivière de *Cayenne*, il y a au milieu d'icelle une petite île qui peut avoir environ cent pas de tour, où force oiseaux des environs viennent gîter la nuit, entre autres de ces beaux oiseaux à plumes incarnadines jusqu'au bec; et désirant d'en apporter quelques-uns vifs en France, je fis engluer toute cette petite île (car j'avois apporté neuf ou dix livres de glue de France), et le lendemain, quelques-uns de nos gens y furent, qui en trouvèrent beaucoup de pris: mais le mal fut qu'ils ne m'attendirent pas pour les voir; car je n'étois pas pour lors au navire, ainsi les mangèrent tous comme gourmands qu'ils étoient, dont je fus bien marri. Ces oiseaux sont de la grandeur d'une grue, et au commencement sont colombrins, puis en croissant deviennent peu à peu incarnadins: les Indiens en font des habillemens et des couronnes pour la tête, et les fait très-beau voir ainsi vêtus, se peignant aussi le corps de couleur zinzoline, qui est leur couleur ordinaire pour se peindre. Cela se fait avec de petite graine enclôse en un vase façonné comme *Alquequange* (qui est une

Oiseaux  
 excellens.

Zinzolin,  
 couleur  
 des Indiens.



Qui est une  
racine turbit.

férente faculté et vertu. Ainsi qu'au turbit, dont ils recherchent plus celui qui est blanc, léger, et faisant poudre en le rompant, que le gris qui est récent, gommeux et pondéreux, qui est le bon et légitime, comme j'ai vu à Goa, au lieu où il se cueille. Les Indiens mêmes ne se servent d'autre que de ce gris tirant sur le blanc; mais une dragme de celui-là fera plus d'effet que trois de l'autre; et crois que ce blanc n'est le vrai turbit, pour n'en avoir point vu de même aux Indes, ainsi que plutôt il vient de Perse, parce qu'on l'apporte d'Alep et d'Alexandrie par les caravanes qui viennent de Babylone. Voilà ce que je puis dire maintenant du vrai turbit. Au reste, les Indiens appellent ce bois d'aloës *Aupariebou*.

Nous fîmes donc amas en la rivière de Cayenne de ce bois d'aloës assez bon et excellent; mais la quantité, qui s'en est trouvée plus grande qu'on n'avoit encore vu, a été cause qu'on ne l'a pas tant prisé; et toutefois de bien habiles et savans apothicaires de Tours, Poitiers, Angers, Fontenai, La Rochelle, et autres villes, en ont acheté de moi à 10, 15 ou 20 sous l'once. Je crois que si ce bois d'aloës d'occident étoit desséché et coupé vingt ou trente ans, comme celui du Gange où croît le meilleur, qu'il lui seroit fort semblable en vertu, cou-

leur et  
vert co  
apothic  
d'aloës

Mais  
il y a a  
avoir e  
seaux d  
autres  
dines ju  
quelqu  
toute c  
ou dix  
main;  
en trou  
fut qu'  
car je  
les mar  
étoient  
sont de  
mencem  
devienn  
en font  
la tête,  
peignan  
qui est  
Cela se  
vase faç

leur et odeur; mais comme je l'ai apporté tout vert comme il étoit, cela a fait penser aux apothicaires ignorans que ce n'étoit vrai bois d'aloës.

Mais pour revenir à cette rivière de *Cayenne*, il y a au milieu d'icelle une petite île qui peut avoir environ cent pas de tour, où force oiseaux des environs viennent giter la nuit, entre autres de ces beaux oiseaux à plumes incarnadines jusqu'au bec; et désirant d'en apporter quelques-uns vifs en France, je fis engluer toute cette petite île (car j'avois apporté neuf ou dix livres de glue de France), et le lendemain, quelques-uns de nos gens y furent, qui en trouvèrent beaucoup de pris: mais le mal fut qu'ils ne m'attendirent pas pour les voir; car je n'étois pas pour lors au navire, ainsi les mangèrent tous comme gourmands qu'ils étoient, dont je fus bien marri. Ces oiseaux sont de la grandeur d'une grue, et au commencement sont colombins, puis en croissant deviennent peu à peu incarnadins: les Indiens en font des habillemens et des couronnes pour la tête, et les fait très-beau voir ainsi vêtus, se peignant aussi le corps de couleur zinzoline, qui est leur couleur ordinaire pour se peindre. Cela se fait avec de petite graine enclôse en un vase façonné comme *Alquequange* (qui est une

Oiseaux  
excellens.

Zinzolin,  
couleur  
des Indiens.



plante qui vient d'ordinaire dans les vignes ; on les appelle coquelourdes), et est tout rempli de ces petits grains rouges dont ils se peignent. Cependant nous employions et occupions ces Caribes à la recherche du bois d'aloës, et leur baillions une hache ou serpe pour une pièce ou deux d'icelui : et les Indiens ne venoient avvertir lorsqu'ils en avoient préparé quelque pièce, pour savoir s'il étoit bien net et mondé du bois blanc qui est alentour, et qui n'a aucun goût ni force et vertu en soi. Ils se mettoient plusieurs hommes à traîner une pièce de ce bois à la rive de la mer, car il est très-pesant ; puis ils choissoient lequel ils aimoient mieux d'une hache ou d'une serpe pour troquer de leur bois. Je vis un de ces Caribes en grande peine et doute de ce qu'il devoit choisir d'une hache ou d'une serpe, et fut long-temps à considérer et songer à part soi ce qui lui pouvoit être plus nécessaire : enfin, après avoir bien pensé, il prit la hache, voyant que celui qui la lui bailloit se fâchoit de tant attendre. Ils nous portoient aussi à vendre force fruits, comme ananas et plantins, qui sont figues longues et grosses comme un cervelas, avec des patates, et autres bonnes à manger : aussi des crocodiles et une autre sorte d'animal, armé de casque, que les Espagnols appellent *Armadille*.

Je fis l  
de la cl  
qu'elle  
je l'eus  
en tro  
espèce  
mard,  
dizent  
dos lor  
et va d  
reins ;  
le retie  
tel bru  
soient  
poures  
toute  
était  
c'étoit  
mac ai  
tirée a  
le ven  
dos. L  
une h  
crioit  
et mo  
alors  
seau,  
par le

Je fis la dissection d'un crocodile, et mangeai de la chair d'icelui qui étoit assez bonne, sinon qu'elle étoit un peu douce et fade, encre que je l'eusse fort salée et épicée. J'eus aussi d'eux en troc une autre sorte d'animal, qui est une espèce de singe ou maricot, mais plus ca-<sup>lamia</sup> Singe. mard, et a une fort longue queue. Les Indiens disent que cette bête porte ses petits sur son dos lorsqu'elle les a jetés hors de son ventre, et va d'arbre en arbre, sautant avec cela sur ses reins; et quand quelqu'un veut tomber, elle le retient avec la queue. Cet animal mène un tel bruit parmi les bois, que, pour peu qu'ils soient ensemble, vous diriez que c'est cent pourceaux que l'on tue, tant ils font retentir toute la côte de leurs cris. Celui que j'achetai étoit mort, et me coûta une petite trompe; c'étoit une femelle, ayant deux tetins en l'estomac ainsi qu'une femme: les Indiens l'avoient tirée avec l'arc, et avoit un coup de flèche dans le ventre, et portoit un de ses petits sur son dos, lequel ils nous apportèrent vendre pour une hache. Ce petit étant en notre navire crioit de telle sorte qu'il faisoit tout retentir, et mourut pour ne vouloir manger. Il y avoit alors d'aventure une guenon dans notre vaisseau, et cet animal l'embrassa d'une telle sorte par le milieu du corps, que la pauvre guenon



ne s'en pouvoit défaire, courant par les cordages d'un bord à l'autre, et tâchant avec ses mains de la faire cheoir, mais c'étoit pour néant.

Animal  
étrange.

Nous eûmes un autre animal le plus étrange qu'on sauroit s'imaginer; car il avoit le poil fort long, la hure fort redressée en haut, les mains et les pieds longs, ayant trois griffes derrière et deux en ses mains: il se tenoit toujours en une boule, ne pouvant se tenir debout sur les pieds. Nous tendions une corde de travers dans le navire, puis mettions cette bête dessus, mais elle demeurait toujours en rond comme une boule alentour de la corde. Ce qu'on lui donnoit à manger, elle le prenoit de la main comme une personne, et le portoit à sa bouche. Nous eûmes force animaux étranges qu'il me seroit trop long et difficile de décrire par le menu.

Je reviendrai donc à quelques façons de faire que j'ai observé parmi ces Caribes. Un peu avant que partir de cette rivière de Cayenne, nous vîmes un jour ces Caribes promenant une nouvelle mariée par ces bois, avec un très-grand bruit, et chassoient et tuoient tout ce qu'ils trouvoient par la forêt, puis ils vinrent sur le bord de la mer pour voir nos vaisseaux. Ce sont gens d'assez belle taille, et potelés. Il

Façon des  
Caribes en  
leurs ma-  
riages.

s'asse-  
temple  
mariée  
ces Ca-  
temps  
tous le  
comme  
épousé  
je fais  
voyois  
faire g  
puis to  
de mêm  
ils faiso  
sitôt.  
qu'ils n  
leurs en

Or  
que no  
à faire  
d'aller  
quelqu  
peignes  
ter dan  
merveil  
comme  
cher de  
noit de

s'asseyoient sur le bord de la rivière pour contempler notre navire plus à leur aise. Cette mariée étoit là toute seule avec une troupe de ces Caribes, et ayant demeuré là quelque temps à nous considérer, elle se leva, puis tous les autres la reconduisoient par les bois comme devant; c'est ainsi qu'ils mènent leurs épousées avec leurs parents et amis. Comme je faisois une nuit la garde sur le tillac, je voyois ces Caribes au haut d'une montagne faire garde, et sonner d'un cor assez haut, puis toutes les autres habitations répondoient de même par chacune heure de temps; après ils faisoient un feu clair qu'ils éteignoient aussitôt. Ils faisoient tout cela afin qu'on crût qu'ils ne dormoient pas; car ils craignoient fort leurs ennemis les Caripous.

Or notre navire étant chargé de tout ce que nous avions peu recouvrer, et étoit prêt à faire voile, je pris résolution le 17 mai d'aller encore vers leurs habitations avec quelque mercerie de couteaux, patenôtres, peignes et autres choses : et baillai tout à porter dans un petit panier à un Indien qui étoit merveilleusement content de me suivre : mais comme fin et cauteleux, il ne voulait marcher devant moi, disant qu'il ne lui appartenoit de passer le premier. Ce qui m'étonnoit

Autre voyage  
de l'auteur.



assez que cet Indien sut ainsi que c'étoit que de l'honneur : mais le méchant le faisoit afin de mettre plus aisément la main dans mon panier pour me dérober quelque chose, dont je m'aperçus en me retournant, et le pris sur le fait. Sur quoi je lui remontrai doucement que cela n'étoit pas beau ni bien fait. Il me fit ses excuses du mieux qu'il put, puis passant devant moi, jusques à ce qu'il trouva dans le bois une petite voie à main droite qui alloit à son habitation, et lors il me rendit mon panier, et ne pus le retenir, quoi que je fisse. Je lui donnai un peigne pour sa peine, dont il fut fort aise ; je ne sais s'il n'avoit point jetté quelque chose à quartier de ce qu'il avoit pris en mon panier. Je poursuivis mon chemin jusques sur une montagne où il y avoit force Caribes avec leurs femmes et enfans. Là d'aventure je trouvai l'Indien notre truchement qui m'aida bien à faire mon emplette de ce qu'il me falloit, tant en perroquets qu'autres espèces d'animaux. Après avoir troqué, ces Indiens me menèrent en une autre habitation, où je vis *Ypoira*, Caribe, frère d'*A-toupa*, qui étoit en notre navire. Il étoit au faite d'une de leurs maisons de palme, et si tôt qu'il m'aperçut, il se jeta en bas, et me vint faire mille caresses, se souvenant que je lui avois fait donner une hache, comme il eut

*Ypoira.*

rompu  
son frèr  
que ce  
lation,  
autres fi  
le voulai  
content  
qu'il s'e  
trances  
qu'ils a  
apporte  
façon,  
ils me fi  
de palm  
amacas  
affaires  
une ma  
nues, e  
manger  
mays q  
tume n  
chargée  
tournan  
beaucoup  
ces Car  
avoit fo  
et faisa  
eûmes

rompu la sienne à notre service. Il me parla de son frère Atoupa, et que sa mère n'avait plus que ce petit garçon, qui étoit toute sa consolation, que les Caripous avoient tué tous ses autres frères et sœurs, et que si notre Général le voulait laisser retourner avec sa mère, il étoit content lui-même de venir en France. Je lui dis qu'il s'en vint avec moi pour faire ses remontrances, ce qu'il fit. Je lui demandai de l'eau qu'ils appellent *Tanna*, et soudain il m'en fit apporter par sa femme qui étoit d'assez belle façon, encore qu'elle fût toute nue. Ayant bu ils me firent entrer dans une grande halle faite de palmes, où ils se tiennent de jour avec leurs amacas, pour là tenir le conseil touchant les affaires de la guerre. Puis ils me menèrent en une maison où il y avoit force femmes et filles nues, et me mirent des patates au feu pour manger, et ayant fait quelque troc, tant de mays que de patates et gomme, qui est un bitume noir de quoi ils poissent leurs canons, je chargeai deux ou trois Indiens, et nous en retournâmes vers le port, à notre vaisseau. J'eus beaucoup de peine en retournant, parce que ces Caribes me menaient parmi les bois où il y avoit force eaux à passer, outre qu'il pleuvoit et faisait un très-mauvais temps. Comme nous eûmes fait deux ou trois lieues de ce mauvais



chemin, nous arrivâmes au bout d'une petite rivière, et trouvâmes un canot à terre qu'il ne falloit que passer à flot, mais nous n'avions point de rames : ces Indiens cherchèrent tant parmi les herbes qu'ils les trouvèrent cachées. Ces rames sont fort petites et semblables à une palette de quoi l'on bat le chanvre. Etant ainsi embarqués nous voguâmes si bien que nous arrivâmes à notre navire, où l'on m'attendait en grande dévotion, ne sachans où je pouvois être demeuré si tard dehors, et devoient mettre à la voile le lendemain matin comme nous fîmes.

Mais avant que de sortir de ce pays là, je ne veux oublier qu'entr'autres singularités qui y croissent, on y trouve de certaines gommés appelées *copal* et *anime*, et d'un certain bitume ou gomme noire fort odoriférante quand on la met sur le feu, et même est bonne pour les catharres quand on en reçoit la fumée; ce qui est aussi à l'anime, qui est une gomme jaune et transparente, comme est la gomme Arabique, et se trouve en grosses larmes. Pour le copal, il n'a cette faculté, mais il sert aux aposthumes pour les meurir et guérir, s'entend quand elles viennent de cause froide et de phlegme. Car pour celles qui viennent de chaleur et du sang, le copal n'y est si propre, attendu qu'il est chaud. Ce copal donc est une gomme blanche

Animes,  
gomme.

Saimon

Copal.

tirant s  
fort au  
en son  
cueillis  
dans l'a  
après,  
fente. I  
ressembl  
gomme  
des sou  
terre a  
mousse  
de poix

Pour  
je dirai  
sortes,  
différen  
peine à  
fort éle  
nous de  
au ciel  
ouayou  
étoiles,  
pour le  
la mer,  
les yeux  
Au r  
ples du

tirant sur le gris. L'arbre qui le porte ressemble fort au laurier en ses feuilles, mais il est plus gros en son tronc, et y en a de petits aussi. Je recueillis de cette gomme en faisant une incision dans l'arbre, puis le lendemain ou deux jours après, je trouvois la gomme toute pure sur la fente. L'animal se prend de même, et son arbre ressemble assez à l'autre. Pour le bitume ou gomme noire, elle vient en une terre où il y a des sources d'eau, et on la recueille mêlée de terre au pied de certains arbres parmi de la mousse verte. Les Indiens s'en servent comme de poix à poisser leurs canots.

Pour le regard de la langue de ces peuples, je dirai seulement qu'il y en a de plusieurs sortes, et celle des Caripous est aucunement différente de celle des Caribes, et ont assez de peine à s'entendre, encore qu'ils ne soient pas fort éloignés les uns des autres. Ces Caribes nous demandoient fort ce que nous adorions au ciel, si c'étoit le soleil qu'ils appellent *ouayou*, ou la lune qu'ils disent *nona*, les étoiles, *cherica*, le ciel, *capo*, les nues, *Conopo*; pour le feu ils le nomment *ouato*, l'eau, *tonna*, la mer, *parana*, le bois, *uropa*, la bouche, *pota*, les yeux, *onou*, et les cheveux *omchay*.

Au reste, pour la religion de tous ces peuples du Brésil, et entr'autres des Caripous et

Langue des  
Caribes.



des Caribes, ils vivent sans foi et sans loi, et sans aucune croyance certaine de divinité vraie ou fausse, n'adorant pas même des idoles ou autres choses : ils croient seulement quelque espèce d'immortalité des âmes. Ils parlent bien d'un dieu qu'ils appellent *Toupan*, qui est quelque démon, avec lequel ils ont familiarité, et exercent plusieurs sortes de divinations et sorcelleries : et me souviens que l'on nous disoit que quand Camaria, roi des Caribes, vouloit savoir quelque chose pour leurs guerres contre leurs ennemis, ils faisoient un trou dans terre, prononçant quelques paroles, et lors venoit quelque chose avec grand bruit et tintamarre, qui parloit à lui et l'instruisoit de ce que ses ennemis faisoient alors : et de fait quand Camaria et son frère Yago vinrent à notre bord, à notre arrivée, ils nous dirent qu'ils savoiient fort bien que leur ennemi Anacajoury roi des Caripous, se préparoit pour les venir attaquer, ce qu'ils ne pouvoient savoir si promptement que par ce moyen-là.

Mais pour revenir à Yapoco Caripou, dont j'ai dit ci-dessus que Camaria, roi des Caribes, m'avoit prié instamment, étant chez lui, de faire en sorte envers notre général, qu'il le pût avoir en sa puissance pour le manger en vengeance des déplaisirs que son oncle Anacajoury

leur a  
je fus  
cours  
bien p  
garde  
Ainsi l  
poco,  
tous se  
conféd  
venir à  
mettar  
pour p  
autres  
étant r  
et fâch  
ner ét  
qu'ils  
préten  
maria  
Pou  
étoit d  
j'ai dit  
l'on la  
qu'il m  
chef, i  
lui en  
plutôt  
en étoit

leur avoit fait les jours précédents : comme je fus de retour en notre navire, j'en fis le discours au général, qui me dit qu'il leur falloit bien promettre ; mais toutefois qu'il n'avoit garde de commettre une telle méchanceté. Ainsi l'on promit à Camaria de lui bailler Yapoco, dont il fut fort joyeux, et envoya par tous ses pays, et par tous ceux de ses amis et confédérés, qu'ils eussent à se préparer pour venir à ce festin solennel. Le lendemain matin mettant nos vergues haut et levant les ancres pour partir, voici arriver Camaria avec force autres Indiens, pour avoir Yapoco ; de quoi étant refusé à bon escient, il se retira si dépit et fâché, que je n'eusse pas voulu lors retourner être son hôte une autre fois ; car je crois qu'ils eussent fait volontiers de moi ce qu'ils prétendoient faire du pauvre Yapoco. Ce Camaria étoit borgne, et fort fin et rusé.

Pour le regard d'Ypoira frère d'Atoupa qui étoit demeuré le soir en notre navire, comme j'ai dit, ledit Atoupa fit ce qu'il put à ce que l'on laissât en aller son frère : mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner en cela de notre chef, il dit lors qu'il désiroit aussi venir avec lui en France, et qu'il se noyeroit ou tueroit plutôt que de le laisser ; le général lui dit qu'il en étoit bien content, et qu'il vint à la bonne



heure, puisqu'il avoit cette volonté. Cela étant ainsi résolu, comme on commença à mettre à la voile, voici la mère de ces deux Caribes qui arrive dans un canot, criant et gémissant de la plus étrange et pitoyable façon du monde; elle apportoit avec soi l'arc, les flèches, les peintures, et l'amaca d'Ypoira, qui est toute leur richesse. Ypoira fut fort affligé de voir sa mère mener un tel deuil pour lui, et pria notre général de lui faire donner quelque hache pour l'appaiser un peu, ce qui fut fait et elle s'en retourna ainsi bien dolente.

Partement  
du pays des  
Caribes.

Après cela nous nous mîmes en route, qui fut le 18 de mai, et passâmes le long d'une petite île fort plaisante près la côte des Caribes, portant à la route pour aller à l'île de *Santa-Lucia*; nous fûmes déçus par les courants qui vont vers le sud-sud-ouest, ayant fait, selon l'estime de notre pilote, en une nuit plus de soixante-dix-lieues sans quasi point de vent. Nous allâmes passer le long de l'île de *Tabaco* qui nous demeurait vers le nord, puis laissant l'île de la *Trinidad* vers le sud, nous découvrîmes les testigues de l'île blanche, qui sont cinq ou six petits îlots fort proches l'un de l'autre, et passâmes par le milieu d'eux: puis voyant terre de quelques lieues au dessus, nous fîmes long-temps à considérer si c'étoit terre ou

Tabaco, lle.

nuage  
cela  
que c  
vers ic  
ment  
été dé  
Com  
des an  
de la c  
connoi  
ment  
ces cav  
sauvag  
Amena  
lions r  
tache a  
s'il n'y  
de fait  
roche,  
un sign  
voie qu  
ché à u  
n'étoit  
deux d  
nous a  
frais, r  
cassés e  
et sur l

nuage, pour ce que cela étoit fort bas, et sur cela y eut beaucoup de gageure que c'étoit terre, que ce n'en étoit pas. Enfin portant toujours vers icelle, nous connûmes que c'étoit vraiment terre, mais à nous inconnue pour avoir été déçus par les courans.

Ile Blanche.

Comme nous en approchâmes, nous vîmes des animaux courir à grandes troupes le long de la côte : quelques-uns des nôtres ne les reconnoissant pas bien, disoient au commencement que c'étoient bandes de cavaliers, mais ces cavaliers se trouvèrent être des chèvres sauvages, dont cette île est fort abondante. Amenant donc nos huniers fort bas, nous allions rangeant cette île d'assez près, notre patache allant toujours devant, pour découvrir s'il n'y auroit point de basses ou rochers, comme de fait, nous allions passer tout droit sur une roche, sans la patache qui nous en avertit avec un signal au bout d'une pique, et primes la voie qu'elle nous enseignoit, laissant cette roche à un petit jet de pierre loin de nous, et n'étoit couverte que d'environ un pied ou deux d'eau seulement, de sorte que comme nous allions ainsi courant avec un vent bien frais, nous nous fussions sans doute tous fracassés et perdus, même en un lieu sans secours et sur le soir encore : mais Dieu par sa grace

Chèvres sauvages.



nous en préserva; et comme on ne voyoit plus guère clair, nous ne pouvions trouver de fond pour ancrer, mais à la fin nous en trouvâmes à trente brasses, où nous posâmes les ancres pour cette nuit.

Voyage  
en l'île.

Le lendemain matin, 29 de mai, nous fîmes équiper le bateau pour descendre en terre et chercher de l'eau; nos gens après déjeuner, s'en allèrent tous frais avec leurs mousquets et piques, sans songer à porter un peu d'eau avec eux: mais ils le payèrent bien: car après avoir bien couru bien avant dans l'île avec la chaleur du soleil, et s'être lassés à courir après les chèvres, ils s'altérèrent de telle sorte, qu'ils pensèrent mourir de soif, et retournant avec grande peine et fatigue, ils étoient contraints de porter les plus foibles sur leurs épaules. Ils apportèrent force pélicans, et arrivèrent à la file les uns après les autres bien foibles et déconfortés, et ne cherchant qu'à boire; et lors le frère d'amitié de notre général arrivant à bord de notre navire, dit tout haut qu'ils cherchoient des perles, mais qu'il aimoit mieux une barrique d'eau qu'une de perles, pour la grande soif qu'il avoit endurée avec les autres. Le lendemain matin nous allâmes seize hommes pour découvrir de l'autre côté de l'île s'il n'y avoit point d'eau, et étant en terre, nous

L'auteur  
visite l'île.

vime  
vres  
la m  
un v  
quet  
place  
être c  
bruit  
qu'ils  
tomb  
pas le  
faire  
avion  
cherch  
porte  
suivre  
pour  
Nous  
sans t  
gnons  
que c  
vions  
telle a  
en ma  
de bre  
et cro  
tourn  
s'arrê

vîmes devant nous une grande quantité de chèvres sauvages qui se venoient ranger le long de la marine, et commençâmes à les encerner en un vallon, et à coup d'arquebuse et de mousquet en fîmes demeurer cinq ou six sur la place. Ces animaux n'étant pas accoutumés à être chassés de la sorte, faisoient un très-grand bruit avec force cris et beuglements, et bien qu'ils fussent percés au travers le corps, ils neomboient pas pour cela, ains fuyoient d'un pas léger. Nous laissâmes là un homme pour faire habiller et accommoder ceux que nous avions tués : et ne me souvins pas lors de rechercher la pierre de Bezoard que ces bêtes portent en leurs ventricules, ains m'amusai à suivre les autres par les déserts de cette île pour trouver de l'eau, et des choses curieuses. Nous cheminâmes ainsi trois ou quatre lieues sans trouver aucune eau, dont nos compagnons furent bien étonnés et déçus aussi bien que ceux du jour précédent : car nous n'avions pas de quoi étancher la soif parmi une telle ardeur du soleil. Pour moi, j'avois porté en ma pochette un coco ou noix de palme plein de breuvage, ce qui me servit bien au besoin, et crois que sans cela, à peine eussé-je pu retourner. Notre charpentier fut contraint de s'arrêter me priant instamment de demeurer

Besoart,  
pierre.



avec lui, mais ce n'étoit pas mon intention de coucher en ces déserts, et d'ailleurs le navire devoit faire voile le lendemain matin, ce qui me donna plus de courage de retourner le jour même. Après avoir ainsi rôdé et couru d'un côté et d'autre, nous arrivâmes enfin sous un bel arbre où nous nous mîmes à l'ombre pour reposer : et comme il est bien certain qu'il n'y a meilleur remède pour étancher la soif que le dormir, tous nos gens qui étoient un peu harassés et fatigués, tant de la soif que du chemin, et d'avoir couru après les cabrites, s'endormirent incontinent. Mais moi, n'ayant aucun sommeil, j'étois couché sur le dos la face en haut pour humer l'air, et sur ce j'aperçus un grand lézard, empiété et fort haut, la queue assez longue, et de grosseur d'un gros chat, je me levai incontinent sans éveiller nos gens, et ayant pris une pique j'en baillai contre la branche de l'arbre un tel coup, qu'il tomba deux de ces lézards que les indiens appellent *Gouyanas* ; je courus après traînant ma pique qui se rompit en deux, et fis tant que j'en attrapai un qui se fourroit sous une roche, et le pris par la queue le tirant de toute ma force : mais lui étant fort, il se roidissoit de telle manière contre moi, ayant les griffes fort longues, qu'il se sauva le corps, la queue me restant en-

Chasse de  
lézards.

tre les  
heures  
gens fu  
chasse  
que j'a  
bonnes  
bonne  
Cetani  
pris et  
d'heures  
tressail  
une ser  
tous co  
sous ce  
min jus  
une pe  
cabrites  
alloient  
après a  
nous tr  
place o  
coucher  
mes là  
et pens  
trouvâ  
la mer,  
sur le ro  
commen

tre les mains, et fut en vie encore plus de trois heures qu'elle remuoit toujours. Quand nos gens furent éveillés, je leur fis le conte de ma chasse, et fis tant par mes courses en cette île, que j'attrapai deux de ces lézards, dont je fis de bonnes fricassées; car la chair en est assez bonne, et gardai leur peau pour l'apporter. Cet animal est de très-dure vie; car après les avoir pris et rendus comme morts, ce néanmoins d'heure en heure, ils venoient à se mouvoir et tressaillir de telle sorte, que les portant dans une serviette, je croyois les laisser tomber à tous coups. Après nous être un peu reposés sous cet arbre, nous poursuivîmes notre chemin jusqu'à l'autre bord de la mer, trouvant une petite sente qui alloit vers la fraie de ces cabrites, croyant que c'étoit le chemin où ils alloient chercher de l'eau pour boire: mais après avoir fait environ une lieue de ce chemin, nous trouvâmes en un plat pays une grande place où les cabrites se venoient rendre pour coucher, car le lieu étoit fort battu. Nous vîmes là une autre sente au sortir de cette place, et pensant qu'elle nous guideroit à l'eau, nous trouvâmes qu'elle nous ramena sur le bord de la mer, où nous vîmes quelque eau de mer sur le rocher qui étoit haut et plat, ce qui commença à nous réjouir, pensant que ce fût



de pluie, mais au goût nous trouvâmes bien le contraire, et que ce n'étoit que des vagues de la mer qui se venoient rompre contre cette roche, où il en demouroit toujours quelque peu, et même le soleil en avoit congelé un sel très-clair et pur. Voyant donc que nous ne trouvions point d'eau, il nous fallut à grand regret reprendre le chemin de notre navire, chacun cherchant son plus court, car nous allions tous à la débandade, à qui pourroit arriver le premier pour se désaltérer, s'entend celui qui avoit de quoi : car pour la règle elle n'étoit suffisante, ne baillant qu'un petit gobelet plein de breuvage, qui étoit du cidre aigre, avec les deux parts d'eau.

J'arrivai le troisième au vaisseau, et me baignai dans la mer pour me rafraîchir, en remouillant un peu de biscuit dans la mer pour manger, et en avalant quelque gorgée. Le reste de nos gens étoit demeuré derrière, et étant arrivé là avec un Flamand et un Écossois, nous appelâmes le bateau : mais le navire étant à plus d'une lieue et demie de terre, cela nous tardoit bien, et le bateau ne vouloit nous remener sans les autres qui étoient encore bien loin, et se soutenoient les uns les autres par-dessous les bras; mais enfin je fis tant envers les mariniers qu'ils me menèrent à bord du

navire,  
ma bo  
sans pe  
revint  
étoient  
le pau  
nir con  
quets,  
Notre g  
ne part  
nouvell  
avec la  
pelant;  
bien lo  
à son m  
tres ma  
où il ét  
cher pi  
ayant f  
rent se  
qu'il po  
rivé au  
compag  
durant  
pouvoit  
après q  
plein d  
prendre

navire, où aussitôt j'allai visiter ma caisse et ma bouteille, et demurai trois jours entiers sans pouvoir désaltérer : le reste de nos gens revint fort tard, et les fut-on quérir tous, qui étoient merveilleusement las et fatigués : mais le pauvre charpentier étoit demeuré pour tenir compagnie aux cabrites, lézards et perroquets, dont là il y a beaucoup et de très-beaux. Notre général voyant qu'il manquoit, dit qu'il ne partiroit point de la rade que l'on n'en eût de nouvelles, et envoya toute la nuit des matelots avec la trompette pour sonner par l'île en l'appelant; mais ce fut pour néant, car il étoit bien loin de là. Le matin venu, on commanda à son matelot de prendre une pelle, avec d'autres mariniers qui savoient à-peu-près le lieu où il étoit demeuré, et allèrent ainsi le chercher par ces déserts (car c'est une île plate ayant fort peu d'arbres); enfin, ils le trouvèrent se trainant avec son mousquet du mieux qu'il pouvoit; car il étoit fort mal, et étant arrivé au vaisseau, il eut une grande fièvre, accompagnée de frénésie quatre ou cinq jours durant, et ne faisoit que crier à boire, et ne pouvoit-on presque le désaltérer. Il nous conta après qu'il avoit couché sous un arbre tout plein de perroquets qu'il pouvoit aisément prendre avec la main, et que les cabrites l'al-

Aventures du  
charpentier.



loient sentir la nuit, mais qu'il ne s'étoit pas bougé avec son mousquet auprès de lui : la fraîcheur de la nuit l'avoit désaltéré un peu, aussi qu'il fut contraint de boire de son urine.

Etant partis de cette île le 1.<sup>er</sup> de juin pour aller à la Marguerite, comme nous étions à la voile au soir assez tard, nous aperçûmes deux navires venant à toute voile sur nous. Or, nous avions coulé à fond notre patache en cette île déserte. Nous tenions un peu le vent d'eux, et étant assez près l'un de l'autre, leurs trompettes commencèrent à sonner, et les nôtres leur répondirent. Comme nous étions appareillés pour les recevoir, ayant mis nos canons hors, et quasi près à venir aux mains, le vent nous fut assez favorable, et la nuit étant obscure, ils ne voulurent en venir à bord sans nous avoir premièrement reconnus : nous portions au vent d'eux le plus qu'il nous étoit possible ; et enfin, durant la nuit trouble, nous échappâmes, et courûmes toute la nuit vers l'île de la Marguerite, où nous arrivâmes le lendemain vers le soir, que nous posâmes les ancres près d'une petite habitation de la bande de l'est, puis nous envoyâmes notre bateau à terre avec les armes pour reconnaître là le lieu : l'on trouva encore du feu aux maisons, mais personne dedans, et s'en étoient fuis dans l'île à

Rencontre de  
vaisseaux.

La Margue-  
rite, île.

notre v  
noit de  
que de  
L'on en  
en l'île  
avisa  
dans d  
put-on  
fit : on  
nous e  
perles,  
l'île; m  
Le 3  
une si  
notre  
de trav  
le navir  
nent.  
Le q  
nous n  
levâmes  
arrivâmes  
aperçû  
ou gol  
sel de r  
posâmes  
bateau  
dre lan

notre venue. Nous trouvâmes un canot qui venoit de la pêcherie des perles, et n'y avoit dedans que des coquilles de nacre, mais non les perles. L'on envoya notre contre-maitre sur une hutte en l'île pour voir s'il ne découvreroit rien; il avisa trois ou quatre Noirs qui s'enfuirent dans des broussailles en le voyant, et ne les put-on trouver, quelque recherche qu'on en fit: on désiroit prendre quelqu'un de là pour nous enseigner le lieu où se fait la pêche des perles, qui est en certains endroits le long de l'île; mais il fut impossible d'en trouver aucun.

Le 3.<sup>me</sup> jour de juin sur la nuit, nous eûmes une si forte tourmente, que peu s'en fallut que notre navire ne touchât à terre; mais à force de travail, portant ancre en mer pour rappeler le navire, nous fûmes garantis de ce péril éminent.

Le quatrième jour du même mois, voyant que nous ne pouvions trouver là d'eau douce, nous levâmes les ancres et portâmes vers *Cumana*, où arrivant à trois ou quatre lieues de là, nous aperçûmes un navire qui était dans un anse ou golfe: il était Flamand, et se chargeait de sel de mine qui est là en grande quantité. Nous posâmes l'ancre à droit de lui, et mîmes notre bateau en mer pour lui aller à bord, et prendre langue où nous pourrions trouver de l'eau

Cumana.



douce. Après nous être salués à coups de canon, ils nous dirent que portant vers la rivière de Cumana, nous en pourrions trouver, et que nous rencontrerions en chemin sa chaloupe qu'il y avait envoyée. Ce que nous fîmes, mais les gens de dedans ne voulurent approcher de nous en aucune manière tant ils en avoient peur. Nous ne laissâmes de porter vers Cumana, où arrivant près la rivière, nous avisâmes le long de la côte deux navires à l'ancre, ne sachans que penser qu'ils pouvaient être. Néanmoins nous ne laissâmes d'y aller, car il étoit nécessaire de boire, et non pas de vivre sans boire. Nous trouvâmes que de ces deux navires l'un étoit Flamand et l'autre Anglois, le Flamand trafiquoit là sous-main avec ceux de Cumana, où sont les Espagnols : et le patache Anglois étoit venu querir là de l'eau pour son Amiral, qu'il avoit laissé le long de la Marguerite. Après force canonades de salut, les Anglois vinrent à notre bord, faisant grand fête à notre pilote Anglois et à cinq ou six autres de leurs pays que nous avions.

Soif extrême.

Rencontre  
d'Anglois.

Notre trompette me montra leur pilote, et me dit qu'icelui quelques années auparavant étant pilote en un vaisseau Anglois, comme ils étoient en la côte des Indes Occidentales vers saint Jean de Loue (le premier lieu des Indes

pour al  
alors le  
tourme  
dirent  
nage en  
de mar  
retour  
qu'il a  
moura  
qu'il l'e  
sant p  
fruits  
voit de  
voit, e  
avoir é  
et vaga  
sans a  
ils étoi  
par so  
enfant  
glois à  
échapp  
glois t  
de leur  
mais a  
dienn  
il la l  
Mais el

pour aller au Mexique, où sont les Espagnols, alors leurs ennemis jurés) il leur survint une tourmente qui les jeta à la côte, où ils se perdirent tous, sinon ce pilote qui s'étoit sauvé à nage en terre, portant avec soi un petit compas de marine, et s'en étoit allé ainsi errant pour retourner par terre aux terres neuves; sur cela, qu'il avoit trouvé une Indienne dont il s'enamoura lui faisant de belles promesses par signes qu'il l'épouserait : ce qu'elle crut, et le conduisant parmi ces déserts, elle lui montrait les fruits et racines bonnes à manger, et lui servoit de truchement parmi les Indiens qu'il trouvoit, elle disant que c'étoit son mari. Qu'après avoir été ainsi deux ou trois ans entiers errant et vagabond par plus de 800 lieues de chemin, sans autre reconfort que de cette femme, enfin ils étoient arrivés aux terres neuves, se guidant par son compas; ils avoient eu cependant un enfant ensemble, et trouvant là un navire Anglois à la pêche, il fut fort joyeux de se voir échappé de tant de dangers, et conta à ces Anglois toute sa fortune. Eux le menèrent à bord de leurs vaisseaux pour lui faire bonne chère : mais ayant honte de mener avec lui cette Indienne ainsi nue, et d'avoir eu à faire avec elle, il la laissa là en terre sans en faire autre compte. Mais elle se voyant ainsi délaissée de celui qu'elle

Histoire d'un  
pilote anglais.



Etrange et  
cruel trait  
d'une In-  
dienne.

avoit tant aimé, et pour qui elle avoit abandonné son pays et les siens, et l'avoit si bien guidé et accompagné par ces lieux où il fut mille fois mort sans elle; pleine de rage, après avoir fait quelques regrets, elle prit son enfant, et le mettant en deux pièces, elle lui en jeta une moitié vers lui en la mer, comme voulant dire que c'étoit sa part, et l'autre elle l'emporta avec soi s'en retournant à la mercy de la fortune, et pleine de deuil et desconfort. Les matelots qui menoient ce pilote en leur bateau, voyant ce cruel et horrible spectacle, lui demandèrent pourquoi il laissoit là cette femme, mais il leur dit que c'étoit une sauvage, et qu'il n'en fallait faire aucun compte. Ce qui fut un extrême ingratitude et mechanceté à lui; et sachant cela de cet homme, je ne le pouvais à peine regarder qu'avec horreur et détestation.

Eau trouvée.

Après donc que nous nous fûmes bien fêtoyés les uns les autres; les Anglois nous firent escorte pour prendre de l'eau à terre : toute la nuit je fus aussi pour boire à plein ruisseau tout mon saoul et à mon plaisir, remplissant les vaisseaux vuides de ma caisse pour le temps à venir. Sur le matin avant que mettre à la voile, deux Espagnols métices avec une Indienne vinrent de Cumana à notre bord pour échanger des perles avec quelques autres marchandises,

mais n  
levân  
route  
la Mar  
débou  
ayant v  
pûmes  
gnol, c  
jamais  
tant un  
grand  
toutes  
vent le  
nous é  
surven  
le poin  
ce gran  
fit un f  
à celui  
long de  
sâmes l  
point d  
être en  
ron la  
étions c  
chemin  
notre p  
mes cor

mais nous n'avions rien propre pour eux. Nous levâmes donc les ancres, et nous mîmes à notre route le 5 de juin, repassant le long de l'île de la Marguerite et de l'île blanche, et fûmes pour débouquer et sortir par les Virginies : mais ayant vu là un grand navire à l'ancre, nous ne pûmes juger quel il étoit, Anglois ou Espagnol, et passâmes assez près de lui, sans que jamais il parut personne sur son bord; et portant un peu plus avant, nous apperçûmes un grand navire en manière de galeasse, venir à toutes voiles sur nous; nous nous tenions au vent le plus que nous pouvions; et néanmoins nous étions préparés à le recevoir : mais la nuit survenant lorsqu'il étoit auprès de nous, sur le point que nous pensions venir aux mains, ce grand navire que nous avions laissé à l'ancre fit un feu à terre, ce qui fit quitter notre chasse à celui-ci. Nous portâmes donc toute la nuit le long de *Portorico*, et le lendemain au soir passâmes le long de toute l'île, nous voyans au point du jour débouqué avec grande joie, pour être en pleine mer portans à notre route environ la hauteur de l'île de la *Bermude*. Nous étions demeurés long-temps sans faire aucun chemin pour les bonasses et calmes, et revisitans notre pain et le trouvant fort court, nous fûmes contraints de venir aux partages, et m'en

Virginies:

21 Juillet.  
Porto-Rico.



échut pour ma part environ huit ou dix livres, tant bon que gâté : mais ayant force perroquets à nourrir, je ne savois que faire, pour être cet animal fort gourmand : enfin je me résolus de tuer le plus goulou et le fis rôtir, et le mangeai avant que le biscuit vint à me manquer davantage. Cependant voyant que le vent ne nous étoit point favorable, nous tenions déjà conseil, que si ce temps durait davantage, nous serions contraints de jetter au sort pour savoir qui mangeroit son compagnon. Nous avions trois ou quatre Indiens qui eussent passé les premiers : mais sur ces perplexités, il plut à la divine bonté nous visiter un peu après la saint Jean, nous envoyant un bon vent qui nous mena jusqu'à l'île de *Flores*, l'une des Açores où nous primes un peu de rafraichissemens, et n'en pouvant avoir à notre volonté, nous allions de côté en travers en attendant le vent : mais comme il vint bon la nuit, nous quittâmes l'île, et portâmes heureusement à notre route jusqu'à Cancale en Bretagne, où nous arrivâmes le 15 d'Août de l'an 1604, dont grace et louange soit au Souverain.

Conseil  
extrême.

FIN DU SECOND LIVRE.

Le v  
Indes  
de con  
me rés  
trouva  
partis  
mon ch  
barque  
navire  
de ving  
comme  
battus  
d'arrive  
Cap-Ve  
nous

## LIVRE III

## DES VOYAGES

DE JEAN MOCQUET.

EN MAROC ET AUTRES ENDRITOIS D'AFRIQUE

Le voyage que j'avois fait l'an précédent aux Indes occidentales, m'avoit laissé un tel désir de continuer à voir le reste du monde, que je me résolus d'aller aux Indes d'Orient, si j'en trouvais l'occasion à propos. Pour cet effet, je partis de Paris le 12 d'avril 1605, et prenant mon chemin droit en Bretagne, je m'allai embarquer à Saint-Lezer (Saint-Nazare) dans un navire du Poligain, où nous n'étions pas plus de vingt personnes en tout. Nous fûmes, au commencement de notre voyage, tellement battus de vents contraires, qu'il nous fût force d'arriver à la côte de Galice, au dessous du Cap-Vert. Là, ayant séjourné quelque temps, nous mimes la voile au vent, et arrivâmes à



Réjouissances  
à Lisbonne.

Lisbonne, lorsqu'on faisoit les esbatêmes et réjouissances pour la naissance d'un des enfans d'Espagne, ce qu'il faisoit fort beau à voir. Car après avoir couru long-temps les taureaux; selon leur mode de passe-temps, où il y eut force chevaux estripez et cavaliers renversés par terre, l'on chargea un taureau de pétards; mais il y en avoit une telle quantité qu'il tomba sous le faix, et on fut contraint de chercher un grand et fort bœuf pour les porter, et encore fléchissaient-ils sous un si pesant fardeau. Ces pétards étaient attachés les uns aux autres, le tout faisant une grande couverture qui couvroit tout le corps de ce bœuf, puis y en avoit d'autres attachés à ses cornes. Quand la fête fut achevée, l'on mit le feu à ces pétards, et lors vous eussiez dit que le bœuf voloit en l'air, par telle impétuosité qu'il sembloit un foudre; car dix mille mousquets n'eussent pas fait plus de bruit que cela, chaque pétard répondant les uns après les autres, tant que le bœuf demeura tout rôti. Je fis quelque séjour à Lisbonne, sur l'espérance que j'avais, comme j'ai dit, de passer aux Indes Orientales, si la flotte y fut allée cette année là: mais comme elle étoit prête à partir, l'armée Hollandoise vint se mettre aux environs de la barre de Lisbonne, où elle demeura assez long-temps en attendant

Armée hol-  
landaise vers  
Lisbonne.

ladite  
avisés  
l'ajard  
Hollan  
de tre  
peu a  
appel  
couvr  
landoi  
retour  
Ayant  
pour  
d'allen  
quai l  
vaisse  
Non  
long d  
une p  
hautes  
la rad  
sans d  
ou se  
étant  
armée  
nue d  
loit, il  
avoit u  
de not

ladite flotte; mais les Portugais ne furent si mal avisés de sortir hors. Puis après Dom Louis Fajardo, Général de l'armée, sachant que les Hollandois s'étoient retirés, équipa une flotte de trente-cinq voiles pour aller après, et fut un peu avant en mer, envoyant un petit navire appelé la Perle, pris aux Rochelois, pour découvrir: mais ce vaisseau rencontrant les Hollandois fut pris par eux, et tout le reste s'en retourna au hâvre de Lisbonne sans rien faire. Ayant donc perdu cette commodité de passer pour lors aux Indes Orientales, je me résolus d'aller en Barbarie, et pour cet effet m'embarquai le 3.<sup>me</sup> jour d'août 1605, à Cascais dans un vaisseau du Capitaine Poulet de la Rochelle.

Nous courûmes Sud-Ouest et passâmes le long d'Azamor, près la ville aux Lions, qui est une place ruinée, ayant encore des tours fort hautes. Le mardi 8 du mois, nous posâmes à la rade de *Saffy* où je demeurai quelque temps sans descendre à terre: Mais *Cidi Hamet Talbe* ou secrétaire du roi de Maroc *Mulei Bousfairs*, étant venu à *Saffy* avec son *Almahalle* ou petite armée pour conduire la caravane qui étoit revenue de Maroc, et y reconduire l'autre qui y alloit, il devint malade, et ayant entendu qu'il y avoit un *Tabibe*, c'est-à-dire un Médecin à bord de notre navire, il envoya des Mores me querir;

Voyage en  
Barbarie.

*Saffy*.  
*Almahall*.



je fus avec eux à terre , sans savoir bien au vrai ce qu'il me vouloit , et arrivant là sur le port je trouvai ce *Cidi Hamet* assis avec beaucoup de Mores le long des murailles du château , et aussitôt qu'il me vit il se leva , et me prenant par la main , me mena en son camp qui étoit hors Saffy , dans sa tente qui étoit très-belle , et en broderie de belles figures à la Moresque. Là il fit venir un Juif pour servir de truchement en langue *Gémique* ( qui est Espagnol ou Portugais corrompu ) que je savois , et m'ayant fait le discours de sa maladie , je me résolus à ce qui me sembla le meilleur pour sa guérison , et pour ce m'en vins à bord de notre navire quérir des drogues propres. Somme que je le purgeai de telle sorte , que je lui fis jeter par bas comme de petits serpenteaux ; ce qui me mit en grande admiration , car c'étoient vers fort gros , larges et longs , et tels qu'on ne pourroit presque s'imaginer que si vilaine et horrible chose peut être dans le corps d'un homme : depuis cela il se porta fort bien , et fûmes fort grands amis , et lui et ses Alcaïdes me faisoient la meilleure chère du monde. Il me donna un cheval pour aller à Maroc , me faisant fort bon traitement par le chemin.

Ainsi nous partîmes de Saffy pour aller à Maroc , le 28 d'août , et allâmes poser l'*Alma-*

Vers merveil-  
leux.

halle  
fûmes  
amis  
tente  
velus  
venir  
ne sa  
nous  
qui n  
matin  
l'Alm  
Arabe  
ses q  
qu'el  
fond  
cunes  
nent  
de q  
Duqu  
charg  
de ch  
bleds  
vont  
sant c  
y reto  
ménag  
comm  
taresq

*halle* près des *Adouars* ou tentes d'Arabes, et  
 fûmes pour les voir avec des Mores de leurs  
 amis. Ces Arabes nous faisoient entrer en leurs  
 tentes, puis mettoient des tapis fort épais et  
 velus par terre pour nous asseoir, et faisoient  
 venir du lait de chameau pour boire, avec je  
 ne sais quelles autres choses. Après cela nous  
 nous retirâmes sur le soir au camp des Mores  
 qui n'étoit pas fort loin de là. Le lendemain  
 matin nous levâmes les tentes, et allâmes poser  
 l'Almahalle à la *Duquele*, où il y a de l'eau. Les  
 Arabes ont fait là force fosses larges et creu-  
 ses qu'ils appellent *Matamores*, de telle sorte  
 qu'elles sont épouvantables à en regarder le  
 fond : c'est pour y trouver des eaux; en au-  
 cunes il y en avoit et en d'autres point : et vien-  
 nent ces Arabes chercher là de l'eau, de plus  
 de quatre et cinq lieues des environs : de là  
 Duquele ils viennent avec leurs chameaux qu'ils  
 chargent de cette eau dans des outres ou peaux  
 de chevres : et quand ils ont recueilli leurs  
 bleds, ils levent leurs adouars ou tentes, et s'en  
 vont en un autre endroit bien loin de là, lais-  
 sant cette terre se reposer long temps; puis ils  
 y retournent après, chargeant leurs maisons et  
 ménage, femmes et enfans sur leurs chameaux,  
 comme les anciens Nomades, et les Hordes Tar-  
 taresques d'aujourd'huy, et vont tous en bande

Adouars.

Duquele.

Arabes et leur  
façon de vi-  
vre.



par *Cabilles* ou générations. Que si l'on venoit à frapper un de leur génération, ils s'en sentent tous offensés, et vengent aussitôt l'injure. Il y a de ces *Cabilles* qui se joignent ensemble pour faire la guerre à d'autres *Cabilles* qui ne sont de leurs amis; et seront quelquefois plus de douze mille d'une *Cabille* ou parenté: car ils se marient les uns avec les autres, comme cousins et cousines, et se conservent ainsi. Du plus ancien et sage d'entr'eux ils font leur chef et lui obéissent en tout et par tout comme à leur père propre, avec un respect merveilleux, comme j'ai pu voir en l'Alcayde *Abdasis*, Capitaine d'une de ces *Cabilles*, qui nous conduisit depuis Marroc à Saffy, pour empêcher que ceux de sa *Cabille* ne nous fissent aucun tort: car il nous avoit pris en sa garde sur sa tête, l'ayant ainsi promis au Roi de Marroc, d'autant que les siens tenoient une bonne partie du chemin de Marroc à Saffy.

Pour revenir à notre voyage, le matin étant venu, nous levâmes les tentes, et en attendant que les chameaux fussent chargés, les cavaliers Mores et Arabes s'exerçoient à la lance. Et y eut entr'autres un jeune Alcayde qui prit sa course avec sa lance contre moi, me disant en son langage *Bara bara*, *aben serani*, qui veut dire, fils garde-toi, fils de chrétien; je piquai lors mon

Serani, et  
chrétien.

chev  
reux  
selle  
mais  
s'en  
au f  
d'ear  
cach  
tité  
chev  
côté  
tous  
je le  
s'ex  
mèn  
tois  
sorti  
horr  
de c  
plus  
Mores  
de la  
voir  
mor  
A  
end  
soir  
eau

cheval qui étoit un barbe fort vite, mais peureux, et ayant deux pistolets à l'arçon de la selle, je cours à la rencontre de ce cavalier : mais mon cheval étant assez fort en bouche, il s'en fallut bien peu qu'il ne m'allât précipiter au fonds de ces matamores ou grandes fosses Matamores. d'eau que j'ai dit; car les bouches d'icelles sont cachées parmi des herbages, et y en a en quantité : mais me voyant quasi sur le bord, mon cheval voulant franchir pour sauter de l'autre côté, ce qu'il n'eut su faire sans nous perdre tous deux, à cause de la largeur de ces fosses, je le retins si à propos, que si l'Alcayde qui s'exerçoit avec moi ne se fût retenu aussi lui-même, me voyant si près de ce précipice, j'étois infailliblement tombé dedans, et n'en fusse sorti en mon entier, attendu leur grande et horrible profondeur. Quand je me vis délivré de ce danger, je louai Dieu, et m'éloignai le plus qu'il me fut possible de là, laissant ces Mores s'exercer les uns contre les autres à coups de lances, et me retirai à quartier pour ne savoir comme eux les endroits où sont ces matamores si dangereux à qui ne les connoît.

Après cela nous cheminâmes tout ce jour, et endurâmes d'extrêmes chaleurs jusques vers le soir que nous posâmes nos tentes le long d'une eau dormante, où tous ces Arabes se jetoient



Déserts sans  
caux.

dedans pour se laver et rafraichir. Ce qui me fâcha fort, car j'avois grande envie de boire de cette eau, et toute trouble et sale qu'elle étoit, et même un peu salsugineuse, il me fut encore force d'en boire. Nous posâmes donc en ce désert, et le lendemain de bon matin en partîmes, cheminant tout le jour par l'ardeur du soleil la plus grande qu'il est possible en ces campagnes arides et brûlées, à cause des vents chauds qui tiroient de telle sorte que cela nous faisoit mourir de soif : enfin nous arrivâmes en un désert, où il falloit aller chercher de l'eau bien loin. Il y avoit là des Adouars d'Arabes qui nous aidèrent de quelques rafraichissemens d'eau et de lait de chameau, qui n'est pas guères doux, mais d'un goût assez étrange à ceux qui n'y sont accoutumés : mais la nécessité fait trouver tout bon, ainsi que j'ai souvent éprouvé en tous mes voyages.

Chef Abdasis.

Le lendemain matin, allant notre chemin, nous apperçûmes plusieurs Arabes avec leurs chameaux chargés de blé, qui venoient se joindre avec nous pour aller à Maroc. Nous rencontrâmes aussi force Arabes tous à cheval avec leurs lances, qui venoient au devant de nous pour saluer leur cheik *Abdasis*, et autres de leurs parens qui étoient en notre troupe. Je les vois venir avec une grande humilité bai-

ser les  
duisire

Pou  
gnie, l  
le dés  
parfois  
que n  
de ces  
une si  
lement  
nous  
gne q  
des tro  
meaux  
vers e  
ver de  
lant m  
Arabes  
assez s  
ces pa  
à char  
que ce  
j'eusse  
tefois  
gnèrent  
une lie  
et y tr  
quérir

ser les mains à leur général Abdasis qu'ils conduisirent fort long-temps.

Pour moi, j'allai toujours en leur compagnie, laissant les autres troupes derrière, pour le désir que j'avois en les suivant d'attraper parfois quelques eaux des Arabes leurs amis, que nous trouvions campés en quelque vallon de ces déserts; car nous allions toujours avec une si excessive chaleur, que je n'osois pas seulement lever les yeux en haut. Allant ainsi, nous rencontrâmes au-dessous d'une montagne quelques pasteurs arabes qui gardoient des troupeaux de brebis, de chèvres et de chameaux; nous allâmes un nombre de cavaliers vers eux pour savoir où nous pourrions trouver des eaux: mais eux ne pouvant ou ne voulant nous en enseigner, il y eut un de ces Arabes qui étoient venus au devant de nous, assez suffisant, qui demanda le bâton à un de ces pasteurs, et l'ayant en la main, commença à charger sur ces pauvres gens de telle furie, que cela me faisoit grande pitié, encore que j'eusse bien soif aussi. Ce rude traitement toutefois fut cause que ces pasteurs nous enseignèrent où étoient leurs adouars, environ à une lieue de là, où nous allâmes en diligence, et y trouvâmes un de ces Arabes qui venoit de quérir de l'eau bien loin de là dans une peau

Eaux chères.



de chèvre. Cette eau étoit fort sale et chaude ; mais nonobstant cela , tous ces cavaliers se jetèrent dessus , et ce fut bien peu pour tant de gens. Je fis tant avec de l'argent que j'en obtins quelques gouttes d'un Arabe de ces tentes où nous étions allés. Il sembloit à la vérité que l'on tirât la vie à ces pauvres gens , en leur prenant leur eau qu'ils vont chercher si loin ; et d'ailleurs il ne s'en trouve guère au temps de ces grandes chaleurs , car toutes leurs mâtamoses se dessèchent alors.

Après nous être un peu rafraîchis , nous allâmes rejoindre le camp de l'Almahalle , et fûmes poser assez près de la rivière de *Tensif* , à une petite journée de Maroc. Là nous nous désaltérâmes un peu de cette eau , bien qu'elle fût fort chaude. Toutes les terres de ce pays-là sont très-fortes , partie bonnes , partie mauvaises , mais incultes la plupart , sinon celles qui sont proches de quelques eaux , qu'ils labourent. Ce fleuve *Tensif* porte les plus excellentes truites du inonde , étant petites et fort rouges de chair , mais d'un très-bon goût , et sont fort estimées à Maroc.

Le lendemain matin , ayant cheminé un peu , nous découvrîmes Maroc en une grande campagne , et semble que cette ville soit proche du mont Atlas , encore qu'elle en soit à plus

Tensif , rivière.

Tensif.

Atlas , mont.

de se  
min  
vant  
et q  
chré  
aises  
ceux  
char  
de c  
fers  
à ca  
qui  
et po  
com  
Maro  
sous  
O  
Sald  
tuga  
Maro  
quat  
par  
ager  
ces c  
cet  
eux  
où i  
alla

de sept lieues. Nous trouvâmes sur notre chemin quelques chrétiens qui venoient au devant de nous. Ce sont gens qui trafiquent là, et quand ils entendent que quelques autres chrétiens viennent avec la cafile, ils sont bien aises de les venir reconnoître en chemin; et ceux-ci amenèrent avec eux un petit mulet chargé de vivres. Or, la plupart des chrétiens de cette cafile étoient Anglois, prisonniers. les fers aux pieds, et avoient été arrêtés à Saffy, à cause d'un Alcayde nommé *Abdelacinte*, qui étoit Portugais de nation, mais renégat; et pour sa capacité et valeur on lui avoit baillé commandement sur la cafile qui retourne de Maroc à Saffy, avec environ cinq cents soldats sous sa charge.

Or, il arriva d'aventure qu'Antoine de Saldaigne et Pierre César, gentilshommes portugais, avoient été pris à Tanger, et menés à Maroc, et y ayant été détenus captifs treize ou quatorze ans, jusqu'à ce qu'ils furent rachetés par le moyen du sieur de l'Île, médecin, et là agent pour lors du roi Henri-le-Grand; comme ces deux Portugais s'en retournoient en liberté, cet alcayde *Abdelacinte* avoit négocié avec eux de se sauver dans leur même vaisseau où ils devoient s'embarquer: pour ce faire, il alla poser son almahalle vers le lieu où on va

*Abdelacinte*,  
et ce qui lui  
arriva.



Cap de  
Cantin.

prendre de l'eau pour les navires, près le cap de *Cantin*; et étant là une nuit, il dit à ses gens qu'il avoit fait venir une Moresque, avec laquelle il désiroit aller parler en secret assez loin du camp, et ne mena avec soi qu'un sien esclave; comme il fut près de la marine, il fit feu avec un fusil, qui étoit le signal qu'il avoit donné à ceux du navire. Aussitôt qu'on vit le feu, voici les gens du bateau, qui étoient cachés dans les broussailles, qui vinrent se saisir de sa personne, et l'enlevèrent et portèrent dans leur vaisseau, dans lequel il se sauva: l'esclave s'enfuit à l'almahalle pour conter la prise de son maître, dont chacun fut bien étonné, et se retirèrent tous à Saffy. Mais comme les gens d'un bateau anglois en ce même temps fussent venus à terre pour quêrir aucunes choses dont ils avoient besoin, ils furent arrêtés, et on leur mit les fers aux pieds, comme je les vis dans le château de Saffy en fort pauvre équipage, et furent depuis menés à Maroc, où les marchands payèrent pour eux je ne sais combien d'onces d'or, qui étoit la rançon à-peu-près de l'alcayde Abdelacinthe qui s'étoit sauvé. Car ces rois là ne veulent rien perdre, étant la coutume à Maroc que si un esclave s'enfuit, tous les autres ensemble le paient, se cautionnant tous les uns les au-

Caution des  
esclaves.

tres  
pieds  
les ric  
grand  
ainsi  
tugais  
Pot  
vinren  
bonne  
coura  
L'alma  
mais j  
et fus  
chréti  
fier: C  
manq  
ter le  
un be  
sieur  
sonne  
gent p  
été en  
decin  
puis t  
mais  
tourne  
an à M  
roi, et

tres pour aller libres par la ville sans fers aux pieds, ce qui s'entend des pauvres; car pour les riches, ils sont mis en *sisaine*, qui est la grande prison du roi, où ils sont bien gardés, ainsi qu'étoient ces deux gentilshommes portugais dont j'ai parlé.

Pour revenir aux chrétiens de Maroc qui vinrent au devant de nous, ils nous firent fort bonne chère dans un jardin le long d'une eau courante, à deux ou trois lieues de Maroc. L'almahalle n'entra point ce jour à Maroc, mais je la laissai à droite où elle étoit posée, et fus coucher dans la ville en la maison des chrétiens, payant mon entrée au *talbe* ou greffier. Ce fut le 2 de septembre 1606. Je ne manquai pas sitôt que je fus arrivé d'aller visiter le sieur de l'Isle, médecin, qui étoit logé en un beau logis en la Juderie ou Juiverie. Le sieur de l'Isle étoit de long-temps près la personne du roi de Maroc, comme en qualité d'agent pour notre roi Henri-le-Grand, et y avoit été encore depuis envoyé le sieur Hubert, médecin du roi, pour relever le sieur de l'Isle, puis tous deux étoient revenus en France: mais depuis ledit sieur de l'Isle y étoit retourné. Le sieur Hubert demeura environ un an à Maroc, exerçant la médecine auprès du roi, et là, suivant son principal dessein, qui

Arrivée  
à Maroc.



l'avoit porté à ce voyage, il apprit si bien la langue arabique, qu'il s'y rendit depuis fort savant, comme il en a fait de son vivant profession publique et royale à Paris avec grande célébrité. Il se contenta de sortir de ces pays plus chargé de sciences et de livres arabiques que de richesses et autres commodités, lesquelles le sieur de l'Isle fut plus heureux que lui.

Etant donc allé en la Juderie, j'y fus conduit par un juif qui m'affina de quelques réales, me donnant à entendre fausement qu'il falloit payer quelque droit à la porte de ce lieu où nous avions à entrer, et de fait il atitra quelques-uns qui me vinrent me demander, et les fallut contenter.

Juderie  
de Maroc.

Cette Juderie est à plus d'une grande lieue de la douane où logent les chrétiens, et proche du palais du roi, et est comme une ville à part, entourée de bonnes murailles, et n'ayant qu'une porte gardée par les Maures; cela peut être grand comme Meaux: là demeurent les juifs au nombre de plus de quatre mille, et paient tribut. Il y a aussi quelques chrétiens, et là demeurent aussi les agens et ambassadeurs des princes étrangers. Pour le gros des chrétiens, trafiquans et autres, ils demeurèrent à la douane.

Le  
coup  
étant  
cent  
gions  
grand  
plupa  
petite  
mais  
gens  
de pie  
tour  
et y a  
sus de  
du ro  
rappo  
fontai  
en gr  
couve  
place  
tienne  
vende  
Il y a  
leur l  
la vill  
terre  
abond  
sourc

rit si bien la  
t depuis fort  
n vivant pro-  
s avec grande  
de ces pays  
res arabiques  
modités, ès-  
heureux que

y fus conduit  
es réales, me  
qu'il falloit  
de ce lieu où  
l'atira quel-  
ander, et les

grande lieue  
ens, et pro-  
me une ville  
es, et n'ayant  
es; cela peut  
emeurent les  
tre mille, et  
es chrétiens,  
et ambassa-  
r le gros des  
demeurèrent

La ville de Maroc est fort grande, et beau-  
coup plus que ce qu'on appelle à Paris la ville;  
étant fort peuplée, comme de trois à quatre  
cent mille habitants de toutes sortes de reli-  
gions : et y a telles rues, où par la multitude  
grande du peuple on ne peut quasi passer. La  
plupart des maisons ordinaires y sont basses,  
petites et mal bâties, de terre et de chaux :  
mais les maisons des alcaïdes, seigneurs et  
gens de qualité, sont grandes et hautes, bâties  
de pierre, environnées de murailles, avec une  
tour haute au milieu pour aller prendre le frais,  
et y a force petites fenêtres et lucarnes, le des-  
sus des maisons est plat et en *cotées*. Le palais  
du roi est bâti de petites pierres, comme pièces  
rapportées, et y a force marbre en colonnes,  
fontaines, et autres ornemens. Leurs mosquées  
en grand nombre, bien bâties de marbre, et  
couvertes en dôme avec du plomb. Dans les  
places y a de grandes halles ou voûtes, où se  
tiennent les marchands, et entr'autres ceux qui  
vendent les *alehec* ou vêtemens, comme fripiers.  
Il y a aussi quelques collèges pour instruire en  
leur loi. Il n'y a point de rivière qui passe par  
la ville de Maroc, mais force fossés et canaux en  
terre pour conduire les eaux qui viennent en  
abondance des montagnes d'Atlas, partie de  
sources, partie de neiges fondues; et font dé-

Description  
de la ville  
de Maroc.

Eaux.



river ces eaux çà et là pour leurs jardins et fontaines. Ils ont aussi des puits et citernes. Ils se servent dextrement de ces eaux à arroser leurs terres et jardins. Hors la ville aux environs par la campagne, y a grand nombre de jardins et vergers à toutes sortes de fruits et vignes, avec des eaux, et une petite habitation pour s'aller récréer : ils tiennent là quelques esclaves à travailler. Toute la terre y est bonne et fertile, et ne la faut quasi que gratter, et la semence fructifie incontinent. Les montagnes sont de tous côtés de la ville, sinon du côté que l'on vient de Saffy qui est plein. Il y a les monts de *Draz* vers Lybie, d'où viennent les bonnes dattes. Il n'y a point d'arbres en la campagne, sinon de quelques palmiers. Tous les arbres sont ès jardins qui sont comme nos vergers.

Justice. Pour la justice, il n'y a en Maroc qu'un seul juge qu'ils appellent *Haquin*, qui fait bonne et prompte justice, sur le champ le plus souvent, et mêmes toujours ses *Citères* ou sergens à pied armés de bâtons et d'alfanges ou cimeterres : et quand il est besoin lorsqu'il paraît de quelques méfaits, ils coupent la tête sur le lieu : car ceux qui sont offensés crient *quouac, quouac*, c'est-à-dire à l'aide au roi, en demandant justice. Le roi, outre ses tributs ordinaires qu'il envoie lever çà et là par le pays par ses gardes,

et d  
enco  
quer  
de q  
sez b  
sané  
mes,  
peuv  
tant  
chaq  
fem  
en co  
et qu  
venir  
chois  
elle.

Les  
non c  
mang  
tures  
couch  
comm  
Pou  
et à b  
fruits  
poids  
moute  
tagne.

jardins et fontaines. Ils se font arroser leurs environs par des canaux de jardins et de vignes, avec des esclaves à la main et fertile, et la semence est bonne. Les monts de la campagne, si on y va, sont arbrés et fertiles.

Il n'y a qu'un seul arbre qui fait bonne huile. Le plus souvent les sergens ou cime-riers ou cime-riers ou cime-riers, il paraît de la sur lieue : *quac, quouac*, abondant jusqu'à cinquante arbres qu'il faut garder,

et dans les monts Atlas à main armée, il prend encore sur toutes marchandises qui se trafiquent, la dîme. Les femmes de Maroc qui sont Femmes. de qualité, et qui ne sortent guères, sont assez belles et blanches ; les autres sont plus bassanées et brodées. Chacun a deux ou trois femmes, et plusieurs concubines tant qu'ils en peuvent nourrir, et baillent à ces concubines tant par jour, deux et trois *tomins* pour vivre : chaque tomin vaut demi réale. Le roi a quatre femmes épousées, et le reste sans nombre en concubines qu'il tient en sérail au palais : et quand il en veut prendre plaisir, il les fait venir toutes se baigner nues devant lui, puis choisit celle qui lui plaît pour coucher avec elle.

Les maures ont peu de meubles chez eux, sinon quelques *alcatis* ou tapis, sur quoi ils mangent et couchent, et ont quelques couvertures, dormant tous bas : bien peu ont des couchettes et du linge. Les juifs ont des lits comme nous.

Pour le regard des vivres, ils sont fort bons Vivres. et à bon marché, et tout, soit chair, poisson, fruits, et autres choses de manger se vend au poids et à la livre. Pour les chairs, c'est bœuf, mouton, volailles, gibier qui vient de la montagne. Quelque poisson, comme les truites



excellentes qui viennent des montagnes d'Atlas et de la rivière de Tensif. Les vins y sont excellents et merveilleusement forts, dont les maures ne boivent, mais mangent des raisins. Quand un maure s'est enivré chez quelque juif ou chrétien qui vendent le vin, le juge vient faire casser tous les vaisseaux à vin qui sont de terre, et encore donne une bonne *avanie* ou amende au maître tavernier. Je me contenterai d'avoir dit ce peu de plusieurs autres choses que je pourrois rapporter de cette ville et pays de Maroc, pour être assez connues à un chacun. Seulement j'ajouterai à cela, qu'à environ six lieues de Maroc près Atlas, y a une ville nom-

Angoumes. mée *Angormet*, où se voient encore force ruines de bâtimens à la romaine, des lettres antiques à demi usées; la ville est petite et fort ruinée. Les maures tiennent que là est enterré un saint personnage des anciens, et pour ce ne veulent y laisser entrer les chrétiens. Et là même dans les montagnes d'Atlas sont certains peuples

Brebbs. qu'ils appellent *Brebbs*, qui se découpent les joues en forme de croix, et ont un langage à part, autre que l'Arabe: et se tiennent forts en ces montagnes: ils payent tribut au roi de Maroc qui y envoie des forces pour le lever. Il y a apparence que ces peuples soient les reliques des anciens africains, peuples du pays

avant que les arabes sarrâzins y fussent entrés, et qu'ils se retirèrent là à saueté, et qu'ils étoient aussi chrétiens en quelque sorte; mais que depuis, la hantise et domination des arabes les a corrompus.

Au reste comme j'arrivai à Maroc, l'état du pays étoit tel, c'est que Muley Boufairs, lors roi de Maroc, l'un des fils de Muley Hamet, avoit la guerre de son frère Muley Chec et de Muley Abdalla son neveu, et de Muley Zidan son autre frère, sur les bras. Car tous ces trois frères se faisoient cruelle guerre pour le royaume de Maroc. Or ce Muley Boufairs se fiant du tout à son bacha *Ioda*, il n'en fit pas mieux ses affaires. Car *Muley Abdalla*, fils de *Muley Chec* roi de Fez, gagna une bataille contre son oncle Boufairs qui se retira la nuit dans les montagnes d'Atlas en la maison de l'alcaïde d'Asur qui est un château très-fort: mais les *Brebes* le volèrent, et lui firent de la peine avant qu'y pouvoir arriver. Il renvoya après de ses alcaïdes plus favoris pour quérir et amener ses femmes et sa fille, qui apportant avec elles tout son trésor, furent volées avant jour près de *Angoumet*, en un lieu où elles s'étoient arrêtées pour se reposer un peu de la fatigue du chemin. Les *Brebes* firent de ses femmes et filles à leur volonté, et amenèrent la fille à Mu-

Guerre entre lescherifes de Maroc.

Alcaï de d'Asur.



Foi africaine.

ley Abdalla, parce qu'il la désiroit pour femme, encore qu'elle fût sa cousine. Les alcaýdes conducteurs de ces femmes, se voyant volés, et sans aucun moyen de recouvrer leur perte, se se jettèrent à sauveté en un *Asoy* ou mosquée à l'*alforme* ou sauvegarde d'un saint *Marabou* : mais Muley Abdalla le sachant, les en voya quérir avec le Marabou aüssi, qui pria Abdalla instamment de leur donner la vie, ce qu'il promit : mais avant qu'arriver en son *Mitchouart* ou palais, il leur fit à tous couper les têtes, qu'il envoya à son père à Fez, lequel ne trouva pas cela bon, pour ce qu'il avoit trompé le Marabou. Voilà quel étoit l'état des affaires de ces princes.

Or comme je passois un jour par l'*Alcasave*, qui est la maison du roi, je vis un canon de fonte d'une grosseur merveilleuse, et m'étonnant de la grosseur de son calibre, il me fut dit qu'il avoit été fait pour certain alcaýde des plus favoris, qui avoit voulu trahir un roi de Maroc, lequel avoit découvert la trahison par le moyen d'une sienne lettre : et sur ce un jour le roi, sans faire semblant de rien, demanda par manière de question à cet alcaýde, s'il y avoit un serviteur chèrement aimé de son maître, et néanmoins qui chercheroit de le faire mourir, ce que méritoit un tel serviteur ;

l'alca  
qu'os  
tiré d  
que  
trant  
meur  
roi fi  
l'alca  
l'avo  
méri  
De  
nom  
que  
côtés  
chré  
de la  
de Je  
croy  
la lo  
pas p  
dre, c  
noit  
voule  
roi e  
deva  
sait l  
elle  
souc

pour femme,  
 l'alcaïdes con-  
 tant volés, et  
 leur perte, se  
 ou mosquée  
 int Marabou :  
 , les envoya  
 pria Abdalla  
 rie, ce qu'il  
 en son Mi-  
 us couper les  
 ez, lequel ne  
 avoit trompé  
 t des affaires  
 r l'Alcasave,  
 un canon de  
 , et m'éton-  
 e, il me fut  
 a alcaïde des  
 air un roi de  
 trahison par  
 ar ce un jour  
 n, demanda  
 alcaïde, s'il y  
 é de son mai-  
 it, de le faire  
 el serviteur ;

l'alcaïde répondit aussitôt, qu'il méritoit  
 qu'on le mit dans un canon tout vif, et d'être  
 tiré comme une balle : à quoi le roi répliqua,  
 que lui méritoit donc cela, et sur ce, lui mon-  
 trant la lettre écrite de sa main, l'autre de-  
 meura tout étonné et comme transi, et lors le  
 roi fit faire ce canon dans lequel il fit mettre  
 l'alcaïde, pour le tirer ainsi que lui-même  
 l'avoit jugé par sa propre bouche, et comme  
 méritoit sa trahison.

Justice d'un  
 traître.

Dans la ville de Maroc, il y a un grand  
 nombre de chrétiens captifs, tant hommes  
 que femmes, que l'on amène vendre là de tous  
 côtés de Barbarie. Or il arriva un jour qu'une  
 chrétienne étant esclave en une grande maison  
 de la ville, enseigna une fille du logis en la loi  
 de Jésus Christ, lui apprenant secrètement sa  
 croyance, en sorte que cette fille se mit si bien  
 la loi du vrai Dieu en son esprit qu'il ne fût  
 pas possible aux autres de lui faire rien appren-  
 dre, de l'alcoran ou loi de Mahomet, et se te-  
 noit ferme en la religion de l'esclave, sans  
 vouloir aller aucunement à la mosquée. Le  
 roi en étant averti, fit venir cette néophyte  
 devant lui, et la menaçant que si elle ne lais-  
 sait la loi des chrétiens, il la feroit mourir;  
 elle répondit fort généreusement qu'elle ne se  
 soucioit pas de la mort, et que tous les tour-

Histoire d'une  
 chrétienne et  
 son martyre.



mens du monde ne lui feroient quitter la croyance qu'elle avoit apprise. Ce que voyant le roi, il commanda qu'elle fut liée et mise entre les mains du haquin ou grand juge pour la faire mourir. Mais elle toute résolue, ne fit aucun semblant d'avoir peur de la mort, et étant prête à être exécutée, le roi lui fit encore dire de rechef si elle ne se vouloit pas convertir à leur loi : mais elle répondit à cela, que leur loi ne valoit rien, et qu'elle vouloit mourir pour l'amour de celui qui avoit enduré la mort pour nous. Quand ce roi barbare vit qu'en vain on lui faisoit toutes ces remontrances et prières, il tâcha encore pour la dernière fois de la convertir de son dessein, en lui proposant qu'il la marieroit avec un des plus grands de sa cour : mais elle se moqua lors davantage de toutes ses promesses, dont le roi irrité, commanda qu'on lui tranchât la tête sur l'heure, ce qui fut fait : et ainsi souffrit constamment et chrétiennement le martyre cette innocente et vertueuse fille.

Or, comme je visitois curieusement cette ville de Maroc, j'entrai un jour dans le *mi-choart* ou palais du roi, et vis dans la première cour de très-beaux bâtimens à la moresque, accompagnés de fontaines qui viennent en des vases et bassins de marbre dans terre, avec

force  
mais  
petit  
bre  
ouvr  
mire  
vases  
je vis  
faire  
rent  
après  
bler  
en un  
maç  
des M  
ou ve  
Ap  
fermé  
décou  
et vis  
quabl  
aux l  
lions,  
doien  
ses pa  
voul  
que le  
sant s

nt quitter la  
e que voyant  
ée et mise en-  
l juge pour la  
lue, ne fit au-  
mort, et étant  
it encore dire  
s convertir à  
la, que leur  
uloit mourir  
duré la mort  
vit qu'en vain  
ces et prières,  
fois de la di-  
osant qu'il la  
de sa cour :  
ge de toutes  
commanda  
neure, ce qui  
nent et chré-  
cente et ver-  
sement cette  
dans le mi-  
s la première  
a moresque,  
nnent en des  
terre, avec

force orangers et citronniers chargés de fruits ; mais à la seconde cour où j'entrai aussi, ce sont petites galeries soutenues par colonnes de marbre blanc, si bien et dextrement taillées et ouvragées, que les meilleurs ouvriers en admirent l'artifice ; puis à terre y a quantité de vases de marbre pleins d'eau claire et vive, où je vis des Maures se laver, pour après aller faire leur *sala* ou prière ; mais comme ils m'eurent aperçu, ils se mirent à crier et courir après moi, ce qui me fit à bon escient doubler le pas pour sortir vite de là. Je vis en un autre jardin un très-beau vivier fait de maçonnerie, où on se va baigner, et trouvai là des Mauresques qui lavaient leurs *alquisayes* ou voiles, puis se lavôient le corps.

Après je fus voir des lions qui étoient enfermés comme dans une grande mesure tout à découvert, et y montoit-on par un degré, et vis là entre autres une chose assez remarquable d'un chien qui avoit autrefois été jeté aux lions pour leur pâture ; car l'un de ces lions, et le plus ancien des autres qui lui cédoient, prit ce chien qu'on lui avoit jeté sous ses pattes comme pour le dévorer ; mais s'en voulant un peu jouer auparavant, il advint que le chien flattant le lion, comme reconnoissant sa puissance, commença à lui gratter dou-

Lions, et  
l'histoire d'un  
lion et d'un  
chien.



cement avec les dents une gale qu'il avoit sous la gorge, à quoi le lion prit un tel plaisir, que non-seulement il ne fit point de mal au chien, mais encore il le garda des autres; de sorte que lorsque je le vis avec ces lions, il y avoit déjà sept ans qu'il étoit avec eux, à ce que me dit l'esclave chrétien qui les gardoit, et me conta aussi que lorsqu'il bailloit à manger aux lions, le chien vivoit avec eux, et même leur arrachoit quelquefois la viande de la gueule: et lorsque ces lions se battoient pour la pâture, le chien faisoit ce qu'il pouvoit pour les séparer, et quand il voyoit qu'il n'en pouvoit venir à bout, par un instinct naturel il se mettoit à hurler de telle sorte, que les lions qui craignent ce cri des chiens venoient aussitôt à se séparer, et s'accordoient entre eux. Cet exemple d'animaux montre ce qu'apporte l'humilité et obéissance envers plus grand que soi, et combien le lion est noble et généreux entre les autres bêtes.

Chevaux. Au sortir du parc de ces lions, je fus voir les chevaux du roi qui étoient sous des apprentis faits à leur mode, et étoient gras et polis à merveille: c'étoient esclaves chrétiens qui les pansoient, et y avoit grande et petite écuries, le tout si bien ordonné qu'il ne se pouvoit mieux.

Ce s  
mon  
fois  
qui  
bien  
qui  
Ja  
de M  
fils a  
de G  
ayan  
très-  
com  
roi a  
une t  
envir  
avan  
grand  
de so  
lades  
car d  
se ren  
ser ot  
gens  
pour  
de viv  
cette  
deux

il avoit sous la  
 el plaisir, que  
 mal au chien,  
 ; de sorte que  
 il y avoit déjà  
 ce que me dit  
 , et me conta  
 ger aux lions,  
 me leur arra-  
 la gueule : et  
 our la pâture,  
 pour les sépa-  
 pouvoit venir  
 il se mettoit à  
 lions qui crai-  
 t aussitôt à se  
 eux. Cet exem-  
 porte l'humili-  
 rand que soi,  
 généreux entre  
 as, je fus voir  
 as des apprentis  
 et polis à mer-  
 ns qui les pan-  
 ite écuries, le  
 ouvoit mieux.

Ce sont tous chevaux barbes les plus beaux du monde. Après m'être assez promené pour cette fois par la ville, je m'en retournai à la douane, qui est le lieu où se retirent les chrétiens, à bien une lieue de l'*alcasave* ou palais royal, qui est près la Juderie.

J'appris là une histoire assez belle d'un roi de Maroc, qui ayant envoyé un jour un sien fils avec une armée pour conquérir le royaume de *Gago*, d'où vient le bon or, ce jeune prince ayant passé tous les déserts de Lybie avec une très-grande peine et fatigue de lui et des siens, comme il fut parvenu aux terres de *Gago*, ce roi averti de sa venue, lui alla au devant avec une très-forte armée de Noirs, et l'investit et environna de sorte qu'il ne pouvoit aller ni avant ni arrière, étant outre ce battu de deux grandes extrémités, de la faim et de la soif, de sorte que la plupart de ses gens étoient malades, et ne savoit que faire en telle nécessité; car demeurer là, il falloit mourir de faim, ou se rendre à son ennemi; de retourner ou passer outre, il falloit donner la bataille, et ses gens n'en pouvoient plus de foiblesse, tant pour la fatigue du chemin que pour la disette de vivres. Comme ce prince de Maroc étoit en cette perplexité dans sa tente, il arriva que deux soldats des siens jouant aux échecs en

Histoire d'un  
 fils du roi de  
 Maroc.



le ur tente, l'un d'eux se trouva fort engagé, et ne pouvoit faire aller son roi ni avant ni arrière, sur quoi son compagnon, en riant, lui dit qu'il ressembloit à leur prince, qui ne pouvoit ni avancer ni reculer sans se bien battre et se mettre en grand hasard. Comme il disoit ces paroles, il advint qu'un des favoris du prince passant d'aventure près cette tente, les entendit, et en alla aussitôt faire le discours à son maître, qui, sachant cela, envoya sur-le-champ quérir ces deux soldats qui furent fort étonnés, et les ayant enquis de diverses choses, et de ce qu'ils avoient fait et dit; enfin, se voyant pressés, il lui confessèrent la vérité, et se prosternant à terre, lui demandèrent pardon, ce que le prince leur octroya, et demanda quant et quant à celui qui avoit tenu le discours, ce qu'il lui conseilleroit de faire en telle extrémité: le soldat bien avisé répondit au prince que s'il vouloit croire son conseil, non-seulement il se sauverait et eux aussi, mais même il en rapporteroit un grand honneur, si la chose réussissoit comme il se l'étoit proposé en son esprit: le prince lui commanda de dire hardiment ce qu'il voudroit; sur quoi l'autre dit qu'il avoit ouï dire que le roi de Gago avoit une belle fille à marier, et que lui, qui étoit jeune prince à qui il falloit des femmes, de-

voit.  
lui  
pays  
seule  
riago  
et e  
cons  
cha  
effet  
amb  
cord  
trion  
son  
sens  
par  
et se  
mai  
que  
en l  
d'un  
tout  
mon  
leil  
com  
tem  
de r  
de c  
de C

a fort engagé ,  
 ni avant ni ar-  
 en riant, lui  
 , qui ne pou-  
 bien battre et  
 nme il disoit  
 les favoris du  
 ette tente, les  
 le discours à  
 envoya sur-le-  
 ui furent fort  
 verses choses,  
 it; enfin, se  
 at la vérité, et  
 andèrent par-  
 a, et demanda  
 ti tenu le dis-  
 e faire en telle  
 é répondit au  
 conseil, non-  
 k aussi, mais  
 d honneur, si  
 'étoit proposé  
 manda de dire  
 r quoi l'autre  
 de Gago avoit  
 lui, qui étoit  
 femmes, de-

voit envoyer des ambassadeurs vers ce roi pour  
 lui dénoncer qu'il n'étoit point venu dans ses  
 pays en intention de lui faire la guerre, mais  
 seulement pour avoir une sienne fille en ma-  
 riage, dont il avoit qu'il raconter les perfections  
 et excellentes qualités. Le prince trouva ce  
 conseil si bon et à propos, qu'aussitôt il dépê-  
 cha vers ce roi des ambassadeurs pour cet  
 effet, qui furent fort bien reçus suivant leur  
 ambassade, et la paix faite, le mariage fut ac-  
 cordé par ce moyen, et accompli avec force  
 triomphes à la mauresque : le prince reçut de  
 son beau-père plusieurs beaux et riches pré-  
 sens, entre autres trois boules d'or creusées  
 par dedans, et pesant toutes trois 750 livres,  
 et sont toutes trois de merveilleuse grosseur,  
 mais proportionnées, et l'une un peu moindre  
 que l'autre, et se voient encore aujourd'hui  
 en l'alcazar ou palais de Maroc, sur le faite  
 d'une haute tour, étant attachées à une barre  
 toutes trois, la plus grosse en bas, et ainsi en  
 montant, la plus petite au bout. Quand le so-  
 leil luit, on voit éclater cela de fort loin,  
 comme je remarquai en arrivant à Maroc : du  
 temps des guerres on leur a tiré force coups  
 de mousquet. Voilà ce que servit le bon conseil  
 de ce soldat : et depuis ce temps-là le royaume  
 de Gago, dont cette fille fut héritière, est de-



meuré aux rois de Maroc, qui y envoient querir leur or. Étant depuis de retour de mon voyage, comme un jour je me trouvai au dîner du défunt roi Henri-le-Grand, qui se purgeoit ce jour-là, et étoit en robe de chambre dans son cabinet, sur ce que je désirois prendre congé de sa Majesté pour m'en aller aux Indes orientales, il vint à propos, parlant du jeu des échecs, que deux des grands de sa cour avoient été deux jours et deux nuits à jouer aux échecs sans cesser, sur quoi le roi discourant de la subtilité et astuce de ce jeu, je pris la hardiesse de conter cette histoire du prince de Maroc, dont il fut fort aise, et trouva l'invention du soldat très-bonne. Enfin, tous ces Maures sont grands jours d'échecs, comme j'ai observé parmi eux; car lorsque j'allois à la Juderie, je trouvois quasi toujours ceux qui gardoient la porte jouant à ce jeu, auquel ils sont fort savants et inventifs pour être tous d'humeur mélancolique; ce qui les rend aussi fort ingénieux, et surtout amateurs de traits subtils et aigus, et de belles sentences, comme il y en eut un jour un qui, faisant bonne mine et apparence d'amitié à un autre, lui mettoit force vivres sur le tapis pour manger; mais l'autre, à qui on faisoit tant d'honneur, lui dit gentiment: Ne me donne point tant de pain, mais donne-moi

Jeu d'échecs  
entre les  
Maures.

le co  
l'affe  
mal  
Mun  
Ap  
roc,  
s'en  
ma  
gran  
quer  
tins  
aux  
qui  
à M  
jam  
nier  
Je  
allan  
lieu  
mon  
trois  
ou t  
pou  
vivre  
cûm  
mèn  
et al  
chap

envoient qu'é-  
tour de mon  
ouvai au diner  
qui se purgeoit  
chambre dans  
sirois prendre  
aller aux Indes  
ant du jeu des  
a cour avoient  
er aux échecs  
ant de la sub-  
a hardiesse de  
Maroc, dont il  
on du soldat  
es sont grands  
é parmi eux;  
, je trouvois  
ient la porte  
ort savants et  
ur mélanco-  
ngénieux, et  
s et aigus, et  
eut un jour  
pparence d'a-  
ce vivres sur  
re, à qui on  
atiment : Ne  
s donne-moi

le cœur, qui étoit à dire la bonne volonté et l'affection ; car il savoit bien qu'il lui vouloit mal en son âme. Ce trait là se dit de l'alcayde Mummin.

Après avoir séjourné quelque temps à Maroc, voyant que la caravane se préparoit pour s'en aller à Saffy, je fis mon devoir d'obtenir ma lettre de décharge du *Haquin*, qui est le grand justicier de là, pour pouvoir m'embarquer sûrement, sans que ceux de Saffy me retinssent. Je payai donc mon entrée et sortie aux *Talbes* de la douane qui gardent les portes qui est un droit que chaque chrétien arrivant à Maroc leur doit : et à la vérité on ne peut jamais avoir fait assez pour contenter cette manière de gens-là.

Je partis donc de Maroc le 22 d'octobre, et allâmes poser l'almahalle à quatre ou cinq lieues de Maroc, en une campagne le long du mont Atlas ; et étant là, nous nous en allâmes trois ou quatre de compagnie en des adouars ou tentes d'arabes à demi-lieue de l'almahalle, pour avoir de la volaille, des œufs, et autres vivres : mais comme nous y fûmes, nous aperçûmes force cavaliers courir après d'autres de même nation qui emmènoient leurs chameaux et autres bestiaux. Les femmes de ces arabes chargeoient les selles des chevaux de leurs ma-

Retour de l'auteur.

Haquin. 1

Talbes.



ris sur leurs têtes, et couroient la part où étoient ces chevaux pesants, et les maris qui étoient au travail près de là, montoient aussitôt à cheval et couroient comme tempête après leurs ennemis la lance au point, et crois qu'enfin ils recouvèrent le leur. Ces femmes nous avertissoient de nous en retourner en diligence à notre camp, de peur que ces arabes ennemis ne nous emmenassent captifs. Ce que nous fîmes voyant tant d'épouvante, de tumulte, et de cris entr'eux. Car c'est une chose étrange de ces nations, qui sont toutes d'une même loi et pays, et toutefois se font ainsi la guerre les uns aux autres.

Guerre entre Arabes.

Mais parmi cela, ils observent cette règle et discipline, que lorsque le temps vient qu'il faut ensemençer les terres, ou recueillir les grains, ils font la paix, puis recommencent de plus belle quand leurs grains sont battus, et serrés en leurs matamores, ou fossés en la campagne, où ils mettent leurs blés; puis les couvrent de planches, et après de terre par dessus en telle sorte qu'ils peuvent labourer et semer là dessus. Ils serrent ainsi leurs grains la nuit que personne ne les voit, non pas même leurs femmes ni leurs enfants: puis quand vient le temps qu'ils ont affaire de quelque quantité de blé, ou pour semer ou pour por-

ter  
gram  
sèche  
Le  
halle  
et là  
bes;  
camp  
rabes  
mand  
et ce  
raison  
ce vi  
du sc  
et pr  
cayde  
camp  
et m  
conta  
et de  
gal,  
de ce  
choses  
de les  
étoien  
avoien  
fendr  
tiens,

nt la part où  
t les maris qui  
ontoient aussi-  
tempête après  
et crois qu'en-  
femmes nous  
er en diligence  
s arabes enne-  
s. Ce que nous  
de tumulte, et  
ose étrange de  
ne même loi et  
la guerre les  
cette règle et  
ps vient qu'il  
recueillir les  
eommencent  
s sont battus,  
u fossés en la  
blés; puis les  
de terre par  
nt labourer et  
i leurs grains  
on pas même  
t puis quand  
de quelque  
ou pour por-

ter vendre à Maroc, ils en vont tirer. Ces grains se conservent fort bien en terre, et fort sèchement et long-temps.

Le 23 du mois, nous allâmes poser l'alma-halle, près le mont Atlas en une campagne rase, et là je fus chercher quelques plantes et herbes; et comme je retournois par dedans le camp, l'alcaïde *Abdasis*, chef d'une cabille d'arabes m'aperçut et m'appela à soi, me demanda quelles herbes c'étoit que je portois, et ce que j'en voulois faire; je lui en dis la raison, puis me retirai en notre tente: quand ce vint environ sur les quatre ou cinq heures du soir, étant sorti dehors pour me promener et prendre l'air frais, je rencontrai encore l'alcaïde qui étoit aussi sorti pour visiter son camp, et m'ayant appelé, me prit par la main et m'emmena promener hors des tentes, me contant plusieurs choses des guerres d'Afrique, et de la bataille de don Sebastien roi de Portugal, où lui étoit bien jeune encore, et y avoit de cela plus de 35 ans. Il me disoit entr'autres choses comme les chrétiens avoient lors résolu de les exterminer: mais qu'eux qui auparavant étoient en guerre, bien que d'une même loi, avoient fait paix ensemble pour mieux se défendre, et étoient venus au devant des chrétiens vers la ville de Tanger qui appartient aux

Histoire de la  
bataille où  
mourut Don  
Sebastien.



portugais. Que là ils se résolurent de donner la bataille à don Sébastien qui étoit accompagné d'un roi maure, proche parent des rois de Maroc, et qui se disoit être roi légitime, et que les autres avoient usurpé sur lui. Comme les deux armées étoient en bataille proches l'une de l'autre, les chrétiens ne faisoient aucune démonstration de vouloir attaquer les premiers, ains se tenoient coi; eux au contraire étoient tous en action, s'exerçoient continuellement à la lance les uns contre les autres: et voyant que les nôtres ne bougeoient, les étoient venus attaquer de furie; mais qu'ayant été maltraités du commencement, ils s'étoient mis en fuite, et les chrétiens les avoient poursuivis avec tel désordre et confusion, que pensant avoir tout gagné, les maures là-dessus se ralliant et tournant visage sur ces débandés, les avoient aisément rompus: et ainsi don Sébastien avoit perdu la bataille, où il étoit demeuré sur la place avec deux autres rois des leurs, et qu'il y eut grand nombre de prisonniers qui furent menés à Maroc. Il me disoit aussi de *Muley maluco* ou *Abdelmelech*, l'un des rois qui avoient gagné la bataille en laquelle il mourut de maladie dans sa litière après avoir donné bon ordre à tout: comme ceux qui étoient près de lui aperçurent qu'il étoit mort,

Il étoit sur la place  
avec deux autres rois  
des leurs, et qu'il y eut  
grand nombre de prison-  
niers.

Abdelmelech.

ils le cédèrent  
les isolés  
usèrent  
la main  
étoit viv  
à ce qu  
Abde  
aussi d  
lors, et  
mes et  
des sien  
dre la l  
que no  
plaisir  
c'est ma  
en drap  
comme  
comme  
sédé du  
environ  
notre M  
ries, co  
me dis  
ne se tr  
courage  
ses gen  
Pour  
et dont

t de donner  
it accompa-  
t des rois de  
légitime, et  
lui. Comme  
ille proches  
faisoient au-  
attaquer les  
eux au con-  
rgeoient con-  
re les autres :  
geoient, les  
mais qu'ayant  
ils s'étoient  
voient pour-  
que pen-  
là-dessus se  
s débandés,  
ainsi don Sé-  
il étoit de-  
tres rois des  
e de prison-  
Il me disoit  
melech, l'un  
e en laquelle  
e après avoir  
e ceux qui  
l'étoit mort,

ils le celèrent toujours de peur de décourager les soldats, qui avoient du meilleur, et même usèrent de cet artifice qu'ils lui faisoient sortir la main dehors, pour donner à entendre qu'il étoit vivant. Il avoit pourvu à cela lui-même, à ce qu'après sa mort on en fit ainsi.

Abdasis m'ayant conté tout cela, il me parla aussi de Muley Boufairs, roi de Maroc pour lors, et comme il s'amusoit trop après ses femmes et concubines, et se fioit trop à un bacha des siens nommé Ioda, et pourroit bien perdre la bataille, qu'il étoit près de donner lorsque nous partîmes de Maroc : que tout son plaisir n'étoit que *comer, couscoussou auqudm*, c'est manger d'une certaine farine accommodée en dragée; mais qu'il s'y trouveroit trompé, comme il le fut : car il perdit la bataille, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, et fut déposé du royaume, s'enfuyant au mont Atlas, environ le mois de novembre 1606, ainsi que notre Nostradamus avoit prédit en ses centurries, comme l'on m'a montré depuis. Abdasis me disoit encore là dessus que lorsque le roi ne se trouve à la bataille, les soldats perdent courage, et que quand le roi est lion ou poule, ses gens le deviennent aussi.

Pour le *Couscoussou* dont j'ai fait mention, et dont j'ai tâté assez de fois, c'est de la farine

Muley Bou-  
fairs, roi de  
Maroc.

Bon avertisse-  
ment pour  
les rois.

Couscoussou.



accommodée et arrondie en forme de dragée ou coriandre avec de l'eau dans une poêle, puis mise dans un vaisseau de terre percé à petits trous par en bas comme un crible, après cela est mis sur le pot au feu tout bouillant, et la vapeur le cuit, puis ils versent du bouillon par dessus, et mangent cela par gros morceaux comme pelotes : cela est de fort bon goût, et eugraisse et nourrit merveilleusement. J'en ai souvent mangé que les femmes maures et juives m'apprétoient. Leur blé est fort propre à cela, à cause qu'il est bien sec : le nôtre plus humide n'y seroit pas si bon, si on ne le faisoit sécher au four premièrement.

Après ces discours de l'alcaïde, nous nous retirâmes en nos tentes jusqu'au lendemain matin, que nous recommençâmes notre voyage, et nous eûmes ce jour là un très-mauvais chemin par montagnes arides et inaccessibles, sans tenir voie ni route, avec une chaleur insupportable : l'eau fraîche nous y manquoit bien. J'étois monté sur un mulet, et étois contraint de mettre pied à terre à chaque fois, ce qui m'étoit fort incommode pour avoir près de six mille écus en or sur moi, tant en lingots qu'en tybre, c. a. d. en poudre, comme il vient de Gago, et aussi en monnoie qui sont sequins de Barbarie. J'avois toutes les peines du monde à

remont  
rière  
caravan  
de cet  
quele  
parlé.  
montés  
chec  
tant to  
mains,  
étoient  
main,  
et coin  
bois de  
liers m  
min, r  
ces gen  
peine p  
J'étois  
vieille  
sant qu  
y eut l  
mais vo  
descen  
tourna  
à la plu  
pai ain  
dessein

ne de dragée  
une poêle,  
terre percé à  
crible, après  
ut bouillant,  
ent du bouil-  
par gros mor-  
de fort bon  
veilleusement.  
nmes maures  
est fort propre  
le nôtre plus  
n ne le faisoit  
e, nous nous  
endemain ma-  
tre voyage, et  
mauvais chemin  
ibles, sans te-  
ur insupporta-  
oit bien. J'é-  
s contrainst de  
, ce qui m'é-  
près de six  
lingots qu'en  
ne il vient de  
ont sequins de  
s du monde à

remonter; car il ne me falloit pas demeurer der-  
rière de peur des arabes, et de ceux de notre  
caravane même. Ayant passé tous les travaux  
de cette journée, nous vinmes poser à la Du-  
quele où sont ces matamores dont j'ai tant <sup>Duquelé.</sup>  
parlé. Là, vinrent force arabes à cheval bien  
montés avec leurs lances saluer Abdasis leur  
cheu et capitaine de leur cabille, lui appor-  
tant tous des présens, puis lui ayant baisé les  
mains, s'en retournèrent en leurs adouars qui  
étoient à deux ou trois lieues de là. Le lende-  
main, 2 octobre, nous allâmes au gîte à Saffy,  
et comme nous en approchions passant par des  
bois de genêts fort hauts, il y eut deux cava-  
liers maures qui me détournèrent du droit che-  
min, me faisant aller avec eux à travers de  
ces genêts qui étoient si hauts, qu'à grand  
peine pouvoit-on voir ceux qui étoient dedans.  
J'étois sur mon mulet, et approchant d'une  
vieille mesure ils mirent pied à terre, me di-  
sant que je descendisse aussi. Je croyois qu'il  
y eut là quelque fontaine pour se rafraichir :  
mais voyant qu'ils me vouloient seulement faire  
descendre pour m'attirer en cette mesure, je  
tournai soudain visage vers le grand chemin  
à la plus grande hâte que je pus, et m'échap-  
pai ainsi fort honnêtement de leurs mains : leur  
dessein étoit, comme je pense, de m'ôter l'or

Danger de  
l'auteur.



et l'argent que je portois, puis me couper la gorge, et me jeter là dans quelque fossé : mais j'eus une bonne inspiration sur le point que j'étois quasi prêt à descendre : et le bonheur fut encore, que le grand chemin par où passoit la cafile n'étoit guère loin de là, ce qui fut cause de me sauver plus aisément. Ma trop grande diligence, et le désir que j'avois d'avancer pour arriver des premiers à Saffy, avoient été cause de cet accident. Enfin Dieu m'ayant fait la grace d'arriver heureusement à Saffy, après m'être un peu rafraîchi là, j'avisai à mon embarquement; et fis visiter mes hardes par les talbes, en leur payant ce qui étoit de leurs droits.

Le lendemain comme je pensois m'aller embarquer, faisant porter mes hardes sur le port, les Talbes vinrent me demander la lettre et passe-port du Haquin de Maroc, et la leur ayant baillée, ils me dirent qu'elle ne valoit plus rien, attendu que Muley Boufairs de qui elle étoit, n'étoit plus roi de Maroc, et qu'il m'en falloit avoir une autre de Muley Abdalla, pour lors roy de Maroc sous son père Muley Chec qui étoit à Fez. Je fus fort affligé de ce retardement, qui me faisoit perdre la commodité d'un navire qui retournoit en France : toutefois prenant patience par force, il fallut

Muley Abdalla,  
la, roi de  
Maroc.

envoy  
notre  
fut p  
cette  
tendr  
navir  
janvie  
Ce  
dépar  
Maro  
veu  
fut v  
sible  
s'étoi  
ayan  
lui b  
der,  
repro  
son c  
a ch  
puis  
disai  
taille  
défai  
en le  
puis  
et p  
étoie

envoyer un *Trotier* ou *Messenger* à Maroc avec notre lettre, pour en avoir un autre, ce qui ne fut pas sans peine et frais. Mais le mal fut que cette lettre étant venue, il me fallut encore attendre là près de deux mois l'occasion d'un navire Hollandois qui ne devoit faire voile qu'en janvier 1607.

Ce changement de Maroc arriva depuis mon départ de la ville : car Muley Boufairs roi de Maroc, ayant perdu la bataille contre son neveu Abdalla, s'enfuit dans les montagnes, où il fut volé comme j'ai dit, et Abdalla fut roi paisible de Maroc. Depuis j'ai su que Boufairs s'étoit accordé avec son neveu : mais Abdalla ayant, durant leur paix, découvert que l'autre lui brassoit quelque trahison pour le déposséder, il le poignarda lui-même après lui avoir reproché sa perfidie. Mais après cela, Ziden son oncle, à l'aide d'un *Santon* ou *Marabou*, a chassé Abdalla, et s'est fait roi de Maroc ; puis lui-même a été chassé par le *Santon* : et disait-on qu'ils étoient prêts à se donner bataille, où depuis j'ai su que le *Santon* avoit été défait et pris par Ziden, qui l'avoit fait mourir en le faisant scier par le milieu entre deux bois, puis lui et Abdalla son neveu s'étoient accordés, et par l'accord les royaumes de Fez et Sus étoient demeurés à Abdalla, et celui de Maroc

Changement  
en Maroc.



Santons  
dangereux.

à Ziden. Pour le regard des Marabous et Santons, ils sont fort dangereux entre ces peuples là, à cause que le prétexte de dévotion et sainteté en leur loi, comme en tout autre, est un grand moyen d'attirer les peuples aux remuements d'Etat, comme il s'est vu maintes fois, et de fraîche mémoire en celui qui a fondé depuis cent ans cette dernière famille qui domine là aujourd'hui. Pour le regard de Muley Chec qui étoit à Fez, il s'en alla en Espagne, comme désirant se faire Chrétien, et de fait il livra la forte place de l'Arache entre les mains du roi d'Espagne, qui pour ce lui donnoit quelque pension, et promettoit le remettre à main armée ès royaumes de Fez et Maroc : mais ceux de Fez n'ont voulu entendre à cela, ni s'accommoder avec les Espagnols; et Abdalla son fils revint à Fez qui aussi l'en empêcha : en sorte que depuis ce Chec a été contraint d'y repasser lui-même, sans avoir gagné autre chose des Espagnols que de leur avoir mis une si bonne place entre les mains.

Saffy et sa  
description.

Mais pour revenir au séjour que je fus contraint de faire à Saffy, je m'amusai cependant à voir cette ville et les environs. C'est une petite ville située sur le bord de la mer, qui n'a point de port, mais seulement une rade et plage, et a été autrefois possédée par les Por-

tugai  
et jas  
plée  
Chrè  
serva  
riage  
mette  
et en  
tour  
ne pe  
elle p  
paren  
échar  
toute  
charg  
l'épo  
et fer  
mes  
dents  
tamb  
men  
nent  
caval  
tous  
devar  
puis  
mari  
die e

tugais : elle peut-être grande comme Corbeil , et assez bien ceinte de murailles : étant peuplée de toutes sortes de gens , Juifs , Maures et Chrétiens : et y a une douane. Etant là j'observai entr'autres choses la forme de leurs mariages qui se font avec cette cérémonie : ils mettent la mariée sur une mule bien harnachée et entourée de cerceaux , comme une cage ou tour couverte de tapis à la Turque : personne ne peut voir cette femme ainsi enfermée , mais elle peut voir les autres par quelque voile transparent. Au-dessus de cette tour y a une écharpe : ils la promènent en cet équipage par toute la ville , et font aller après force mulets chargés de bagage de ce que l'on a donné à l'épouse en mariage : puis suivent les hommes et femmes aussi sur mules et mulets. Les femmes crient fort en remuant la langue entre les dents , et les hommes aussi : parmi cela y a des tambours doubles à la Moresque. Après ce promenoir achevé ils vont dîner , puis ils reviennent à la place : et si c'est la femme de quelque cavalier ou homme de guerre , s'assemblent là tous ses amis à cheval , qui s'exercent à la lance devant la mariée , deux ou trois heures durant : puis cela fait chacun se retire. Au reste si le mari ne trouve sa femme pucelle , il la répudie et renvoie avec tout ce qu'elle a apporté ; et

Forme des  
mariages.



pour ce ils font porter les caleçons de la mariée tout teints de sang par la ville, pour témoigner qu'elle étoit vierge. Les Juifs croient et observent la même chose.

Mortuaires.

Pour ce qui est de leurs morts, ils ont des cimetières et sépultures où ils vont pleurer sur les trépassés, à savoir les femmes qui ne manquent d'y aller tous les vendredis et jours de leurs fêtes. Les Juifs font de même, comme j'ai vu en Syrie, où ils usent d'un certain vase percé par bas, et font découler leurs larmes tout droit par là sur la sépulture, qu'ils environnent de fleurs.

Je dirai encore que tous les Maures sont comme captifs et esclaves de leur roi : car ils n'oseroient, qui que ce soit, sortir du pays et du royaume sans son expresse licence et commandement, comme j'ai remarqué assez de fois à Saffy : et un jour même un jeune homme Maure s'étant jetté sans y penser dans un bateau de Chrétiens par curiosité ou pour se jouer et pêcher, le Haquin l'ayant vu, le fit prendre aussitôt par ses Sergens, puis le fit coucher par terre et bastonner cruellement.

Durant le temps que j'étois à Saffy attendant l'occasion de mon partement, je m'en allois par la campagne déserte chercher des plantes, et de très-belles fleurs pour en rapporter au roi :

j'en fis  
et aya  
pour  
semen  
de Jar  
vers la  
bord  
côte d  
qui ne  
tant b  
bonne  
pouv  
étoile  
envir  
nous  
dre,  
Ce q  
fort p  
à ten  
velle  
dont  
étoit  
avis,  
droit  
bas  
Man  
tous  
qu'il

j'en fis un grand amas que je fis bien encaisser, et ayant fait faire du biscuit par Cohin Juif pour mon matelotage, avec autres rafraichissemens de terre, enfin nous fîmes voile le 24 de Janvier 1607 et eûmes force vents contraires vers la Surlingue. Après avoir bien couru à un bord et à l'autre, nous arrivâmes enfin près la côte d'Angleterre par un temps fort nébuleux, qui nous faisoit grand tort, parce qu'ayant été tant battus de vents contraires, nous ne savions bonnement où nous demeueroit terre, pour ne pouvoir prendre hauteur ni au soleil ni aux étoiles. Mais sur cela voyant venir un navire environ de notre grandeur, qui arrivoit sur nous, nous amenâmes nos voiles pour l'attendre, lui faisant signe qu'il arrivât vers nous : Ce qu'il fit, et nous dit que la Surlingue étoit fort proche de nous, et quel vent nous avions à tenir. Nous fûmes bien joyeux de cette nouvelle, et peu après nous vîmes la Surlingue dont nous étions fort proches, mais le temps étoit fort trouble : et crois que sans ce bon avis, nous étions pour nous aller perdre tout droit sur les rochers de la Surlingue, qui sont bas et en grand nombre. Etant entrés dans la Manche, nous aperçûmes un navire qui faisoit tous ses efforts de nous atteindre, et croyant qu'il fut de Flessingue, nous nous préparâmes

Partement  
pour France.

Surlingue.



pour le recevoir : mais la nuit survenant, qui étoit fort trouble nous le perdîmes, faisant un rumb plus vers l'Est Nord-Est. Le lendemain matin nous vîmes l'île de Vic, pensant que ce fut la terre d'Angleterre : mais approchant plus près, nous la reconnûmes, et la côtoyant un peu, nous vîmes la terre d'Angleterre qui nous demeurait au Nord-Est, et fûmes poser l'ancre en une baie qui avance dans terre, et où il y a un petit bourg. Ceux du lieu nous voyant poser là, vinrent à bord de nous, et nous dirent que lorsque la mer se retireroit nous demeurerions presque à sec, et qu'il falloit mettre à la voile en diligence pour aller à un port assez près de là, à quoi ils nous aidèrent, et nous conduisirent audit port près la Poulle en une anse proche d'une tour où nous étions à l'abri. Mais la nuit venue nous eûmes bien des affaires par la plus étrange et horrible tourmente que de longtemps on eut ouï parler : de sorte que nous fûmes contraints de mettre trois et quatre ancres, et notre navire ne laissait pas pour cela de chasser toujours.

Tourmente  
horrible.

C'étoit le jour de Carême-prenant 27 Février : et de cette tourmente si fâcheuse se perdirent deux navires à l'île de Vic, l'un navire Flamand qui se fracassa, et l'autre François se voyant près d'être perdu à la côte, mit le bateau hors

pour  
navir  
de te  
teau,  
le na  
Plem  
uns d  
où il  
l'aver  
ne le  
savoi  
se vo  
que  
résol  
trouv  
fort  
au p  
il éto  
les ge  
ils le  
pour  
Ce  
accid  
truct  
long  
depu  
nous  
com

Etrange  
accident.

pour se sauver dedans, ne laissant rien dans le navire qu'un chat. Mais ces gens approchant près de terre, une vague vint qui renversa le bateau, et se perdirent tous sans aucun secours : le navire cependant s'en alla vent derrière vers Plemur, ville et port d'Angleterre : quelques-uns de la côte voyant ce navire aller vers terre où il n'y avoit point de port, coururent pour l'avertir : mais criant à haute voix et personne ne leur répondant, cela les étonna bien, et ne savoient que penser, si c'étoient larrons qui ne se vouloient connoître, ou non. Enfin voyant que le navire s'allait perdre à la côte, ils se résolurent de l'aborder, et entrant dedans n'y trouvèrent rien que ce chat, dont ils furent fort émerveillés, et menèrent ce navire poser au port pour en savoir plus amples nouvelles, il étoit chargé de bled : et après avoir su que les gens d'icelui s'étoient perdus en l'île de Vic, ils le laissèrent entre les mains de la justice pour être conservé à qui il appartiendrait.

Cette grande tourmente, cause de tous ces accidens, fut telle qu'elle fit une grande destruction et perte de peuple et de bestiaux le long de la côte d'Angleterre, comme nous sûmes depuis : et quand nous arrivâmes à la Poulle, nous aperçûmes bien la vérité de cela, et comme la mer avoit surmonté certains endroits



## La Poulle

fort avant dans la Poulle, qui est une bien belle petite ville sur le bord de la mer. Après donc avoir été quelques jours à la Poulle à nous rafraichir, et attendre le vent propre pour aller au Havre de Grâce où devoit toucher notre navire pour laisser là quelques marchandises de Barbarie. Comme le vent nous fut assez bon, nous mîmes à la voile le 16 mars, et le lendemain 17 arrivâmes heureusement sur le soir au Havre, dont je louai Dieu après tant de peines et dangers passés : et étant venu par terre à Rouen, y attendîmes hardes que le Heu amenoit, et les ayant reçues et chargées en bateau sur la rivière, je m'en vins droit à Paris, où j'arrivai le 25 de mars. De là je fus à Fontainebleau faire la révérence au roi, lui rendre compte de mon voyage, et lui porter les plantes et autres singularités que j'avois apportées, dont sa Majesté fut fort contente, m'enquérant fort curieusement de toutes choses, à quoi je lui répondis au mieux qu'il me fut possible : et m'enquérant davantage de *Muley Zidan* ce qu'il faisoit, je lui fis réponse qu'il avoit son armée en campagne dans les déserts ; et entre autres choses lui fis le conte de trois Cavaliers de *Muley Boufairs* son frère avec qui il avoit la guerre, lesquels étant venus en son Almahalle ou camp pour se rendre à lui, il leur demanda

s'ils ve  
et lui  
quitté  
fausser  
de Ma  
manda  
larron  
champ  
execu  
justic  
achev  
roi, e  
singul  
pays  
que t  
épreu  
semen  
escier

s'ils venoient le trouver de leur bonne volonté, et lui ayant répondu qu'oui, et qu'ils avoient quitté Muley Boufairs pour ce qu'on les avoit faussement accusés d'avoir volé en la Juderie de Maroc ; Zidan ayant entendu cela, leur demanda s'ils le prenoient pour un recéleur de larrons, et aussi-tôt commanda que sur-le-champ on leur coupât les têtes, ce qui fut executé, montrant en cela un grand trait de justice pour un Barbare et Mahométan. Ayant achevé ce discours et plusieurs autres au feu roi, et lui ayant présenté les plantes et autres singularités que j'avois pu recouvrer en ces pays là, et entre autres du miel blanc d'Afrique très-clair et excellent, dont sa Majesté fit épreuve sur-le-champ, et le fit serrer soigneusement, je me retirai à Paris pour penser à bon escient au voyage que je desirois faire en Orient.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.



## LIVRE IV

## DES VOYAGES

## DE JEAN MOCQUET,

EN ÉTHIOPIE, MOZAMBIQUE, GOA, ET AUTRES LIEUX  
D'AFRIQUE ET DES INDES ORIENTALES.

Comme notre désir n'est jamais pleinement satisfait en cette vie, ains va toujours croissant, et se porte à choses nouvelles à mesure que nous sommes entrés en jouissance de celles que nous souhaitions le plus; ainsi me voyant de retour de mon dernier voyage d'Afrique, se renouvela en moi l'envie de mon premier dessein, qui étoit d'aller aux Indes d'orient, dont j'avois été divertie par l'occasion que j'ai déduite au commencement de mon troisième livre: de sorte qu'ayant pris la résolution d'en venir à bout à cette fois, je pris congé du roi et de la reine en l'année 1607, et partis de Paris le 16 d'oc-

tobre p  
tugal. Je  
dans un  
un nom  
huit ou  
tin et p  
nécessai  
qui étoit  
perdre.  
peines c  
tout à c  
nous fin  
ter à no  
ville, m  
vers le c  
mente fi  
pour ga  
contrain  
bonne,  
lors le t  
pour pa  
peine d  
encor eu  
Nous  
therine,  
je mis p  
len, où  
descend

Embarque-  
ment pour le  
Portugal.

tobre pour aller en Bretagne, et de là en Portugal. Je m'embarquai donc le 25 de novembre dans un navire du port de Poligain qui étoit à un nommé Yvès Birgam, et pouvions être dix-huit ou vingt hommes en tout. Ce fut un matin et par une grande tourmente : mais il étoit nécessaire de démarrer pour sauver le navire qui étoit à la rade, bien travaillé et prêt à se perdre. Nous allâmes à bord avec toutes les peines du monde, les vagues nous couvrant tout à chaque fois : sitôt que nous y fûmes, nous fîmes voile, le vent étant bon pour porter à notre route. Ce navire devait aller à Séville, mais le bonheur voulut pour moi que vers le cap de *Pichay*, nous eûmes une tourmente furieuse, le vent étant du tout contraire pour gagner le cap de Saint-Vincent, et fûmes contraints de relâcher dans la rivière de Lisbonne, où je me désirois du tout ; car c'étoit lors le temps que la flotte des Indes s'apprétoit pour partir, et arrivant à Séville j'eusse eu la peine de retourner à Lisbonne, et peut-être encor eussé-je perdu l'occasion de mon voyage.

Nous posâmes donc les ancres à Sainte-Catherine, au dessus de Belen, le 2 décembre. Là je mis pied à terre et m'en allai coucher à Belen, où le juge de la santé sachant que j'étois descendu sans licence, me fit commandement



de me rembarquer à peine de cinquante ducats : mais pensant bien qu'il ne faisoit tout ce bruit que pour le respect de quelque petit présent : après avoir donné ordre à mon fait, je ne laissai de m'en aller à Lisbonne, où étant arrivé, je me mis en chambre locande, en attendant le temps de m'embarquer, et trouvai

Sieur Hervé. là le sieur de Hervé qui avoit été au service du roi de Maroc, et étoit grand ami de ces gentils-hommes portugais qui étoient sortis de captivité à Maroc : l'un étant fils du vice-roi des Indes orientales, Henri de Saldaigne, et l'autre frère de dom Batiste Fernand Sezar, provéador général de la maison des Indes, et son beau-frère, le comte de *Fera*, alloit pour vice-roi aux Indes. Je priai ce mien ami, le sieur Hervé, de parler à ces messieurs, ses amis, qui avoient tant de crédit, à ce que par leur moyen je pusse passer aux Indes. Pierre Sezar, frère de Batiste Fernand, lui promit de faire tout ce qu'il pourroit envers son frère, à ce qu'il priât le comte de la Fère pour moi; et ledit Hervé, pour les y obliger davantage, disoit que j'étois son frère, car ces messieurs là lui étoient grandement redevables pour les avoir fort assistés du temps de leur captivité, dont ils lui devoient encore quelque argent prêté. Ils me firent donc parler au comte de la Fère par le moyen de Ba-

Comte de la  
Fère.

tiste l'  
homme  
connoi  
dit qu  
rars a  
étoit e  
il me d  
papier  
véador  
lui ren  
passer  
gne. C  
sur-le-  
par Ba  
voya p  
More,  
Franç  
aise de  
de recl  
cence  
roi, le  
qu'il n  
sion ;  
Fère.  
d'espér  
en mo  
faire p  
demain

tiste Fernand qui lui représenta que j'étois un homme fort curieux : et lui sachant que j'avois connoissance des plantes, il en fut fort aise, et me dit qu'il en avoit quantité de bonnes et de bien rares aux Indes, qu'il avoit éprouvées lors qu'il étoit en ces pays là capitaine à Ormus. Après cela il me demanda mon nom, et l'ayant écrit sur un papier, il l'envoya par un sien écuyer au provéador de la case d'Inde, lequel l'ayant lu, le lui renvoya disant qu'un étranger ne pouvoit passer aux Indes sans la licence du roi d'Espagne. Ce que voyant le comte de la Fère, il fit sur-le-champ écrire en ma présence une lettre par Batiste Fernand, son beau-frère, et l'envoya par le même écuyer à don Cristoval de More, vice-roi de Portugal, qui manda que le François fut assis, c'est-à-dire reçu. Je fus fort aise de cette réponse, et fûmes, l'écuyer et moi, de rechef à la case d'Inde pour porter cette licence au provéador qui étoit neveu du vice-roi, lequel la voyant la retint, et dit à l'écuyer qu'il ne me pouvoit asseoir pour cette permission; mais qu'il en parleroit au comte de la Fère. Moi bien marri de cela, et quasi hors d'espérance de faire le voyage, je me retirai en mon logis pour songer à ce que j'avois à faire pour ne perdre si belle occasion. Le lendemain, allant trouver l'écuyer du comte, je



le pria de me vouloir accompagner encore comme de la part du vice-roi des Indes, son maître, ce qu'il fit volontiers, mais je ne pus encore rien obtenir pour cette fois. Je ne perdis pas courage pour cela, et le jour suivant j'allai trouver de rechef l'écuyer pour le prier encore pour cette dernière fois, et fûmes ensemble à la case d'Inde devant ce provéador, l'écuyer lui portant parole de la part du comte de la Fère, son maître. Le provéador se voyant tant importuné de celui auquel il n'osoit déplaire pour être un des premiers de Portugal et vice-roi des Indes, il me demanda mon nom, celui de mon père et de ma mère, et du lieu de ma naissance, puis me fit asseoir sur le livre, pour François naturel, fils de tel et telle, et né en tel lieu. Voilà comment enfin je fus reçu, dont je fus extrêmement joyeux, et remerciai fort l'écuyer de la peine qu'il avoit prise pour moi, lui promettant de l'assister à la mer de tout ce que je pourrois, et de ce qui seroit de ma profession, comme je fis depuis, lui étant malade. A deux ou trois jours de là je fus recevoir ma paie qui étoit de 7,500 rais (il en faut mil pour faire vingt-cinq réales) et me préparai pour m'embarquer dans la capitane où alloit le vice-roi.

Quand ce vint à l'embarquement il y eut

L'auteur reçu  
pour le voyage.

une gr  
de per  
appelo  
pour s  
qui m  
corres  
reçu,  
au nav  
pondre  
peine à  
à la le  
écrivai  
cette e  
l'appel  
Tou  
nous n  
cinq g  
l'amira  
Carme  
d'Inde  
Jérôme  
Barthé  
et deu  
quator  
rivière  
Pâques  
sud-su  
grands

une grande confusion , parmi neuf cents tant de personnes qui s'embarquoient. Les écrivains appelloient chacun par leurs nom et surnoms , pour savoir si tout étoit embarqué. Car ceux qui manquent à cela , on s'en prend à leur correspondant , tant pour l'argent qu'ils ont reçu , que pour ce qu'ils font coûter davantage au navire. Mon hôte m'avoit fait ce bien de répondre pour moi ; et afin qu'il n'eut aucune peine à mon occasion , j'étois présent et assidu à la lecture de tout l'équipage : car c'est un écrivain qui demeure à terre qui fait toute cette enquête ; et ceux qui ne comparaissent à l'appel , on s'en prend à leurs répondants.

Cérémonies  
des embarque-  
mens.

Toutes ces cérémonies étant achevées , nous nous mîmes à la voile , à savoir premièrement cinq grands navires ou carraques , qui étoient l'amirale , appelée No're-Dame du Mont-de-Carmel , l'Olivière , la Salvation , Notre-Dame d'Inde ; et la Palme ; puis cinq galions , Saint-Jérôme , le Bon-Jésus , le Saint-Esprit , Saint-Barthélemy , et Saint-Antoine : puis un caracon et deux hourques , faisant en tout la flotte quatorze vaisseaux. Nous partîmes donc de la rivière de Lisbonne le 29 mars 1608 , veille de Pâques-Fleurie , et courûmes au sud-ouest , sud-sud-ouest , et au sud. Nous eûmes de grands vents à la vue de Madère , et passant

Parlement  
de Lisbonne.



près d'icelle, le galion du Bon-Jésus nous perdit, et fit sa route tout seul jusqu'à Mozambique où il fut pris des Hollandois qui étoient là. Au reste, entre nous, c'étoit le plus grand désordre et confusion qu'on sauroit s'imaginer, à cause de la quantité de peuple de toute sorte qui y étoit, vomissant qui çà qui là, et faisant leurs ordures les uns sur les autres : on n'entendoit parmi cela que cris et gémissements de ceux qui étoient pressés de soif, de faim, de maladies, et autres incommodités, et maudissant l'heure de s'être embarqués, et leurs pères et mères mêmes qui en étoient cause : de sorte qu'il sembloit qu'ils fussent tous hors du sens, et comme désespérés parmi les chaleurs excessives dessous la ligne, et des *Abrolles*, les bonasses et calmes qui duroient long-temps, et les pluies chaudes de la côte de Guinée dont nous étions accablés à toute heure, et qui après se convertissoient en vers, si on ne séchoit vivement ce qui étoit mouillé. Pour moi cela me donnoit une merveilleuse peine voyant lors mon matelas tout mouillé, et grouillant tout de ces vers qui sautoient d'une étrange manière. Ces pluies sont si puantes qu'elles pourrissent et gâtent non pas seulement les corps, mais aussi les habits, coffres, ustensiles et autres choses. Et n'ayant plus de chemises ni

Misère sur  
mer.

d'hab  
sèche  
matel  
bien p  
doule  
mal m  
ce ne  
cheus  
les Po  
Holla  
toute  
et pu  
retréc  
mes é  
estior  
m'inc  
sortir  
coupe  
et sur  
sur le  
aux c  
voir o  
tiré c  
sang  
de m  
cela é  
autan  
étoit

d'habits secs à rechanger, j'étois contraint de sécher sur moi ce que je portois, avec mon matelas en me couchant dessus. Mais je fus bien payé de cela : car la fièvre avec une grande douleur de reins me prit de telle sorte, que le mal m'en dura quasi tout le voyage. Après cela, ce ne fut pas tout, car j'eus encore cette fâcheuse et dangereuse maladie de *lovide* que les Portugais appellent autrement *berber*, et les Hollandois *scorbut*, qui me pourrit presque toutes les gencives, qui rendoient un sang noir et putride : mes genoux en étoient tellement retrécis, que je ne pouvois étendre les jarrêts, mes cuisses et jambes noires comme membres estiomenés et gangrenés, et étois contraint de m'inciser et découper tous les jours pour faire sortir ce mauvais sang noir et pourri. Je découpois aussi mes gencives qui étoient livides et surmontant mes dents, allant chaque jour sur le bord du navire par dehors, me tenant aux cordages avec un petit miroir en main pour voir où il falloit retrancher : puis quand j'avois tiré cette chair morte et rendu beaucoup de sang noir, je me lavais la bouche et les dents de mon urine, en les frottant bien fort : mais cela étant fait, le lendemain il y en avoit tout autant et davantage quelquefois. Et le malheur étoit que je ne pouvois manger, désirant plus

Maladie de  
l'auteur.

Scorbut, les  
étranges acci-  
dens.



avaler que mâcher, pour les grandes douleurs qu'on reçoit de ce fâcheux mal. Je n'ai point trouvé de meilleur remède que d'user fort de sirop violat, et de gargarismes astringents avec bon vin rouge. Force de nos gens en mouroient tous les jours, et ne voyoit-on autre chose que jetter corps en mer, trois et quatre à la fois, et là plupart encore morts sans secours, derrière quelque coffre, les yeux et les plantes des pieds mangés des rats. On en trouvoit d'autres morts en leur lit, après avoir été saignés, et se remuant leur bras, la veine se rouvroit et leur sang venant à couler ils tomboient en rêverie de fièvre chaude, mourant ainsi sans aucun secours. Ce n'étoit que cris de grande soif et altération. Car bien souvent après avoir reçu leur règle, qui pouvoit être chopine ou environ d'eau, la mettant près d'eux pour boire ayant soif, leurs compagnons d'autour eux, et d'autres encore de plus loin, venoient dérober ce peu d'eau à ces pauvres malades endormis ou tournés de l'autre côté. Et même étant sous le tillac en lieu obscur, ils se frapportoient et battoient les uns les autres sans se voir; lorsqu'ils en surprennoient quelques-uns sur le larcin, et ainsi le plus souvent privés d'eau, et faute d'une petite goutte, ils mouroient misérablement sans qu'aucun les en voulut secourir

Soif étrange.

d'un  
au fr  
soit c  
bien  
mais  
moi :  
trop  
la po  
Ap  
coup  
comt  
lade  
que s  
que l  
ner l  
prison  
ce qu  
à-dire  
amen  
en s'e  
vire :  
la hou  
de la l  
mort  
avec g  
climat  
beurre  
embar

d'un peu, non pas le père au fils, ni le frère au frère, tant le désir de vivre en buvant pressoit chacun en son particulier. Je me trouvois bien souvent ainsi déçu et frustré de ma règle, mais je me consolais avec tant d'autres de même moi : Cela étoit cause aussi de n'oser dormir trop fort, et mettoit mon eau en lieu qu'on ne la pouvoit prendre aisément sans me toucher.

Après que nous eûmes souffert ainsi beaucoup, et que nous eûmes passé la ligne, le comte de la Fère, vice-roi, tomba aussi malade lui-même de fièvre chaude, et ne dura que six jours. Il avoit commandé auparavant que l'estringère, qui est celui qui sert à mener la grande voile par une roue, fut mené prisonnier en un des galions de Malaca, pour ce qu'il étoit *amancebado* qu'ils appellent, c'est-à-dire, qu'il avoit une concubine qu'il avoit amenée de Portugal, et cette garce étant grosse en s'embarquant avoit accouché en notre navire : la femme fut renvoyée en Portugal dans la hourque où fut ramené le corps du comte de la Fère. Ce pauvre seigneur étant donc ainsi mort en si peu de temps, j'embaumai le corps avec grande peine à cause de la chaleur de ce climat qui nous faisoit fondre comme du beurre au soleil : il étoit fort gras. Puis l'ayant embarqué, avec environ cinquante malades

Comte de la  
Fère tombe  
malade et  
meurt.



Capitaine  
Mor ou Major.

aussi qui s'en retournoient en Portugal avec grandes prières et peines, pour avoir licence du capitaine *Mor* ou *Major*. Nous appelâmes ce capitaine du vice-amiral, nommé don Cristoval de Norogne, pour commander à l'amiral, où étant le dit capitaine *Mor* nous fit à tous mille sortes de rigueurs et cruautés, tant par prisons pour son plaisir, que pour nous tirer nos ordinaires de vivres : car il se réservoir force pipes de vin, de chair et d'huile, pour vendre à Mozambique. Don Alfonse de Norogne, capitaine de notre navire sous le vice-roi quand il vivoit, se fâcha fort de ce mauvais traitement de don Cristoval, mais il mourut dans peu de jours, et son corps fut jeté en mer avec les autres.

Moussons.

Ayant passé environ huit ou dix degrés par de là la ligne, le vent nous étant toujours contraire, les pilotes tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire, ou de relâcher en Portugal, ou de passer outre, estimant qu'ils ne pourroient passer le cap de Bonne Espérance, pour être trop tard à ce faire, à cause que les *moussons* ou vents de saison étoient déjà presque passés. Après avoir bien disputé sur ce sujet, l'on retourna à l'autre bord pour aller en Portugal, et ayant couru quelque temps, le capitaine *Mor* qui avoit envie de dérober très-bien en ce

voyage  
mença  
le pil  
l'autre  
nuit,  
des fe  
fûmes  
autres  
sépar  
part,  
d'Ang  
trouv  
Antoi  
donc  
se me  
de lov  
de Bo  
traz e  
oiseau  
velour  
le bas  
aussi.  
noir,  
partie  
gnaux  
coura  
temp  
arriva

voyage, se voyant lors chef de la flotte, commença à se courroucer fort contre le maître et le pilote, avec mille injures, et fit tourner à l'autre bord pour aller aux Indes. C'étoit la nuit, et l'on fit signal aux autres vaisseaux avec des feux, qui retournèrent aussi. Mais nous ne fûmes guère ensemble et de conserve : car les autres sachant que le vice-roi étoit mort, ils se séparèrent de nous, et chacun fit sa route à part, nous demeurant seuls jusques aux îles d'*Angoche*, près la rivière de *Couana*, où nous trouvâmes deux galions des nôtres, le Saint-Antoine et le Saint Barthélemy. Nous portions donc toujours à notre route, et tous nos gens se mouroient tous les jours par ces maladies de lovende. Enfin nous approchâmes du cap de Bonne Espérance, voyant le signal des *alcatraz* et *mangues de velours*. *Alcatraz* sont petits oiseaux ainsi comme étourneaux; *mangues de velours* sont grands oiseaux comme grues, ayant le bas du ventre blanc, et le dessus du dos aussi, le bout des ailes, de la queue, et le col noir, et demeurent toujours ces oiseaux en ces parties-là à environ 80 lieues du cap. Ces signaux nous réjouirent un peu, nous donnant courage pour arriver en ce lieu si horrible et tempétueux comme nous le trouvâmes : car arrivant là nous y eûmes une tourmente la

Angoche.

Cap de Bonne  
Espérance.  
Alcatraz.Tourmente  
furieuse.



plus grande et furieuse tempête que j'eusse jamais vue, ni même que je saurois voir, comme je crois. Notre caraque étoit environ du port de deux mille tonneaux, l'un des plus beaux vaisseaux qui se fût fait en Portugal, il y avoit 30 ans à ce que disoient les portugais, et toutefois elle ne paroissoit que comme un simple bateau dans des vagues si hautes et affreuses. Nous n'avions qu'un peu de papefy de misaine au vent, et trente ou quarante mariniers et autres au gouvernail. Parmi un temps si couvert et nébuleux, nous ne pouvions venir à bout de tenir notre navire vent derrière, et étions environ cent personnes, cinquante à chaque côté à brasser, pour n'arriver vent devant, qui nous eût perdu. Les vagues étoient si fortes qu'elles passaient pardessus nous, et même pardessus la poupe, qui étoit plus de deux piques élevée sur l'eau : notre tillac étoit rempli d'eau, et ne pouvoit-on aller que pardessus les bords du navire pour aller devant arrière. Parmi ces misères et calamités, n'attendant plus qu'un dernier naufrage, nous nous remîmes du tout en la miséricorde divine, et fîmes procession générale dans le navire d'arrière en avant, priant tous Dieu dévotement qu'il lui plût nous garantir de ce péril éminent : aussi que nous ne pouvions plus résister à cause de

la foi  
même  
Mais I  
tes et  
cette  
duré :  
pas, r  
le cap  
nous a  
et de l  
il faiso  
trouv  
beauc  
eûmes  
*Baixa*  
écueil  
dange  
où ma  
navire  
lamen  
ques,  
de Go  
deux  
dans,  
vingt-  
rentes  
avec a  
terre d

la foiblesse et maladie de nos gens, et moi-même n'en pouvois plus de force de brasser. Mais Dieu par sa bonté eut pitié de nos plaintes et exauça nos prières, apaisant peu-à-peu cette grande tourmente qui nous avoit tant duré : si bien qu'ayant enfin passé ce dangereux pas, nous aperçûmes comme dans un nuage le cap des Aiguilles; ce qui nous fit juger que nous avions passé celui de Bonne Espérance : et de là nous arrivâmes à la terre de *Natal* où il faisoit trouble et quasi comme nuit. Nous y trouvâmes encore des vents qui nous donnèrent beaucoup d'ennui et de travail jour et nuit, et eûmes toutes les peines du monde à éviter les *Baixas de los Judios* ou *da Judia*, c'est-à-dire écueils de la juive, qui sont de très-mauvais et dangereux bancs au canal de la côte de *Sofala*, où maintefois se sont perdus bon nombre de navires : et où entr'autres arriva ce non moins lamentable naufrage du navire nommé S. Jacques, l'an 1585, qui allant aux Indes orientales de Goa, se vint briser en ces basses, et de deux cents cinquante personnes qui étoient dedans, ne s'en sauva que qu'environ quatre-vingt-dix, qui, par diverses troupes et en différentes manières s'échappèrent qui çà qui là avec autant ou plus d'infortunes et misères sur terre qu'ils avoient eues sur mer : quelques pè-

Cap des  
Aiguilles.

Natal.

Bancs de la  
Juive.



res jésuites et dominicains s'y perdirent, d'autres se sauvèrent. Les étranges et effroyables circonstances des accidens ont rendu ce naufrage des plus remarquables qui soit jamais arrivé en cette mer : c'est pourquoi on redoute tant ce mauvais pas de rochers et comme gros tas de pierre aiguës et piquantes de corail blanc qui sont ordinairement couverts d'eau en pleine mer, tellement qu'on ne s'en aperçoit point que quand on est dessus, et qu'on y fait bris : mais Dieu nous fit la grace de les éviter, de sorte qu'ayant pris la hauteur, et nous en voyant échappé, nous fîmes large vers Angoche où nous trouvâmes deux de nos galions comme j'ai dit, et les reconnaissant nous portâmes vers eux, et pôsâmes l'ancre à trois ou quatre lieues des îles, envoyant le bateau à terre pour savoir quelques nouvelles de Mozambique qui est à 35 lieues de là. Il vint à bord de nous un *Panguais* qui nous dit comme Mozambique avoit été battue des Hollandois qui l'avoient assiégée, et qu'il n'y avoit qu'environ quinze jours qu'ils avoient levé le siège, et avoient pris le galion du bon Jésus qu'ils avoient brûlé, et qu'ayantsu par ce galion comme nous venions, ils s'étoient retirés : car ce galion ne savoit rien de la mort du comte de la Fère, ni de la déroute de notre flotte, pour s'être séparé de nous

Hollandois à  
Mozambique.

dès l'île  
là avec  
s'en fall  
ne trou  
pilote,  
leuseme  
tourner  
vent vir  
le lende  
foibles  
c'étoit  
d'eau q  
cuidère  
dissime  
il m'en  
mains :  
je ne la  
sortir d  
sâmes  
arrivam  
et posâ  
sont à t  
tin nou  
notre a  
notre v  
nous le  
tourme  
avoit vu

dès l'île de Madère. Nous levâmes les ancres de là avec toute peine, et portant à la route, il s'en fallut bien peu que nous ne touchâmes, ne trouvant que cinq ou six brasses d'eau : le pilote, le maître, et tout le reste étoit merveilleusement étonné, ne sachant de quel côté tourner pour trouver plus de fond. Comme le vent vint à cesser, il fallût poser les ancres, et le lendemain nous eûmes bien de la peine, tout foibles et malades que nous étions, à les relever; c'étoit le 15 de septembre : mais les courants d'eau qui courent vers les îles d'Angoche nous euidèrent faire perdre, et eudurâmes un grand travail à poser et relever les ancres, dont il m'en demeura de bonnes ampoules aux mains : et quelque malade et débile que je fusse, je ne laissois de travailler de bon cœur pour sortir de ces fâcheux passages. Enfin nous posâmes et relevâmes tant les ancres que nous arrivâmes à Mozambique le 29 de septembre, et posâmes vers les îles de Saint-George qui en sont à trois ou quatre lieues : le lendemain matin nous ancrâmes près la forteressè. Depuis notre arrivée à Mozambique nous sûmes comme notre vice-amiral avoit passé incontinent après nous le cap de Bonne-Espérance, quand la tourmente fut un peu apaisée, et comme il avoit vu un monstre marin passant le long du

Arrivée à  
Mozambique.

Monstre  
marin.



navire, qui étoit d'une forme étrange, et d'une émerveillable grandeur : il souffloit et ronfloit avec grand bruit, et tenoit son corps en rond ainsi qu'une colonne, et portant une rondache devant sa tête, et une selle sur son dos : comme il passa près du navire il fit un si horrible bruit qu'ils pensoient être tous perdus : mais enfin il les laissa, et ne le virent plus.

Étant donc arrivés à Mozambique, qui est en la Basse-Éthiopie, nous fûmes bien étonnés de n'y trouver rien de quoi manger, étant avec cela assez atténués de la fatigue de la mer. Nous descendîmes à terre après avoir bien amarré les navires de Saint-Barthélemy, Saint-Antoine, Saint-Jérôme, et le nôtre, qui étoit l'amirale. Ils furent là cinq mois entiers à hiverner, attendant la mousson des vents propres pour aller à Goa. Nous endurâmes là beaucoup ; car, comme j'ai dit, nous ne pouvions trouver de quoi vivre ni pour or ni pour argent, n'y ayant point de pain. L'on mit tous les malades dans des paillotes de palme, tant dans la forteresse qu'en la ville qui est environ de deux cents maisons : mais il s'en mouroit dix et quinze par jour, et en demeura là plus de 755 enterrés, à ce que me dit le chapelain de notre navire qui en tenoit la liste.

Pour moi, je descendis aussi à terre, ne pou-

Nombre de  
morts.

vant qu'a  
mal de  
et allois  
de l'arge  
ques pet  
vendoien  
mil cuite  
cates. J'a  
selin (pet  
huile) q  
retirai se  
un peu,  
vois en l  
jamais c  
dois auss  
baillioen  
pouvois  
un méch  
bonne s  
dit la C  
source c  
que rien  
Après  
puis le l  
chant q  
que les  
sons : et  
qui me

vant quasi cheminer qu'à grande peine pour ce mal de lovende qui m'accueilloit les jambes, et allois par les rues cherchant à manger pour de l'argent, mais je ne trouvois rien que quelques petits poissons frits, que ces Éthiopiennes vendoient par la rue, avec quelques galettes de mil cuites sur les charbons, qu'ils appellent *mocates*. J'achetai de ce poisson frit en l'huile de *gerselin* (petite semence comme navette dont ils font huile) qui est de très-mauvais goût, puis me retirai seul en une vieille mesure pour festiner un peu, me reconfortant du mieux que je pouvois en la grâce de mon Dieu, qui ne délaisse jamais ceux qui s'assurent en lui. Je demandois aussi un peu d'eau à ces femmes qui m'en bailloient, mais elle étoit si salée que je n'en pouvois boire; car elles l'avoient été puiser en un méchant puits qui étoit près de là : mais la bonne s'alloit quérir en terre ferme en un lieu dit la Cabassière. Il y avoit bien une petite source dans les palmars, mais c'étoit si peu que rien.

Après cela je retournai à bord du navire, puis le lendemain je redescendis en terre, cherchant quelque paillote à me mettre, pour ce que les Hollandois avoient brûlé toutes les maisons : et de bonne fortune je trouvai un soldat qui me fit ce bien de me retirer dans la for-

Mocates.



teresse en son logis, avec toutes mes hardes. Mais après avoir été là quelques jours à me purger et traiter de ma maladie de lovende, voici les gens du capitaine Mor qui me viennent appeler et faire commandement de les suivre pour aller parler à leur maître le général. Je les suivis avec grande peine, à cause de ma maladie, et eux me hâtoient fort d'aller : ce que je faisois du mieux que je pouvois par ces sablons vers la côte de la mer. Ils me firent enfin charger sur le cou d'un Éthiopien pour me porter en son *almadie*, qui est une sorte de bateau du pays, fait du creux d'un arbre. Cette *almadie* étoit presque à sec, et falloit attendre la marée pour la relever. Ils me jetèrent là dedans comme une pièce de bois, sans aucune pitié : et y eut un de ces sergents qui s'embarqua avec moi. La marée venue, il fit voguer ces Noirs pour me mener à bord du vice-amiral Saint-Jérôme ; j'attendis long-temps dans cette *almadie* durant les plus grandes ardeurs du soleil en plein midi, et pensai y mourir de chaud et de soif, et achetai une *lagne* ou coque de palme de ces Éthiopiens pour en boire l'eau, en baillant la moitié à celui qui me menoit prisonnier. Quand je fus arrivé à bord du navire, il me mit entre les mains du *mérigne* ou sergent du navire, qui lui demanda

Prison de  
l'auteur et sa  
misère.

aussitôt  
par les  
répond  
rigne ou  
tout de  
deux b  
quelque  
oreiller  
dai une  
Je fus e  
tobre ju  
Étant  
ron sur  
juge de  
bord m  
j'étois,  
Indes ;  
soient a  
j'étois,  
vice du  
avoient  
vis et as  
obligés  
race de  
connoiss  
de ma p  
mander  
et que j

aussitôt comment il entendoit que je fusse pris, par les pieds ou par le cou, et l'autre lui ayant répondu que ce devoit être par le cou, le mé- rigne ouvrant les seps, me fit coucher en bas tout de mon long, et me renferma le cou entre deux bois : mais me voyant malade, il eut quelque compassion, et me donna un petit oreiller pour mettre sous ma tête. Je deman- dai une fois de l'eau à boire, mais pour néant. Je fus en cette misérable façon depuis le 7 oc- tobre jusqu'au 28 que l'on m'en tira.

Étant donc ainsi pris et enfermé, voici envi- ron sur les quatre heures du soir l'*oydor* ou juge de l'armée avec l'écrivain qui vinrent à bord me demander mon nom, qui et d'où j'étois, et qui m'avoit baillé licence d'aller aux Indes; ils le savoient fort bien, mais ils fai- soient ainsi les ignorans; car ils savoient qui j'étois, et comme je m'étois embarqué au ser- vice du comte de *Fère*, et même eux quand ils avoient été malades au navire, je les avois ser- vis et assistés, dont ils s'étoient alors dits fort obligés à moi : mais ces Portugais, la plupart race de juifs, sont de ce naturel malin et mé- connoissant. Quand ils m'eurent bien enquis de ma personne, et écrit le tout, ils me de- mandèrent où étoit mon coffre et mes hardes, et que je leur en baillasse la clé : c'étoit pour

Naturel du  
Portugais.



me prendre et voler si peu que j'avois d'argent et autres besognes.

Ils avoient pris auparavant un certain Jean-Baptiste, génevois, qui avoit été secrétaire du vice-roi défunt, et l'avoient fort enquis, lui disant qu'il avoit des papiers et mémoires contre l'état des Indes. Le capitaine Mor l'avoit trompé; car il l'avoit fait descendre à terre du pan-gais où il s'étoit embarqué avec don Louis Alves, frère du comte de la Fère, désirant aller avec lui à la conquête vers Couama. Ce don Louis menoit deux ou trois cents hommes pour aider au Monomotapa l'un des rois d'Éthiopie basse, contre un autre roi sien voisin qui lui faisoit la guerre fort cruelle, et ledit Monomotapa promettoit aux Portugais de leur donner toute la conquête qu'ils pourroient faire sur son ennemi. Comme donc Jean-Baptiste fut descendu en terre sur la foi du capitaine Mor, qui promettoit qu'il ne lui seroit fait aucun déplaisir, il fut aussitôt envoyé prisonnier dans la vice-amirale par son commandement; et incontinent après je fus aussi pris moi-même de la façon que j'ai dit, et trouvai ledit Jean-Baptiste prisonnier sous le tillac du navire, n'ayant encore les fers aux pieds. Il fut étonné de me voir là attaché de la façon que j'étois, et tâchoit de me consoler du mieux qu'il pouvoit,

Voyage en  
Couama.

Jean Baptiste  
pris.

à ce que  
tout me  
le cou;  
cives et  
plus; ca  
fois à b  
vois pas  
où on m  
que deu  
m'en fu  
mérigne  
sons s'il  
comme  
hors, qu  
mandant  
qui veut  
dire du  
core mor  
que j'en  
Le soir  
dit Jean-  
envoya f  
mettre le  
fermés a  
fond du  
l'écouill  
audit cap  
entiers sa

à ce que je prisse cette affliction en patience. Mais tout mon mal n'étoit pas à être ainsi pris par le cou ; la faim, la soif et la maladie de genives et de lovende me tourmentoient bien plus ; car ils ne me vouloient pas bailler une fois à boire seulement : et de malheur je n'avois pas pris de l'argent sur moi, ne sachant où on me vouloit mener, et n'avois pour tout que deux réales en ma bourse, dont encore il m'en fut dérobé une, et de l'autre je pria le meringe de m'en acheter quelques petits poissons s'il en passoit le long du bord du navire, comme il y avoit des Noirs venus de pêcher dehors, qui ordinairement passaient par là demandant en leur langage si l'on vouloit *somba*, qui veut dire du poisson, et *macacoua*, c'est-à-dire du poisson desséché au soleil. J'avois encore mon étui et une bague d'or en mon doigt que j'engageai pour vivre.

Le soir, étant venu après l'enquête faite du dit Jean-Baptiste et de moi, le capitaine Mor envoya force soldats pour nous garder, et fit mettre les fers aux pieds audit Jean-Baptiste, fermés avec un cademat, puis le fit mettre au fond du navire sur le l'astre d'icelui, et fermer l'écoutille sur lui, dont les clés furent portées audit capitaine, et demeura ainsi cinq jours entiers sans lui vouloir quasi bailler rien à man-



Don Louis  
d'Alves.

ger. Pour moi, le mérigne sur le soir me tira les seps du cou et me mit les fers aux pieds, et me couchai sur un coffre dans sa petite chambre. Pour le regard de don Louis d'Alves, frère du feu comte de la Fère, quand il vit que le capitaine Mor avoit fait ce mauvais tour au secrétaire, de lui fausser ainsi sa foi, il en fut fort en colère, outre qu'il étoit déjà mal avec ce capitaine, et s'étoient voulu battre ensemble sur un différend pour le matelotage du comte de la Fère, qui étoit bien de dix mille ducats, de vivres, tant chairs, biscuit, vins, huiles, qu'autres rafraichissements de marine : et ce capitaine, auparavant vice-amiral, et depuis le décès du comte amiral lui-même, avoit pris et mangé lui et les siens une bonne partie de cela, puis porté le reste à terre, partie pour en vivre, partie pour vendre à Mozambique, comme il fit. Mais don Louis voyant qu'il ne pouvoit tirer autre raison ni restitution de ce méchant homme, il s'embarqua pour aller en son voyage de Couama à la conquête de l'or que tenoit ce roi ennemi du Monomotapa : et le capitaine Mor croyant que don Louis en mettant à la voile devoit aborder le navire où nous étions prisonniers, envoya force soldats et canonniers avec charge de tirer et faire couler à fond le pangais de don

Louis.  
loir ye  
ayant  
mit co  
navire  
leurs p  
fûtes av  
les uns  
d'autre  
pour ce  
gens, c  
Louis,  
fond, s  
Portugu  
route s  
envoya  
le faisai  
et lui ce  
et qu'il  
nonnier  
point d  
qu'il se  
offensé  
pas sur  
Cela  
voya le  
un de se  
le tillac,

Louis, s'il faisoit le moindre semblant de vouloir venir à bord. Un matin donc, don Louis ayant fait mettre ses pangaïs à la voile, il se mit comme en devoir de venir aborder notre navire, sur quoi les canonniers braquèrent leurs pièces, et les soldats se tenoient tous affûtés avec leurs mousquets faisant bonne mine : les uns disoient : tirons avant qu'il soit à bord, d'autres disoient qu'ils ne vouloient pas tirer, pour ce que ceux du pangaïs étoient de leurs gens, et de leurs parens même. Enfin, don Louis, soit qu'il eût peur qu'on ne le mit à fond, soit qu'il ne se fiât point trop à la foi des Portugais ses compatriotes, il porta droit à sa route sans s'arrêter là, et aussitôt le capitaine envoya quérir le contestable maître canonnier, le faisant mettre en prison les fers aux pieds, et lui commandant de songer à sa conscience, et qu'il l'alloit faire pendre. Mais ce maître canonnier, assez bon compagnon, ne s'étonna point de ces menaces, lui disant hardiment qu'il se confessât lui-même, et qu'il avoit plus offensé que lui qui avoit bien fait de ne tirer pas sur don Louis.

Cela s'étant ainsi passé, ce Capitaine m'envoya le lendemain au soir tirer des fers par un de ses gens, qui me laissa prisonnier sous le tillac, avec six soldats de garde qui m'accom-



pagnoient partout, de peur qu'allant uriner, ou sur le bord je ne me jettasse en mer pour me sauver. Quand je me vis un peu plus libre, j'assistai le Secrétaire Jean-Baptiste d'un peu de biscuit en morceaux; tout noir, gâté et pourri qu'il étoit, encore avions-nous bien du mal à en avoir. Je levois au mieux que je pouvois la couverture du lieu où il étoit enfermé, et lui passois de petits morceaux par une petite fente, ce qui lui aida bien. Mais comme Dieu n'abandonne jamais les siens en leur affliction, ledit Baptiste me dit en latin, que bien que mal, qu'il avoit trouvé moyen d'ouvrir le cadenas de ses fers et de les défaire, et avoit fait quant et quant rencontre d'une pipe de vin, mais qu'il ne pouvoit avoir d'icelui sans une pompe de fer blanc, en mettant un bâton dedans avec une étoupe au bout, comme une éponge, pour attirer ainsi le vin. Je découvris cette affaire au Merigne ou Sergent qui nous tenoit, lequel fut bien aise d'en avoir sa part, et n'en dire mot, me trouvant une bourrache de euir que je baillai audit Baptiste sur le soir quand les soldats s'amusoient à s'ébattre en haut, avant que la lampe fut allumée. Ce vin nous aida bien, et crois que sans cela il m'étoit presque impossible de subsister davantage: car je remouillois en cachette un petit de bis-

cuil d  
cœur.

Env  
d'Alves  
de des  
avec m  
moi je  
je me p  
et ven  
fortune  
pleine  
au Mer  
J'usai  
un peu  
je m'ap  
et que  
ce qui  
je me  
usant a  
nois de  
trouvai  
Ayant  
cette fa  
assez ta  
pris l'oc  
avoit en  
voit de  
secours

cuit dans ce vin, qui me confortoit tout le cœur.

Environ cinq jours après, comme Don Louis d'Alves fut parti, l'on fit retirer Jean-Baptiste de dessous l'écoutille, et fut laissé sous le tillac avec moi, mais toujours les fers aux pieds, où moi je n'avois plus ni ceps, ni fers. Or comme je me promenois un jour sous ce tillac, allant et venant d'avant arrière, je trouvai de bonne fortune sous un canon une bouteille de grès pleine de sirop violat, ce que je communiquai au Merigne qui la prit et serra pour nous deux. J'usai de ce sirop tant à boire qu'à remouiller un peu de biscuit dedans; et dans peu de jours je m'aperçus que mes gencives se portoient bien, et que mes jambes commençoient à s'étendre: ce qui me réjouit grandement, et fis tant que je me portai bien du tout de ma maladie, usant aussi de quelques remèdes que je prenois dans la caisse des médicaments que je trouvai un jour toute ouverte sous le tillac.

Ayant demeuré environ vingt-deux jours en cette façon, le Capitaine du navire un soir assez tard vint à bord du vaisseau, et lors je pris l'occasion de lui parler pour savoir ce qu'il avoit envie de faire de moi, et de quoi lui servoit de me laisser ainsi languir sans vivres ni secours aucun que de Dieu seul qui m'aidoit.

Rencontres  
heureuses des  
prisonniers.



Délivrance de  
l'auteur.

Il me fit réponse que je descendrois avec lui à terre pour aller parler au Capitaine Mor, comme il advint : car le 28 du mois, jour de Saint-Simon Saint-Jude, nous fûmes ensemble à environ une heure de nuit pour voir ce Capitaine Mor, lequel me demanda pour-quoi j'étois venu, et lui ayant répondu que l'autre m'avoit amené parler à lui, il me dit que j'attendisse jusqu'au lendemain, et commanda à ce Capitaine de m'emmener en son logis, comme il fit et me donna à souper un peu de biscuit trempé en l'eau, puis couchai à terre sur une estère. La maison étoit assez mal couverte, et n'avois rien pour me bien couvrir. Toute-fois je passai cette nuit au mieux que je pus, attendant en grand désir le lendemain comme jour de ma délivrance. Ce Capitaine avoit un frère qui étoit celui qui m'avoit tiré de la forteresse pour me mener prisonnier au navire : celui-ci dit à son frère que Dieu avoit fait un miracle en moi, qui ayant été mené bien malade dans le vaisseau, en sortis bien sain : mais je disois en moi-même que ce bien ne m'étoit arrivé par le secours de lui méchant et ingrat qu'il étoit, qui ne m'avait voulu faire donner une seule fois d'eau en ma plus grande nécessité, et que Dieu seul m'avoit immédiatement assisté et secouru au besoin : et

Ingratitude  
portugaise.

cepend  
vie, con  
Capitain  
dans no  
ce frère  
je lui de  
mais il  
demain  
au logis  
la salle  
cents m  
à la port  
avec un  
façon as  
mauvais  
Il me d  
quelle p  
pour m  
ses gens  
Puis m  
Indes, c  
chaque  
et me de  
sis répor  
demanda  
guérir le  
un Juif  
question

cependant lorsque le Vice-Roi étoit encore en vie, comme il faisoit de grandes bonasses, ce Capitaine Mor avec son frère venoient souvent dans notre vaisseau pour voir le Vice-Roi : et ce frère ayant mal à une main qu'il avoit blessée, je lui donnois volontiers des remèdes et à boire, mais il me le reconnut fort mal depuis. Le lendemain donc venu, notre Capitaine me mena au logis du Capitaine Mor, et l'attendîmes en la salle des armes où il y avoit de quatre à cinq cents mousquets tous arrangés, et une sentinelle à la porte. Après cela il sortit de sa chambre avec une robe courte à la Juive : il avoit une façon assez furieuse et barbare, et une très-mauvaise mine, les yeux louches et de travers. Il me demanda mon nom, qui j'étois, et de quelle profession : ce qu'il savoit très-bien pour m'avoir vu presque tous les jours traiter ses gens et par son commandement encore. Puis m'enquit si j'avois licence de passer aux Indes, et où elle étoit : lui ayant répondu à chaque point, il me montra une racine verte, et me demanda comment elle s'appeloit, je lui fis réponse que cela ressembloit au Turbit : et Turbit. demandant que c'étoit que Turbit, il envoya quérir le chirurgien major de l'armée qui étoit un Juif couvert, auquel ayant fait la même question, cet hypocrite lui dit que c'étoit une



gomme : mais moi qui connoissois cela mieux que lui , lui dis qu'il ne s'entendoit pas bien aux drogues , et que s'il eût dit *Turpiti gommosi* , c'est-à-dire racine gommeuse , il eût eu raison , mais qu'il étoit faux que ce fut gomme : le chirurgien tout étonné ne sut que dire à cela. Sur quoi le Capitaine Mor retourna à me demander ma licence , et moi qui n'entendois point toutes ces cérémonies et finesses Juives , je lui répondis que je l'avois laissée au Provéador de la case d'Inde qui la gardoit pour sa décharge si besoin en étoit. Après cela il m'enquit de ce que j'avois en mon coffre , et je lui dis que c'étoient quelques hardes , livres , argent , et drogues ; mais ces méchans là m'avoient déjà tout pris. Puis il me demanda si je connoissois personne à Mozambique , et lui dis que non : et continuant à me dire comment il se pourroit fier de moi , que je ne m'en allasse point de là sans sa licence , je lui dis là dessus que je n'y savois autre meilleur remède , sinon de me tenir en sa maison ou ailleurs en bonne garde : et m'ayant encore demandé s'il se pouvoit fier sur ma foi , et répondu que oui , il me dit : Allez je me fie sur votre parole , que vous ne vous en irez de cette île sans ma permission : et sur ce me donna un mot de sa main pour retirer mon coffre du Greffier et du Juge Oi-

dor qu  
d'argen  
comme  
eux fai  
Mor m  
paie qu  
dit que  
chez le  
faire ba  
me ret  
m'avoie  
palme  
gent q  
prison.  
dant m  
mais co  
fait que  
d'eux ,  
doit me  
bailloit  
du mil  
n'en av  
tite gal  
Au m  
canaille  
méchanc  
de ces p  
saient l

dor qui le tenaient. Mais je n'y trouvai plus d'argent dedans, ni plusieurs hardes aussi, et comme je les demandois, c'étoit pour néant, eux faisant les ignorans de tout. Le Capitaine Mor me demanda encore si j'avois reçu ma paie qui étoit de mil reis par mois, et lui ayant dit que non, il envoya un sien page avec moi chez le payeur des gens de guerre, pour me faire bailler ce qui m'appartenoit. Après cela je me retirai en la forteresse avec les soldats qui m'avoient fait faire une petite choupanne de palme joignant leur habitation, et ce de l'argent que je leur avois prêté avant qu'aller en prison. Je logeai là quelque temps en attendant mieux, et faisois mon ordinaire avec eux : mais comme ils étoient affamés, ayant plutôt fait que je n'avois commencé, je me séparai d'eux, et pris une Ethiopienne qui accommodoit mon vivre pour un tant par mois. Elle me bailloit un peu de riz bouilli avec de l'eau et du mil, et quelque poisson. Car de pain nous n'en avions point du tout, sinon quelque petite galette de mil.

Mil reis valent 25 réaux.

Au reste, j'étais en grand peine parmi cette canaille débordée à toutes sortes de vices et de méchancetés. Car après avoir fait à leur plaisir de ces pauvres éthiopiennes, ils leur remplissaient la nature d'arène et de poussière, avec

Soldats portugais débordés.



mille autres vilenies et saletés, que j'entendois de ma paillote. Ils me vouloient à toute force rendre participant de ces débauches avec eux; mais je m'en défendois toujours et leur fermois ma porte, me tenant tout seul en ma paillote, avec mon Malabare indien qui me servait, et qui enfin me déroba mon argent, et s'enfuit en la terre-ferme de Mozambique, sans que je le pusse jamais attraper.

Après toutes ces peines, me promenant un jour par l'île, je fus visiter un gentilhomme portugais de ma connaissance, et logé dans l'horto ou jardin de Francisque Mendy, juge des orphelins. Ces deux m'offraient une place pour faire une place pour faire une paillote de palme; ce que j'acceptai volontiers, baillant de l'argent à un de leurs esclaves pour cela, puis m'y allai loger, et sortis enfin de la compagnie de ces méchans soldats. Il est vrai qu'en ce jardin les lézards et serpens venoient jusque sous le chevet de mon lit: ce qui m'incommodoit fort, avec les fourmis qui sont là en grande quantité; mais je portois tout en patience. Ce seigneur Francisque Mendy retiroit en ce jardin ses esclaves, et m'envoyoit tous les jours force présens; il avait grande envie de m'arrêter là, me promettant de me donner une sienne nièce en mariage,

Lézards et  
fourmis.

filles du  
mais je  
ains de  
Orienta  
mon or  
diner et  
lieue de  
qu'elle  
eau, e  
sur une  
encore  
cette bo  
n'avois  
mon or  
tience q  
Elle avo  
voient t  
plaignoi  
qu'elle m  
ils étoie  
voyoit a  
coua, É  
dinaire.  
sirant m  
à enten  
et que j  
ner, ce  
m'ayant

filles du Capitaine de Couama, d'où vient l'or; mais je n'avais aucune envie de demeurer là, mais de poursuivre mon voyage aux Indes Orientales. Or, mon Éthiopienne qui faisoit mon ordinaire, m'envoyait tous les jours mon diner et mon souper, de presque un quart de lieue de là, par une petite Éthiopienne. Ce qu'elle m'envoyait étoit un peu de riz cuit en eau, et quelque tronçon de petit poisson, sur une galette de mil assez mal cuite; mais encore étois-je bien heureux d'avoir cela de cette bonne femme, qui, lors même que je n'avois point d'argent, ne laissoit de m'envoyer mon ordinaire, disant qu'elle auroit bien patience que j'en eusse reçu de quelque part. Elle avoit aussi quitté tous les autres qui l'avoient trompée, leur baillant à crédit, et se plaignoit à moi de leur mauvaise foi, disant qu'elle ne les pouvoit jamais contenter, tant ils étoient gourmands et affamés. Elle m'envoyoit aussi quelquefois une grande fille *Maccoua*, Éthiopienne, pour m'apporter mon ordinaire. Cette jeune noire étant grosse, et désirant manger d'un *Cange*, elle donna un jour à entendre à sa maîtresse que j'étois malade, et que je désirais un cange pour mon déjeuner, ce que l'autre m'envoya promptement, m'ayant fait accommoder ce cange, qui est du

Vivre de  
l'auteur.

Cange, sorte  
de manger.



riz pilé et bouilli avec de l'eau , de la consistance de bouillie claire. Je fus étonné qu'un matin cette Noire m'apporta ce cange en me disant que sa maitresse me l'envoyait pour savoir si je trouverois cette façon de bouillie bonne ; mais après en avoir tâté un peu , je lui rendis le reste , dont elle fut contente pour l'envie qu'elle avoit de s'en bien rassasier. Mais cependant comme j'attendais mon diner à l'accoutumée , personne ne vint ce jour-là , dont je fus étonné, les jours étant lors si longs et la faim me tourmentant fort. Le lendemain je fus pour savoir la cause de ce retardement , et trouvai la Noire accouchée , et sa maitresse se fâcha fort contr'elle de lui avoir donné faux à entendre , et que j'eusse ainsi été trompé ; mais je raccommoiai toute cette affaire. Toutefois elle ne m'envoya plus depuis cette Noire pour m'apporter rien. J'ai bien voulu faire ce petit conte pour montrer que partout et en tous lieux les femmes grosses ont les mêmes désirs et mêmes finesses.

Après avoir souffert beaucoup en ce lieu-là , étant prêts à nous embarquer , je fus à terre-ferme de la Cabassière pour quérir un baril d'eau , et chercher une racine appelée par les portugais *Pau d'antac*. C'est une plante qui va rampant par terre , et ressemble fort à l'aristo-

Pau d'antac,  
bois contre le  
mal d'antac.

loche l  
gues ,  
veilleus  
die app  
faire av  
qui pu  
On pre  
claire l  
fait telle  
Elle est  
et odeur  
avec tro  
emplir  
dans les  
avec eu  
de fruit  
entrâme  
campag  
dant le  
des cor  
des pier  
aperçoi  
font jou  
unes co  
épouvan  
du feu  
soient c  
rien. Il

loche longue , portant de petites poires longues , vertes et tendres. La racine a une merveilleuse vertu pour guérir une certaine maladie appelée Antac , que l'on prend ayant affaire avec les Noires , et n'y a autre remède qui puisse exempter de la mort que celui-là. On prend de cette racine broyée avec de l'eau claire le poids d'un écu ou environ , et cela fait tellement suer le patient qu'il en est guéri. Elle est un peu amère , et toutefois d'un goût et odeur assez douce et agréable. Je fis marché avec trois ou quatre de ces noirs pour m'en emplier un petit sac , et me menèrent avec eux dans les bois pour la chercher. Allant ainsi avec eux , je trouvai mille sortes de plantes et de fruits à moi du tout inconnus. Puis nous entrâmes au sortir de ces bois en une petite campagne où nous trouvâmes des Noires gardant le mil de peur des éléphants , et mettent des cordes tendues tout le long de ce mil , avec des pierres qui y pendent : puis quand elles aperçoivent les éléphants s'approcher , elles font jouer ces pierres qui font un bruit les unes contre les autres , de telle sorte que cela épouvante ces animaux ; la nuit ils font aussi du feu que ces bêtes craignent fort. S'ils n'usoient de cet artifice , ils ne recueilleroient rien. Ils font une petite loge au faite d'une

Moyen de  
chasser les  
éléphants.



Sura, breuvage.

Cabassière.

butte, et là font la garde les uns après les autres. Ayant vu cela, nous nous retirâmes à l'habitation où l'on m'avoit apprêté à diner. Là je fis boire mes mariniers de telle sorte que peu s'en fallut qu'ils ne renversassent notre almadie ou bateau. Ce breuvage était du sura, qui est du vin fait de palmes; et fus étonné de voir ces Éthiopiens si étourdis, qu'ils ne pouvaient quasi gouverner ni mettre la voile au vent, et cependant l'almadie se remplissait toute d'eau; et y eut une des femmes de ces Noirs qui tomba dans la mer; mais je la repêchai vivement; autrement elle était noyée. Ces gens ne s'entendaient pas les uns les autres, tant ils étoient ivres de ce vin. Mais le bonheur voulut pour moi que le Mocadon, qui est celui qui gouvernait, n'étoit pas si pris que les autres, et sans cela je n'en serais pas sorti à si bon marché. On tenoit pour une chose étrange, comment nous pûmes passer de la grande Cabassière à la petite, où il y a mille filets, arbres et branches fichées le long de la côte pour prendre du poisson. Ayant donc plus heureusement que sagement passé jusqu'à la petite Cabassière qu'ils appellent, nous descendîmes à terre pour prendre de l'eau; mais il n'y a qu'un grand puits où il n'y en a pas beaucoup. Les mari-

niers  
d'eau  
le soir  
couché  
d'une  
pas no  
tourne  
vent et  
pieds.  
cher à  
teau  
durai  
étoit a  
traverse  
partir  
pouvoi  
nuitée.  
allâmes  
cuidam  
tis à gr  
d'arrive  
étant, j  
dextérit  
vaient  
presque  
fait por  
m'appre  
Pend

après les autres  
retirâmes à  
été à diner.  
elle sorte que  
assent notre  
tait du sura,  
fus étonné  
s, qu'ils ne  
entre la voile  
remplissaient  
nmes de ces  
ais je la re-  
était noyée.  
uns les au-  
in. Mais le  
ocadon, qui  
pas si pris  
en serais pas  
it pour une  
ûmes passer  
e, où il y a  
chées le long  
n. *quoi, quel*  
at que sage-  
asierre qu'ils  
terre pour  
u'un grand  
Les mari-

niers du navire étaient là faisant provision d'eau, de sorte que je n'en pus avoir que sur le soir. La nuit étant arrivée, et ne sachant où coucher, ces Éthiopiens m'emmenèrent à plus d'une lieue et demie delà; mais on ne voulut pas nous recevoir, dont il fallut nous en retourner au port par un très-mauvais temps de vent et de pluie, et ne voyais pas presque à mes pieds. Enfin, étant arrivé au port, je fus coucher à l'almadié, me couvrant de mon manteau, et appuyé sur un baril d'eau, où j'endurai la pluie toute la nuit, et cette pluie étoit assez froide. Le lendemain matin, tout traversé que j'étois, j'eus mille peines à faire partir mes mariniers Éthiopiens, qui ne se pouvoient quasi dégourdir de cette mauvaise nuitée. Nous mimés donc la voile au vent, et allâmes donner sur des bancs, d'où nous ne cuidâmes jamais échapper. Enfin en étant sortis à grand peine, ce nous fut une belle grâce d'arriver près la chapelle du Boulevard, où étant, je promis bien de ne me fier jamais à la dextérité de telle sorte de mariniers qui m'avaient fait courir le plus grand hazard que presque j'eusse eu en tout le voyage. Ayant fait porter mon baril d'eau en ma paillote, je m'apprêtai pour l'embarquement de Goa. Pendant que j'étais là, il y vint le fils d'un



Prince blanc  
fils de noirs.

roi Éthiopien de bien loin en terre ferme pour voir ceux qu'il disoit être ses parens. Car il étoit fils d'un Noir et d'une Noire, et néanmoins étoit blanc et blond. Il amena avec soi un sien frère noir et assez beau garçon, avec quelques esclaves. Ils mevinrent voir tous deux en ma paillote, me disant comme ayant entendu qu'il y avoit des hommes blancs comme lui à Mozambique, ils étoient venus exprès pour les voir. Les Portugais lui firent assez bon accueil, afin d'avoir entrée pour trafiquer en la terre de son père. On disoit que sa mère en avoit déjà eu deux autres blancs comme lui, mais que son père les voyant tels les avait tués, disant qu'ils devoient être de quelque autre que lui; et que comme lui étoit venu aussi sur terre de cette couleur, le père l'avait voulu encore faire mourir; mais qu'un sien ami l'en avoit empêché en lui disant que cela étoit par permission divine, et ainsi fut sauvé. Sa mère volontiers s'étoit imaginée ces hommes blancs que l'on disoit être à Mozambique, ou bien cela lui étoit arrivé par quelque autre fantaisie. Quoi que ce fût, je vis celui-ci assez beau fils, et même sans être hâlé ni brûlé du soleil, et étoit âgé d'environ vingt ans, et son frère très-noir d'environ dix-huit. Ils me visitèrent deux ou trois fois en ma pail-

lote,  
ce qu  
trèren  
s'étoie  
voir d  
peloit  
A p  
Lisbon  
ble ar  
parava  
forme  
tugal.  
fort he  
meille  
conçu  
esclave  
autre  
son im  
et vena  
dont le  
fait à  
voulut  
Cepen  
d'aller  
ou le f  
servite  
le lui f  
fit nou

lote, et je leur donnois à manger et à boire de ce que je pouvois avoir du pays, dont ils se montrèrent fort contents. Je m'étonnois comme ils s'étoient mis au hazard de venir de si loin pour voir des hommes blancs comme lui, qu'il appeloit pour cela ses parens.

A propos de cela, il me souvient qu'étant à Lisbonne, j'ouïs dire une chose quasi semblable arrivée à Gènes quelque peu de temps auparavant, et dont il fut fait une chanson en forme de romance que j'ouïs chanter en Portugal. Car il y eut un riche Génois marié à une fort honnête et vertueuse femme, de l'une des meilleures maisons de Gènes, laquelle ayant conçu quelque fâcherie à cause d'une sienne esclave noire qui s'étoit laissée engrosser à un autre esclave noir, imprima si bien cela en son imagination, qu'étant grosse elle-même, et venant à accoucher, elle eut un enfant noir, dont le père irrité, et croyant qu'elle eut forfait à son honneur avec quelque nègre, la voulut tuer, mais elle s'enfuit chez ses parens. Cependant il donna charge à un sien serviteur d'aller exposer cet enfant quelque part au loin, ou le faire mourir en quelque sorte : mais le serviteur mû de compassion, aussi que la mère le lui fit recommander, sauva cet enfant, et le fit nourrir secrètement, faisant accroire au

Histoire d'un  
noir Gene-  
vois.



mari qu'il s'en étoit défait : peu de temps après, ce Génois outré de dépit et de colère du désastre honteux qui lui étoit arrivé, ce lui sembloit, abandonna Gènes et se retira en Barbarie, se résolvant malheureusement à se faire turc, et s'habitua en Alger. Pendant cela la pauvre mère désolée eut soin de faire élever secrètement cet enfant noir, lequel étant parvenu à âge de discrétion, elle lui donna des moyens pour aller chercher son père par le monde; car on ne savoit ce qu'il étoit devenu. Ce jeune Noir s'étant mis sur mer fut pris par des corsaires, et mené vendre en Alger, où de bonne fortune il fut acheté par son propre père; mais comme il se tourmentoît merveilleusement d'être ainsi esclave misérable, le père voulut savoir d'où il étoit, et apprit de lui toute l'histoire de sa naissance, dont étonné, et ravi d'aise quant et quant, le reconnut pour son fils, et se résolut de quitter ce pays, pour s'en retourner avec lui à Gènes, et se réconcilier avec sa femme; sur quoi ayant donné ordre secrètement à son partement, et à embarquer ce qu'il avoit de plus beau et de meilleur, ils sortirent une nuit d'Alger dans un bateau : mais le malheur voulut pour eux qu'ils furent pris par quelques corsaires qui les massacrèrent cruellement tous deux. Telle fin eut la piteuse aventure de ce pauvre Noir

Mais pour revenir à notre embarquement à Mozambique, le temps de la *Mousson* étant Moussons. venu (c'est un vent qui vient en certaine saison : et n'y a en ces parties d'Inde que deux sortes de vent qui règnent partout, Levant et Ponent.) *Don Estevan de Tayde*, gouverneur de Mozambique, fit préparer ses pangais, et vaisseaux du port de trente tonneaux, plus ou moins, et les fit charger de *bretangis* et *conterie*. Bretangis. *Bretangis* sont certaines toiles de coton teintes en bleu et violet obscur. Conterie, ce sont patenôtres de verre ou ambre, tant bon que faux, et qui est la marchandise propre pour ces Ethiopiens, qui en contr'échange, baillent de l'or, ambre gris, dents d'éléphants et autres choses rares qui se trouvent en ces pays de Couama, et au cap des Courantes, où vont ces pangais. Or don Cristoval de Norogne, dit le capitaine Maïor, voyant ces pangais tous prêts à partir, fut avec ses soldats en des bateaux les prendre et amener poser le long des galions de la flotte qui étoit près de là. Ce qu'ayant aperçu de la forteresse don Estevan, il en fut fort en colère : mais n'ayant pas de gens assez pour aller secourir et recouvrer ses pangais, il commanda à ses cannoniers de tirer sur ces pangais pour les faire couler à fond, ne se souciant de perdre sa marchandise



pourvu qu'il pût faire périr quant et quant le capitaine Maïor. Le canonier prit sa mire et mit le feu à un des gros canons : mais le bonheur voulut pour l'un et pour l'autre qu'il n'y eut que l'amorce qui prit ; et sur ce les principaux de la ville de Mozambique coururent en diligence sur les remparts pour apaiser don Estevan qui vouloit résolument faire couler tout à fond, et lui promirent de retirer ses pangais des mains du capitaine Maïor. Ce qu'en faisoit ce capitaine n'étoit que par vindicte, et pour faire perdre le voyage à ces pangais au dommage de don Estevan, à qui c'eût été de plus de cent mille écus de perte pour cette année là, d'autant plus qu'il n'eût pu envoyer en un autre temps les pangais pour lui rapporter les profits qu'il retire tous les ans de ces contrées de Couama : outre qu'il avoit enduré longtemps le siège des hollandois en cette place. Enfin l'accord se fit entre lui et le capitaine Maïor, et envoya ses pangais à leur trafic accoutumé : mais ils ne laissèrent pas de se garder toujours une secrète dent de haine et de malveillance l'un à l'autre ; depuis, Ruÿ de Mello vint relever don Estevan de son gouvernement, ses trois ans étant expirés.

Au reste ce pays de Couama est le lieu d'Afrique d'où se tire le meilleur or, et en la plus

grand  
Mozam  
mand  
et Cou  
comp  
que tr  
paye d  
il se tr  
carats.  
que ne  
cuivre  
toute c  
du cap  
cap de  
chargé  
phants  
rappor  
lieu de  
échange  
l'or en  
montag  
qui cou  
poudre  
petit ru  
rêts ou  
fort me  
d'or cou  
quefois

grande quantité : de sorte que le capitaine de Mozambique, durant les trois ans qu'il commande, peut enlever de Mozambique, Sofala et Couama, plus de trois cents mille écus, sans comprendre ce qu'il paye aux soldats, et quelque tribut qu'il rend au roi : je vis étant là, la paye des soldats être de l'or en poudre comme il se trouve, leur en baillant à chacun tant de carats. Cet or est si jaune et si pur qu'il semble que notre or de pistole et d'écu ne soit que du cuivre auprès. Personne n'ose trafiquer vers toute cette côte de Mozambique, sans la licence du capitaine qui envoie quelques pangais au cap des Courans et à Couama, qui retournent chargés d'ivoire du plus beau : car là les éléphants y sont en abondance et fort grands. Ils rapportent aussi de l'ambre gris et de l'or, au lieu de quelques merceries qu'ils donnent en échange aux Noirs ou Cafres qui recueillent l'or en des campagnes au pied de quelques montagnes, lorsqu'il vient des ravages d'eau qui courant d'en haut emmènent en bas force poudre d'or : et lors chaque Ethiopien a son petit ruisseau avec un petit filet en façon de rêts ou poche à prendre les lapins, mais tissu fort menu, avec quoi il arrêtent tous ces sables d'or coulant des montagnes. Il s'en trouve quelquefois de fort grosses pièces et très-pures,

Or d'Afrique.

Trafic d'Afrique.



comme j'en ai vu une au seigneur *Francisque Mendy*, juge des orphelins de Mozambique, et l'un des plus riches de là après le capitaine. Cette pièce pesoit environ demi-livre, et fut épurée; mais il tenoit cela fort rare, car il ne s'en trouvoit pas souvent de même.

Or le temps de notre embarquement s'approchant toujours, qui étoit au mois de mars, je me réjouissois de quitter ce pays désert où je mourrois de faim la plupart du temps. Quant aux autres navires de notre flotte, je ne veux pas oublier de dire comment ils se perdirent avant que d'arriver aux Indes; et premièrement la caraque appelée *nostra Signora d'Aiuda* s'alla perdre en la côte d'Ethiopie près le *Castel de Mina*; où la plupart du peuple s'arrêta pour les fâcheuses maladies qui prennent en ce pays-là, et entr'autres un certain mal qui se met au fondement comme un ulcère qui entre dedans et se remplit de vers qui vont toujours rongéant jusques dans le ventre, et ainsi meurent en grande douleur et misère. On n'a trouvé à ce mal autre remède plus singulier que le jus de limon en s'en lavant souvent le fondement; car cela empêche les vers de s'y mettre. Je crois que ce sont les mauvaises eaux qu'on boit là qui causent ce mal.

Galion du  
Saint-Esprit.

Quant au galion du S. Esprit, se voyant

pressé  
heure  
bon au  
Portug  
ou de  
le voya  
vât le  
mieux  
et étan  
rance,  
tant d'u  
tre la m  
en avan  
et pilote  
avec un  
s'embar  
laissant  
put tenir  
n'ayant  
teau, et  
couper  
teau, n  
l'ayant m  
tres cri  
autres d  
le bateau  
coup de  
lément r

*Francisque*  
 ambigue, et  
 le capitaine.  
 ivre, et fut  
 re; car il ne  
 pût s'ap-  
 rement s'ap-  
 procher de mars;  
 ys désert où  
 emps. Quant  
 e, je ne veux  
 se perdirent  
 et première-  
 ment d'*Atuda*  
 près le *Castel*  
 s'arrêta pour  
 nt en ce pays-  
 qui se met au  
 contre dedans  
 toujours ron-  
 ainsi meurent  
 n'a trouvé à  
 er que le jus  
 e fondement;  
 ette. Je crois  
 qu'on boit là  
 t, se voyant

pressé de l'abondance d'eau qu'il faisoit à toute  
 heure, il fut contraint de relâcher à *Fernam-  
 bonc* au Brésil, et y étant arrivé il manda en  
 Portugal pour savoir ce qu'on vouloit qu'il fit,  
 ou de retourner en Portugal, ou bien d'achever  
 le voyage des Indes; on lui manda qu'il ache-  
 vât le voyage: sur quoi après s'être caiffaté au  
 mieux qu'il put, il se mit à la route des Indes,  
 et étant à la hauteur du cap de Bonne Espé-  
 rance, il fut battu des vents contraires, et por-  
 tant d'un bord à l'autre, et ne faisant que bat-  
 tre la mer, il ne peut plus résister, et s'ouvrit  
 en avant: ce que voyant le maître, capitaine  
 et pilote, ils jetèrent en diligence le bateau hors,  
 avec un baril d'eau et quelque biscuit dedans,  
 s'embarquant par la galerie du navire, et se  
 laissant aller avec une corde. Le capitaine ne se  
 put tenir comme les autres et tomba en mer,  
 n'ayant pu du premier coup aller à bord du ba-  
 teau, et ceux de dedans étoient tous prêts à lui  
 couper les mains lorsqu'il prit le bord du ba-  
 teau, ne le connoissant pas: mais l'un d'eux  
 l'ayant reconnu le sauva, et le défendit des au-  
 tres criant que c'étoit le capitaine. Plusieurs  
 autres du navire pensoient aussi se sauver dans  
 le bateau, mais on les repoussa fort et ferme à  
 coup de rame et d'épée, et coupoit-on cruel-  
 lement mains et bras à ceux qui se prenoient

Accident pi-  
 toyable d'un  
 vaisseau.



au bateau, et ne se sauva que seize personnes de près de trois cents personnes qui étoient au vaisseau. Ces seize s'éloignèrent incontinent de peur d'être pressés des autres, et virent peu après ce navire couler à fond, entendant de grands cris et gémissements de ces pauvres gens qui se perdoient là dedans. Le bateau fit ce qu'il put pour gagner le cap des Courants, et firent plus de trois ou quatre cent lieues avant qu'arriver où ils désiroient : leurs vivres et boire étoient bien courts, et usoient de grande règle et abstinence, mais enfin ils vinrent à Mozambique et de là à Goa où j'étois, et sus d'eux toute cette pitoyable histoire.

Le galion du bon Jésus fut pris des Hollandois près Mozambique, après que quelques-uns d'icelui eurent été tués au combat, qui ne fut pas grand toutefois du côté des Portugais qui mouroient de peur et se rendirent bientôt. Les Hollandois mirent le feu au navire, sauvant la plus grande partie des gens qu'ils mirent en liberté.

La carraque appelée la Palme s'alla perdre à Mogincal qui est le lieu où les noirs vont pêcher les *pesce-mulier*, qui est à dire poisson-femme : car ce poisson est comme une femme, ayant la nature de même, et porte ses petits sous des ailerons qu'il a aux deux côtés, lui servant de

Poisson-femme, ou syrène et néréide.

bras  
petits.  
vont p  
femme  
grande  
vent v  
de san  
contre  
qu'il f  
doigt  
meme  
qu'ils  
et mè  
quand  
la fac  
pourec  
son,  
fort à  
mange  
les ap  
peau  
buren  
lorsqu  
la nuit  
de ses  
abattu  
chaud  
et ne s

bras, et va souvent à terre, et même y fait ses petits. On fait faire serment aux Noirs qui y vont pêcher de n'avoir affaire à ces poissons-femmes. Et tiennent que leurs dents ont de très-grandes vertus et propriétés comme je l'ai souvent vu et éprouvé contre les hémorroïdes, flux de sang, et fièvres chaudes, en les frottant contre un marbre, et les agitant avec de l'eau, qu'il faut boire. Ils en portent des anneaux au doigt de la main gauche. Ces Noirs sont extrêmement amoureux de ces poissons et disent qu'ils se rafraichissent ayant affaire avec eux, et même sont si brutaux qu'ils en abusent quand elles sont mortes. Ces *pesce-mulier* ont la face assez hideuse et comme un groin de porceau, et tout le reste du corps de poisson, n'y ayant que leur nature qui ressemble fort à celle d'une femme. Aussi ces peuples la mangent la chair humaine, à cause de quoi on les appelle *Macoue*, et se découpent toute la peau avec mille sortes de figures. On dit qu'ils burent du sang des Hollandois à Mozambique lorsque les Portugais firent une sortie sur eux la nuit : et me dit un soldat de là qu'il vit un de ses Noirs couper la gorge à un Hollandois abattu sur la place, et en avaler le sang tout chaud. Ils sont hardis et courageux en guerre, et ne se soucient d'être percés de coups d'épée



Étrange natu-  
rel des noirs.

ou de dard, sans quasi s'en émouvoir. Ils ne sont pas tous tels toutefois : car il y en a d'assez peureux et sensibles, mais peu de lâches et poltrons. Les sujets du Monomotapa, lorsqu'ils ont tué ou pris leurs ennemis en guerre, leur coupent le membre viril, et l'ayant fait dessécher le baillent à leurs femmes à porter au col, et elles bien parées de cela en font comme un collier d'ordre : car celle qui en a le plus est la plus estimée, d'autant que cela montre que son mari est le plus brave et vaillant : et faut apporter cela devant le roi pour savoir ou comment ils ont tué leurs ennemis. Celles qui n'en portent point ou bien peu, on ne fait compte d'elles comme ayant des maris poltrons et couards. Mais pour revenir au navire de la Palme qui se perdit à Mogincal, déjà trois cents de leurs hommes étoient morts par la mer, le reste étoit demeuré si malade qu'ils ne pouvoient gouverner ce grand et fort vaisseau. Il y eut quarante ou cinquante des plus forts qui s'embarquèrent dans le bateau pour venir à Mozambique : mais le bateau soit pour être trop chargé ou pour n'être pas bien conduit, renversa et se perdit là avec tous les hommes sans aller plus loin. L'on envoya de Mozambique de nos gens pour les secourir, et sauver quant et quant le navire, mais ce fut pour néant, et

toutefois  
Mozamb

Pour  
perdre  
Goa, éta  
landois  
bateau l  
feu au v  
fitèrent  
leurs co  
roi.

La ca  
vers la c  
et se per  
méchan  
lant fair  
du caver  
du poiv  
dessein  
lors à q  
chacun  
mes, et  
plutôt c  
qu'ils ex  
pilote b  
ensembl  
avec ar  
leurs plu

toutefois ils n'étoient qu'à dix-huit lieues de Mozambique.

Pour la carraque appelée *Oliveira*, elle s'alla perdre près les îles *Quemades*, assez près de Goa, étant poursuivi de si près par les Hollandois qu'ils furent contraints de mettre le bateau hors et se sauver en terre, mettant le feu au vaisseau, et ainsi les Hollandois n'y profitèrent rien, et les autres ne sauvèrent que leurs corps, et le *cavedal*, qui est l'argent du roi.

La carraque nommée *Salvation* fut portée vers la côte d'Arabie aux confins des Abyssins et se perdit là : mais je crois que ce fut par la méchanceté du maître et du pilote, qui se voulant faire riches de l'argent des particuliers, et du *cavedal*, qui est celui du roi pour la charge du poivre, s'allèrent par un très-malheureux dessein échouer exprès en la côte : et ce fut lors à qui se sauveroit des premiers à terre, chacun portant avec soi son argent et ses armes, et furent si mal avisés de ne se charger plutôt de vivres, attendu la grande nécessité qu'ils eurent par ces déserts. Le maître et le pilote bien avisés en ce qu'ils avoient comploté ensemble, mirent l'argent dans le bateau, avec armes et vivres, et quelques-uns de leurs plus affidés, et furent ranger la côte pas-



Étrange aven-  
ture des Por-  
tugais en  
Ethiopie.

sant la Mer rouge jusqu'au golfe Persique pour gagner Ormus. Quand on en sut les nouvelles à Goa on dépêcha des galiotes pour aller après, et furent attrapés vers Ormus, et amenés à Goa prisonniers lorsque j'y étois. Les autres, qui étoient environ quatre cents hommes blancs et quelques trois cents Noirs esclaves, se mirent en ordre avec leurs armes pour cheminer le long de la côte, et gagner un certain port de la mer rouge, pour de là s'embarquer aux Indes. Mais comme ils marchaient ainsi à enseigne déployée, et criant *Santiago*, pensant épouvanter les Éthiopiens de ces quartiers-là, il en advint autrement. Car ces peuples là qui sont puissants et valeureux, changeant d'habitation à autre, suivoient les Portugais en queue, et les alloient toujours battant, ensorte que les autres fatigués de faim, de soif et de lassitude, et accablés des ennemis qui grossissoient toujours de nombre, se virent perdus, et ce fut lors à suivre qui pouvoit sans s'attendre plus les uns les autres, ni marcher en gros : de manière que ceux qui demeuroient un peu derrière étoient tués sans rémission par ces Éthiopiens qui les déchargeoient bien de leur argent et armes : le reste qui se salvoit alla tomber entre les mains d'un roi assez cruel, qui voyant tant de Noirs captifs de leur nation parmi ces Por-

tugais, sent le plaisir. De tous côtés les armes prenaient une grande ayant fait le pir en royaume disant qu'ils leur tête le roi étoient fenêtres de leur désas et si elle bientôt dans ce mavoit un avoyé en E de Perse, chrétiens ayant don d'Espagne son retour Salvacion Perse. Je l'en grande couvert de

tugais, leur dit malicieusement qu'ils quittassent leurs armes, et ils n'auroient aucun déplaisir. Eux croyant cela, et se voyant entourés de tous côtés sans moyen de résister, rendirent les armes, et soudain ce roi Ahyssin les fit tous prendre et mener les uns après les autres en une grande place devant son palais, puis les ayant fait dépouiller tout nus et fait accroupir en rond, fit crier par un héraut leur mort, disant qu'il leur vouloit faire à tous trancher leur tête devant son peuple. Les femmes de ce roi étoient cependant à des petites lucarnes et fenêtres regardant ces pauvres gens et pleurant leur désastre, pour les voir si beaux et blancs; et si elles eussent pu ou osé elles les eussent bientôt rachetés. Mais il arriva d'aventure que dans ce même navire qui s'étoit ainsi perdu, y avoit un ambassadeur Persien qui avoit été en-  
Ambassadeur persien.  
voyé en Europe de la part du grand Sophi roi de Perse, pour demander secours aux princes chrétiens contre le Turc. Cet ambassadeur ayant donc été bien reçu, entr'autres du roi d'Espagne, avec de beaux et riches présens, à son retour on lui bailla lieu dans ce navire de la Salvacion pour s'en retourner par les Indes en Perse. Je le vis à Lisbonne marchant par la ville en grande magnificence, et avoit son turban couvert de pierreries de grandissime valeur. Or



cet ambassadeur qui s'étoit sauvé du naufrage avec les autres, voyant ces pauvres Portugois en telle extrémité, comme il savoit bien la langue des Abyssins, il se mit à genoux devant le roi, le suppliant bien humblement de vouloir donner la vie à ces chrétiens, puisqu'ils leur avoit ôté tout ce qu'ils avoient, et permit qu'ils se pussent embarquer en quelque port de ses terres : lui disant entr'autres choses que s'il savoit bien le pouvoir du roi d'Espagne leur maître il ne leur feroit aucun déplaisir, et que ce prince pouvoit en peu de temps le ruiner lui et tous les siens. Ce roi s'appaîsa un peu à ces paroles, et dit à l'ambassadeur Persien que pour l'amour de lui il leur donnoit la vie, pourvu qu'ils sortissent promptement de son État, où qu'il les feroit mourir. Ce que voyant les Portugais bien aises d'avoir la vie sauve par un moyen si peu espéré, ils se retirèrent aussitôt, et se sauvèrent tout nus par la côte, sans rien emporter que leur peau, et s'embarquèrent assez près de là dans le navire d'un Arabe trafiquant à la côte des Indes, qui leur donna vivres et passage, sur l'espérance qu'il eut quel'on le recompenseroit bien à Goa pour un aussi bon œuvre. Mais étant arrivé à Goa, comme il vint à demander son frêt et sa dépense on se moqua de lui. Je le vis lors venir au logis du vice-roi André Fur-

tado de  
gagna  
en colè  
des gen  
homme  
propre  
du nom  
me cont  
soit ent  
taine se  
mourir.  
Le matt  
me disoi  
pas avec  
avoit eu  
sienne es  
*Bombaxe*  
aussi for  
vertu et  
il semblo  
gris : et  
bonne p  
vertu de  
cellente a  
avoit fait  
malades,  
elle avoi  
leur mal

du naufrage  
 les Portugais  
 oien la langue  
 levant le roi,  
 vouloir don-  
 ils leur avoit  
 mit qu'ils se  
 port de ses  
 es que s'il sa-  
 e leur maître  
 que ce prince  
 r lui et tous  
 ces paroles,  
 pour l'amour  
 u qu'ils sor-  
 ou qu'il les  
 rtugais bien  
 hoyer si peu  
 se sauvèrent  
 mporter que  
 ez près de là  
 ant à la côte  
 et passage,  
 recompense-  
 œuvre. Mais  
 à demander  
 a de lui. Je  
 André Fur-

tado de Mendocce avec lequel j'étois, mais il n'y  
 gagna rien, et fut contraint de s'en aller fort  
 en colère, comme il avoit bien raison, contre  
 des gens si ingrats et méconnoissants. Cet  
 homme avoit très bonne-çagon, et étoit bien et  
 proprement habillé. Un matelot de mes amis,  
 du nombre de ceux qui s'étoient ainsi sauvés,  
 me conta toute cette histoire étrange, et me di-  
 soit entr'autres particularités, que leur capi-  
 taine se mit à pleurer lorsqu'il se vit prêt à  
 mourir, et tout nu de la manière qu'il étoit.  
 Le maître canonnier du navire qui en étoit aussi  
 me disoit que se voyant nu et prêt à passer le  
 pas avec les autres, le plus grand regret qu'il  
 avoit eu lors, ce fut quand il entendit crier une  
 sienne esclave, belle fille, qu'il avoit achetée à  
*Bombaxe* en la terre du Prête-Jean : il plaignoit  
 aussi fort la perte d'une pierre d'une étrange  
 vertu et odeur excellente ; car l'ayant sur soi,  
 il sembloit qu'il fût plein de musc et d'ambre  
 gris : et me dit qu'il avoit perdu aussi une  
 bonne pièce d'ambre gris avec la pierre. La  
 vertu de cette pierre trempée en l'eau étoit ex-  
 cellente à quelque maladie que ce fût, et en  
 avoit fait l'épreuve plusieurs fois à leurs gens  
 malades, qui sitôt qu'ils avoient bu de l'eau où  
 elle avoit trempé, se trouvoient soulagés de  
 leur mal, et se guérissoient à mesure qu'ils en

Bon office mal  
 reconnu.

Pierre odo-  
 rante.



l'animal n'est  
pas mort

Animal por-  
tant pierre ex-  
cellente.

le bois n'est  
pas mort

prenoient. Ce canonnier me dit que son capitaine lui en avoit voulu donner mille ducats, mais qu'il ne l'eût pas voulu bailler pour trois ni pour quatre, pour sa grande vertu. Il me conta comment il l'avoit eue et que ce fut ainsi qu'ils alloient rangeant la côte et combattant contre ces Éthiopiens. Car un jour comme ils faisoient tous halte en un lieu, il prit son arquebuse et s'en allant par les bois, dont toute cette côte est couverte, pour tirer quelque chose bonne à manger (car ils mourroient de faim) il trouva un animal de la grandeur d'un sanglier, mais un peu plus haut, qui avoit deux cornes au-dessous des yeux, et le tira si à propos qu'il lui donna droit en la tête. Cette bête fit un saut pour venir sur lui, mais elle demeura par le chemin, et tomba morte : ses compagnons et lui l'emportèrent et la découpèrent pour la faire rôtir sur les charbons ; et comme lui vouloit manger de la fressure, il trouva cette pierre dans une petite pellicule, dont il ne faisoit au commencement cas : mais l'ayant lavée il la trouva si belle et polie, et de si douce odeur qu'il la resserra fort curieusement. Voilà ce qu'il m'apprit de cette pierre, et ne savoit le nom de l'animal, pour n'avoir vu ni ouï dire depuis son semblable. Cette côte d'Éthiopie est pleine d'herbes excellentes et odoriférantes : et faut

que ce  
qui pe  
Voilà d  
partie d  
que nou  
arriva q  
qui nou  
mats to  
y eut un  
Portuga  
Ainsi  
de Port  
la plus  
de prise  
plus sou  
dépouill  
pos, ava  
je ne ver  
me fut  
autresfois  
lveda, ge  
perdit en  
gneur ri  
Indes, c  
cias Sala  
Portugais  
d'Orient,  
n'en aya

que cet animal s'en repaîsse et nourrisse, ce qui peut être cause de la vertu de cette pierre. Voilà donc comme se perdit la plus grande partie de notre flotte : car de quatorze vaisseaux que nous étions au partir de Lisbonne, il n'en arriva que quatre aux Indes, avec une hourque qui nous servoit de patache, encore ayant les mats tout rompus et brisés en arrivant là. Il y eut un carracon de la flotte qui relâcha en Portugal.

Ainsi, de tant de flottes qui vont et viennent de Portugal en Inde, et d'Inde en Portugal, la plus grande part court semblable fortune, de prise ou de naufrage, la mer demeurant le plus souvent héritière de tant de richesses et dépouilles d'Orient et Occident. Mais à ce propos, avant que partir de cette côte d'Afrique, je ne veux pas oublier de faire récit de ce qui me fut conté là de l'étrange fortune arrivée autrefois à un *Emmanuel de Sosa*, dit *Sepulveda*, gentilhomme portugais, et comme il se perdit en cette même côte d'Éthiopie. Ce seigneur riche et de bonne maison, étant aux Indes, devint amoureux de la fille d'un *Garcias Sala*, capitaine de *Bombain*, forteresse des Portugais, estimée l'une des plus belles dames d'Orient, et la rechercha fort en mariage : mais n'en ayant pu venir à bout à cause du père

Histoire tragique d'Emmanuel de Sosa.



qui n'y vouloit entendre en aucune façon, bien que la fille en fût fort contente, il se résolut de se dépêcher secrètement du père, et pour cet effet, partit un jour de Goa avec quelques siens compagnons affidés qu'il embarqua dans un bateau, et arrivant sur le soir à Bombain, épierent tant qu'il trouvèrent ce capitaine se promenant le soir le long de la marine selon sa coutume, et le tuèrent. Cela demeura tellement caché, que Sosa n'eut pas beaucoup de peine après à venir à ce qu'il prétendoit, épousant cette belle orpheline nommée Léonor, qu'il amena à Goa, où ayant demeuré quelque temps en grand plaisir avec elle et en ayant eu deux enfans, il eut désir de s'en aller en Portugal avec sa famille pour obtenir du roi quelques charges plus grandes que celles qu'il avoit aux Indes : et pour ce faire, ayant acheté un bon navire, et s'étant embarqué à Cochim avec sa femme et ses enfans, force esclaves et autres gens de son train, il cingla quelque temps fort heureusement : mais étant arrivé vers le cap des Courants, et leur vaisseau s'étant échoué, ils furent contraints tous de se sauver en terre avec le bateau du mieux qu'ils purent. Ils pensoient arriver à la petite *Cesala* qu'ils appellent, où y a un fort de Portugais; car la grande est vers Mozambique :

mais  
cap d  
rance,  
pays,  
le long  
doient  
étoien  
de la f  
eut be  
des en  
sans se  
mourir  
fut Sos  
gagner  
rent en  
plus h  
trai ta f  
ils s'ac  
bèrent  
leur fir  
la plu  
bien q  
Sosa et  
état de  
les dese  
sans av  
des bêt  
saises

T.  
façon, bien  
l se résolut  
re, et pour  
ec quelques  
arqua dans  
Bombain,  
capitaine se  
marine selon  
demeura tel-  
s beaucoup  
prétendoit.  
mmée Léo-  
it demeuré  
ec elle et en  
de s'en aller  
obtenir du  
s que celles  
faire, ayant  
embarqué à  
s, force es-  
n, il cingla  
: mais étant  
et leur vais-  
traints tous  
u du mieux  
r à la petite  
fort de Por-  
zambique :

mais ils se trouvèrent en une terre entre le cap des Courantes et celui de Bonne-Espérance, où ils eurent affaire contre les Noirs du pays, qui les molestèrent fort parmi les bois le long de la marine. Les Portugais se défendoient du mieux qu'ils pouvoient, mais ils étoient encore combattus du chaud extrême, de la faim, de la soif et de la lassitude, et y en eut beaucoup qui demeurèrent là à la merci des ennemis et des bêtes farouches. Ces Noirs sans se soucier des arquebusades, en firent mourir bon nombre : le reste, entre lesquels fut Sosa, sa femme et enfans, se sauvèrent en gagnant pays du mieux qu'ils purent, et vinrent enfin en la puissance d'un roi de ces Noirs, plus humain et ami des Portugais, qui les traita fort bien : mais au partir de là, comme ils s'acheminoient vers Mozambique, ils tombèrent es mains des ennemis de ce roi, qui leur firent tous les maux du monde, en tuant la plupart et dépouillant le reste tous nus; si bien que ce fut une grande pitié du pauvre Sosa, et de sa femme et enfans en ce misérable état de s'en aller ainsi errants tous nus parmi les déserts et les arènes brûlantes d'Éthiopie, sans avoir de quoi boire ni manger, à la merci des bêtes sauvages et de toutes sortes de méchancetés qu'on sauroit s'imaginer. Ce fut alors



que le juste jugement de Dieu, qu'on ne sauroit éviter, commença à bon escient à tomber sur ce misérable meurtrier Sosa, et que le sang de son beau-père excitoit les furies vengeresses contre lui, qui s'en alloit çà et là par les bois cherchant quelques racines de quoi nourrir lui, sa femme et ses enfans : mais la compassion plus grande étoit de cette pauvre dame innocente, qui se voyant nue, de honte s'enterroit dans le sable, pour n'être vue en cet état de ceux qui étoient restés avec eux : et faisoit les plus grandes plaintes du monde, en remontrant plusieurs fois à son mari que la cause de tant de maux étoient leurs très-grands péchés : mais ayant demeuré quelques jours en cette misère, enfin cette infortunée femme ayant vu déjà mourir ses enfans, accablée d'ennuis, de faim et de toute autre sorte d'incommodités, fut trouvée mourante par le désastré Sosa retournant de sa quête; il en reçut encore les derniers soupirs avec tant de plaintes et de regrets de sa perte, et plus encore d'être seul cause de tous ses malheurs, qu'il s'en alla comme un désespéré par les bois, et depuis n'en sut-on aucune nouvelle, soit qu'il eût été mangé des bêtes, tué par les Noirs, ou mort autrement de déplaisir et de foiblesse. Tous les autres de sa compagnie moururent qui çà qui

là de  
réchap  
journe  
le réci  
les Po  
écrit l'  
ample  
et des  
beau-p  
de Die  
Mais  
leur la  
autres  
part le  
bique  
compte  
monti,  
5, tana  
colomy  
maro,  
le visag  
rengi,  
ainsi de  
Le jo  
Mozamb  
flotte s'  
il étoit  
poissons

là de même, excepté un Portugais qui en réchappa à grande peine, et fit tant par ses journées qu'il arriva à Mozambique, où il fit le récit de cette piteuse aventure, dont depuis les Portugais firent un roman. Ceux qui ont écrit l'histoire des Indes orientales ont fait bien ample mention de ce tragique accident de Sosa et des siens; mais ils ont tu le meurtre de son beau-père qui fut cause d'attirer le jugement de Dieu sur lui.

Mais avant que laisser ces Noirs, je dirai de leur langue qu'elle est différente de tous les autres peuples d'Afrique, qui ont aussi la plu- Langue des noirs. part leurs langues séparées. Celle de Mozambique est appelée Ethiopienne, et ne savent compter que jusqu'à dix, puis recommencent : *monti*, 1, *piri*, 2, *tatn*, 3, *quinna*, 4, *chanon*, 5, *tandaton*, 6, *fongate*, 7, *nana*, 8, *quinda*, 9, *cohomy*, 10. Ils appellent la tête *mesoro*, l'oreille *maro*, le nez *buonom*, la bouche *mouromoin*, le visage *cohope*, les bras *menia*, les pieds *mi-rengi*, les cheveux *cici*, les dents *mannon*, et ainsi des autres.

Le jour d'auparavant que nous partîmes de Mozambique, il arriva qu'un marinier de notre flotte s'allant laver le long de la mer, comme il étoit en l'eau et tout courbé, vint un de ces poissons qu'ils appellent *Tiberons*, qui lui em-



porta le bras et l'épaule d'un coup de dent, puis soudain retournant, d'un autre tour qu'il fit lui emporta une autre partie du corps avant que ce pauvre homme put être secouru; et ce peu qui en resta fut mis en terre. Cette manière de poissons est fort goulue et friande de chair humaine, et ont seize ou dix-huit rangs de dents fort aiguës. Ils maltraitent souvent ainsi ceux qui vont pêcher des perles au fond de la mer.

Pour revenir donc aux quatre vaisseaux qui nous restèrent du naufrage pour notre embarquement, c'étoient *Nostra Señora* du mont de Carmel, Saint-Jérôme, Saint-Antoine et Saint-Barthélemy, avec quoi nous partîmes de Mozambique, et nous mîmes à la voile pour Goa le 20 de mars 1606. Le capitaine Maïor alors m'envoya quérir pour traiter ses gens malades, ce qu'il me fallut faire au mieux que je pus, pour récompense du mal qu'il m'avait fait. Ayant donc mis en pleine mer, nous vîmes l'île de *Combo* le 23 mars.

Combo, île.

Cette île est fort haute et se voit de plus de 25 lieues. Puis nous passâmes la ligne de la part des Indes le 5 avril, et le 12, étant à quatre degrés au-delà de la ligne, nous trouvâmes un navire qui venoit de Diu et s'en alloit à la Mecque : notre vice-amiral porta vers lui en lui

Partement de  
Mozambique  
pour Goa.

Navire arabe.

envoyan  
le faire  
que se  
non pa  
nèrent  
nous : l  
Arabes  
passepo  
roi des  
passepo  
retenu  
présens  
s'il n'y a  
canelle  
étoit si  
étoient  
et petit  
choien  
plupar  
Sépulo  
qu'on e  
que de  
rars e  
à leur  
vaissea  
qu'il s  
sentoi  
avait a

envoyant deux ou trois coups de canon pour le faire arriver; ce qu'il ne voulut faire, tant que se voyant pressé de près, les balles du canon passant le long de leurs oreilles, ils amenèrent leurs voiles et se vinrent ranger entre nous: le capitaine d'icelui vint avec six ou sept Arabes de bonne façon, apportant avec soi un passeport de l'archevêque de Goa, alors viceroy des Indes: le capitaine Maïor voyant ce passeport, n'osa aller à l'encontre; mais l'ayant retenu deux ou trois jours, il en eut de grands présens, et envoya visiter le navire pour voir s'il n'y avoit point chose de contrebande, comme canelle, clous de girofle et autres, mais tout y étoit si plein que plus de la moitié des hommes étoient accommodés par dehors avec cordages et petites casemates où ils se retiroient et couchoient. Ils étoient environ 700 là dedans, la plupart passagers qui alloient en pèlerinage au Sépulchre de Mahomet. Ce navire valoit, à ce qu'on dit, deux millions et plus, car il n'avoit que des marchandises de soie et autres choses rares et précieuses. Un jeune Portugais qui fut à leur bord avec son oncle, capitaine de notre vaisseau, m'en apporta du riz le plus excellent qu'il se peut dire; il étoit menu et long, et sentoit comme le musc en le mangeant; il y avoit aussi des tablettes où ils mettent du pé-



*trosellini* macédonien , qui avoit un très-bon goût , puis force dragées et autres délicatesses dont usent ces Arabes. Ils avoient de très-belles femmes avec eux en leurs galeries environnées de cannes, et bien accommodées à l'arabesque. Les hommes y étoient presque les uns sur les autres , à cause que le bas étoit tout plein de marchandise.

Après cette rencontre , nous passâmes l'embouchure de la mer Rouge près l'île de *Socotera*, qui fut le 7 de mai; et là nous eûmes force bonaces et calmes qui nous ennuyèrent bien , pour le défaut tant des eaux douces que d'autres choses propres à la vie. Et même notre vice-amiral n'avoit plus rien du tout, et vint chercher à bord de nous un peu de biscuit , que nous lui baillâmes , encore étoit-il tout pourri , et néanmoins ils le trouvèrent très-bon , n'en ayant pas à demi. Quand nous arrivâmes à la barre de Goa , nous avions bien peu de vivres de reste , et si nous eussions tardé davantage , nous fussions morts de faim. Par le chemin nous trouvâmes un navire qui venoit de *Chaoul* , et étoit commandé par un capitaine arabe ; nous le fîmes amener bas à coups de canon , n'ayant voulu obéir du commencement , et étant venu à nous , le capitaine Maïor le fit mettre en prison à la poupe , là où il

fut qu  
présen  
quoit a  
tinmes  
à la com  
avions  
niers n  
pas plu  
ne bou  
et que l  
elle mo  
la pût  
que foi  
bas bal  
pays-la  
éclos, p  
merveil

Enfin  
ils appe  
terre le  
*Pangin*  
nous fû  
Gentils  
voulois  
roient à  
les suiv  
ter. Ils  
Indien

fut quelque temps ; mais ayant fait quelques présens , il fut laissé aller , attendu qu'il trafiquoit avec les Portugais ; nous arrêta mes et retinmes deux de ces mariniers pour nous servir à la connoissance de la côte , si d'aventure nous avions les vents contraires. L'un de ces mariniers me montra un petit oiseau qui n'étoit pas plus gros qu'une linotte , et me dit qu'il ne bougeoit de la mer , et n'alloit jamais à terre , et que lorsque la femelle veut pondre ses œufs , elle montoit fort haut jusqu'à ce que l'on ne la pût voir , et pond ainsi ses œufs un à chaque fois qu'elle monte , puis cet œuf vient en bas balottant par l'air , qui est très-chaud en ce pays-là , et avant qu'il soit tombé en mer il est éclos , puis la mer le nourrit ; ce que je trouvai merveilleux et rare en la nature.

Oiseau merveilleux.

Enfin nous arrivâmes à Goa le vieux , comme ils appellent , le 26 mai 1609 , et descendis à terre le 27 , veille de l'Ascension pour dîner à *Pangin* avant qu'arriver en Goa , où quand nous fûmes , je trouvai sur la rive de l'eau des Gentils du pays qui me demandèrent si je ne voulois pas chercher logis , et qu'ils m'aideroient à ce faire , ce que j'acceptai volontiers , les suivant avec mes hardes que je faisois porter. Ils me menèrent en la maison d'un pauvre Indien Canarin qui me mit sous un petit ap-

Arrivée à Goa.



pentis de sa maison en attendant mieux. Je n'avis lors que vingt-cinq sous pour tout argent, dont mon hôte et moi trouvâmes bientôt la fin; après cela je me trouvai un peu en peine pour en avoir d'autre, et avois un ami canonnier de notre vaisseau qui me prêta une demi-dalle, ce qui me servit bien.

Nécessité de  
l'auteur.

Cependant je m'allois promener sur le bord de la mer songeant aux moyens de trouver de quoi vivre, étant demeuré là sans aucun secours, ni espérance qu'en Dieu seul. Mon hôte étoit déjà fort las de moi, car il n'avoit pas lui-même de quoi s'aider, et falloit que je le nourrisse du peu que je pouvois avoir. Comme je retournois un jour de la rive de la mer, je trouvai un Indien qui me demanda si je ne savois personne qui voulût un logis à louer; je fus fort aise de cette rencontre, et lui dis que j'en cherchois un; sur quoi il me mena dîner en son logis et étant convenu de prix avec lui à sept *perdos* et demi par mois tant pour mon vivre que pour le logis, il fut question de lui donner quelque chose par avance, car il étoit aussi affairé que l'autre; mais moi n'ayant plus guère de reste que quasi pour faire porter mon coffre, je le priai d'avoir un peu de patience, et fis tant que je trouvai cinq ou six *cheraphins* à emprunter, ce qui me servit à donner à mon

Perdos ou  
cheraphin  
vaut cinq tan-  
ques ou 40  
sols.

hôte qu  
ment je  
logis sa  
environ  
trois so  
pâin et  
ne se so  
argent,  
avec cer  
me vis  
mon hôte  
dîner à  
de que  
présent  
vai lors  
mauvai  
déserts  
de que  
pourro  
d'ailleu  
aussi q  
bien av  
bien ai  
gens, p  
venoien  
tant he  
buvant  
passoit

hôte qui en avait grand besoin ; au commencement je n'avois accordé avec lui que pour le logis sans le vivre , et ayant baillé à un Gentil, environ vingt-cinq *boseruques*, qui sont quelque trois sols de France , pour m'acheter un peu de pain et quelques figues de platane, ce galant ne se souvint pas de retourner et emporta mon argent , pour ce qu'il m'avoit conduit à ce logis avec ceux qui portoient mes hardes. Quand je me vis ainsi sans diner , je fis lors prix avec mon hôte, ainsi que j'ai dit, et eus toujours à diner à bon marché. Mais quand je n'eus plus de quoy lui bailler, il m'est impossible de représenter la peine et la misère ou je me trouvais lors réduit, mon hôte me faisant déjà assez mauvaise mine, et m'en allois le matin par les déserts de cette île de Goa , me mettant au pied de quelque rocher à m'imaginer ce que je pourrois faire pour contenter mon hôte, qui d'ailleurs étoit assez bon homme, et sa femme aussi qui étoit Chinoise de nation, et montrait bien avoir grand pitié de ma pauvreté. J'étois bien aise d'avoir fait rencontre de ces bonnes gens, pour ce que tous les Chinois et Japonois venoient la plus grand part se rendre là dedans tant hommes que femmes, et j'apprenois en buvant et mangeant avec eux, tout ce qui se passoit vers leurs quartiers, et ce qu'il y avoit de



plus singulier en leur pays. Comme donc j'étois en ces pensées le long de ce rocher, je me souvins d'un certain canonier que j'avois traité par la mer, et qui se disoit fort mon ami. Je le fus trouver incontinent en son logis, et lui ayant représenté ma pauvreté, je le priai de me vouloir prêter une demi *pataque*, qui vaut vingt-cinq sols. Ce qu'il fit, mais je lui donnai en gage une bague d'or et quelqu'autre petite chose d'argent qu'il prit fort bien, et lui demeura pour les gages, encore que cela valût trois fois autant que ce qu'il m'avoit baillé : ayant cet argent dont j'étois extrêmement aise, je le fus bailler aussitôt à mon hôte qui m'en fit meilleure mine, et m'en donna à dîner et souper dont j'avois bon besoin.

Mais cela passé, comme je ne savois plus de quel bois faire flèche, ni à qui m'adresser en ma nécessité, il arriva de bonne fortune que venant à fouiller en mon coffre pour y chercher quelque chose dont j'avois affaire, j'y trouvai un petit paquet de plumes d'autruche que j'avois apporté de Maroc. Ce que voyant un certain homme qui étoit présent, me dit que ces plumes étoient fort estimées et recherchées là, et que je les vendrois bien. Je communiquai cela à un mien ami qui m'en bailla aussitôt argent, et en fis dix ou douze che-

Plumes de  
bonne ren-  
contre.

raffins,  
mois. I  
soldats  
m'en so  
arrivée.  
soldats  
couchoi  
gentils-  
passion  
noient à  
bœuf qu  
bien qu  
ces sold  
gourma  
cailloux  
Or qu  
le paqu  
Goa, pe  
mourir  
*Furtada*  
qu'on e  
*Ceilan*.  
reçu po  
est l'égl  
Vice-Ro  
leur ent  
de m'aie  
que je l

raffins, ce qui me servit à vivre plus de deux mois. J'eusse bien pu aller manger avec les soldats Portugais si j'eusse voulu, mais je ne m'en souciai pas pour lors. Car la flotte étant arrivée, ce fut une grande pitié des pauvres soldats qui mouraient de faim la plupart, et couchoient par les rues; mais les seigneurs et gentils-hommes de Goa en prenoient par compassion vingt ou trente chacun, et leur donnoient à manger du pain et quelques chairs de bœuf qui sont là en abondance. L'on me disoit bien que j'y allasse aussi prendre mes repas avec ces soldats, mais ayant autrefois éprouvé leur gourmandise, j'eusse mieux aimé manger des cailloux qu'aller avec cette canaille.

Or quand la flotte fut arrivée là, l'on trouva le paquet du roi, qui ne se doit ouvrir qu'à Goa, portant qu'au cas que le Vice-Roi vint à mourir en chemin, on élût le Seigneur *André Furtado de Mundoze*, et que s'il n'y étoit lors, qu'on envoyât quérir le Gouverneur de l'île de *Ceilan*. *André Furtado* ayant donc été ainsi reçu pour Vice-Roi, je fus au *Reys Magos* (qui est l'église des Cordeliers, où ordinairement les Vice-Rois se mettent tandis qu'on leur prépare leur entrée) pour parler à lui, et le supplier de m'aider en ma nécessité. Il me fit réponse que je l'allasse trouver lorsqu'il seroit en son

*André Furtado*, élu vice-roi.

*Reys Magos*, c'est l'église des trois rois.



gouvernement : mais tout cela ne me servit de rien, et ne pus jamais parler à lui, jusqu'à ce qu'il m'envoya quérir pour venir avec lui en Portugal, étant relevé de sa charge par *Ruy de Talbe* qui vint l'année suivante à Goa : de sorte que André Furtado lui fit place après avoir premièrement fait appareiller les armées du Nord et du Sud pour envoyer contre les ennemis. Il m'envoya donc quérir par son échanson que j'allasse parler à lui au pas de la *madre de Dios*, à demi-lieue de Goa, ce que je fis, et me dit que si je voulois retourner en Portugal avec lui, il me contenteroit fort bien. Ce que je lui promis volontiers pour la grande nécessité où j'étois : car j'avois déjà quitte mon second hôte, et vivois ailleurs de ce peu que je pouvois gagner de ma vacation. Cependant il me donna lieu en sa maison, en attendant l'embarquement qui se fit au mois de Janvier. C'étoit encore au mois de novembre qu'il m'envoya quérir à ce pas que j'ai dit, où il y a un Capitaine et des soldats qui gardent le passage, aucun ne pouvant aller en terre ferme sans être marqué en la main, s'entend pour ceux du pays, et pour les Portugais sans licence du *Corregidor*. Ils ont une croix de fer ou de bronze avec de l'ocre rouge dans un plat, et marquent avec cela ceux qui passent ce détroit d'eau pour aller

Pas de Goa.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

166. 1667.

en la terre du Dealcan qui est à deux lieues de là ou environ, et en d'autres endroits moins. Je priai donc ce Capitaine de la part d'André Furtado, qu'il me fit bailler une almadie ou bateau avec des mariniérs et un *Naique* pour truchement, ce qu'il fit fort volontiers et me recommanda fort à ce *Naique*, lui disant que j'allois chercher des herbes pour André Furtado, comme aussi étoit-il vrai, et en remportai de là qui lui servirent bien en fomentation pour son opilation de rate. Passant donc à la terre ferme, nous fûmes par ces lieux où habitations des Gentils *Bramnes*: et ayant demandé à boire au logis d'un de ces gens là, il m'en bailla, mais il s'attendoit que je dusse boire sans toucher des lèvres au hanap qui est leur coutume, ce que je ne savois pas, et bussans aucune cérémonie à notre mode; ce que voyant le fils de ce Gentil, il se prit à crier à son père qui étoit en sa petite choupane au derrière du logis, lequel vint aussitôt et se mit en grand colère: de sorte que je fus contraint de faire bien lécurer et nettoyer ce hanap par mon *Naique* afin de les appaiser. Après cela nous passâmes devant une *pagode* ou Temple assez bien bâti, et entrant dedans je trouvai un de ces Gentils tout nu qui paroît de fleurs leur Idole qui étoit comme la tête d'un veau, mais

Voyage de  
l'auteur en  
terre ferme.



comme j'étois encore là dedans voici une vieille d'entre eux qui se met à crier après moi, disant pourquoi j'étois entré là dedans avec mes souliers, mon Naïque l'adoucit un peu en disant que je ne savois pas la coutume.

Au sortir de là nous allâmes passer devant un autre Pagode où il y avoit un *Iogue* Gentil qui s'encendrait le corps et le visage. Et comme j'y voulois entrer il s'écria fort que je ne le fisse pas, en faisant des signes des pieds et des mains. Cet homme étoit si have et défait que c'étoit chose monstrueuse et horrible à voir.

Quant à ces *Pagodes* ils en ont de plusieurs sortes, il y en a pour la guerre, pour la paix, et pour l'amour, où les filles venant à être mariées se font faire dépuceler, et leur idole a une nature comme celle d'un homme; les filles qui servent ces pagodes comme les vierges vestales, y demeurent depuis l'âge de dix ans jusqu'à vingt, et dansent toutes les nuits, tenant des lampes toujours allumées, et vont reposer tour à tour. Je vis là de très belles filles et femmes; ils marient leurs filles à l'âge de huit ou neuf ans, car sitôt qu'elles ont passé douze ou treize ans, on n'en veut plus, parce qu'ils ne les croient plus pucelles, attendu la chaleur du du pays. Au bout des vingt ans que ces religieuses ont ainsi servi les pagodes, on les nourrit en certain lieu le reste de leur vie.

Après  
dont j'a  
habitat  
mon tr  
ner à m  
d'hôtel  
manger  
tiques  
choses  
tié de m  
bas de  
de feuil  
avec de  
cuitave  
ril; je  
boire d  
m'avoie  
crier de  
ne font  
y touch  
comme  
écœur l  
gent po  
prendre  
à mang  
ruques  
chois à  
droit ou

Après que j'eus recueilli quelques plantes dont j'avois affaire, nous allâmes en une petite habitation de Gentils ; où je fis demander par mon truchement s'ils avoient rien à nous donner à manger pour de l'argent, car il n'y a point d'hôtelleries ni de tavernes où l'on vende à manger ; mais il y a seulement de petites boutiques où ils vendent des fruits et autres choses propres à manger. Ces Gentils ayant pitié de moi, il y eut une femme qui me mit au bas de l'appentis de leur maison, une serviette de feuilles de platane accommodées ensemble avec des épines, puis me jetta dessus du riz cuit avec une certaine sauce qu'ils appellent *Ca-Garil* ; je mangeai de cela, et comme je voulus boire dans un petit vaisseau de cuivre qu'ils m'avoient baillé plein d'eau, ils se prirent à crier de quoi je buvois en le touchant, où eux ne font que verser d'en haut à la bouche sans y toucher. J'eus assez de peine à les apaiser comme j'avois fait les autres, en faisant bien écurer le vase. Je leur voulus bailler de l'argent pour mon repas, mais ils n'en voulurent prendre, disant qu'ils ne m'avoient pas baillé à manger pour cela. Je jettai quelques baserques aux filles qui étoient là. Comme je crachois à terre, ils venoient laver vite ment l'endroit où j'avois craché. Les planchers et pavés



Fourmis in-  
commodes.

Tamarins.

Indiens ré-  
duits au dé-  
sespoir.

de leurs maisons sont accommodés avec de la bouse de vache, qu'ils polissent fort, et pensent que cela les garde des fourmis qui sont là en abondance, et ne peut-on rien garder qui ne soit mangé de ces petits bestions, pour auxquels obvier ils ont aussi des buffets appuyés sur de petits pilotis qui sont posés dans des vases pleins d'eau où les fourmis se noient en y pensant monter. Près de cette habitation je trouvai un fort grand arbre chargé de tamarins, dont j'en cueillis quelques-uns qui n'étoient encore du tout mûrs, et en apportai les gousses qui sont quasi comme de phaséoles, mais plus larges et plus grandes. Or comme je retournois par un endroit assez désert, je vis de ces Gentils qui couroient à grande hâte, comme tout effrayés, et leur ayant fait demander par mon truchement ce qu'ils avoient, ils répondoient que leur père s'en alloit noyer, un peu après je les vis retourner ramenant leur père, et le consolant du mieux qu'ils pouvoient. Il s'étoit fâché pour quelque affliction qui lui étoit survenue, étant déjà assez vieux, comme c'est l'ordinaire de ces peuples là, de se noyer ou empoisonner, ou mourir en quelque autre manière que ce soit, quand il leur arrive quelque chose de sinistre; ne se souciant alors plus de vivre.

Pou  
que lo  
défun  
toutes  
de leu  
dans  
ainsi a  
tjou  
veulen  
sans s'  
devant  
mille i  
qui or  
poison  
lés ens  
-Au  
femme  
ture,  
d'hom  
qui ser  
faire b  
tans q  
Pichel  
femme  
voyent  
poison  
Cett  
loi ent

Pour le regard des femmes, c'est la coutume <sup>Femmes qui se brûlent.</sup> que lorsqu'on brûle les corps de leurs maris défunts, elles se jettent dans le feu et se brûlent toutes vives, après s'être premièrement parées de leurs plus riches accoutrements et joyaux, dansant au son des instruments, et meurent ainsi avec une constance merveilleuse, parlant toujours dans le feu même. Celles qui ne le veulent faire demeurent infâmes toute leur vie, sans s'oser jamais trouver devant les autres, ni devant leurs parents et amis qui leur disent mille injures et leur crachent aux yeux : celles qui ont le courage un peu plus foible s'empoisonnent voyant leur mari mort, et sont brûlés ensemble.

Au reste, on remarque que le corps de la femme a une telle propriété huileuse de nature, que pour brûler cinq ou six corps d'hommes, il faut jeter un corps de femme qui sert comme d'huile ou de graisse pour les faire bientôt consommer. Les Mores mahométans qui habitent en la terre ferme de Goa vers Pichelin, défendent cette sorte de cruauté aux femmes de se brûler ainsi : mais quand elles voyent qu'on les empêche de cela, elles s'empoisonnent.

Cette coutume de se brûler, qui a passé en loi entre eux, et qui a été remarquée de long-



temps en ces peuples d'Indie par les anciens, est venue à ce qu'ils disent depuis un certain roi gentil d'entre eux, qui, voyant que tous les hommes de son royaume mouroient, et ayant su que c'étoient les femmes qui les empoisonnoient pour avoir d'autres maris, et que celles qui auroient des enfans demeureroient en vie pour leur subvenir, mais sans se pouvoir plus jamais remarier. Elles gardent cela fort étroitement, et ne font que gémir, pleurer et lamenter tout le reste de leur vie, et à certaines heures du jour et de la nuit se mettent à crier d'une si étrange sorte que cela fait pitié de les ouïr. Pour moi j'étois quelquefois étourdi des clameurs de quelques-unes pour avoir perdu maris ou enfans. J'ouïs dire à un bramine qui s'étoit fait chrétien à Goa, que celles qui ont perdu un enfant pleurent vingt ans durant. Il me contoît aussi d'une certaine femme de celles qui servent les pagodes, qu'après s'être retirée en une maison où elles passent leur temps avec les hommes qui les veulent aller voir, elle en reçut un chez soi qui s'échauffa si bien avec elle qu'il en mourut tout-à-l'heure, dont elle fut si affligée, que comme on le brûloit elle eut le courage de se brûler avec lui, puisqu'il étoit mort pour l'amour d'elle, encore qu'elle ne lui fût que bonne amie.

Résolution de  
femme amant.  
te.

Co  
je pa  
belle  
roche  
sorto  
cher.  
qu'il  
nant  
d'une  
m'em  
certain  
et dor  
des d  
rive :  
deux  
certain  
plus d  
jettant  
qu'au  
ainsi q  
jours  
gages,  
ce lieu  
teté.  
M'été  
je retor  
Madre  
encore

Comme je retournois de mon petit voyage, je passois par un vallon où il y avoit une très belle et très agréable fontaine qui sortoit d'une roche plate et creuse en rond, et l'eau qui en sortoit, venoit par des petits trous dans le rocher. Il étoit impossible de l'épuiser, encore qu'il y eut fort peu d'eau dedans : car en prenant d'icelle il en sort toujours d'autre comme d'une source forte et active. Je fus après pour m'embarquer au lieu du Pagode, qui est un certain endroit le long de la rivière, fort creux, et dont on ne peut trouver le fond. On y a fait des degrés grands et spacieux le long de la rive : et là les Gentils viennent tous les ans de deux ou trois cents lieues loin pour se laver en certain temps et s'y assemblent quelquefois plus de cent mille hommes, femmes et enfans, jettant force fruits dans cette rivière, et croyant qu'au bout de l'an ils reviennent sur l'eau. C'est ainsi que Satan les trompe; car il y en a toujours quelques-uns qui y demeurent pour les gages, se noyant et perdant ordinairement en ce lieu là, où ils croient qu'il y ait de la sainteté.

Folles opinions des Indiens.

M'étant donc embarqué le long de ces degrés, je retournai vers le mois de décembre à la *Madre de Dieos* d'où j'étois parti : puis je fis encore un petit voyage en la terre ferme de Pi-

Autre voyage de l'auteur.



*chelin*, pour avoir quelques drogues et autres singularités du pays, et pris encore mon truchement avec l'almadie et les mariniers que m'avoit fait donner le capitaine du passage qui leur avoit expressément commandé de m'obéir et de me conduire partout où je voudrois aller. Nous partîmes un beau soir et allâmes toute la nuit qu'il faisoit clair de lune, tant que nous arrivâmes à *Pichelin*, qui est une assez jolie ville, où il y a force marchands Gentils, et appartient au *Dealcan*, étant à quelques lieues de Goa. Nous fûmes au logis d'un *Menate* Gentil qui nous reçut pour la connoissance qu'il avoit avec notre truchement, et me mit coucher sous un petit appentis : il y eut une Indienne qui m'amena sa fille pour coucher avec moi, comme le *Menate* l'avoit avertie : mais cette fille, âgée seulement de treize ans, voyant que je ne lui voulois pas toucher, elle se prit à pleurer et gémir, voulant à toute force que j'eusse affaire avec elle, et sa mère faisoit ce qu'elle pouvoit pour l'appaiser : moi ne sachant pourquoi se faisoit tout ce mystère. Le lendemain matin, comme j'allois par la rue, je vis un *Iague* Gentil qui étoit tout encendré et nu, accroupi devant un feu de bouse de vache sèche, et prenoit de la cendre de ce feu et s'en saupoudroit tout le corps, ayant les cheveux longs comme

Pichelin.

Étrange façon  
des Iagues.

une fe  
bout  
tenoit  
tacle  
su voi  
toujou  
ni ça  
Cett  
tre et  
usent  
gentils  
mange  
veulen  
ges, d  
riz et  
nourri  
où ils  
maux  
les rich  
de gran  
A co  
de me  
Cochin  
Lyon,  
métices  
été pris  
par les  
Et com

une femme, et encendrés, avec des cornes au bout d'un bâton fort grandes et tortillées, qu'il tenoit par-dessus ses épaules. C'étoit le spectacle le plus hideux et monstrueux qu'on eût su voir : car il demouroit tout coi, regardant toujours son feu, sans jamais tourner la tête ni çà et là.

Cette manière de gens sont quelquefois quatre et cinq jours sans manger ou fort peu, et usent de très-grandes abstinences. Tous ces gentils, et principalement les *Bramines*, ne mangent rien d'animé et qui ait eu vie, et ne veulent pas seulement goûter des herbes rouges, disant qu'il y a du sang. Ils mangent du riz et du lait, et appellent la vache leur mère nourrice. Par les déserts ils ont des hôpitaux où ils baillent à manger et à boire aux animaux, et aux pèlerins qui passent par-là. Car les riches d'entre eux venant à mourir, laissent de grands biens à ces hôpitaux pour cela.

Hôpitaux entre les Indiens.

A ce propos je conterai ce qui advint à un de mes amis venant du royaume de Pégou à Cochin. C'étoit un Flamand qui étoit marié à Lyon, et avoit deux frères mariés à Goa à des métices de Cochin. Ils étoient trois qui avoient été pris au navire du bon Jésus de notre flotte, par les Hollandois qui les avoient mis à terre. Et comme ils s'en venoient le long de la ma-



Courtoisie de  
Indiens.

rine, ils n'avoient entre eux trois qu'une paire de souliers dont ils se servoient l'un après l'autre : celui qui portoit les souliers alloit sur la terre, et les deux autres déchaux alloient dans l'eau le long de la rive, ne pouvant endurer la plante des pieds sur la terre tant elle étoit alors chaude et brûlante. Ils mouroient presque de faim et de soif, ne trouvant rien par ces déserts de quoi se substanter. Et étant en cette grande foiblesse et détresse, ils aperçurent deux gentils qui accouroient vers eux, les criant qu'ils s'arrêtassent un peu : mais eux ne sachant que vouloit dire cela, craignoient au commencement que ce fût pour les voler : toutefois, voyant qu'ils n'avoient que perdre, se résolurent de les attendre, et ces gentils étant venus à eux, leur offrirent courtoisement à boire et à manger, dont les remercièrent, disant qu'ils n'avoient argent pour les payer ; ils parloient par signes sans autrement s'entendre : mais ces gentils leur montroient du doigt le ciel, disant que c'étoit Dieu qui leur commandoit d'ainsi faire ; de sorte que ces trois y consentirent aisément, et burent et mangèrent fort bien, puis poursuivirent leur voyage. Cela montre combien ces gens sont contents quand ils trouvent l'occasion de faire du bien aux pauvres passants, étant tous gens fort pieux, qui endu-

rent to  
ils aime  
et hum  
abusés  
bonne  
vraie r  
que la l  
aux dor

Après  
drogues  
besoin,  
ment et  
côte for  
sortes d  
herbe q  
commar  
pour m  
dépouill  
les Indie  
affronts  
quelque  
devant e  
dont ces  
sitôt por  
puis qu  
soient ce  
connoiss  
soucient

rent toute sorte d'ignominie et d'injures, tant ils aiment la paix et la tranquillité. Cette bonté et humanité naturelle de ces pauvres idolâtres abusés en tant d'autres choses, est une très-bonne leçon pour les chrétiens instruits en la vraie religion dont ils sont si peu soigneux, que la lumière naturelle de ceux-là fait honte aux dons surnaturels de ceux-ci.

Après que j'eus amassé et acheté toutes les drogues et autres choses qui me faisoient de besoin, je me mis au retour avec mon truchement et mes mariniers : et allant le long de la côte fort verte, agréable et abondante en toutes sortes de plantes : comme je voyois quelque herbe qui me plaisoit, je ne faisois que leur commander, et ils se jetoient aussitôt à la nage pour me l'aller quérir, n'étant en peine de se dépouiller, à cause qu'ils vont tous nus comme les Indiens d'occident. Les Portugais font mille affronts et moqueries à ces pauvres gens, et quelquefois ils font semblant de vouloir tuer devant eux quelque oiseau ou autre animal, dont ces gentils ayant pitié, les achètent aussitôt pour les mettre en liberté. Toutefois, depuis qu'ils ont aperçu que les Portugais faisoient cela exprès pour avoir de l'argent, reconnoissant leur mauvaise volonté, ils ne se soucient plus de racheter ces animaux comme

Indiens ne  
tuent les ani-  
maux.



Rude com-  
portement  
des Portugais  
envers les In-  
diens.

ils souloient faire. Quand un Portugais veut aussi avoir quelque habillement, il ne fait qu'aller en la boutique d'un Indien avec un tailleur, et là choisit les étoffes qu'il lui plaît et tant qu'il en veut, et les fait tailler en sa présence; puis quand ce vient à payer, il dit au pauvre gentil qu'il le suive en son logis pour avoir de l'argent; puis étant là, il fait semblant que son compagnon, qui a la clé de son coffre, n'y est pas: et ainsi l'autre, quoi qu'il dise et fasse, n'en peut avoir autre chose; et même, à deux jours de là, le Portugais dit qu'il ne lui doit rien du tout. Ils en font de même à tous autres marchands et gens de métier. Ils m'en ont bien souvent fait autant à moi-même quand je leur avois baillé ou fait quelque chose pour eux: car, à quelque temps de là, ils faisoient semblant de ne me connoître plus. Il est vrai qu'il ne faut pas trouver étrange s'ils en usent ainsi es Indes, puis qu'ils n'en font pas moins dans Lisbonne même, où un mien hôte, qui étoit Flamand, me contoit que, ayant garni un jour un chapeau à un Castillan, et lui en demandant de l'argent, l'autre, lui montrant un pistolet le chien abattu, lui dit que s'il vouloit être payé, il falloit qu'il le suivit à la guerre en Flandre où il s'en alloit, et ainsi n'en eut autre chose.

Quar  
ves en p  
et gent  
que pa  
me con  
*Fernan*  
Portug  
trois le  
*Fernan*  
et estir  
l'ayant  
aller à  
esclave  
le fils  
en son  
superb  
lua en  
*Fernan*  
vous g  
Mais l'  
noître  
jeune f  
lui qu  
chez so  
dit qu'  
pour g  
de n'en  
gent po

Quand ils arrivent aux Indes, ils se font braves en peu de temps, se disant tous *fidalgues* et gentilshommes, encore que ce ne soient que paysans et gens de métier. Eux-mêmes me contoient d'un certain d'entre eux, nommé *Fernando*, qui avoit gardé les pourceaux en Portugal, et étant venu aux Indes, ajoutant trois lettres à son nom, se faisoit appeler *Dom Fernando*, et fut en peu de temps si bien connu et estimé entre les femmes métices, qu'une l'ayant choisi pour son serviteur, elle le faisoit aller à cheval, la chaîne d'or au cou, et force esclaves après lui; mais un jour il arriva que le fils du maître qu'il avoit servi de porcher en son pays, l'ayant rencontré en ce riche et superbe équipage par les rues de Goa, le salua en lui disant en sa langue : *Deos guarde Fernando, como esta*; ce qui veut dire : Dieu vous garde tel : comment vous portez-vous. Mais l'autre, faisant semblant de ne le connoître pas, lui demanda qui il étoit : à quoi le jeune fils lui ayant répondu s'il n'étoit pas celui qui avoit autrefois gardé les pourceaux chez son père, celui-ci l'ayant tiré à part, lui dit qu'on l'appeloit là *Dom*, et qu'on le tenoit pour gentilhomme de bonne race, le priant de n'en rien dire, et même lui donnant de l'argent pour cela, et toutefois cela ne laissa d'être

Naturel et  
qualités des  
Portugais aux  
Indes.

Superbe por-  
tugaise.



su par plusieurs qui en firent bien leur profit.

Reinol, c'est  
à-dire, du  
royaume de  
Portugal.

Mais puisque je suis tombé sur ce propos, je dirai ensuite que, quand ces soldats portugais arrivent de nouveau aux Indes, portant encore leurs habits du pays, ceux qui sont là de long-temps, quand ils les voient par les rues, les appellent *Reinol*, chargés de poux, et mille autres injures et moqueries. Lorsque j'y étois, ces nouveaux venus n'osoient plus sortir du logis qu'ils ne fussent habillés à l'indique comme les autres; et alors on ne les reconnoît plus, faisant les graves et observant le *Sosiego* à l'espagnole, ayant toujours leur *boay* qui porte leur parasol, sans lequel ils n'osent sortir du logis, ou autrement on les estimeroit *pícaros* et misérables : comme en effet ils sont à qui les connoît bien. Dès qu'ils sont là, pour vils et abjects qu'ils soient, ils s'estiment tous *fidalgues* et nobles, changeant leurs noms obscurs à des noms plus illustres : comme je sus là d'un certain qui s'enrôloit pour la guerre et avoit changé de nom trois ou quatre fois, comme il fut reconnu par les secrétaires et écrivains de Goa. Quand ils savent que quelqu'un les connoît, ils sont si méchants que d'envoyer sous main quelque ami vers celui-là lui demander s'il ne connoît pas un tel, et quel il est, de quelle caste ou race, et si de

gens no  
pond q  
cet ami  
pit qu'il  
pour tel  
ciés com  
rencontr  
donnent  
sent pou  
bien de  
quis; au  
monde,  
tres qual  
qui on a  
tre, vien  
la cuisse  
de lui,  
d'employ  
Quand il  
ter quelc  
billets à  
ter contr  
qui le bil  
sur ce qu  
et diront  
c'est à lu  
contre lu  
leurs bel

gens nobles ou honorables : que si l'autre répond qu'il est quelque *picaro* et misérable, cet ami rapporte cela à l'autre, et alors, de dépit qu'il a de se voir ainsi reconnu et avoué pour tel qu'il est, il complotte avec ses associés contre celui qui a dit cette vérité, et le rencontrant par la ville à leur avantage, lui donnent tant de coups, qu'ils le tuent ou laissent pour mort. Cela est cause qu'on se garde bien de dire la vérité de ceux dont on est enquis; au contraire, on en dit tous les biens du monde, de noblesse, valeur, prouesse, et autres qualités du tout fausses : et alors celui de qui on a si bien parlé venant à rencontrer l'autre, vient aussitôt à le saluer, lui embrasser la cuisse, et le prier de dire toujours ainsi bien de lui, et qu'il est du tout à son service prêt d'employer sa vie et ses moyens pour lui. Quand ils ont envie d'*acouchillar* ou déchiqueter quelqu'un à coups d'épée, ils envoient des billets à leurs amis pour les prier de les assister contre un tel qui les a offensés. Si celui à qui le billet est mandé ne vient pas, et s'excuse sur ce que ce tel est son ami, ils le tiendront et diront pour un lâche et poltron, et que c'est à lui à qui ils en veulent, et s'associent contre lui sans qu'il s'en donne garde. Ce sont leurs belles vaillances aujourd'hui.

Vengeances  
portugaises.



Un jour, étant à la porte de mon logis à la rue de Crucifix, où j'étois logé, en la maison d'Antoine Fernando, chirurgien indien, dont la femme étoit Chinoise, je vis deux troupes de soldats, les uns venant de devers la Miséricorde, les autres de devers les Cordeliers, et s'approchant les uns des autres, mettre les mains à l'épée avec grande furie l'un contre l'autre; mais la canaille ne se fit aucun mal pour être tant à tant: mais quand ils se trouvèrent dix ou douze sur un ou deux, ils font merveilles de prouesse. Il y en eut un qui, faisant du brave, appela un autre au combat seul à seul, qui s'y trouva assez naïvement avec ses armes simples: mais l'autre, méchant et perfide, portant avec lui une arquebuse, le coucha en joue pour le tirer, dont le premier s'écriant qu'il le fit mourir en homme de bien avec armes pareilles; celui-ci n'y voulut entendre, ainsi lui dit que s'il vouloit qu'il lui sauvât la vie, il n'avoit qu'à faire une chose; et l'autre lui demandant quoi, ce malheureux qui le tenoit toujours en joue, lui dit qu'il falloit qu'il reniât Jésus-Christ, ce que l'autre ayant lâchement fait, celui-ci lui dit: vas-t'en chemin de l'enfer, et ainsi se séparèrent. Voilà quels sont les bons chrétiens qui habitent aux Indes.

Trait horrible.

L'on  
lences et  
ses dur  
maintes  
Goa; or  
de telle  
ouïr du  
*tal y soy*  
à gorge  
foire ou  
voient a  
*torio*, po  
ils voien  
ils se ba  
poitrine  
et se rai  
qu'usur  
voir tels  
trompés  
le plus s  
J'ai re  
entr'eux  
c'est qu  
grand,  
commen  
ront, et  
jour tro  
trois d'en

L'on ne sauroit dire les méchancetés, insolences et irrévérences qu'ils commettent es églises durant le service divin, comme j'ai vu maintes fois pendant qu'on disoit la messe à Goa; on les entendoit parler tout haut et crier de telle sorte ensemble, qu'on ne pouvoit rien ouïr du service, disant : *Foulano no sabe cometal tal y foy preso*, ou autres telles choses, et crient à gorge déployée comme s'ils étoient en une foire ou à la campagne, et quelques-uns envoient alors leurs esclaves quérir leur *Escritorio*, pour en montrer les lettres : puis quand ils voient qu'on veut lever le Saint-Sacrement, ils se baillent trois ou quatre coups contre la poitrine, et soudain se remettent à crier, rire, et se railler comme devant. Ce n'est entre eux qu'usure, avarice, larcin; jurements étranges, voir tels que les plus fins y seroient attrapés et trompés : car il n'y a que fausseté et mensonge le plus souvent.

J'ai remarqué qu'ils ont une sorte d'honneur entr'eux, quand ils se rencontrent par la rue; c'est que le moindre nombre cède au plus grand, et s'ils ne sont que deux il faut qu'ils commencent à saluer trois qu'ils rencontreront, et ainsi des autres : et de fait j'y fus un jour trompé; car me trouvant avec deux ou trois d'entr'eux, comme nous en rencontrâmes



deux autres, ne sachant leur façon, je commençai le premier à les saluer, parce que je les connoissois : mais les autres m'en reprirent fort, disant que je ne savois pas les coutumes, et qu'une autre fois je prisse bien garde de ne faire cela étant en leur compagnie. Ils vont quelquefois de nuit avec leurs *Carapousses*, qui sont habillement de tête fait de drap en façon de casque, haussant et abaissant la visière quand ils veulent : et sur l'heure du souper s'en vont aux maisons où ils savent qu'il y a de quoi prendre, frappant à la porte si elle est fermée, et entrant librement s'ils la trouvent ouverte, puis montent en haut sans dire autre chose, la face cachée, et demandent au maître du logis deux ou trois cens chéraphins à emprunter, ou sinon ils le tueront, et emporteront le plus beau et le meilleur de la maison.

Voleries  
à Goa.

Un gentil-homme Portugais me faisoit le conte qu'il avoit été ainsi attrapé par ces gens-là, un jour qu'il étoit prêt à souper : car son esclave leur ayant été ouvrir la porte, eux disant qu'ils avoient un mot à dire à son maître, entrèrent de force laissant un des leurs pour garder la porte, et montant en haut, prirent de premier abord toute la vaisselle d'argent qui étoit sur la table, lui demandant deux cent chéraphins s'il la vouloit racheter, ce qu'il fut

contrain-  
cela. Si  
prendre  
teilles p  
ches al  
mettre  
tres au  
cher de  
vage; il  
gèmes e  
avec des  
ne veut  
et ne s'a  
lesquels  
Ils se  
femmes  
et s'ils le  
glent et  
les ont é  
percée,  
et disent  
à leur se  
viennen  
ront qu  
sant qu'  
le barbi  
et laissez  
misérab

contraint de leur bailler, et s'en allèrent avec cela. Si ceux de la Justice les veulent aller prendre, ils tiennent toujours de grandes bouteilles pleines de poudre à canon, avec des mèches attachées à l'entour, toutes prêtes à y mettre le feu, afin de jeter cela par les fenêtres au mitant de ceux qui voudroient approcher de leur porte; ce qui fait un étrange ravage; ils usent de mille autres sortes de stratagèmes et inventions de cruautés, allant la nuit avec des lances de feu, de sorte que la justice ne veut du tout point avoir affaire avec eux, et ne s'adresse qu'aux pauvres et simples sur lesquels ils exercent beaucoup de tyrannie.

Ils sont si démesurément jaloux de leurs femmes qu'on n'oseroit les regarder au visage, et s'ils les voyent parler à quelqu'un il les étranglent et empoisonnent aussitôt, et quand ils les ont étranglées, ils les mettent sur la chaise percée, puis appellent leurs voisins au secours, et disent que c'est un évanouissement qui a pris à leur femme sur la chaise: mais elles ne reviennent jamais de cela. Autrefois ils envieront quérir le barbier pour les faire saigner disant qu'elles ne se portent pas bien; puis quand le barbier s'en est allé, ils défont la compresse et laissent aller le sang tant que les pauvres misérables en meurent; puis ils appellent en-



core leurs voisins pour voir ce désastre qu'ils disent être arrivé la nuit en dormant. Il y en a d'autres qui mènent baigner leurs femmes en des viviers et étangs assez creux qui sont aux champs, et là les font boire plus que leur saoul, puis se retirent en la maison, et à quelque temps de là envoient leurs esclaves chercher leur maîtresse qu'ils trouvent noyée, dont le mari le sachant fait bien l'étonné et le fâché; ainsi en ces diverses manières et plusieurs autres encore que j'omet, ils trouvent moyen de se défaire de leurs femmes quand ils en ont le moindre soupçon, et en font après eux-mêmes le conte entre eux, y en ayant tel qui aura fait mourir trois ou quatre femmes. Mais aussi de même les femmes quand elles savent que leurs maris en entretiennent quelqu'autre, elles s'en défont par poison ou autrement, et se servent fort à cela de la semence de *Datura* qui est d'une étrange vertu. Ce *Datura* ou *Dutroa*, espèce de *Stramonium*, est une plante grande et haute qui porte des fleurs blanches en campane, comme le *Cisampelos*, mais plus grandes. Or celui qui en prend en trop grande quantité, meurt en peu d'heures, riant et pleurant comme un fou. Ainsi les femmes qui ont des amis particuliers baillent de cette herbe à leurs marien y mêlant je ne sais quelle autre dro-

*Datura*,  
poison.

gue, qu  
en furi  
lebard  
là en p  
et sort  
son am  
sence d  
la drog  
quatre  
souvier  
vu ou f  
et trou  
des son  
chance

Quar  
des cru  
faisant  
il les en  
nent, r  
jusqu'à  
tout de  
sont de  
pauvre  
Portug  
conte l  
ture ce  
à son g

gue, qui est telle que le pauvre mari entre comme en furie et rêverie, et prend une pique ou halberde pour garder la porte, demeurant ainsi là en posture sans dire mot à ceux qui entrent et sortent. Après cela la dame envoie quérir son ami, et passe son temps avec lui en la présence du mari même, tant que l'opération de la drogue, qui dure environ jusques à vingt-quatre heures, soit presque achevée; et ne se souvient celui qui en a pris, de rien qu'il ait vu ou fait, tant les yeux et la pensée sont agités et troublés de cette herbe. Les Métices des Indes sont fort duites et faites à ces sortes de méchancetés pour tromper ceux qu'elles veulent.

Quant aux esclaves, c'est une grande pitié des cruels châtimens qu'ils leur donnent, les faisant souffrir milles sortes de tourmens, car il les enferment de doubles fers, puis leur donnent, non vingt et trente coups de bâton, mais jusqu'à cinq cents à la fois, et les font coucher tout de leur long par terre sur le ventre, puis sont deux qui chacun de son côté frappent ce pauvre corps comme sur du plâtre, le maître Portugais ou Métique étant présent assis qui conte les coups avec son rosaire. Et si d'aventure ceux qui frappent ainsi ne font assez forts à son gré comme voulant épargner leur com-

Cruel châti-  
ment envers  
les esclaves.



pagnon, il les fait mettre en la place du patient et les fait étriller sans miséricorde.

Comme j'étois en mon logis à Goa, je n'entendois que coups toute la nuit, et quelque voix foible qui respiroit, car ils leur ferment la bouche avec un linge pour le empêcher de crier, reprenant même l'haleine avec peine. Après qu'ils les ont bien fait battre en cette sorte, ils leur font découper le corps avec un rasoir, puis les frottent avec sel et vinaigre de peur que les vers ne s'y engendrent; vous pouvez penser quelle douleur cela apporte. Ils ont un autre sorte de supplice qu'ils appellent *pingar vive*, qui est de faire distiller du lard mis en une pelle toute rouge sur le corps du pauvre patient tout nu et couché sur le ventre; de sorte que cela fait renier et détester père et mère à ces misérables de les avoir mis au monde pour la douleur qu'ils sentent, et qui les perce jusques aux entrailles. J'ai vu quelquefois devant moi une partie de ces cruautés barbaresques, qui m'affligeoient merveilleusement, et en ai encore horreur quand j'y pense seulement. Il y eut un jour une pauvre Indienne qui se vint jeter dans mon logis criant à l'aide, et me priant d'être son parrain pour impêtrer miséricorde de son maître: mais je ne la pus sauver à mon très-grand regret; ains elle fut prise,

liée et  
tournée  
tendois  
assez p  
par ces  
sorte ci  
en son  
châtier  
frappai  
pendan  
la disoi  
non, r  
es rapo  
c'est un

Une  
assez vi  
l'appelo  
cher un  
en telle  
quelque  
autre,  
assez év  
paupière  
rir, la t  
flée. J'e  
ou chin  
fort hau  
qu'à pe

liée et garottée et couchée par terre, puis bastonnée à grands coups sans nulle pitié : je l'en tendois crier et gémir de mon logis qui étoit assez près de là. Il y avait une Métice qui avoit par ces horribles châtimens fait mourir de la sorte cinq ou six esclaves qu'elle faisoit nterrer en son jardin ; et comme un jour elle en faisoit châtier une autre qui lui restoit, celui qui la frappait venant à se lasser, cette misérable cependant mourut en ce travail, et comme celui là disoit à sa maîtresse qu'elle étoit morte ; non non, répondit-elle, elle fait la morte *dady dady es rapose veille*, c'est-à-dire : donne, donne, c'est une vieille renarde.

Une autre ayant une esclave qui n'étoit pas assez vigilante et prompte à se lever quand elle l'appeloit, cette maîtresse Métice lui fit attacher un fer de cheval sur les reins avec des clous, en telle sorte que la pauvrette mourut de là à quelque temps, la gangrène s'y étant mise. Une autre, pour même sujet, d'une qui n'étoit pas assez éveillée, lui fit clorre et coudre les deux paupières aux sourcils dont elle cuida mourir, la face lui étant devenue fort grosse et enflée. J'en entendis un jour une autre Indienne ou chinoise qu'on châtioit ; les coups claquoient fort haut, mais elle ne faisoit que gémir si bas qu'à peine l'oyoit-on crier, disant *Ia, ia, mi si-*

Cruautés  
nouies.



*gnore* : je demandai lors au frère du logis que c'étoit ; qui me dit que c'étoit une esclave qu'on châtioit, et m'étonnant de ce qu'elle ne crioit, il me dit qu'on lui en bailleroit trois fois autant si elle se plaignoit, et que cela n'étoit rien au prix de ce que quelques autres endureoient, et qu'il y en avoit une autre qui étoit pendue en une chambre haute, par les deux mains, il y avoit déjà deux ou trois jours, et ce pour bien peu de chose, comme pour avoir laissé répandre quelques chopines de lait, comme lui croyoit, car on lui vouloit faire accroire qu'il l'avoit bu, et lui ayant demandé si on ne le délioit point pour lui donner à manger, il me répondit que non, mais qu'on le descendoit un peu bas, et lui donnoit-on quelque peu de riz cuit en eau, puis on le remontoit aussitôt avec une poulie ; mais que ce ne seroit pas tout, et qu'après cela il seroit encore bien étrillé ; et que l'on n'attendoit autre chose si non qu'il fut hors du logis pour recommencer ce cruel châtiment en son absence. Il me contoit encore que son frère, qui étoit le maître du logis, ayant un jour acheté une esclave Japonaise, comme en dinant avec sa femme il vint à dire en se jouant que cette esclave avoit les dents bien blanches, cette femme ne dit mot sue l'heure, mais ayant épié le temps que son

mari t  
cette p  
dents s  
qu'elle  
elle lui  
la natu

Voil  
font le  
claves  
tes. Je  
dien, a  
et de f  
une ce  
un jou  
esclave  
s'allaje  
et se f  
maître  
le trait  
rurgien  
tre dés  
fuit ho  
par fo  
sauver  
pour y  
ce mis  
chapp  
sespoir

du logis que  
une esclave  
ce qu'elle ne  
roit trois fois  
e cela n'étoit  
autres endu-  
tre qui étoit  
par les deux  
ois jours, et  
ne pour avoir  
nes de lait,  
lois faire ac-  
t demandé si  
er à manger,  
on le descen-  
on quelque  
le remontoit  
e ce ne seroit  
encore bien  
tre chose si-  
e recommencer  
e. Il me con-  
le maître du  
esclave Japo-  
emme il vint  
lave avoit les  
e ne dit mot  
mps que son

mari fut sorti, elle avoit fait prendre et lier  
cette pauvre esclave, et lui arracher toutes les  
deuts sans nulle compassion : puis d'une autre  
qu'elle avoit opinion que son mari entretint,  
elle lui avoit fait fourrer un fer tout rouge dans  
la nature, dont la misérable étoit morte.

Voilà les cruels et barbares traitements que  
font les Portugais et Métices de Goa à leurs es-  
claves, dont la condition est pire que des bêtes.  
Je dirai même que mon hôte bien qu'Indien,  
avoit appris ces rudes façons de châtier,  
et de fait ayant un esclave Coulombin, qui est  
une certaine contrée des Indes, le voulant  
un jour faire aller devant lui à la maison, cet  
esclave sachant que c'étoit pour le châtier,  
s'alla jeter dans un puits près de la Miséricorde,  
et se froissa tout le corps : de sorte que son  
maître l'ayant fait retirer de là fut contraint de  
le traiter et panser lui-même : car il étoit chi-  
rurgien ; mais à quelque temps de là, son maître  
désirant le châtier, ce pauvre esclave s'en-  
fuit hors du logis ; mais pour ce qu'il leur faut  
par force revenir à la maison, ne se pouvant  
sauver de quelque côté qu'ils puissent aller,  
pour y avoir gardes à tous les ports et passages,  
ce misérable voyant qu'il n'y avoit moyen d'é-  
chapper des mains de ce cruel maître, de dés-  
espoir se vint la nuit pendre aux barreaux des



Étrange dés-  
espoir d'un  
esclave.

Pitié non per-  
mise à Goa.

fenêtres de la salle basse de son maître, qui le trouva le matin pendu là, n'étant pas encore mort, et ayant pris la peine de le dépendre, le fit revenir par le meilleur traitement qu'il put, et fit tant qu'il guérit de cela, car il ne le vouloit pas perdre, pour ce qu'il lui gagnoit de bon argent, et le dit esclave étoit encore avec ce maître lorsque j'étois logé chez lui, et je le vis assez souvent châtier fort cruellement, et je n'y pouvois donner ordre, à cause que le maître fermoit sur lui la porte de la cuisine où il faisoit son exécution, dont il me fâchoit fort. Un jour, comme sa femme et lui châtioient de la sorte une pauvre esclave de Bengale, cuisinière, jeune fille, à qui ils rompoient bras et jambes à coup de masse, je m'efforçai de la secourir, mais ils me prièrent tous deux instamment de m'en déporter, ou autrement nous aurions affaire ensemble : de sorte que je fus contraint de les laisser faire. Car ce n'est pas là la coutume de secourir ceux que l'on bat et châtie, si l'on ne veut se battre et entretenir avec eux après, tant cette nation est perverse et maligne, jusques là même qu'un gentilhomme portugais étant couché auprès de sa femme la nuit, et songeant qu'elle commettoit adultère avec un sien ami, après s'être éveillé, il fut si transporté de rage et de jalousie, qu'il la tua sur-le-

cham  
cela fa  
de là a  
se mi  
cavali  
vice,  
ger au  
lui fai  
dre ce  
sœur  
ne vo  
s'effor  
ce qu  
mour  
son m  
et lui  
le sui  
De sc  
force  
bons  
frent  
lin, e  
amis  
tre pa  
s'exeu  
faute  
main  
venoi

Histoire  
étrange de la  
jalousie d'un  
Portugais.

champ d'un poignard comme elle dormoit, et  
cela fait, s'enfuit en la terre ferme de Goa, et  
de là à la cour de *Diacan* au service duquel il  
se mit en la ville d'*Isapor*. Car ce roi le voyant  
cavalier de bonne façon, le reçut en son ser-  
vice, lui donnant moyen de s'entretenir et lo-  
ger auprès de lui, et même ayant espérance de  
lui faire renier la loi de Jésus Christ pour pren-  
dre celle de Mahomet, il lui donna une sienne  
sœur en mariage, mais pour cela le Portugais  
ne voulut jamais renier, quelque chose que  
s'efforçassent de faire le Dialcan et sa sœur;  
ce que ce prince voyant, il se résolut de le faire  
mourir; mais elle en ayant eu le vent, en avertit  
son mari qu'il eut à se sauver promptement;  
et lui, lui ayant demandé si elle voudroit bien  
le suivre, elle répondit que oui très-volontiers.  
De sorte qu'ayant fait provision un soir de  
force pierreries et autres richesses, et de deux  
bons chevaux, se mirent la nuit en chemin, et  
firent telle diligence qu'ils arrivèrent à Piche-  
lin, et de là à Goa, où ce cavalier fit tant par  
amis et par argent qu'il eut pardon du meur-  
tre par lui commis envers sa première femme,  
s'excusant à la justice sur ce qu'elle lui faisoit  
faute. Cependant, le Dialcan voyant le lende-  
main matin que le Portugais ni sa sœur ne le  
venoient point visiter à l'accoutumée, se



Dialcan, en-  
nemi des Por-  
tugais.

Desseins  
d'André Fur-  
tado.

douta incontinent de l'affaire, et ayant su qu'ils s'en étoient fuis, envoya après force gens de cheval pour les attrapper, mais en vain, car ils étoient déjà en sauveté. Ce qui fâcha infiniment ce prince, et le rendit encore plus ennemi des Portugais qu'il n'étoit; car ils n'ont point plus grand adversaire que lui, qui les a plusieurs fois assiégés à Goa, mais maintenant ils ont fait trêve ensemble, et je vis un ambassadeur de sa part à Goa lorsque *André Furtado* y commandoit, qui marchoit par la ville en grande pompe et magnificence à la Moresque indienne. J'y vis aussi d'autres ambassadeurs de Pégu, et de Calicut, qu'il faisoit beau voir marcher par les rues en ordre avec leurs gardes qui portoient arcs et flèches; et eux étoient dans leurs palanquins, allant en telle cérémonie trouver le vice-roi des Indes, de la part des rois leurs maîtres, pour confirmer la paix en leurs ports et côtes où leur pouvoir s'étend. Mais *André Furtado* étant courroucé contre le roi de Pégu ne voulut lire ses lettres, ainsi les déchira, disant à l'ambassadeur qu'il rapportât à son maître qu'il l'iroit voir dans peu de jours, et qu'il se souvint d'avoir donné port et entrée aux Hollandois leurs ennemis, contre ce qui avoit été arrêté par la paix et accord fait entr'eux. Et qu'il avoit aussi intention d'aller visiter le roi d'*Achem*

en Su  
dans  
encor  
leurs  
deur  
tion e  
s'en r  
maître  
toutes  
vint u  
de fai  
bouge  
dinair  
à ceu  
Pov  
il avo  
des d  
nom p  
Genti  
quanc  
roi. Il  
gnalé  
où il  
merve  
des. I  
roi d'  
ment  
maint

en Sumatra, qui avoit aussi de même reçu dans ses ports les Hollandois pour y trafiquer, encore qu'il sût assez que les Hollandois étoient leurs ennemis jurés de long-temps. L'ambassadeur de Pégu fut bien honteux de cette réception et de se voir ainsi rebuté du vice-roi, et s'en retourna bien triste et mécontent vers son maître. Les desseins d'André Furtado ne furent toutefois effectués, car à peu de temps de là, vint un autre vice-roi qui ne se soucia pas tant de faire la guerre, comme de bien remplir ses bouges durant ses trois ans, qui leur valent ordinairement plus de six cents mille écus, s'entend à ceux qui tyrannisent bien le pauvre peuple.

Pour le regard du seigneur André Furtado il avoit fait de grands exploits de guerre ès Indes durant sa vie, et s'étoit acquis un tel renom par tout l'Orient, que tous les rois tant Gentils que Mahométans tremblèrent de peur quand ils ouïrent dire qu'il avoit été reçu vice-roi. Il avoit pris et enchaîné un roi nommé Cognalé, très-fort et puissant, qu'il amena à Goa où il eut la tête tranchée, ce qui donna une merveilleuse terreur à tous ces peuples des Indes. Il avoit aussi témoigné sa valeur contre le roi d'Achem en Sumatra, lorsqu'il l'alla bravement assiéger en sa ville d'Achem, et lui ai maintefois ouï conter cet exploit lorsque je

Qualités louables d'André Furtado.



Lâcheté et  
perfidie de  
Sosa.

ès Indes, et crois certainement que si un tel homme fut demeuré vice-roi des Indes plus longtemps, il eut bien amplifié la foi chrétienne parmi ces infidèles. Il me fut dit entre autres choses qu'en cette bataille navale de Malaca, il y eut un capitaine portugais d'un galion nommé Louis de Sosa, qui s'étoit sauvé du combat en prenant la fuite des premiers, et laissant son navire et se sauvant à terre avec le bateau; puis avoit tant fait qu'il étoit arrivé une nuit à Goa sans se faire connaître, et étant entré en sa maison, sa femme étant couchée, soit qu'il eut soupçon qu'elle lui fit faute, ou pour autre cause, il lui passa son épée à travers le corps, elle s'étant jetée à ses pieds, en le suppliant de regarder bien ce qu'il faisoit, mais cette prière n'amollit pas son courage félon, et ne laissa pour cela de l'achever, se montrant plus cruel et furieux envers sa femme que contre les hollandois ses ennemis; après le coup, ayant pris le plus beau et le meilleur qu'il pût sur l'heure, il se retira en terre ferme où il attendit que tout fut appaisé, puis il retourna à Goa.

Depuis, comme je retournois de *Reis magos* avec un sien serviteur (qui étoit celui qui m'avoit mis le sep au col à Mozambique étant Merigne ou Sergent du navire, puis s'étoit mis à

Goa a  
tous c  
logis d  
à caus  
me pr  
un co  
allant  
toute  
hôte  
roient  
Mai  
cruels  
à Goa  
core q  
ou per  
deven  
belle c  
mariés  
gis, lu  
fort é  
la pria  
aussi s  
parler  
sussen  
plus e  
moyen  
des fer  
un gal

Goa au service de ce Louis de Sosa, ) arrivant tous deux assez tard à Goa, je fus souper au logis dudit de Sosa qui me fit fort bonne chère à cause de la connaissance de ce serviteur; et me pria aussi de voir un sien neveu qui avoit un coup de pique en l'aine qu'il avoit reçu en allant voir des femmes; ce fut lors que je sus toute l'histoire de ce Louis de Sosa dont mon hôte me conta plusieurs autres choses qui seroient trop longues et ennuyeuses à raconter.

Mais puis que je suis sur les propos des cruels et étranges déportemens des Portugais à Goa et au reste des Indes, j'en dirai ici encore quelques histoires arrivées de mon temps ou peu auparavant. Un soldat Portugais étant devenu amoureux d'une fille, à Cochin fort belle et de bonne maison, fille de Portugais mariés là, il fit tant qu'il acosta l'esclave du logis, lui contant comme il étoit de bon lieu, et fort épris de l'amour de sa jeune maîtresse et la pria de lui faire entendre sa bonne volonté, aussi s'il y avoit moyen qu'elle le pût faire parler à elle sans que le père ni la mère en sussent rien. L'esclave gagnée par paroles et plus encore par les présens qui est le meilleur moyen à ce pays là d'avoir tout ce qu'on veut des femmes, fit entendre à sa maîtresse comme un galant jeune gentilhomme Portugais étoit

Histoire tragique d'un soldat portugais.



fort épris d'elle et mouroit pour son amour; la fille attirée par ces discours, fut curieuse de savoir qui il étoit, et comme il l'avoit pu voir, parce qu'en ce pays là on voit fort peu les filles et les femmes de qualité qui vont toujours en *palanquin* par la ville. Enfin l'esclave fit tant envers elle qu'elle lui donna parole de l'écouter, et de permettre qu'il lui parlât à certaine heure de nuit, laquelle étant venue et le jeune homme Portugais lui ayant fait tout le discours de son amoureuse passion, elle ne fut pas moins éprise que lui, étant déjà en l'âge de pouvoir passer son temps, et en un pays si chaud qu'est celui-là, où tout homme qui peut avoir seulement le moyen de pouvoir parler à une femme ou fille, est assuré d'en avoir ce qu'il désire pourvu que la moindre occasion s'en présente. De sorte qu'ils résolurent tous deux de s'en aller ensemble en une belle nuit avec l'esclave, ce qu'ils exécutèrent, et la fille ayant pris ses bagues et bijoux et force argent, ils s'embarquèrent pour aller à Goa, où étant arrivés et pris logis un peu à l'écart, ils menèrent là quelque temps une vie joyeuse : mais le soldat qui étoit fort adonné au jeu trouva bientôt la fin de tout ce que lui avoit apporté sa jeune maîtresse, dont étant déjà saoul aussi bien, il conspira la mort de ces pauvres filles, voyant

qu'elle  
et ayan  
étrang  
étant  
les ent  
Ce me  
su, ju  
pour a  
comme  
couvri  
Ce qui  
et com  
désolé  
sans en  
J'en ai  
au logi  
que sa  
maître  
guisant  
l'église  
grand c  
comme  
qu'il fu  
et pour  
avec de  
guères :  
coup qu  
à sa mai

qu'elles n'avoient plus le moyen de le nourrir : et ayant envoyé un jour l'esclave à la ville, il étrangla la maîtresse, puis la cacha, et l'esclave étant de retour, il en fit de même d'elle, puis les enterra toutes deux dans la cour du logis. Ce meurtre demeura fort long-temps sans être su, jusqu'à ce que lui-même ayant été pris pour autre crime et condamné à être pendu, comme il étoit sur l'échelle il confessa et découvrit toute cette pitoyable et cruelle tragédie. Ce qui fit étonner grandement tout le monde, et combla d'un éternel regret le pauvre père désolé, qui avoit fait chercher sa fille partout sans en pouvoir jamais avoir nouvelles qu'alors. J'en ai vu un autre à Goa qui venoit souvent au logis où je demeurois, lequel se doutant que sa femme se laissoit aller à un contre-maitre de navire, épia si bien l'heure, se déguisant en faquin, qu'il attrapa l'autre près de l'église de la Miséricorde, et lui donna un grand coup de couteau dans le petit ventre, comme il ne s'en donnoit de garde, encore qu'il fut assez averti que l'autre lui en vouloit et pour cet effet portoit une chemise de maille avec deux pistolets, mais cela ne lui servit de guères : car l'Indien fut plus habile à faire son coup que lui à le parer, et delà s'en alla droit à sa maison pour en faire autant à sa femme,

Autre acte  
tragique.



qui déjà avertie de la mort de son ami, et voyant ne pouvoir se sauver, son mari étant déjà à la porte, par désespoir elle se jeta par la fenêtre en la rue, où lui la recevant sur la pointe de son épée, la laissa là roide morte, puis se retira en terre ferme, où il attendit que l'on a affaire à Goa de gens pour la guerre. Car lors on fait des Édits et proclamations de pardon à tous ceux qui seront accusés de quelque crime que ce soit, et peuvent retourner en leurs maisons en toute assurance. Telle est la justice de ce pays-là, où ils se tuent et assassinent les uns les autres à tout propos. S'ils ont affaire avec une personne basse et de peu de crédit, ils ne prennent pas la peine de s'en venger eux-mêmes; mais ils envoient leurs esclaves déchiquter ou battre à coups de *bambou* celui qui ne les aura pas salués assez bas, ou sans y songer n'aura pas ôté son chapeau devant eux : car ils sont ainsi cupides de telles vanités dont ils se repaissent.

Aventure de  
la fille du roi  
de Siam.

Je conterois encore d'une fille du roi de Siam, lequel ayant un éléphant blanc, qui est une chose assez rare aux Indes, le roi de Pegu son voisin lui fit fort la guerre pour l'avoir, et l'eut enfin : subjuguant ce roi de Siam, dont la fille fut prise en cette guerre et menée captive à Goa, où je l'ai vue assez souvent,

étant  
tesse  
mang  
solan  
avait  
un d  
ment  
n'ayan  
voit fa  
voulan  
rendre  
aux I  
qui d  
pouvo  
tout m  
le feu  
dedan  
grande  
en gr  
expose  
écrasé  
sortes  
contre  
Ce r  
à quel  
voyer  
de son

étant lors assez âgée, et venoit voir mon hôte-tesse Chinoise; car elles étoient fort amies, et mangeoient ordinairement avec nous, se consolant à raconter ses misères, et comme elle avoit été vendue à un seigneur Portugais par un de ceux de Pégu, qui lui avoit premièrement ôté toutes ses pierreries et joyaux, elle n'ayant lors que huit ou neuf ans; puis on l'avoit fait crier partout, mais que le soldat ne la voulant découvrir de peur d'être contraint de rendre toutes ses richesses, l'étoit venu vendre aux Portugais grands ennemis de son père, qui d'ailleurs les traitoit fort mal quand il les pouvoit attraper. Car il en faisoit mettre les uns tout nus dans de grandes poêles de cuivre sur le feu, et les faisoit ainsi rôtir peu à peu là-dedans; d'autres il les faisoit mettre entre deux grands feux tous nus et assis, et mourir ainsi en grand tourment; les autres il les faisoit exposer dans le parc de ses éléphants pour être écrasés et assommés par eux, et mille autres sortes de cruautés barbaresques qu'il exerçoit contre ces pauvres Portugais.

Cruautés du  
roi de Siam.

Ce roi de Siam voulant un jour faire guerre à quelqn'autre roi sien ennemi, se résolut d'envoyer quelques-uns des plus grands seigneurs de son royaume pour être chefs de son armée:



mais auc uns firent les malades par le conseil de leurs femmes qui ne les vouloient perdre de vue, dont le roi averti les envoya quérir avec leurs femmes, et ayant fait couper la nature à ces femmes, et attacher cela sur le front de leurs maris, il les fit ainsi promener par toute la ville, puis trancher la tête. Ce même roi ayant su quelquefois que ses concubines exercoient entr'elles le péché contre nature avec membres contrefaits, il les fit venir en sa présence, et leur ayant fait peindre à chacune un membre viril sur la cuisse, les fit aller ainsi par toutes les rues, puis les fit jeter au feu et brûler. Voilà les supplices cruels que ces rois Gentils, exercent sans pitié sur ceux dont ils se veulent venger.

Ce fut un Chinois appelé *Ioan Pay*, secrétaire de don André Furtado, qui me conta toutes ces histoires, à quoi j'ajouterai ce que l'on me rapporta en ces pays-là du royaume de Pégou, proche de cettui-ci de Siam, où il étoit arrivé depuis quelques années la chose la plus étrange et prodigieuse du monde. C'est que quelques sorciers et enchanteurs firent tant envers le roi de Pégou qu'il prit en haine ses sujets de telle sorte qu'il se résolut de les perdre et exterminer entièrement; pour à quoi

parven  
de la vi  
pace de  
terre a  
années  
une tel  
peuple  
leurs v  
soit peu  
à la faç  
les uns  
effroyab  
tenir m  
ceux qu  
le plus  
gnon pe  
alloient  
quelque  
ties et  
horrible  
lentour  
sité, éq  
de riz et  
où ils le  
les autre  
qui y ét  
gé de ri  
biter sa

parvenir il fit exprès commandement sur peine de la vie de ne labourer ni semer la terre l'espace de deux ou trois ans : ensuite de quoi la terre ayant demeuré ainsi inculte quelques années, sans qu'on y recueillit rien, il arriva une telle disette et nécessité parmi ce pauvre peuple de Pégú, qu'après avoir consumé tous leurs vivres, et même les autres choses tant soit peu propres à manger, ils furent contraints à la façon des anthropophages de se manger les uns les autres : et ce qui est prodigieux et effroyable et non jamais ouï auparavant, de tenir même boucherie publique de la chair de ceux qu'ils pouvoient attraper à la campagne, le plus fort tuant et massacrant son compagnon pour en faire curée : de manière qu'ils alloient à la chasse des hommes comme de quelques bêtes sauvages, et faisoient des parties et assemblées pour cet effet. Durant cette horrible famine, les peuples des royaumes d'alentour étant avertis de cette extrême nécessité, équipèrent quantité de vaisseaux chargés de riz et autres vivres, qu'ils amenèrent à Pégú où ils les vendirent ce qu'ils voulurent. Entre les autres il y eut un marchand de devers Goa, qui y étant aussi arrivé avec un bateau chargé de riz, comme il alloit par les maisons débiter sa marchandise, prenant en paiement



argent, esclaves, ou autres choses qu'on lui pouvoit bailler : il se rencontra en une maison où ils n'avoient pas moyen d'acheter seulement une mesure de riz, et cependant mouroient de rage de faim; mais ils montrèrent à ce marchand une fort belle jeune fille de la maison que ses frères et sœurs plus grands vouloient vendre pour esclave pour certaines mesures de riz, le marchand en offrit deux mesures ou boisseaux, et eux en vouloient trois, remontrant entr'autres choses que s'ils tuoient cette fille, la chair leur dureroit beaucoup plus que son riz. Enfin ne s'étant pu accorder, le marchand étant sorti de la maison, bien peu après ils massacrèrent cette pauvre fille et la mirent en pièces. Mais le marchand étant touché de la bonne grace de cette fille, aussi qu'il eut pitié d'elle et désiroit lui sauver la vie, retourna en cette maison pour leur bailler ce qu'ils demandoient : mais il fut bien étonné et marri quand ils lui montrèrent la fille en pièces, disant que ne croyant pas qu'il dût revenir, ils l'avoient ainsi accommodée pour en rassasier leur extrême faim. Telle fut la fin de cette pauvre misérable Peguane, dont il y en eut beaucoup d'autres de même. Ce même marchand conta depuis cette piteuse tragédie à un mien ami qui passoit de Portugal aux Indes Orientales en notre flotte dans le galion du Bon Jésus.

Or,  
pourqu  
tuguis,  
envers s  
à Goa,  
son état  
gais, à  
de rend  
fit, soit  
cherche  
comme  
l'ayant a  
que che  
on usoi  
quoit à  
l'attach  
et lui d  
rendoit  
y avoit  
et avoit  
sédoit,  
tout viv  
sans aut  
tres Ind  
qui sont  
Caril à  
pauvres  
pain ni

Or, pour revenir à ceux de Siam, la cause pourquoi le roi de Siam traitoit si mal les Portugais, est qu'ils usoient de mêmes traitemens envers ses sujets captifs. Comme j'en ai vu un à Goa, âgé de plus de 90 ans, menuisier de son état, et esclave d'un gentilhomme portugais, à qui ce pauvre homme étoit contraint de rendre tous les jours deux *tangues* de profit, soit qu'il travaillât ou non; et alloit ainsi chercher besogne par la ville avec ses outils, comme ils font de tous autres états. Mon hôte l'ayant appelé un jour pour lui faire faire quelque chose, il me conta toutes les cruautés dont on usoit en son endroit: car quand il manquoit à payer ses deux *tangues*, son maître l'attachoit comme une bête contre un escalier, et lui donnoit tant de coups de bâton qu'il le rendoit tout moulu et brisé; et me disoit qu'il y avoit plus de quarante ans qu'il étoit esclave, et avoit gagné de bon argent à celui qui le possédoit, et toutefois qu'il ne lui donnoit pour tout vivre qu'une mesure de riz cru par jour sans autre chose, comme ils font à tous les autres Indiens, et quelquefois deux *baseruques*, qui sont quelques deux deniers, pour avoir du *Caril* à mettre avec le riz. Voilà comme ces pauvres esclaves vivent misérablement sans pain ni autre viande que du riz cuit en eau

Cruautés des  
Portugais.

Misère des  
esclaves.



claire : de sorte que l'on en voit plusieurs mourir en languissant de faim et de travail. Ils couchent par terre sur de petites *estères* ou nattes qui sont faites de jonc et d'écorce d'arbre. Les Portugais, acquièrent beaucoup de réputation à faire de bons chrétiens ; car, après avoir fait baptiser leurs esclaves, ils les font ainsi mourir misérablement. Aussi les Japonois, reconnoissant leur lubricité et leur avarice insatiable, semblent avoir eu quelque raison de s'élever contre eux. Car ces peuples, assez subtils et avisés, voyant que le dessein des Portugais, après les avoir faits chrétiens, étoit de les déposséder de leurs terres et biens par toutes sortes d'inventions, ils n'ont point voulu du tout de leur amitié, et moins de leur domination : et c'est peut-être une des causes qu'ils ont martyrisé tant de pauvres pères jésuites qui étoient innocents de cela. Car ces Japonois sont fort jaloux de leurs femmes, et les Portugais n'ont autre but qu'à les gagner, principalement celles des plus grands, dont ils font après ce qu'ils veulent, ce qui donne sujet à ces peuples de tant de cruautés. J'ai prou reconnu, étant aux Indes, ce qui est de la grande paillardise, ambition, avarice et rapacité des Portugais, et comme cela empêche fort que les Indiens se fassent chrétiens si aisément.

Domination  
portugaise,  
quelle.

Japonois, ja-  
loux.

C'est pr  
sont en  
çois, Fl  
à cause  
impure  
tient pr  
de là. J  
d'Artois  
petite f  
de Goa  
paroisse  
Mais ap  
l'envoye  
gens de  
grettoier  
mieux a  
de le leu  
que Por  
peuvent  
qui save  
Pour  
la Chine  
commod  
des Chin  
lemens,  
commod  
évangélis  
ne les fa

seurs mou-  
ail. Ils cou-  
s ou nattes  
l'arbre. Les  
réputation  
ès avoir fait  
ainsi mou-  
ois, recon-  
rice insatia-  
aison de s'é-  
assez subtils  
Portugais,  
t de les dé-  
par toutes  
nt voulu du  
ur domina-  
causes qu'ils  
ères jésuites  
es Japonois  
et les Portu-  
er, principa-  
ont ils font  
onne sujet à  
ai prou re-  
de la grande  
rapacité des  
he fort que  
si aisément.

C'est pourquoi les gens d'église portugais qui sont en ces quartiers-là désirent fort des François, Flamands ou Écossois pour être avec eux, à cause que ces gens là mènent une vie moins impure et scandaleuse ; ce qui soutient et maintient principalement le siège de la religion par de là. J'ai connu là un père jésuite du pays d'Artois qui demuroit en *Salfête*, qui est une petite île tenant à la terre ferme dépendante de Goa ; il étoit là comme curé en une grande paroisse, et savoit fort bien la langue indienne. Mais après les jésuites le tirèrent de là pour l'envoyer à *Chaoul* : et vis alors les pauvres gens de sa paroisse qui le réclamoient et regrettoient fort, disant les uns qu'ils eussent mieux aimé qu'on leur eût coupé les bras que de le leur ôter. Car ils craignoient d'avoir quelque Portugais qui les traitât mal. Voilà ce que peuvent les gens de bien parmi les infidèles qui savent bien discerner le bien d'avec le mal.

Pour les pères jésuites, ils passent jusqu'en la Chine pour y faire quelque fruit, et s'accommodent la barbe et les cheveux à la façon des Chinois, dont aussi ils prennent les habillemens, et apprennent la langue pour s'y accommoder plus aisément ; mais ils n'osent évangéliser là qu'en cachette, de peur qu'on ne les fasse mourir. L'on me disoit à Goa qu'ils

Religion,  
comment et  
par qui main-  
tenue.

Jésuites en la  
Chine.



en avoient déjà converti ben nombre, et même des mandarins et des gouverneurs de provinces. Ils ont une église et collége à *Macao*, ile et ville de la Chine, et là apprennent la langue chinoise. C'est à environ 45 lieues de *Canton*, qui est une grande ville en la Chine, où ils vont par une rivière beaucoup plus grande que la Seine à Rouen, et est jointe avec la mer. Au port de *Canton* y a plus de trois ou quatre mille bateaux fort grands : et là se retirent force oiseaux de rivière, qu'ils laissent au matin aller aux champs pour chercher leur vie, qui d'un côté qui d'un autre; puis le soir, les Chinois sonnent un cor qui s'entend de fort loin, et alors ces cannes se viennent rendre chacune à son bateau, où elles ont leurs nids et y font leurs petits. Un homme qui aura un bateau garni de ces cannes est riche; car ils vendent ces cannes au marché, et en font rôtir aussi pour vendre. Un Portugais me disoit à Goa que, étant allé de *Macao* à *Canton*, il avoit été trompé par un Chinois en cette sorte; car ayant acheté une de ces cannes rôties chez un rôtisseur, la voyant de bonne mine et paroissant fort grasse, il l'emporta à bord de son vaisseau pour la manger; mais comme il mettoit le couteau dedans pour la découper, il ne trouva que la peau qui avoit au-dessous du papier

Canton.

Canne de la Chine.

Ruse et tromperie des Chinois.

fort bien  
faisoient  
tiré la ch  
ainsi cet  
canard;  
houte, c  
peur d'e  
compag  
son cana  
Ces p  
grands t  
veillent  
quatre s  
va dorm  
ils vien  
voient q  
employe  
l'avoir, v  
chandise  
iرون ch  
trapé ce  
les gens  
rent ens  
peintres  
une aut  
d'honne  
en une a  
y ayant

T.  
ore, et même  
s de provin-  
a *Macao*, ile  
ent la langue  
de *Canton*,  
hine, où ils  
s grande que  
vec la mer.  
is ou quatre  
etirent force  
a matin aller  
ie, qui d'un  
les Chinois  
fort loin, et  
e chacune à  
ds et y font  
a un bateau  
ils vendent  
t rôti aussi  
lisoit à Goa  
, il avoit été  
sorte; car  
ties chez un  
e et paroiss-  
bord de son  
me il mettoit  
er, il ne trou-  
us du papier

fort bien accommodé avec de petits bâtons qui faisoient le corps de la cane, ayant le Chinois tiré la chair fort dextrement, puis accommodé ainsi cette peau si bien qu'elle sembloit un vrai canard; de quoi le Portugais eut si grande honte, qu'il n'en osa dire mot à personne, de peur d'être moqué et des Chinois et de ses compagnons; et ainsi mangea la peau seule de son canard sans faire autre bruit.

Ces peuples de la Chine sont fort subtils et grands trompeurs, patients au travail, où ils veillent toute la nuit, et étant deux, trois et quatre sur une besogne, une partie d'eux s'en va dormir lorsque les autres travaillent, puis ils viennent relever les autres à leur tour. S'ils voient quelque marchand qui ait de l'argent à employer, ils font tout ce qu'ils peuvent pour l'avoir, vous apportant de toutes sortes de marchandises à voir, et si celles-là ne plaisent, en iront chercher d'autres, tant qu'ils aient attrapé cet argent. Là c'est la coutume que tous les gens d'un même office ou métier demeurent ensemble en une rue, comme tous les peintres en une rue, tous les cordonniers en une autre, et ainsi des autres états: les gens d'honneur sont en une rue, les moins nobles en une autre, et ne se mêlent point ensemble, y ayant peine et déshonneur à cela. Ils font

Chinois fins  
marchands et  
cupides d'ar-  
gent.



Mariages en  
la Chine.

aussi leurs enfants de leur office et non d'autre, et observent cela fort étroitement. Quand ils veulent marier leurs enfants, ils les font venir tous en un certain lieu destiné à cela, qui est une grande salle, et mettent tous les mâles d'un côté, et les filles de l'autre vis-à-vis : les filles ont la face couverte d'un voile, et les garçons vont choisir celle qui leur plaît, et se tiennent à celle qu'ils auront prise : et c'est la façon de leurs mariages. Les Portugais sont fort désireux de ces Chinois pour esclaves, d'autant qu'ils sont assez fidèles et industrieux, et fort actifs au travail. Quand les Portugais vont à Canton, il y a des Chinois faits à ce métier là d'aller dans le pays à trois ou quatre lieues de la côte en des habitations et villages, et là, quand ils voient quelque beau petit garçon ou fille qui leur plaît, ils les amignardent et attirent avec de petites friandises, leur promettant toujours davantage, puis quand ils les voient un peu éloignés, les enlèvent par force, et les cachent en certains lieux attendant la nuit, puis viennent sur le bord de la mer où ils savent que sont les trafiquants, à qui ils les vendent douze et quinze *tayes* chacun, qui est environ vingt-cinq écus. Mon hôtesse de Goa me disoit qu'elle avoit été ainsi déçue par un Chinois à l'âge de huit ans. Un jeune garçon chi-

Chinois, comment  
dérobes.

nois, e  
Indes,  
par le  
qui est  
fort. En  
comme  
vendre à  
aux Por  
nesse co  
la chair  
plissent  
frottent  
ce soit  
poids, e  
vec les s  
si ce n'es  
les trom  
de plus  
connoiss  
En l'il  
Portugai  
Portugai  
reux d'u  
sollicitati  
pouvoir  
n'en pou  
portuner  
qui assez

e et non d'aument. Quand ils les font venir à cela, qui tous les mâles vis-à-vis : les le, et les garplait, et se se : et c'est la gais sont fort aves, d'autant rieux, et fort tugais vont à à ce métier là tre lieues de lages, et là, tit garçon ou ardent et attir promettant ils les voient r force, et les ant la nuit, ner où ils sa- ui ils les ven- n, qui est en- se de Goa me par un Chi- e garçon chi-

nois, esclave, me conta, en retournant des Indes, qu'il avoit été aussi attrapé de la façon, par le moyen d'un beignet qu'on lui donna, qui est une certaine pâte frite dont ils usent fort. En la Chine y a force porcs qui sont comme sangliers, dont ils font jambons pour vendre à ceux de la marine, et principalement aux Portugais qui vont là : et ont aussi la finesse comme aux canards rôtis, de tirer toute la chair du jambon, laissant la peau qu'ils remplissent de terre noire avec l'os dedans, puis frottent cela de graisse si bien qu'il semble que ce soit la chair même. Ils vendent cela au poids, et est malaisé de discerner les vrais d'avec les supposés : voir en y mettant le couteau, si ce n'est qu'on les coupe par tranches. Voilà les tromperies, dont ils usent même en choses de plus de valeur, à l'endroit de ceux qui ne les connoissent.

En l'île de Macao où habitent les Chinois et Portugais ensemble, il y avoit un marchand Portugais fort riche qui étant devenu amoureux d'une Chinoise mariée, usa de toutes les sollicitations et poursuites qu'il put pour la pouvoir faire condescendre à son désir, mais n'en pouvant venir à bout, il continua à l'importuner de sorte qu'elle le déclara à son mari, qui assez bien avisé, lui dit qu'elle lui promit à

Tour joué à  
un Portugais.



certain jour et heure, et que lui feroit semblant de s'en aller dehors, puis reviendrait aussitôt et frapperait à la porte. Cela ainsi concerté entre eux, fut exécuté de même, et le Portugais ayant eu l'assignation de la dame, ne faillit de s'y trouver bien aise de cette bonne fortune : mais si tôt qu'il fut entré en la maison et la porte fermée, le mari vient frapper à la porte, dont la femme faisant fort l'étonnée, prie le Portugais de se cacher dans une petite cuve à porcelaine, et l'ayant fait entrer là dedans, et fermé très-bien à clef, ouvrit la porte à son mari, qui sans faire semblant de rien le laissa tremper là jusqu'au lendemain matin, qu'il fit porter cette cuve au marché ou *tailan*, ainsi qu'ils appellent, disant que c'étoit de la plus fine porcelaine à vendre là dedans, et qu'il y en avoit tant de courges ou douzaines, et en portoit de la montre en main. Quand il eut convenu de prix avec quelqu'un, il fut question d'ouvrir la cuve, et lors parut le pauvre Portugais bien honteux et affamé, et chacun bien étonné de le voir là ainsi, et le Chinois même en faisoit fort l'esbahi, et le Portugais en eut la huée et la moquerie tout son saoul sans autre mal. Quand les Chinois peuvent attraper quelques Portugais, ils les traitent assez mal, comme il arriva à un capitaine Por-

Traitement  
des Chinois  
aux Portu-  
gais.

tugais qui  
Mandarin  
querir, l  
les Portu  
tifs, et q  
et confis  
fort étran  
envers le  
messes, à  
darin n'es  
le fit dép  
long, com  
Chinois e  
coups de  
fendue en  
teurs, le  
éclats, po  
canne à e  
tugais ava  
Or qua  
de la Chin  
lever leurs  
prendre l  
que de ce  
gueur et l  
puis saven  
et sont pa  
à la march  
mauvaise.

tugais qui étant allé de Macao à Canton, le Mandarin gouverneur de la Province l'envoya quérir, lui disant qu'il avoit été averti comme les Portugais avoient emmené des Chinois captifs, et que pour ce il le vouloit faire mourir et confisquer son navire. L'autre trouva cela fort étrange, et commença à faire ce qu'il put envers le Mandarin par belles paroles et promesses, à ce qu'il le laissât aller; mais le Mandarin n'en voulant rien faire à si bon marché, le fit dépouiller tout nu et coucher de son long, comme les Portugais font à leurs esclaves Chinois et autres, puis lui fit donner trois coups de bambouade qui est une grosse canne fendue en deux, dont ils châtient les malfaiteurs, leur écorchant tout le corps avec les éclats, pour ce qu'en frappant, ils retirent la canne à eux, et ainsi fut étrillé le pauvre Portugais avant qu'être laissé aller.

Or quand il arrive quelques navires ès ports de la Chine, et même de Portugais pour enlever leurs marchandises, les Chinois ayant à prendre les droits tant de ceux qui viennent que de ceux qui sortent, ils prennent la longueur et largeur du navire par mesure juste, puis savent à peu près ce que porte le navire, et font payer un tant pour tant, sans regarder à la marchandise ni qu'elle elle est, bonne ou mauvaise.

Navires mesurés.



Manger des  
Chinois.

Pour le regard du manger des chinois, ils mangent goulument et de mauvaise grâce, comme j'ai remarqué maintefois buvant et mangeant avec eux. Ils ont cette coutume de ne toucher jamais des mains à la viande qu'ils mangent, ains ont comme deux petites spatules de bois fort bien faites, qu'ils tiennent entre leurs doigts, et prennent avec cela ce qu'ils veulent manger, si dextrement que rien plus, et y sont duits de jeunesse. Ils mangent de la chair de chien qui est une grande viande entre eux, ils usent fort de riz, et de peu de pain.

Maisons.

Pour leurs maisons elles sont fort somptueuses, et parées avec toutes sortes de gentillesses. Sont aussi fort voluptueux tant hommes que femmes, s'allant ébattre ensemble par les champs avec mille sortes de plaisirs et délices. Lorsque les Mandarins marchent par la ville, chacun ferme sa porte laissant les rues vides.

Aventure des  
Portugais en  
un Pagode.

Mais pour revenir à Goa, je dirai encore qu'avant que j'en partisse, un fidalgue Portugais me conta une de leurs aventures, qui est qu'allant un jour en guerre vers la mer de Sud, avec l'armée navale des Galiottes ( qui sortent tous les ans pour faire la guerre aux Malabares, qui sont les grands ennemis des portugais, et cela est environ la mi-septembre, lorsque leur hiver est passé, et en même temps une autre

armée sor  
rouge.) L  
ble délib  
Gentils le  
pour enle  
d'autres p  
ple. Et d'a  
dérés avec  
cette ent  
allèrent m  
maritime  
rent le feu  
vres gens,  
feu passa s  
prendre l'  
en diligen  
seulement  
des doigts  
là enferme  
selon la c  
et voyant  
semblèrent  
bes les un  
sible aux E  
mais voya  
ils ne fire  
de ces mis  
cruelleme

armée sort à la mer du Nord qui est vers la mer rouge.) Les capitaines de l'armée firent ensemble délibération d'aller en une habitation de Gentils le long de la côte, assez près de Cochîn, pour enlever un pagode d'or très-grand avec d'autres petits qui étoient en un certain temple. Et d'autant que ces Gentils étoient confédérés avec les Portugais, ils ne voulurent faire cette entreprise de jour, ains une nuit s'en allèrent mettre pied à terre en cette petite ville maritime où étoit le Pagode, et arrivant là mirent le feu partout pour épouvanter ces pauvres gens, et de là allèrent au Pagode; mais le feu passa si promptement qu'avant que pouvoir prendre l'idole, le feu les pressa de se retirer en diligence, et n'eurent loisir que d'arracher seulement les pendants d'oreilles et les anneaux des doigts des pauvres religieuses qui étoient là enfermées et dansant la nuit en leur pagode selon la coutume. Elles étoient près de 500, et voyant l'ennemi entrer là dedans, elles s'assemblèrent toutes, se liant si bien bras et jambes les unes avec les autres, qu'il fut impossible aux Portugais d'en tirer une seule dehors: mais voyant que le feu les talonnoit de près, ils ne firent qu'arracher les pendants d'oreilles de ces misérables filles auxquelles ils coupoient cruellement les doigts pour en avoir les bagues,

Cruautés contre les religieuses Indiennes.



elles faisoient une telle clameur que c'étoit une grande pitié de les entendre; les Portugais fuyant le feu laissèrent brûler là toutes ces pauvres filles, sans que personne les pût secourir, et ainsi traitent les Portugais leurs meilleurs amis et confédérés. Celui qui me contoit cette piteuse histoire, nommé don Louis Lobe, qui étoit de cette entreprise, me disoit que cet esclandre lui faisoit une merveilleuse compassion, mais que tout seul il n'y pouvoit donner ordre, comme il eût désiré, les autres ne se souciant pas de ses prières et remontrances. Ils exercent ordinairement de semblables cruautés lorsqu'ils sortent en troupe le long des côtes, brûlant et saccageant ces pauvres gentils qui ne desirerent que leur bonne grâce et leur amitié, mais ils n'en ont pas plus de pitié pour cela.

Pour ce qui est de la ville de Goa et du pays des environs, je ne prétends pas en faire ici une bien exacte et ample description, car outre ce que plusieurs modernes en ont traité bien amplement, et que tout cela est déjà assez connu à un chacun, on remarquera eucore que ce peu que j'en dis ce n'est que ce que ma mémoire m'a pu fournir du depuis, pour ce qu'étant sur les lieux j'étois observé si soigneusement, comme le sont tous étrangers et sur-

tout les  
de rien  
appreno  
cipale ca  
que l'on  
mer, qu  
plus, ne  
à-dire F  
que c'est  
en vien  
naissant  
je n'avo  
écrit que  
bien secr  
Je dir  
que c'es  
île envir  
campagn  
être gran  
de toute  
assez bie  
églises,  
et maiso  
Métices,  
gèdre e  
maisons  
bâties d  
ont force

tout les François, que je n'avois aucun moyen de rien mettre par écrit de ce que je voyois et apprenois tous les jours; et ce qui fut la principale cause de ma prison à Mozambique, c'est que l'on m'accusoit d'avoir fait un routier de mer, qui est ce que les Portugais craignent le plus, ne voulant pas que les étrangers, c'est-à-dire François, Anglois et Hollandois sachent que c'est de ces pays-là, de peur qu'ils ne les en viennent dénicher plus aisément, en reconnaissant le pays et leur foiblesse: de sorte que je n'avois aucun moyen de rien remarquer par écrit que sur mes tablettes, encore bien peu et bien secrètement.

Je dirai toutefois de Goa en peu de mots, que c'est une ville très bien située dans une île environnée de la rivière, partie en plate campagne et partie en montagne; elle peut être grande comme Tours, mais fort peuplée de toutes sortes de nations d'Indie. Elle est assez bien bâtie, s'entend pour ce qui est des églises, hôpitaux, collèges, palais publics et maisons particulières des Portugais et Métices, qui sont d'un marbre bâtard rougeâtre et de pierre de taille. Les autres maisons d'Indiens sont comme choupanes bâties de terre et de quelque pierre. Ils ont force jardins, où il y a des *Tanques* ou

Description  
de Goa.



viviers à se baigner, et quantité d'arbres fruitiers. Le pays est très bon et fertile, rapportant du riz deux fois l'année. Les Gentils y ont bien liberté de leur religion, mais ils ne peuvent avoir aucun pagode ou temple dans la ville, ains en terre ferme seulement et hors l'île. Quand ces Gentils et Idolâtres viennent à mourir et qu'ils laissent des enfants petits, les Jésuites sont soigneux de les prendre pour les enseigner et instruire en la foi, et pour ce faire se saisissent de toutes leurs terres, héritages et autres biens. Mon hôte Indien, chrétien, me contoit qu'on lui en avoit fait ainsi, mais il n'en étoit pas mieux instruit pour cela. Il y a beaucoup d'envie et d'animosité entre les pères Jésuites et les autres ordres de religieux, parce que les autres y veulent commander absolument; jusque là même que souvent en prêchant je les ai ouï s'échapper en beaucoup de paroles de passion les uns contre les autres. Les pères Jésuites ont les *Saquates* ou présens qu'apportent les ambassadeurs des rois voisins et confédérés des Portugais, quand ils viennent saluer un nouveau vice-roi, c'est ordinairement en en pierreries et autres choses précieuses, qui peut monter à quinze ou à vingt mille écus plus ou moins. Le roi d'Espagne leur a octroyé cela à cause qu'ils ont seuls la

charge d  
présents  
cevoir a

Pour  
quinze  
quelque  
Je vis u  
tants por  
ces et In  
mille. Il  
avoient l  
mer avec  
là de Fran  
Étienne d  
reçus bea  
J'en vis a  
des Mald  
François  
ses Voyag  
trois mois  
parti un  
Feynes q  
Monfart;  
tarder des  
heur, car  
comme il  
pétarder a  
fût, il fut

charge d'enseigner la jeunesse, et sont toujours présents quand cela se présente, afin de le recevoir aussitôt.

Pour les gens de guerre, ils sont quelques quinze cent ou deux mille quelquefois plus quelquefois moins selon que les flottes arrivent. Je vis une montre générale de tous les habitants portant armes, tant Portugais que Métisces et Indiens; et se trouvèrent environ quatre mille. Ils faisoient cela pour la crainte qu'ils avoient lors des Hollandois qui couroient la mer avec force vaisseaux. Je n'ai vu et connu là de François qu'un bon père Jésuite nommé Étienne de la Croix, natif de Rouen, de qui je reçus beaucoup de courtoisie et de consolation. J'en vis aussi trois autres qui s'étoient sauvés des Maldives, entre lesquels étoit un nommé François Pirard Breton qui a fait l'histoire de ses Voyages. L'on me conta aussi qu'environ trois mois avant que j'arrivasse à Goa, en étoit parti un gentilhomme François nommé de Feynes qui se faisoit appeler là le comte de Monfart; il étoit fort entendu en l'art de pétarder des places; ce qui fut cause de son malheur, car étant venu de Perse à Ormus, comme il eut dit là qu'il savoit un moyen de pétarder aisément une forteresse quelle qu'elle fût, il fut arrêté prisonnier et envoyé à Goa,

Français  
à Goa.



où il fut toujours retenu en prison pour la crainte qu'on avoit qu'il n'observât les forteresses du pays, et à la première flotte qui s'en retourna en Portugal, il fut renvoyé dedans, et sitôt qu'il fût arrivé à Lisbonne on le retint encore prisonnier où j'ai depuis oui dire en Portugal qu'il fût retenu long-temps et fort rigoureusement, jusqu'à ce que monsieur du Maine fut en Espagne, qui moyenna sa délivrance. On dit qu'il perdit là malheureusement un diamant de grand prix qu'il avoit apporté des Indes ou de Perse. Il lui fut dérobé comme on le changeoit d'une prison en une autre et n'en sut jamais avoir nouvelles.

Pour ce qui est de la fertilité de la terre de Goa, et de ce qu'elle produit, je m'en remets à ce qui en a été écrit bien amplement par tous les Portugais et autres qui y ont voyagé : Seulement dirai-je que le fruit le plus nécessaire pour la vie de l'homme en ces pays-là, est celui de la Paline, assez commun par toutes les Indes, et dont on retire autant de commodités que quasi de tous les autres ensemble. Cet arbre est fort spongieux ayant son corps comme des filaments ou veines environnées d'une pellicule, et tire sa substance de la terre sablonneuse où il se plaît fort et en attire grande abondance d'humeur qui lui est nécessaire pour la

grosseur  
d'ésura  
arbre a  
melle ne  
et proch  
palmier,  
on en tir  
et mille

Il y a  
entr'autr  
vient au  
gros et p  
aussi son  
et tienn  
maladie d  
et contre  
longue et  
chète qu  
ducats la  
davantage  
trouvé to  
on ne vo  
croissant  
mer est s  
au-dessus  
rivage.

Mais c'e  
dont je ne

grosseur des fruits qu'il porte, et la quantité d'ésura ou vin que rendent ces fruits : cet arbre a cette propriété spécifique, que la femelle ne peut porter de fruit qu'en la présence et proche le palmier mâle. De la noix de ce palmier, qui est le *coco*, tant célébré des Indes, on en tire abondamment à boire et à manger, et mille autres commodités pour la vie.

Il y a foison de ces cocos aux Maldives ; mais entr'autres ils en remarquent une espèce qui vient au fond de la mer ; le fruit en est fort gros et plus que celui de la palme ordinaire ; aussi sont-ils rares et chers entre les Portugais, et tiennent qu'il a une grande vertu pour la maladie des poumons et pour les asthmatiques, et contre les venins. La noix en est fort grosse, longue et noire en forme de gondole. Elle s'achète quelquefois jusqu'à trente et quarante ducats la pièce, et autrefois elle se vendoit davantage que maintenant, pour ne lui avoir trouvé toutes les vertus qu'on lui attribuoit : on ne voit point l'arbre qui porte ce fruit, croissant au fond de la mer, mais lorsque la mer est fort agitée, le fruit est porté du fond au-dessus, et le trouve-t-on sur le bord du rivage.

Mais c'est assez parlé de ces Indes d'Orient dont je ne fais ici qu'une simple narration, re-

L'auteur se  
prépare au re-  
tour.



servant à en parler plus amplement, lorsque j'aurai reçu et mis par ordre mes mémoires, et que j'aurai rappelé en ma souvenance beaucoup de choses qui s'en sont écoulées. Je reviens donc à mon retour lorsque le seigneur André Furtado de Mendoze s'en retournant en Portugal m'envoya quérir pour m'en aller avec lui; il me demanda si je n'étois pas venu aux Indes avec le comte de la Fère; je lui répondis qu'oui, mais que pour mon malheur je l'avois perdu en chemin à mon très grand besoin. Sur cela il me dit que je pouvois m'embarquer avec lui et qu'il me contenteroit bien. Ce que j'acceptai fort volontiers et fus bien aise de quitter ce pays-là où j'étois sans argent ni aucune espérance de secours, entre des gens si méchants et vicieux, où je n'avois souffert et à souffrir que pauvreté et misère.

Embarque-  
ment pour  
Portugal.

Nous partîmes donc de la barre de Goa, le 2 de janvier 1610, étant embarqués dans un navire appelé *Nostra Senora de Peigna de Francia*, qui étoit fort chargé et embarrassé de sorte que c'étoit une grande confusion d'y être. André Furtado étoit bien malade quand il s'embarqua. Enfin nous mîmes à la voile avec beaucoup de peine, parce que ce navire avoit de la canelle jusque quasi au mitant du mât ou peu s'en falloît, faisant tous les jours

toute d'...  
barrasser...  
uns des...  
voyant q...

Le 16

rabie, et...  
la terre...  
sâmes le...  
le 11 no...  
un peu...  
les escul...  
faisoit fo...  
venir, e...  
avoit dé...  
commen...  
mer; su...  
qui étoit...  
cents qu...  
de march...  
vire, pou...  
la voie d...  
ques-uns...  
cher cette...  
trouvere...  
faisoit qu...  
du nez s...  
pîpes. Et...  
nuit, aus...

toute diligence pour nous parer de tant d'embarrasemens. Nous laissâmes là quelques-uns des nôtres qui ne se voulurent embarquer voyant que le navire étoit si chargé.

Le 16 de janvier nous vîmes les déserts d'Arabie, et portâmes avec assez bon vent jusqu'à la terre de *Crimbe* pays des Abyssins, et passâmes le long de la côte le 9 de février : mais le 11 nous nous pensâmes perdre par un vent un peu contraire, le navire battant la mer, et les escubains venant à se défaire le vaisseau faisoit force eau, sans savoir d'où elle pouvoit venir, et quasi prêts d'aller à fond, car il y avoit déjà bien douze pieds d'eau, et le navire commençoit à mettre le nez fort avant en la mer; sur cela nous jettâmes en mer tout ce qui étoit sur le tillac qui étoit plus de trois cents quintaux de canelle, avec autres caisses de marchandises dont nous allégeâmes le navire, pour attirer vite ment du bas, et chercher la voie d'eau : ce qui nous sauva, car quelques-uns se dépouillant tout nus pour chercher cette voie d'eau: en allégeant d'en avant, ils trouvèrent enfin ces escubains ouverts, ce qui faisoit qu'à chaque fois que le navire donnoit du nez sur l'eau, il en prenoit plus de dix pîpes. Et si ce malheur là nous fut survenu la nuit, aussi bien qu'il nous prit le matin, nous

Crimbe.

Accident sur mer.



allions à fond sans aucun remède. L'eau de la mer surmonta le poivre, et environ deux cents pipes de notre eau douce, qui en fut toute salée et poivrée. Le seigneur André Furtado, tout malade qu'il étoit, voyant cette extrémité, monta en haut sur le tillac pour faire alléger et pomper, et environ trois cents Noirs esclaves avec quelques mariniers demeurèrent plus de trois jours et autant de nuits à ne faire autre chose que jeter l'eau du navire, qu'à peine purent-ils encore vider tout. Enfin Dieu nous avant fait la grace d'échapper ce danger, nous reprîmes notre route, et arrivâmes vers le cap des Courans, qui étoit à environ quatre-vingts lieues de nous.

St.-Laurent,  
île.

Cap de Bonne-  
Espérance

Le 15 de février, nous vîmes l'île de Saint-Laurent fort couverte de brouillards, et portant pour passer le cap de Bonne-Espérance avec un temps assez favorable, nous le passâmes le 16 de mars par un temps fort doux et pacifique au prix de celui que nous y avions eu en venant, et le rangeâmes de fort près, étant en son bout comme une plate-forme relevée assez haute : et disent ces portugais que c'est la table, et près d'icelle y a une montagne ronde fort haute, qu'ils disent être le pain. Ce sont rochers élevés, l'un en plat, l'autre en rond, qui paroissent de fort loin. A Mozambique il y

a deux n  
ainsi la M  
reconnai

Etant  
nous fûr  
nous arr  
eaux dou  
passagers  
tre, mais  
Furtado  
lequel di  
gne d'all  
grande n  
les ennem  
ble, pou  
nent ren  
une revu  
savoir s'il  
par jour  
chemin c  
temps qu  
tement fa  
sure pou  
cents pip  
suivîmes  
pos. Nous  
dré Furtad  
poser un p

a deux montagnes de la sorte qu'ils appellent ainsi *la M-se et le Pan*, et servent de signal pour reconnaître cet endroit.

Etant à la hauteur de l'île de Saint-Hélène, nous fûmes en grande contestation savoir si nous arriverions en icelle pour y prendre des eaux douces, et dispu-toient fort et ferme les passagers, mariniers contre le pilote et le maître, mais ils s'en remirent tous au sieur André Furtado, qui lors étoit malade à la mort, et lequel dit n'avoir aucun ordre du roi d'Espagne d'aller à ladite île, si ce n'étoit en cas de grande nécessité, et qu'il craignoit trouver là les ennemis qui lui pourroient donner du trouble, pour être le lieu ordinaire où ils se viennent rendre. Sur cela, il commanda de faire une revue sur l'eau douce qui nous restoit, à savoir s'il y en pourroit avoir à chacun chopine par jour pour quatre mois qui nous restoient de chemin ou environ, selon le bon ou mauvais temps que nous aurions. Cette recherche exactement faite, l'on trouva à peu près cette mesure pour chacun, y en ayant environ deux cents pipes de salée; de sorte que nous poursuivîmes notre chemin ayant le vent fort à propos. Nous ne pûmes persuader le seigneur André Furtado encore qu'il fut fort mal, des'aller reposer un pen en l'île de Sainte-Hélène, et s'y ra-



Mort d'André  
Furtado.

fraîchir quelque temps, de sorte qu'enfin ce pauvre seigneur atténué et accablé de mal, alla de vie à trépas le 1<sup>r</sup> d'avril, qui fut une grande perte pour tous, et pour moi particulièrement qui avois beaucoup d'espérance en lui. Son corps fut incontinent embaumé afin de le pouvoir porter en Portugal, car dans les navires, n'y a jamais manqué de *camphre*, *benjoin*, et autres choses aromatiques pour ce faire. Il y avoit là un barbier portugais qui ne savoit autre chose que saigner et faire le poil : et voulant faire l'entendu, il pensoit faire du baume en faisant fondre le benjoin, et en remplir le corps. Mais voyant comme il se trompoit grandement, je le relevai de cette peine et erreur, opérant d'une autre sorte qu'il n'entendoit, ce que je fis en sa présence, afin qu'il reconnût sa faute, en sorte qu'ayant bien embaumé ce corps, et mis dans un coffre bien bouché en la garde-robe de la chambre avec une lampe allumée, nous l'apportâmes ainsi sans aucune senteur ni incommodité jusqu'à Lisbonne.

Açores.

Nous passâmes près les îles des Açores, et le long d'icelles, et y eut grande contestation entre ceux du vaisseau, voulant les uns à toute force aller à terre; ce que ne vouloient le capitaine, le pilote et le maître. Ce débat venoit des soldats passagers qui se venoient

faire dépen-  
de service  
baille que  
Indes : ils  
aux armes  
être encore  
venir vers  
tôt à leur  
avec un tr  
cais le 2 j  
terre, lais  
là plus d'  
aucune so  
boient tou  
roi étant p  
hardes, et  
leurs coffr  
je fus bien  
bien peu c  
rapporté g  
vois eu qu  
d'en être r  
fusse assez  
eaux salées  
m'avoient  
ma bouche  
et ne pour  
m'étant re

faire dépêcher en Portugal pour récompense de services aux Indes ; car alors le roi leur baille quelques capitaineries de forteresses es Indes : ils vouloient donc quasi mettre la main aux armes, et faisoient fort les mauvais, pensant être encore aux Indes ; mais le capitaine faisant venir vers lui les plus mutins, les rangea bientôt à leur devoir ; et poursuivant notre route avec un très-bon vent, nous arrivâmes à Cascais le 2 juillet, et le lendemain je descendis à terre, laissant à bord mes hardes, qui furent là plus d'un mois sans les pouvoir retirer en aucune sorte, y ayant des gardes qui déroboient tout. Au bout d'un mois, les droits du roi étant payés, l'on fit descendre les menues hardes, et y en eut plusieurs qui trouvèrent leurs coffres bien fermés, mais rien dedans : je fus bien un de ceux-là aussi ; mais c'étoit bien peu de perte pour moi, pour n'avoir pas rapporté grand chose de ces pays là, où je n'avois eu que du mal, et me contentois assez d'en être retourné à bon port, encore que je fusse assez mal de ma personne, à cause de ces eaux salées et épicées que j'avois bu, et qui m'avoient tellement échauffé l'estomac, que ma bouche n'exhaloit que vapeurs ardentes, et ne pouvois à peine me désaltérer. Enfin, m'étant remis en meilleur état à force de re-

Arrive en Portugal.



mèdes, réfrigératifs, et me voyant assez fort pour reprendre la route de ma chère patrie, où j'avois un grand désir de me revoir après tant de fatigues et dangers, je m'embarquai le dix-septième d'août dans le navire de Pierre Simon de La Rochelle, et y avoit en notre compagnie un autre navire appelé le Dauphin, de La Rochelle aussi. Mais étant en mer, nous fûmes battus d'un si mauvais temps, que le Dauphin, faisant beaucoup d'eau, nous pria fort de nous éloigner de lui : mais une nuit, faisant une grande tourmente; ses voiles rompues et dépecées, il fut contraint de faire servir son grand boursier à sa grande vergue, de sorte qu'au matin nous le vîmes à plus de trois lieues de nous, et avoit mis son enseigne au vent pour nous faire arriver sur lui; ce que nous fîmes au plus tôt, et approchant de lui, nous les vîmes criant miséricorde, qu'ils s'en alloient à fond. Nous les abordâmes par la poupe, et alors se savoit qui pouvoit en notre vaisseau, et étoit grande pitié de les voir en cette extrémité. J'en sauvai un le long du bord qui tomba du beaupré de notre navire. Ainsi se perdit le navire et toute la marchandise qui étoit dedans; et enfin, nous arrivâmes à La Rochelle le troisième de septembre, puis de là je vins à Paris le 23 du même mois, au temps

que not  
et fasse  
Reims.

Au ré  
malheur  
roi Henr  
que nou  
alors, se  
port por  
en conta  
vois-je c  
fut que t

que notre jeune roi Louis XIII, que Dieu garde et fasse prospérer, s'étoit allé faire sacrer à Reims.

Au reste, je n'eus point de nouvelles du malheureux accident arrivé en la personne du roi Henri-le-Grand, mon bon maître, que lorsque nous fûmes à la vue de Lisbonne; car alors, selon la coutume, vint une caravelle du port pour nous voir et reconnoître, qui nous en conta la pitoyable histoire, qu'à peine pouvois-je croire; mais étant à terre, cela ne me fut que trop confirmé, à mon éternel regret.

## FIN DU QUATRIÈME LIVRE.



## LIVRE V

## DES VOYAGES

## DE JEAN MOCQUET,

## EN SYRIE ET TERRE SAINTE.

ME voyant de retour à Paris de tant de longs et pénibles voyages, après la mort du roi Henri le-Grand, que je ne saurois assez pleurer et regretter avec tous les bons François, je désirai faire un voyage de dévotion en la Terre-Sainte, pour aller payer là comme un bon chrétien tant de vœux faits à Dieu pour les innombrables périls et hasards dont il avoit plu à sa divine bonté de me garantir en tant d'occasions. En cette résolution donc, je partis de Paris le 19 de juillet 1611, et me mis en coche jusqu'à Lyon, puis de là par le Rhône en Avignon, et par terre jusqu'à Marseille, où j'arrivai le 14<sup>e</sup> jour d'aôut, et y séjournai quelques jours pour attendre le passage, que je

trouvai  
de Toul  
tenant à  
de Toul  
barqué  
et le 12  
nord-est  
passant  
une pet  
se retire  
que Ch  
surl-sur  
de Malte  
trouvam  
venoit d  
bier : m  
de notre  
nèrent à  
Barbarie  
à enleve  
Candie,  
qui avan  
puis le 2  
la ville d  
mes pass  
magoust  
et bon p  
portant

trouvai enfin assez à propos dans un vaisseau de Toulon nommé le Saint-François, appartenant à de Burgue et Vendestrade, marchands de Toulon et de Marseille. Là, m'étant embarqué le 8 de septembre, nous fîmes voile, et le 12 vîmes l'île de Sardaigne demeurant au nord-est, et le 15 vîmes la côte de Barbarie, passant assez près de l'île de la Guérite, qui est une petite île assez près de terre, où souvent se retirent les voleurs et pirates, tant Turcs que Chrétiens. Nous avions cette île vers le sud-sur-ouest. Le 17, nous passâmes le long de Malte, puis le long de la Sicile, où nous trouvâmes un vaisseau en façon de galiote qui venoit droit pour savoir si nous étions son gibier : mais quand ils eurent aperçu les côtés de notre navire bien munis de canons, ils tournèrent à l'autre bord faisant leur route vers Barbarie, et cherchant autre proie plus aisée à enlever. Le 21, nous passâmes le long de Candie, où il y a une petite île appelée Agose, qui avance en la mer à la pointe vers le sud; puis le 27 allâmes ranger l'île de Cypre, vers la ville de Bafe, assez près de la côte, et allâmes passer le cap de Gate, pensant aller à Famagouste : mais le vent s'étant levé fort grand et bon pour notre route, nous continuâmes portant vers Tripoli de Syrie, où nous arri-

Embarques-  
ment à Mar-  
seille.

Cypre.

Arrivée à  
Tripoli.



vâmes le dernier jour de septembre, et le lendemain, 1.<sup>er</sup> d'octobre, je descendis à terre, et allai loger dans la ville en un *Campo* près la Juderie. Ces *Campos* sont de grandes maisons, à grandes cours et fontaines, où se retirent les étrangers à couvert, comme en des hôtelleries. Cela appartient à quelque seigneur qui les loue; et celui qui en est le portier, qu'ils appellent *bôbe* ou gardien, reçoit l'argent des passants, et le rend au maître de qui il tient cela à louage.

Voyage au  
Liban.

Ayant séjourné quelque temps à Tripoli, j'eus envie de voir le mont Liban, et pour ce faire pris un Turc avec un âne pour porter nos vivres. Nous partîmes de la ville le 11 novembre, et allâmes par des montagnes très-hautes et fâcheuses à monter, et arrivâmes enfin au logis d'un archevêque chaldéen, appelé le père George, qui nous reçut au mieux qu'il put. Sa maison est droit dessous le mont Liban; son église est au-dessous de son habitation, et un moulin à eau au-dessous de son église. Je vis un bon père chaldéen, prêtre et parent de l'archevêque, qui venoit de moudre ou faire moudre son grain, comme il nous montrait assez en son visage encore enfariné; et ne croyois pas, le voyant en cet état, qu'il fût d'église; jusqu'au lendemain matin, qui étoit diman-

che, q  
main,  
la mess  
mère;  
ménage  
pelle au  
cher dr  
y avoit  
une gra  
jours d  
messe e  
toute re  
ble; ma  
extrême  
les afflig  
étoit cor  
près Tri  
Le ler  
ouï mes  
lieu où  
ou envir  
bruine s  
ses doigt  
en romp  
meura g  
descendr  
désiré; m  
demi-gel

che, que je le vis aller, avec une hostie en sa main, à une bourgade de là pour y chanter la messe. Le père George étoit logé là avec sa mère, ses sœurs et nièces, faisant un même ménage tous ensemble. Il me montra une chapelle au-dessus de sa maison, sur un petit rocher droit sous le mont Liban, et me dit qu'il y avoit là un trou par lequel, tous les ans, sort une grande quantité d'eau tous les premiers jours de mai seulement, lorsqu'il chantoit la messe en ladite chapelle. La montagne est toute remplie de cyprès : le lieu est assez agréable; mais l'hiver y est très-fâcheux pour les extrêmes froidures et les grandes neiges qui les affligent fort; et me disoit ce bon père qu'il étoit contraint pour cela d'aller passer l'hiver près Tripoli, et retournoit là au printemps.

Le lendemain matin, après que nous eûmes ôté messe, nous nous acheminâmes vers le lieu où sont les cèdres, qui sont à trois lieues ou environ de là; où étant arrivés, il faisoit une bruine si froide, que mon Turc en souffloit à ses doigts. Je le fis monter sur un cèdre pour en rompre quelque branche, mais il n'y demeura guère que le grand froid le fit bientôt descendre, et n'en put rompre tant que j'eusse désiré; mais je craignois qu'il ne tombât, étant demi-gelé, et puis il n'avoit pas déjeuné à



Ramadan ou  
jeûne.

cause de leur *Ramadan*, qu'ils jeûnent jusqu'au soir sans oser rien manger sous peine de la vie, si ce n'est en cachette, et ceux encore qui n'observent pas bien leur loi : et comme je le vis trembler à bon escient, je le fis bientôt descendre craignant de le perdre ; de là nous reprîmes notre chemin pour retourner à

Cambi.

*Cambi*, qui est le lieu du patriarche chaldéen, et eûmes un fort mauvais temps de pluie, tant que nous arrivâmes là au soir, après avoir passé force petites habitations assises la plupart sur le bord des rochers inaccessibles, et sont quasi toutes de Chaldéens et Grecs chrétiens, y ayant quelques Maures parmi eux. Nous fûmes fort bien reçus là, et bûmes d'excellent vin qui croit en ces montagnes. Le lendemain matin, après avoir ouï la messe, nous retournâmes à Tripoli, où je passai un très-fâcheux hiver, à cause des grandes ravines d'eaux qui venoient des montagnes, et qui enflèrent de sorte une petite rivière qui passe par le milieu de la ville, qu'elle emporta une partie des maisons avec grande perte des marchandises et des moulins qu'elle entraîna, avec le pont de pierre ; ce qui fut cause que le pain y fut fort rare et cher, et avois bien de la peine à avoir un peu de biscuit noir demi-gâté qu'on me

Inondations.

vendoit au poids, et ce qui leur plaisoit, ten-

core n'  
crioit d  
France  
tres ma  
sastre d  
sans qu

Au r  
vallon  
core un  
jadis p  
Terre-S  
Turcs.  
toise, e  
est fort  
montag  
mages,  
reste du  
sur des  
les mai  
y habit  
ques Fr  
fiquent  
qui l'é  
tentes e  
ville, e  
Cette vi  
Le p  
d'aller e  
ubstia

core n'y en avoit-il pas à demi, et le monde crioit déjà à la faim. La maison du consul de France tomba sur lui et le tua : plusieurs autres maisons tombèrent de même, par ce désastre d'inondation qui vint tout en une nuit sans qu'on y songeât.

Au reste, la ville de Tripoli est située en un vallon au-dessous du mont Liban, et y a encore un vieux château à tours carrées, bâti jadis par les François, alors seigneurs de la Terre-Sainte : il y a aujourd'hui garnison de Turcs. La ville peut être grande comme Pontoise, et n'y a qu'un ruisseau qui y passe, qui est fort sujet à déborder quand les neiges de la montagne fondent, et fait alors mille dommages, comme je vis lorsque j'y étois. Tout le reste du temps on le passe presque à pied sec sur des pierres. La ville est assez bien bâtie, les maisons basses, sinon celles des grands, et y habitent force chrétiens grecs, juifs, quelques François et Italiens : les Marseillois y trafiquent fort. Il y a un bacha ou gouverneur qui l'été va loger avec sa noblesse sous des tentes en la prairie, qui est entre le port et la ville, et là s'exercent à la canne et à la lance. Cette ville est à environ neuf journées d'Alep.

Le printemps étant venu, je me délibérai d'aller en Jérusalem, et pour ce faire, partant

Description  
de Tripoli.

Partement  
pour Jérusalem.



de Tripoli le 9 avril 1612 avec un *Mouquary* ou Turc voiturier, nous primes notre chemin vers Damas, et la première nuit nous couchâmes dans un pré le long d'une rivière, où nous eûmes bien du froid, à cause des vents froids qui viennent de ces montagnes chargées de neige. Le lendemain, nous levâmes notre petite caravane qui étoit de Turcs et de Juifs, et d'un Grec et sa sœur chrétiens : cette fille grecque n'avoit pas plus de douze ans, et étoit fort vigoureuse et vertueuse, étant montée sur son petit âne que son frère conduisoit. Nous passâmes force montagnes, et arrivâmes en une habitation d'Arabes, où nous fûmes fort mal hébergés, couchant le long des murailles des maisons, qui sont des lieux fort sales. Je faisois mon chevet d'une pierre.

Armel.

Le lendemain, nous allâmes dîner à *Armel*, petite ville d'Arabes, et nous retirâmes dans une maison de plaisance fort belle et magnifique, mais il n'y avoit personne dedans, et ne servoit qu'à retirer et loger les caravanes, en baillant un tant au portier qui est le gardien. Cette maison est accommodée à la moresque, et assez forte pour y tenir bon. Un certain Turc qui relevoit du bacha de Tripoli l'ayant fait bâtir de cette sorte, le bacha le fit prendre et amener en sa présence, lui disant que, étant son sujet, il étoit plus grand que lui, attendu

la maison  
bâtir po  
sur ce lu  
plusieur  
avoit fai  
Partan  
d'une pe  
l'enclos  
il y avoit  
châmes  
nuit ave  
Nous en  
bec, vil  
des chré  
d'une ég  
quary,  
monture  
vin, ma  
dre, et d  
un grec  
L'on ne  
mais ils  
vions bie  
le long d  
pierres r  
ment les  
de douz  
ce lieu s

la maison somptueuse et forte qu'il avoit fait bâtir pour se pouvoir rebeller contre lui; et sur ce lui fit trancher la tête en récompense de plusieurs bons et notables services qu'il lui avoit faits.

Partant de ce lieu, nous allâmes le long d'une petite rivière loger sur une colline dans l'enclos de certaines murailles assez basses, où il y avoit une petite maison d'Arabes. Nous couchâmes le long de la muraille, et passâmes la nuit avec assez de crainte des voleurs arabes. Nous en partîmes de bon matin et fûmes à *Bailbec*, ville fort ancienne. où autrefois il y a eu des chrétiens, et y voit-on encore les ruines d'une église. Je fus dans la ville avec mon Mouquary, qui étoit le turc qui me fournissoit de monture, et là nous cherchâmes un peu de vin, mais en cachette, étant défendu d'en vendre, et en trouvâmes du blanc assez bon chez un grec qui nous pria fort de le bien cacher. L'on ne faillit pas de venir fouiller nos hardes, mais ils ne le trouvèrent point, car nous l'avions bien serré. Nous couchâmes hors la ville le long des murailles qui sont faites de grosses pierres non maçonnées, mais appliquées rudement les unes sur les autres: chacune a plus de douze et quinze pieds de long. Le bacha de ce lieu sortit sur le midi avec toute sa cavalerie

près d'une mosquée.



Aquaducs.

Jourdain.

Damas.

et infanterie, allant à quelque lieu près de là, pour une querelle qu'il avoit contre le bacha de Damas. Il marchoit en très-bel ordre, pour des turcs et des arabes. Nous délogeâmes de là deux ou trois heures avant le jour, passant par des rochers, dont la plupart étoient rompus et renversés en bas, et y voyoit-on encore les veines et canaux plus gros que le bras par où découloit l'eau lorsqu'ils étoient debout. Il y a entr'autres un de ces rochers fendu en deux, à trois ou quatre lieues de Damas; et le fleuve du Jourdain qui vient du mont Liban, en passe de grande force assez près; et y a un pont sur lequel nous passâmes. Le long de ce fleuve il y a des lieux cavés dans le roc où se tenoient certains hermites: et à la vérité le lieu est fort propre à la vie solitaire, pour être assez désert et de difficile abord. Nous allâmes coucher au milieu d'une place, dans une habitation, et le lendemain nous arrivâmes en Damas, qui étoit un samedi, veille de Pâques fleurie, 14 d'avril. Je fus prendre un logis en la maison d'un *Ibrahim Rabi* des Juifs, chez qui j'avois été adressé par un sien cousin que j'avois connu à Tripoli: Il nous reçut du mieux qu'il put, et soupâmes assez mal, pour ce que c'étoit le jour de leur sabbat, qu'ils n'osent toucher à rien. Le lendemain je fis tant envers ce juif mon hôte qu'il

me bail  
et aider  
lors à fa  
mouton  
teur en  
tre: De  
ner au li  
dre qu'e  
j'en fis  
demie p  
pris pou  
d'Albou  
gnois su  
car les  
celle d'E  
monnaie  
lion, et  
pour ce  
de chien  
ver un tu  
taque de  
rissent la  
Quant  
belle et p  
et est ass  
d'une pr  
passent a  
taines: E  
près d'un

me bailla un sien serviteur pour me conduire et aider à acheter un âne. Ils se préparoient lors à faire leur Pâque, et les vis acheter des moutons en un marché pour cela, et ce serviteur en choisissant des plus gras pour son maître : De sorte que j'eus assez de peine à le mener au lieu où je savois qu'il y eut un âne à vendre qu'on avoit amené de Tripoli avec nous ; j'en fis marché à dix-neuf pataques, et une et demie pour le Juif. Je troquai mon argent et pris pour de la monnaie d'Espagne, des pièces d'Albouquelque pour bailler aux Cafars, et gaignois sur icelle cinquante-cinq pour cinquante, car les Cafars la prenoient pour autant que celle d'Espagne. *Albouquelques* sont pièces de monnaie d'Allemagne où y a une marque de lion, et les turcs prennent cela pour chien, et pour ce les appellent Albouquelques, et pièces de chien. Je priai aussi mon Juif de me trouver un turc, ce qu'il fit, et lui promis une pataque de trois jours en trois jours, et se nourrissent là dessus.

Pâque des Juifs.

Albouquelques.

Quant à cette ville de Damas, elle est fort belle et plaisante, ayant de très-beaux jardins, et est assise dans un vallon, comme au milieu d'une prairie, et y a un lac et une rivière qui passent au travers, avec quantité de belles fontaines. Entr'autres on y voit celle de Saint-Paul près d'une mosquée.



Damas  
décrite.

Cette ville est séparée en deux par un grand cimetière de quelques quatre cents pas à la main. Toute la ville peut être grande comme Orléans; elle est fort marchande, et entr'autres il y a une grande rue qui n'est que de marchandises, d'épicerie et drogueries. Cette ville est environnée de murailles, mais non partout, et y a un château fort, force jardinages et fontaines aux environs. Il y a un bacha ou gouverneur, et force chrétiens grecs y habitent, mais point de français. Elle est à trois journées de la mer, et à cinq de Jérusalem; autrefois c'étoit le plus grand trafic des Indes, de la Perse, Chaldée, Arménie et autres lieux.

Casars.

Nous partîmes de Damas le 16 avril, et allâmes à *Sassu* où il y a un *Casars* ou péage; mais mon turc pour pouvoir sauver de ne payer rien, et désirant avoir la moitié de ce qui appartenait au Casars, me mit sur mon turban de couleur à la grecque, un autre blanc à la turque, et passâmes ainsi sans que les casars nous disent rien, ne me reconnaissant pas pour un chrétien, ou bien ils étoient endormis en leurs maisons: car nous ne vîmes personne venir à nous, passant sur le pont qui est là: de sorte que nous pensions bien être échappés, et allâmes de là par un très-mauvais chemin de grosses pierres qui me firent bien de la peine, ne

m'en pou-  
des bour-  
fâcheux  
comme  
res, non  
turc qui  
sa selle,  
*Anta fra*  
répondit  
mon turc  
déjà l'épé-  
vre arabe  
accourut  
s'apaiser  
décharge  
jetai à qu-  
moi me  
mon turc  
une pièce  
Après cela  
lui montr-  
sous, ma-  
leil qu'il  
l'apaisa  
battus et  
où les cas-  
eussent pu  
toque bla-

m'en pouvant quasi tirer à cause des eaux et des bourbes qui sont entre-deux, et ce chemin fâcheux nous dura quasi tout le jour : mais comme nous étions bien avant en ces fondrières, nous vîmes venir vers nous un cavalier turc qui avoit une arquebuse à l'arçon de sa selle, et passant près de moi me demanda *Anta frangi*, si j'étois chrétien, et lui ayant répondu qu'oui, il se tourna en colère vers mon turc qui étoit devant moi, et lui portoit déjà l'épée à la gorge pour le tuer, sans un pauvre arabe qui étoit travaillant près de là qui accourut au secours, en priant ce cavalier de s'apaiser : et de là il s'en vint à moi pour me décharger un coup de son épée, mais je me jetai à quartier, et lui poussant son cheval sur moi me disoit *rou*, c'est à dire retourne. Mais mon turc fit tant qu'il se contenta de prendre une pièce d'argent, et l'arabe l'en pria fort aussi. Après cela, mon turc m'ôta mon turban blanc, lui montrant que j'en avois un de couleur dessous, mais que c'étoit pour me garder du soleil qu'il me l'avoit baillé : cela avec l'argent l'appaisa, et nous garantis du danger d'être battus et d'être contraints de retourner à Sassa, où les cafars et soubachis qui sont là ne nous eussent point pardonné. Je jetai bien alors sa toque blanche, me contentant de la mieune,



Connetra.

Cafars ou  
Péagers.

sans me vouloir plus fier à ce qu'il me disoit. Nous avions toujours grande peur que ces cafars ne vinssent après nous par l'avertissement de ce cavalier, mais ils n'en firent rien; mon turc en avoit telle appréhension, qu'il se retournoit à tout coup, et touchoit l'âne tant qu'il pouvoit. Nous allâmes coucher à *Connetra* en un campo où nous payâmes un cafar: le *Chelubin* qui est à dire le seigneur de là, qui savoit un peu de la langue *Gemitque* (qui est un Italien corrompu) parla pour moi aux cafars à ce qu'ils me traitassent doucement, et prirent ce qu'il ordonna. Il vint avec d'autres cavaliers de sa troupe pour m'entretenir où j'étois, près mon âne en une cour, et ayant aperçu ma mandore parmi mes hardes, il me pria fort d'en jouer, ce que je fis volontiers; et lui fis présent d'une belle et grosse grenade que m'avoit donnée l'un des gens du bacha de Damas; il en fut fort content, s'estimant assez bien payé du plaisir qu'il m'avoit fait envers les cafars. Ces cafars sont fermiers et péagers du turc, et sont toujours trois ensemble, l'un est pour le grand seigneur, le second pour les soldats du pays, et le tiers pour le soubachin ou gouverneur du lieu. Je couchai là dans une étable à mulets et chameaux, sur un peu d'herbe que j'achetai, et passai ainsi la nuit près de mon âne.

Nous  
avant le  
alloit ap  
Damas d  
trapâmes  
Marabou  
caravane  
Salomon  
avec lui,  
rien; ils  
J'eus un  
gnie, po  
ne me jo  
ce que j  
eût fait m  
mettant s  
sa garde  
à Damas  
Mais je n  
je ne m'en  
l'humeur  
gens qui  
de chose  
en horre  
qu'en tan  
dont ils se  
force bois  
de Jacob

il me disoit.  
 que ces ca-  
 vertissement  
 t rien; mon  
 qu'il se re-  
 it l'âne tant  
 her à *Conne-*  
 es un cafar :  
 ur de là, qui  
 (qui est un  
 aux cafars à ce  
 et prirent ce  
 s cavaliers de  
 j'étois, près  
 aperçu ma  
 ne pria fort  
 s, et lui fis  
 ade que m'a-  
 a de Damas;  
 sez bien payé  
 rs les cafars.  
 s du turc, et  
 est pour le  
 es soldats du  
 ou gouver-  
 une étable à  
 d'herbe que  
 près de mon

Nous partîmes de là environ trois heures  
 ayant le jour, et trouvâmes la compagnie qui  
 alloit après le *Chec marabou* qui étoit parti de  
 Damas deux jours avant nous, lequel nous at-  
 trapâmes le long de la mer Tibériade. Ce *Chec*  
*Marabou* sort tous les ans de Damas avec sa  
 caravane pour aller en dévotion au temple de  
 Salomon en Jérusalem, et tous ceux qui vont  
 avec lui, s'entend ceux du pays, ne payent  
 rien; ils sont quelquefois de cinq à six mille.  
 J'eus un grand plaisir de trouver cette compa-  
 gnie, pour la crainte que j'avois que mon turc  
 ne me jouât un mauvais tour, et ne me prit  
 ce que j'avois, encore que le juif Ibrahim lui  
 eût fait mettre sa main dans la mienne, pro-  
 mettant sur sa foi de Mahomet de me tenir en  
 sa garde comme lui même, et de me ramener  
 à Damas, ou rapporter lettre de moi à ce juif.  
 Mais je ne m'assurois point tant sur cela, que  
 je ne m'en gardasse toujours bien, connoissant  
 l'humeur de cette maudite et infidelle race de  
 gens qui feront mourir un homme pour peu  
 de chose, et même les chrétiens qu'ils ont tant  
 en horreur, car ils ne les aiment et servent  
 qu'en tant qu'ils en espèrent tirer du profit  
 dont ils sont fort cupides. Nous passâmes donc  
 force bois, et enfin nous arrivâmes au pont  
 de Jacob où il y a Cafar, et passe par là une

*Chec mara-*  
*hou.*

*Tures avarés*  
*et méchans.*



Jourdain.

rivière fort rapide qui est celle du Jourdain qui se va rendre de là dans la mer Tibériade qui n'en est pas loin. Ces Cafars étoient Arabes; et mon turc pensant ne payer pas tant pour sauver quelque chose pour lui, tâchoit de leur persuader que j'étois juif et que j'allois à *Zaphet*, ville où est leur synagogue; mais ces Arabes assez fins voyoient bien à ma mine que je n'en tenois rien, et me disait un vieillard tout hâve et brûlé du soleil *Huda Frangy*, pour dire que j'étois chrétien. Mon turc et un autre de notre compagnie les prioient fort de ne prendre gueres de moi, et que j'étois un pauvre misérable; et me faisoient passer devant avec les autres, eux demeurans là pour payer. Mais avec tout cela ils payoient beaucoup plus, au moins me le faisoient-ils ainsi entendre, que je n'eusse fait payant moi même, mais il me falloit passer par là, veuille ou non. Quand on a passé le pont on voit dans ce fleuve une petite île, où il y a un bâtiment antique que l'on disoit être la maison de Jacob. De là nous passâmes par des déserts où y avoit force tentes d'Arabes à côté de nous, et allions bien vite pour la peur que nous avions, sans nous reposer ou rafraîchir tant soit peu, et me fâchois fort contre mon turc qui ne me vouloit donner le temps de manger un morceau de pain, étant fort foible pour

Maison de  
Jacob.

être par  
chemin,  
ne trou-  
nous eû-  
bes, nou-  
il faisoit  
chant de  
dans un  
de pluie  
lunes go-  
qu'il me  
qu'autre-  
et pense  
maux ve-  
étoient vi-  
bien qu'il  
soient ass-  
purent go-  
vois enco-  
donnai à  
rafraîchir  
eux sans l-  
grand bes-  
paix: n'ay-  
complaire  
nous pass-  
la citerne  
d'icelle qu-

Jourdain qui  
 l'ibériade qui  
 nt Arabes, et  
 nt pour sau-  
 choit de leur  
 lois à *Zaphet*,  
 is ces Arabes  
 e que je n'en  
 rd tout have  
 our dire que  
 tre de notre  
 prendre que  
 re misérable;  
 e les autres;  
 ais avec tout  
 au moins me  
 ie je n'eusse  
 e falloit pas-  
 on a passé le  
 petite île; ou  
 on disoit être  
 passâmes par  
 es d'Arabes à  
 pour la peur  
 er ou rafraî-  
 t contre moi  
 emps de man-  
 et foible pour

être partis après minuit et avoir fait tant de  
 chemin, et le malheur vouloit encore que nous  
 ne trouvions point d'eau pour boire. Quand  
 nous eûmes passé toutes ces habitations d'Ara-  
 bes, nous fûmes poser le long d'un rocher où  
 il faisoit une très-grande chaleur, et là cher-  
 chant de l'eau, nous en trouvâmes un peu  
 dans un trou au-dessus du roc, et c'étoit eau  
 de pluie gardée là de long temps. Nous en vou-  
 lûmes goûter, mais elle étoit si amère et puante  
 qu'il me fut impossible d'en avaler, encore  
 qu'autrefois j'en eusse bu de très-mauvaise;  
 et pense que les lézards, serpens, et autres ani-  
 maux venimeux qui sont là en abondance, y  
 étoient venu boire et s'y plonger. Nos tures,  
 bien qu'ils eussent une très-grande soif, et  
 soient assez grossiers et durs en leur vie, n'en  
 purent goûter non plus. De bonne fortune j'a-  
 vois encore une grenade ou deux, dont j'en  
 donnai à chacun un petit morceau pour leur  
 rafraîchir la bouche, n'osant en manger devant  
 eux sans leur en donner, encore que j'en eusse  
 grand besoin. Mais il falloit ainsi faire pour avoir  
 paix: n'ayant autre soin que de tâcher à leur  
 complaire si je voulois vivre avec eux. Ainsi  
 nous passâmes ce fâcheux chemin, jusques à  
 la citerne de Joseph, où nous bûmes de l'eau  
 d'icelle qui est très-bonne et fraîche, et en rem-



Citerne de  
Joseph.

plines nos *Teranques* ; cette citerne est en un petit lieu élevé où il y a un bâtiment , ou demeurent quelques Arabes. Elle est couverte d'un dôme soutenu de quatre colonnes de marbre blanc , mais maintenant il n'y en a que trois entières , l'autre étant rompue. Après avoir bu notre saoul , nous reprîmes notre chemin , mais ces Arabes voulaient à toute force qu'on leur donnât quelque chose pour cette eau , et avoient déjà arrêté mon âne , quand mon turc y vint pour les empêcher de prendre mon pain que j'avois apporté de Damas , où je m'étois garni de provisions pour quelques journées , mais au bout après grande contestation il fallut leur en bailler et échappâmes ainsi de leurs mains , allant passer par la vallée des cinq pains , où notre Seigneur fit ce miracle signalé ; de là nous arrivâmes à la mer de Tibériade le 18 d'avril et trouvâmes le Chec qui alloit en Jérusalem au temple de Salomon , accompagné de quatre à cinq mille personnes de toutes sortes. Le lieu où nous étions lors s'appelle *Lameny* , où nous posâmes notre petit bagage près d'un buisson , et cependant je m'allai baigner en cette mer pour me délasser et rafraichir un peu. J'y trouvai l'eau bien douce et pacifique , et très-bonne à boire , ayant un sable très-doux au fonds. Le fleuve Jourdain passe d'une course

Vallée des  
cinq pains ,  
mer Tyberia-  
de.

Lameny.

fort roid  
cette m  
près de  
du mon  
ayant la  
l'autre c  
Olivet. C  
je ne les  
Santons  
et les fais  
folies , se  
danse , p  
*hilala* , p  
grande in  
les condu  
mouveme  
et étoit a  
face vers  
représent  
faisoient e  
uns d'eux  
au milieu  
puis deux  
nent l'un  
l'étendent  
ainsi cou  
comme s  
tremblem

fort roide par le beau milieu sans se mêler avec cette mer, et de là se va rendre à la Mer Morte près de Jérusalem, d'où on la voit fort à plein du mont des Olives : car elle est en un vallon, ayant la terre d'Arabie fort haute et déserte de l'autre côté, comme je vis de dessus ce mont Olivet. Ce lieu de Lameny a des Cafars, mais je ne les vis point. Je vis là tous ces Marabouts Santons qui dansoient devant la tante du Chee, et les faisoit beau voir faire leurs cérémonies et folies, se rangeant tous en rond comme en une danse, puis frappant des mains en criant *hila hilala*, puis se baissant et haussant avec une grande impétuosité. Il y avoit un Santon qui les conduisoit des mains par signes, gestes et mouvemens comme un maître de musique, et étoit au milieu de la danse, les suivant la face vers eux. Il seroit du tout impossible de représenter les grandes folies et niaiseries qu'ils faisoient en cette danse. Car il y en a quelques-uns d'eux qui sortent de la danse et se mettent au milieu couchés par terre tout de leur long, puis deux de ces Santons Marabouts le prennent l'un par la tête et l'autre par les pieds, et l'étendent tant qu'ils peuvent, puis cet homme ainsi couché fait le mort, et fait semblant comme s'il avoit de grandes convulsions et tremblemens, se secouant fort deux ou trois

Danses étranges des Marabouts.



fois, puis fait comme s'il rendoit l'esprit, et lors les Marabouts voyant qu'il ne remue et ne respire plus le tenant comme mort, celui qui est vers la tête lui prend la main droite et lui passe par dessus le visage, puis en fait autant de la gauche, et après les passe par dessus son ventre : celui qui est aux pieds le tire bien fort, et l'autre le tenant par la tête le lève tout debout, et aussitôt ce mort ressuscitant s'en va à la danse avec les autres, frappant des mains avec eux. Ils en accommodent ainsi quatre ou cinq à la fois, et vont les uns après les autres à cette belle matacinade. Comme je regardois ces folies il y eut une Moresque auprès de moi qui voyant tout cela entra en telle frénésie, qu'elle se mit à branler et crier comme les autres de telle sorte qu'on eut bien de la peine à la tenir, faisant comme si elle eût été ravie en extase. Le soir venu ils se mirent tous à faire le

*Sala* Sala ou prière, et allumèrent force lampes devant la tente du Chec Marabou qui est le capitaine des autres Santons et Marabouts, et a devant sa tente tous les pendons qui sont comme guidons, où il y a écrit en lettres Arabesques quelque chose de la loi de Mahomet. Puis le matin quand ce vient à décamper la Caravanne, tous ces Santons prennent chacun une de ces enseignes et vont chantant devant le Chec qui est

environ  
un beau  
qui l'ac  
cérémon  
Comme  
mon Te  
me dis  
avait g  
âne ne  
pour m  
comme  
mes pa  
inaccess  
ques Tu  
avoient  
rivâmes  
portées  
pensions  
il n'y vi  
du Cam  
firent en  
et la je  
mon an  
qui me  
lant du  
comité  
en cette  
avec nou

environné de ces Pendons, puis il monte sur un beau cheval avec quelques autres cavaliers qui l'accompagnent et marchent ainsi en grande cérémonie devant la Caravanne.

Comme donc nous fûmes partis de *Lamery*, mon Ture me détourna de la voie du Chec : me disant que par là où passoit le Chec il y avoit grande abondance d'eaux, et que mon âne ne pourrait passer. Il me trompait ainsi pour me faire payer des cafars, avec lesquels, comme je crois il participoit. Nous cheminâmes par des montagnes très hautes et quasi inaccessibles avec grand peine, et y avoit quelques Tures hommes et femmes avec nous qui avoient aussi pris ce chemin. Le soir nous arrivâmes à *Eonjar* qui est un lieu à environ deux portées de mousquet du mont Thabor. Nous pensions que le Chec dut venir là aussi, mais il n'y vint point ce jour. Ce que voyant ceux du *Campo*, qui est comme une ferme, ils nous firent entrer dans la cour de peur des Arabes; et là je m'accommodai au beau milieu avec mon âne auprès de moi. Il y eut des Grecs qui me convièrent à souper avec eux, me baillant du riz et des fèves cuites. Après souper, comme je me voulois coucher près mes hardes en cette cour, un Genissaire qui étoit venu avec nous ce jour-là avec trois ou quatre fem-

Thabor, mont.



mes Turques, m'envoya quérir lui étant sous une voute avec force Arabes, et me convia de manger avec lui quelques amandes et raisins, Turc courtois. et même parla pour moi aux Cafars, faisant tant avec eux que je ne payai rien, sur ce qu'il leur remontra que je venois en la compagnie du Chec où tout étoit franc et libre. Mais on me montra bien le contraire depuis à Nabelous.

Nous partîmes de là avant le jour avec trois ou quatre marchands Turcs, le Genissaire demeurant là pour attendre le Chec, et vîmes à *Gigny*, passant au pied du mont de Thabor qui est fort haut élevé, et couvert d'arbres comme chênes portant gland et feuilles qui piquent comme le houx. Ce mont est fort haut, ayant plus d'une lieue à monter, et le circuit de près de trois, le dessus est plat, et y a eu autrefois quelque bâtiment et demeure d'ermites, mais tout est ruiné; à l'entour ce ne sont que bois.

Gigny. *Gigny* est une petite ville, où étant arrivés nous nous allâmes mettre dans la cour d'un château durant la grande ardeur du soleil: et étant là voici venir force Cafars, Arabes armés d'arcs, flèches, dards et arquebuses qui m'environnoient comme loups ravissants, n me criant toujours: *alcafar aradrehen*, c. à. d. baille moi de l'argent. Je m'excusois du mieux que

je pouvois  
demandant  
rien, au  
gea un  
rompit  
rir un a  
me trait  
leur bai  
chant T  
faisoit j  
expres t  
voler pl  
lui baill  
s'il vou  
d'un si  
mais il r  
dre dans  
moi en L  
Enfin, i  
n'étoit ja  
et même  
baillé à L  
je lui de  
Nous  
fûmes à  
pagne;  
tés pour  
en façon  
naire. Ils

je pouvois pour ne leur donner tout ce qu'ils demandoient, mais le maître Cafar sans me dire rien, au premier refus que je fis, me déchargea un tel coup de bâton sur les épaules qu'il rompit son bâton, et en envoya aussitôt querir un autre gros comme le bras, avec quoi il me traita si cruellement que force me fut de leur bailler tout ce qu'ils voulurent. Mon méchant Turc pendant cela s'étoit éloigné, et faisoit jouer toute cette tragédie, m'ayant tout exprès tiré de la compagnie du Chec pour me voler plus aisément. Quant il fut retourné, je lui baillai de l'argent, lui disant qu'il s'en alla s'il vouloit, et que je n'avois plus que faire d'un si méchant homme en ma compagnie; mais il me dit lors qu'il étoit obligé de me rendre dans Jérusalem, et rapporter nouvelles de moi en Damas, si je ne m'en retournois avec lui. Enfin, il me fut forcé de souffrir ce tyran, qui n'étoit jamais content, quoique je lui baillasse, et même, me niait l'argent que je lui avoit baillé à Damas par avance, et celui aussi que je lui donnai à Gigny, pensant le renvoyer.

Nous partîmes ainsi de Gigny le 22 avril, et fîmes à *Caranouby*, lieu des Arabes à la campagne; et là ces Arabes venoient de tous côtés pour me voir, étant à cheval avec la lance en façon de pique, car c'est leur arme ordinaire. Ils tachèrent de nous voler, mais quel-

Rude traitement fait à l'auteur.



ques-uns d'eux furent poursuivis par ceux de la caravane qui leur jetoient masses d'armes, pierres et bâtons, et les Arabes fuirent à grande course de cheval par le milieu du camp. Il en fut pris un qu'on mena devant le Chec, qui le fit châtier à coups de bâton pour son larcin. Or, mon Turc qui ne demandoit qu'à tirer mon argent, suscita deux arabes pour me demander *aleasfar* ou droit de péage : je fus bien étonné de cela, me voyant posé à la campagne où il n'y avoit nulle apparence de *Casfar*; et leur dis que je ne devois rien en ce lieu là : mais mon Turc qui les avoit amenés, insistant à toute force que je payasse afin qu'il y participât, je n'en voulus toutefois rien faire, et me voyant tout près de la tente d'un gentil-homme Turc, je me tenois plus fort, sachant bien qu'il ne souffriroit pas qu'on m'offensât, de sorte que ces Arabes furent contraints de s'en retourner comme ils étoient venus : mais mon traître de Turc me la garda bonne de dépit qu'il eut; car le lendemain partant de *Caranaby* et passant par la ville d'Hérodès, où St. Jean eut la tête tranchée, et y voit-on encore force colonnes de marbre debout, et des oliviers fort vieux au-dessous, nous vinmes à

Nabelous. *Nabelous*, ville assez grande, qu'on dit être Samarie. Le Chec alla poser ses tentes dans un grand enclos, un quart de lieue au-dessous de

la ville  
olivier  
les *Cas*  
pauvre  
lem, e  
pagnie  
avec q  
j'étois  
peu qu  
ver sine  
Arabes  
rien, l'  
et l'aut  
rière, n  
sant qu  
*bachin*  
chose e  
à mon  
Car en  
homme  
ces cru  
vint tir  
qu'il fa  
sept sec  
pour le  
tyranni  
tentéren  
un écu

la ville; et lors mon Turc me mettant près d'un olivier avec mes hardes et mon âne alla avertir les Cafars. J'étois éloigné des tentes, parmi de pauvres Arabes qui nous suivoient en Jérusalem, et ce méchant m'avoit séparé de la compagnie de trois frères Turcs assez bonnes gens avec qui nous posions auparavant. Comme j'étois ainsi sous cet olivier mangeant de ce peu que j'avois, car je ne pouvois rien trouver sinon quelques pâtes frites à l'huile, deux Arabes Cafars vinrent à moi, et sans me dire rien, l'un me prend par le collet me traînant, et l'autre me frappe à coups de bâton par derrière, me faisant aller de force devant lui, disant qu'ils me vouloient mener devant le *Soubachin* à Nabelous; je ne savois faire autre chose en cette extrémité sinon d'appeler Dieu à mon secours, et aussi il ne me délaissa pas. Car en même temps un fort honnête gentilhomme Turc me voyant ainsi maltraité par ces cruelles canailles, sortit de sa tente et me vint tirer de leurs mains, leur demandant ce qu'il falloit pour leur droit; eux vouloient sept sequins, qui étoit une bien grosse somme pour le peu d'argent qui me restoit de tant de tyrannies. Enfin ce Turc fit tant qu'ils se contentèrent de six pataques, qui valent environ un écu pièce, qu'il fit porter avec eux par un

Cafars tyrans  
envers les  
chrétiens.



sien serviteur; mais après l'un de ces Cafars retourna demander encore demi-pataque, et que par même moyen j'allasse remercier le Chec, ce qu'il me fallut faire par le conseil de ce gentilhomme Turc, et ce Cafar me bailla un petit papier où étoit imprimée la marque du Grand Seigneur, voilà le traitement que j'eus à Nabelous, où les Chrétiens sont extrêmement tyrannisés. Au-dessous de ce lieu y a une très belle fontaine accommodée de marbre et de pierre, ils disent que c'est la fontaine de Jacob, ou de la Samaritaine. Sur le soir, mon Turc s'en revint à moi, faisant l'ignorant de tout ce qui m'étoit arrivé: mais il falloit que j'endurasse cela et que je dissimulasse pour ne pouvoir mieux. Le Chec demeura deux ou trois jours à ce Nabelous touchant les malades. Car on lui présente ces malades et il leur tire les bras et les pieds; puis on lui donne quelque argent que son secrétaire reçoit et baille pour cela de petits billets comme des amulettes et brevets. Nous eûmes là une grande pluie qu'il nous fallût porter jour et nuit fort patiemment sans être à couvert: mais voyant qu'elle continuoît toujours, je me rangeai avec ces trois frères Turcs, ne me fiant plus à mon Turc, et les suivis en la ville avec mon petit bagage, nesachant où étoit mon Moucary: nous nous posâmes dans une vieille voûte

Voûte  
antique.

toute r  
ancien  
mille ar  
les cham  
Je dem  
parmi le  
pas mèn  
et étant  
coucher  
tout acc  
grand pe  
manger.  
lendem  
bien l'en  
qu'un iv  
que l'on  
geoit jou  
pour y b  
chaud, e  
râtre: le  
poli il y  
nes, où  
boisson,  
lie enser  
Partan  
tentes à t  
un lieu o  
est demi-  
près sur l

toute remplie d'araignées; cette voûte est si ancienne, que l'on dit qu'il y a plus de trois mille ans qu'elle est faite. C'est où se retirent les chameaux et caravanes qui vont et viennent. Je demeurai ains dans ce lieu obscur et sale parmi les chameaux, mules et ânes, n'ayant pas même un peu de paille à mettre sous moi, et étant tellement pressé que je ne pouvois me coucher, ains étois contraint de demeurer tout accroupi près mon âne, qui me faisoit grand peine pour n'avoir de quoi lui bailler à manger. Ayant passé là ce mauvais temps, le lendemain mon Turc me vint trouver, faisant bien l'empêché à me chercher : mais ce n'étoit qu'un ivrogne qui s'amusoit à boire du sorbet que l'on vendoit aux tentes, dont il ne bougeoit jour et nuit, et me vouloit fort attirer pour y boire de ce breuvage qu'ils avalent fort chaud, et a un goût insipide, de couleur noirâtre : les Syriens l'appellent *Cody*. Dans Tripoli il y a force grandes voûtes comme tavernes, où ils vont ordinairement boire de cette boisson, qui est faite de semence et d'eau bouillie ensemble.

Sorbet,  
boisson.

Partant de ce lieu, nous fûmes poser les tentes à trois ou quatre lieux de Jérusalem, en un lieu où il y a eu autrefois une chapelle qui est demi-ruinée, et y a une belle fontaine auprès sur le chemin. Le 27 avril 1612, nous ar-

Arrivée en  
Jérusalem.



rivâmes en Jérusalem, et y fûmes des premiers. Assez près de la ville je rencontrai le soubachi, gouverneur de la ville, qui en sortoit avec force cavaliers tous en bon ordre qui alloient au devant du Chec marabou. Ce soubachy me demanda si j'étois *Frungi*, et ayant répondu que oui, il commanda à mon Turc de me mener par la porte de Jafa, et me laisser là à la porte en attendant qu'on eût été quérir des truchemens, qui étoient un Grec et l'homme du cadi ou juge. Mon Turc ne manqua à faire ce que l'autre lui avoit enjoint, et me fit demeurer à la porte de Jafa, où je fus assez long-temps attendant le truchement et l'homme du cadi pour visiter mes hardes : eux étant venus, ils me firent entrer dans la ville, et m'emmenèrent au lieu où demeurent les religieux, où ils visitèrent mes hardes, me laissant là avec ces bons religieux que je saluai. Après le diner, ils me donnèrent un truchement grec pour m'accompagner en Béthléem, où j'allai de ce passant par la Piscine de Betsabée, et bus à une fontaine qui est au-dessus du pont : de là nous vinmes au Térébinthe, où la vierge se reposa en allant en Béthléem; puis à la citerne ou puits qui apparut aux trois rois allant adorer notre Seigneur : mon truchement me fit boire de l'eau d'icelle qui est assez bonne. Assez près de

Bethléem.

Description  
de plusieurs  
lieux saints.

là nous  
ruinée,  
Élie sur  
montrer  
foncée  
champ  
citernes  
deux bo  
Elles son  
pieds l'u  
du chen  
filles gre  
truchem  
cellente.  
thléem,  
est un as  
gardien,  
revêtit d  
cierge all  
comme  
naquit.  
l'endroit  
rer, et le  
autres li  
conter p  
particulie  
qui en or  
Après

là nous vîmes la tour de Jacob, qui est presque ruinée, puis le lieu où reposoit le prophète Élie sur une roche le long du chemin. Ils y montrent encore la marque de son corps enfoncée dans le rocher. De là nous vîmes le champ des pasteurs; puis, près de là, les cinq citernes basses que David fit faire. Il y en a deux bouchées, et les trois autres ouvertes. Elles sont toutes en rond à trois ou quatre pieds l'une de l'autre, à un petit jet de pierre du chemin. Nous y trouvâmes des femmes et filles grecques qui tiroient de l'eau, dont mon truchement me fit boire, et la trouvai fort excellente. Quand nous fûmes parvenus en Bethléem, nous allâmes dans le monastère, qui est un assez agréable séjour; et alors le père gardien, qui est un bon et dévôt religieux, se revêtit de ses ornemens, et me donnant un cierge allumé, me montra tous les lieux saints, comme entre autres le lieu où notre Seigneur naquit. Le maître-autel est au-dessus, puis l'endroit où les trois rois se mirent pour adorer, et le lieu où Saint-Jérôme fut enterré, et autres lieux que je n'aurois jamais fait de raconter par le menu, cela se pouvant voir bien particulièrement dans toutes les descriptions qui en ont été faites, auxquelles je me remets.

Après avoir visité ce saint lieu, le samedi

Monastère de  
Bethléem.

Lieux saints  
de Bethléem.



matin 28 d'avril, ayant ouï messe qui se dit sur la crèche, et acheté quelques chapelets que les Grecs font là, j'allai voir la grotte où s'enfuit la Vierge lorsque Hérode fit tuer les innocents. Comme j'en sortois, je trouvai des femmes grecques qui me venoient prier de donner remèdes à leurs enfants malades, à cause qu'elles avoient ouï dire que j'étois *Hacquin*, c'est-à-dire médecin. Je leur en enseignai selon ma petite capacité, et que le lieu le permettoit. A l'entour de la ville de Béthléem il y a un grand vignoble. Et ce n'est aujourd'hui qu'un petit village plein de ruines et de masures : et assez près de là on montre les ruines de la ville de Béthulie, où il n'y a aucune habitation. Pour le lieu de la crèche, ce n'est aujourd'hui qu'une voûte fort antique soutenue de petites colonnes de marbre pour l'empêcher de tomber : la voûte est dorée de faux or; on y descend par dix ou douze degrés : à l'endroit de la crèche y a une grande pierre de marbre. Après cela je repris le chemin de Jérusalem, où étant arrivé, il me fallut vendre mon âne pour me subvenir, tant à l'entrée du Saint-Sépulchre, où il me convint donner quatorze sequins, qui sont environ vingt écus; qu'aussi pour donner à mon Turc, qui me tyrannisa de sorte que je ne pus quasi jamais

Béthulie.

trouver  
m'amena  
pour aller  
payé par  
core me  
rien bail  
n'eusse t  
pour affi  
s'en étoit  
qu'il avo  
assez d'ar  
payasse  
je ne lui  
toisie qu  
principal  
mois de t  
tuné de c  
pêtrer, d  
devant le  
contraint  
lui donne  
avec nou  
eut tiré d  
Abraham  
voit mis  
avoit pro

Le sam  
pélerins

e qui se dit  
 es chapelets  
 la grotte où  
 fit tuer les  
 e trouvai des  
 ent prier de  
 malades , à  
 e j'étois Ha-  
 ur en ensei-  
 que le lieu le  
 de Béthléem  
 c'est aujourd-  
 ruines et de  
 ontre les rui-  
 n'y a aucune  
 he , ce n'est  
 tique soute-  
 e pour l'em-  
 orée de faux  
 ze degrés : à  
 de pierre de  
 emin de Jé-  
 allut vendre  
 à l'entrée du  
 donner qua-  
 vingt écus ;  
 , qui me ty-  
 quasi jamais

trouver assez d'argent pour le contenter. Il m'amena un des *citeires* ou sergens du cadi pour aller devant son maître : et quand je l'eus payé par les mains de mon truchement , encore me vouloit-il quasi nier que je lui eusse rien baillé , et ne le voulus point suivre que je n'eusse toujours ce truchement quant et moi pour affirmer comme je l'avois bien payé , et s'en étoit tenu pour content. Mais il alléguoit qu'il avoit acheté un âne , et que n'ayant pas assez d'argent pour le payer , il falloit que je le payasse comme si j'y eusse été obligé , et que je ne lui eusse pas assez donné pour la courtoisie qu'il vouloit faire monter autant que le principal que j'avois convenu avec lui pour un mois de temps. Enfin , me voyant tant importuné de cet homme que je ne m'en pouvois dé-  
 pétter , disant qu'à toute force il me mèneroit devant le cadi ou juge de Jérusalem , je fus contraint de tirer une bague de mon doigt et la lui donner jusqu'à ce que le truchement vint avec nous : mais je ne le vis plus depuis qu'il eut tiré de moi une lettre pour porter au juif Abraham Rabi , et lui montrer comme il m'avoit mis dans Jérusalem sain et sauf ainsi qu'il avoit promis.

Le samedi , en suivant sur le soir quelques pèlerins qui étoient là , et moi allâmes au saint-

L'auteur  
 quitte son  
 Mouquary.



Visitation du  
St.-Sépulchre.

Sépulchre faire nos oraisons et visite : le gouverneur de la ville ayant envoyé les clés sur la requête qui lui en fut faite, attendu qu'il étoit arrivé de nouveau des pèlerins ; et en entrant dans l'église, ils me disoient *hada*, pour dire que c'étoit moi qui étoit venu des derniers, car les autres y avoient déjà fait leurs dévotions quelques jours auparavant, et y étoient voulu retourner en cette occasion. Etant là nous allâmes tous en procession, et le père Boucher cordelier, faisoit les prédications, et nous montrait chaque lieu où notre Seigneur avoit souffert quelque peine : comme le lieu où est la colonne à laquelle il fut attaché et flagellé, puis nous allâmes au saint-Sépulchre où il fut mis et enseveli. Cela est comme un petit dôme où il y a par dedans force lampes allumées, et un autel où on dit messe, qui est au-dessus du saint Sépulchre même : de là nous fîmes au mont de Calvaire, et nous vîmes le trou où la croix fut mise et plantée, cela est garni d'argent par dedans, le rocher est fendu auprès, qui continue jusqu'au fond : et en voit-on l'apparence en une chapelle au-dessous, comme la fente va continuant. Après avoir ouï là un petit sermon, nous allâmes au lieu où notre Seigneur fut assis ayant la couronne d'épines sur la tête, puis où il fut mis prisonnier en atten-

dant l'H  
fut oint  
comme  
fer : et  
votion q  
pulchre  
du jour  
confessa  
qu'il me  
nétable  
tisfaction  
de sembl  
Dieu de  
et dang  
pour y  
catholiqu

Après  
retourna  
nant un  
parisien  
par la r  
Notre-Se  
en déva  
Véronique  
de Notre  
Homo,  
prison,  
ensevelie

dant l'heure de sa mort et passion, et où il fut oint, qui est une pierre de marbre grande comme une tombe, entourée de barreaux de fer : et bref tous les autres lieux saints et de dévotion qui sont au dedans l'enclos du saint Sépulchre. Après cela j'entendis la messe au point du jour dans ce lieu du saint Sépulchre, me confessant et communiant le plus dévotement qu'il me fût possible en un lieu si saint et vénérable, et ce avec un tel contentement et satisfaction que je ne pense jamais en avoir reçu de semblable; rendant grâces infinies à mon Dieu de m'avoir préservé de tant d'encombres et dangers, et m'avoir amené en ce saint lieu pour y rendre les devoirs d'un bon chrétien et catholique.

Après avoir ainsi achevé mes dévotions, je retournai au monastère, et après le dîner prenant un religieux avec un nommé Grand-Fils, parisien qui étoit là aussi, nous allâmes passer par la rue que l'on appelle Douleureuse, où Notre-Seigneur passa portant la croix, et va Lieux saints. en dévalant : nous y vîmes là le lieu d'où la Véronique jetta de sa porte le linge sur la face de Notre-Seigneur : puis où Pilate dit *Ecce Homo*, et les lieux où saint Pierre fut mis en prison, saint Etienne lapidé, où la Vierge fut ensevelie : les Sépultures de Joseph et de sainte



Sépulture  
d'Absalon.

Anne, le lieu où mont des Olives où N. S. monta au ciel, laissant ses pieds imprimés dans le roc : et ne s'y voit maintenant que celui du pied gauche, les Turcs ayant transporté le droit au temple de Salomon, à ce qui me fut dit : puis les lieux où Notre-Seigneur pleura sur la ville de Jérusalem : où Judas se pendit, où Lazare fut ressuscité, où les trois Maries furent trouver Notre-Seigneur en Bêthanie pour le prier de venir voir leur frère : et voit-on encore la pierre où Notre-Seigneur s'assit : puis le château d'Émaüs où il fit le festin ; où il guérit l'aveugle ; où saint Pierre pleura sa faute : puis le sépulcre d'Absalon qui est taillé dans le roc comme une tour, ayant au-dessus un chapiteau de merveilleuse grosseur et grandeur, et y a une fenêtre du côté de la vallée de Josaphat, par laquelle on dit que les enfans jettent encore des pierres en passant, en dédain de quoi Absalon avait fait la guerre à son père ; puis le lieu où notre Seigneur tomba au torrent de Cédron, et y voit-on encore la marque des bras et des mains sur le roc ; puis où il fut interrogé au-dessous de la porte dorée ; où il fut mis en prison à la maison d'Aune, au mont de Sion, l'olivier où il était attaché, qui est encore vert et relevé de terre à l'entour : les Grecs tiennent ce lieu-

là, puis  
saint Ja  
fice d'A  
là, et e  
tous les  
ville de  
nous éto  
gieux qu  
Pour  
comme  
l'antique  
et est su  
n'ayant  
Elle est  
ties depu  
l'ancien  
voit enco  
le mont  
Calvaire.  
de voûtes  
de nation  
Mores, T  
pelle le S  
Damas. L  
fort gros  
et tout à  
pelles : il

es où N. S.  
ds imprimés  
nant que ce-  
nt transpor-  
n, à ce qui  
tre-Seigneur  
où Judas se  
où les trois  
neur en Bé-  
leur frère :  
tre-Seigneur  
où il fit le  
saint Pierre  
e d'Absalon  
e une toar,  
merveilleuse  
e fenêtre du  
par laquelle  
e des pierres  
bsalon avait  
ieu où notre  
edron, et y  
et des mains  
é au-dessous  
a prison à la  
, l'olivier où  
ert et relevé  
nent ce lieu-

là, puis la pierre du saint Sépulcre, le lieu où saint Jacques fut décapité, où se fit le sacrifice d'Abraham : les Éthiopiens gardent ce lieu-là, et est assez près du saint Sépulcre. Bref, tous les autres lieux saints qui sont dans la ville de Jérusalem et aux environs, selon qu'ils nous étoient montrés et enseignés par ces religieux qui nous conduisoit.

Pour le regard de la ville de Jérusalem, comme elle est aujourd'hui fort diminuée de l'antique, elle peut être grande comme Blois, et est sur une montagne en des montagnes, n'ayant rien en plein que vers le côté de Jafa. Elle est environnée de bonnes murailles, bâties depuis le retranchement qui a été fait de l'ancienne qui étoit fort grande, et dont on voit encore le circuit et les ruines. Ils ont laissé le mont de Sion dehors pour mettre celui du Calvaire. Toute la ville est pleine de ruines et de voutes antiques ; et y habitent toutes sortes de nations et religions, Juifs, Grecs, Latins, Mores, Turcs. Le gouverneur de la ville s'appelle le Soubachin, qui dépend du Bacha de Damas. Le temple de Salomon est bâti en dôme fort gros et haut, couvert de plomb et doré : et tout à l'entour y a bâtiment comme de chapelles : il est bâti de pierre de taille. Cela leur

Description  
de Jérusalem.



sert de mosquée, où les Turcs ne permettent que les Chrétiens et les Juifs y entrent.

Le pays d'alentour comme tout le reste de la terre sainte, est inculte et désert, plein de ruines, et est fort pierreux. Bref il ressent en tout et partout la malédiction de Dieu pour les iniquités de ce peuple qu'il a tant aimé, et pour lequel il avoit rendu ce pays le meilleur et le plus agréable et plantureux du monde. Cela doit servir d'un bel exemple et instruction à nous autres Chrétiens d'aujourd'hui qui gardons si mal sa sainte loi, à laquelle de sa grâce il nous a appelés au lieu de ceux qu'il a rejetés pour leur ingratitude et méconnaissance. Quand j'eus contenté ma curieuse dévotion de tout cela, je me retirai au monastère, et le lendemain je me préparai pour le retour, prenant une mule de l'*Aielas*, guide et truchement des Chrétiens, qui étoit Grec, et lui donnai sept sequins.

Partement de  
Jérusalem.

Je partis donc de Jérusalem le lundi 30, et passai par la vallée du Térébinte où David vainquit Goliath. Là nous trouvâmes force Cafars; mais l'*Atelas* faisoit pour moi enverseux, et me relevoit de cette peine. De là nous passâmes par la maison de Jérémie, d'où sort une belle fontaine qui sert aux passans, puis nous vinmes à Rama, petite ville, où nous couchâmes au

logis de  
matin  
tout le  
châme  
mer.  
port,  
voit qu  
maison  
mange  
Le ma  
qui ét  
ayant  
façon  
mier j  
Césaré  
cre pr  
tre foi  
terre  
nous r  
avec n  
saire.  
allâmes  
où Éli  
long de  
qui est  
mer ou  
liers d  
ville de

ET.  
e permettent  
rent.  
t le reste de  
rt , plein de  
il ressent en  
e Dieu pour  
a tant aimé ,  
ys le meilleur  
x du monde.  
e et instruc-  
jour d'hui qui  
aquelle de sa  
de ceux qu'il  
et méconnaîs-  
curieuse dé-  
u monastère,  
our le retour,  
guide et tru-  
t Grec , et lui  
e lundi 30 , et  
où David vain-  
force Cafars ;  
erseux , et me  
ous passâmes  
sort une belle  
s nous vinmes  
ouchâmes au

logis du consul des Français , et le lendemain matin allâmes à Jafa où nous demeurâmes tout le jour en attendant le lendemain , et couchâmes sous une vieille voûte le long de la mer. C'étoit une ville assez bonne , et bon port , mais maintenant toute ruinée , et ne s'y voit que trois tours entières et quelques petites maisons. On n'y trouve rien de quoi boire et manger , mais faut apporter tout de provision. Le matin venu l'Atelas ayant donné ordre à ce qui étoit de notre embarquement , et nous ayant baillé un Grec avec un grand bateau en façon de patache , nous partîmes de là le premier jour de mai , et rangeâmes la ville de Césarée , toute ruinée , et allâmes poser l'ancre près *Cayphas* , en un lieu où il y a eu autre fois un monastère. Nous descendîmes en terre pour aller chercher de l'eau douce , et nous rafraîchîmes en nous baignant. Il y avoit avec nous un *Chiaous* du Turc et un Génissaire. Le lendemain matin partant de là nous allâmes poser au-dessous du mont de Carmel où Élie faisoit sa demeure : puis passant le long de Saint-Jean-d'Acre , jadis Ptolémaïde , qui est une assez jolie ville sur le bord de la mer où se tenoient anciennement les chevaliers de Malte , nous allâmes poser devant la ville de Thyr , où quelques-uns descendirent

Jafa.

Mont de  
Carmel.

Acre.



à terre pour avoir des vivres ; et fus voir le lieu où on dit que Samson fit tomber le temple de Philistins : ce lieu est tout désert et ruiné , et y a encore force colonnes de marbre , et une entr'autres d'une merveilleuse grosseur et longueur , fort polie , et semble qu'il y en ait trois en une : elle est rompue par un bout , et a près de sept brassées de grosseur : ils disent que c'est celle que Samson jetta en bas : mais cela est faux , car l'Écriture nous dit que ce fut à Gaza, autre ville fort éloignée de Thyr ; de sorte qu'il faut que ces colonnes soient de quelque autre ancien bâtiment. Nous primes quelques rafraichissemens en la maison d'un Grec qui fait de l'eau de vie sous une voûte. Le soir nous retournâmes coucher en notre patâche pour faire voile après minuit.

Samson.

Thyr.

Au reste cette ville de Thyr où Sur est toute ruinée : et n'y a que quelques maures et grecs chrétiens qui y demeurent sous des voûtes dans terre. On y voit encore force colonnes de marbre qui soutiennent les murailles , étant mises et couchées en travers les unes sur les autres , pour empêcher que la mer ne mine le pied des murailles. Cette ville étoit de grande étendue , mais maintenant elle est comme un désert. Partant de là avant le jour , nous allâmes poser à Sydon ou Sayete , où nous vîmes près de là

Sydon.

sur un  
près la  
terre p  
Fondig  
qui m  
étoit y  
assura  
de Sy  
mer pe  
contré  
dedans  
sant le  
rent à  
ments,  
lui qui  
lenavir  
ville, co  
que des  
appelle  
après a  
ville ca  
soudain  
caramo  
ceux d  
dura le  
étant n  
et emm  
tranché

sur une petite butte la maison de la Cananée  
près la rive de la mer ; nous descendîmes en  
terre pour les rafraîchissements , et dînai au  
Fondigue des chrétiens avec le consul de là ,  
qui me dit , que quelques jours auparavant  
étoit venu là un navire de Malte qui avoit eu  
l'assurance du Mir Joseph Facardin , gouverneur  
de Sydon , et que ce vaisseau retournant en  
mer pour chercher quelque prise , avoit ren-  
contré un caramousin turc , qu'il prit et mit  
dedans quelques chevaliers et soldats , qui lais-  
sant leur amiral à quelques lieues de là , vin-  
rent à Sydon pour prendre des rafraîchisse-  
ments , et y étant lors d'aventure le frère de ce-  
lui qui avoit perdu ce caramousin , quand il vit  
le navire de son frère , il s'écria aux maures de la  
ville , comment il étoit possible qu'ils souffrissent  
que des chiens de chrétiens voleurs ( ainsi nous  
appellent-ils ) vinssent jusques dedans leur port  
après avoir pris leur bien , sur quoi ceux de la  
ville coururent aux armes et s'embarquant  
soudain dans des bateaux , coururent sus à ce  
caramousin , et le combattirent de tous côtés ,  
ceux de dedans se défendirent bien tant que  
dura leur poudre , mais à la fin , la plupart  
étant morts ou blessés , le reste fut forcé , pris  
et emmené en la ville , où ils eurent les têtes  
tranchées seize qu'ils étoient . A quelques jours

Fortune d'un  
navire mal-  
tois.



de là l'amiral envoyason bateau à Sydon pour savoir nouvelles de leurs gens , mais ils furent arrêtés sept ou huit qu'ils étoient et mis prisonniers lorsque j'étois là , et le consul me dit de plus que le Mir Joseph Facardin lui avoit promis de les faire évader la nuit sans le sçu du peuple qui étoit irrité contr'eux. Cet *émir Joseph* dit communément l'ermine de Sayette , ou *émir de Sayda* , est fort courtois et humain en l'endroit des chrétiens , et se dit descendu des anciens rois de Jérusalem du sang des princes de France; c'est celui que l'on dit être venu depuis en Toscane vers le grand duc , en intention de se faire chrétien et offrir moyen aux princes chrétiens de chasser les turcs de ces endroits là.

Baruth.

Étant partis de Sydon , nous allâmes coucher à Baruth qui est un lieu fort beau et délectable , ayant deux petites forteresses sur le bord de la mer; on dit que ce lieu de Baruth est où saint George occit le dragon et délivra la pucelle , comme montrent les peintures que l'on fait. Le lendemain , 6.<sup>me</sup> jour de mai , nous arrivâmes à Tripoli , où je demeurai quelques jours , m'amusant à recueillir quelques plantes rares portant fleurs belles et odoriférantes , dont j'en cueillis bonne partie sur le mont du Liban et aux environs de la ville de Tripoli ; puis je les

fis enca  
mon ar  
din du  
sa majo  
belles.

Au r  
fort sup  
celui éta  
des mei  
qu'il ne  
sorte d'  
lence, e  
avec sa  
y étant  
de force  
*Gangar*  
er l'en o  
ture jus  
bares l  
quelque

On m  
d'un vai  
nant au  
et ayant  
chère, c  
reproche  
chrétien  
lui jeta

T.  
Sydon pour  
is ils furent.  
et mis pris-  
nsul me dit  
lin lui avoit  
sans le seu  
x. Cet émir  
de Sayette,  
s et humain  
dit descendu  
ang des prin-  
on dit être  
and duc, en  
ffrir moyen  
les turcs de  
mes coucher  
et délectable,  
e bord de la  
est où saint  
a pucelle,  
que l'on fait.  
nous arriva-  
quelques jours,  
plantes rares  
tes, dont j'en  
du Liban et  
; puis je les

fis encaisser pour apporter au roi; comme à mon arrivée à Paris elles furent plantées au jardin du Louvre, qui est devant la chambre de sa majesté à qui j'en fis voir des fleurs très-belles.

Au reste, le bacha de Tripoli est un homme fort superbe et cruel, et me contoit-on là qu'il-  
celui étant amoureux d'une très-belle fille d'une  
des meilleures maisons de la ville, et voyant  
qu'il ne pouvoit en venir à bout par aucune  
sorte d'artifice, il se résolut d'user de la vio-  
lence, et fit épier lorsqu'elle iroit aux étuves  
avec sa mère, comme c'est leur coutume, puis  
y étant allé aussitôt, il prit cette pauvre fille  
de force, en ayant fait ce qu'il voulut, prit sa  
*Gangare* ou couteau fait en forme de croissant,  
et l'en ouvrit cruellement toute, depuis la na-  
ture jusques au cou. Voilà comment ces bar-  
bares là donnent satisfaction à leurs désirs,  
quelque horribles et méchans qu'ils soient.

Cruauté bar-  
baresqued'un  
bacha.

On me dit encore que ce bacha, à l'arrivée  
d'un vaisseau français, dit le Dauphin, apparte-  
nant au sieur de Moisset, et voulut l'aller voir,  
et ayant été bien traité là dedans avec grande  
chère, comme un des siens au sortir de là lui  
reprochoit de ce qu'il avoit mangé avec des  
chrétiens, il fut épris d'une telle furie, qu'il  
lui jeta sa *gangare* dont il le blessa bien fort,

du *livre*  
343



et fallut que le chirurgien le pansât promptement, ou autrement il en fut mort. On conte plusieurs autres actes cruels et violens de cet homme, et qui sont aussi assez ordinaires et communs à toute cette race d'infidèles.

Après avoir séjourné à Tripoli, j'en partis le 18 de mai, et m'embarquai pour retourner en France. Nous passâmes le long de l'île de Cypre le 21, et vîmes la côte de Turquie le 25, puis les monts de Phœnico et Satelie, et assez près de là l'île de Rhodes qui nous demouroit vers le nord ouest. Après, nous passâmes le long de l'île de Candie, où nous aperçûmes deux caramousins turcs venant sur nous, mais quand ils se virent trop faibles pour notre vaisseau, ils prirent à l'autre bord; nous en poursuivîmes l'un à grands coups de canon assez long-temps, mais la nuit venant, nous portâmes à notre route, le laissant sauver, lui ayant fait belle peur, et faisant ce qu'il pouvoit de voiles et de rames pour s'éloigner de nous. De là nous passâmes le long de l'île de Malte, et le 12<sup>me</sup> jour de juin, vîmes l'île de Sardaigne qui nous demouroit au nord ouest, et enfin arrivâmes par la grace de Dieu à Marseille le 19 juin. Je ne fis pas grand séjour là; sinon de porter une lettre que j'avois pour monsieur le président

Arrivée en  
France.

du Vair  
Marseille  
le 24 ju  
soit loue

ET.

ât prompte-  
rt. On conte  
olens de cet  
ordinares et  
bles.

j'en partis le  
retourner en  
l'île de Cy-  
rquie le 25,  
elie, et assez  
s demeuroid  
passâmes le  
s aperçûmes  
r nous, mais  
r notre vais-  
us en pour-  
canon assez  
ous portâmes  
i ayant fait  
oit de voiles  
s. De là nous  
, et le 12<sup>me</sup>  
gné qui nous  
n arrivâmes  
19 juin. Je  
le porter une  
le président

du Vair à Aix, d'où je retournai de nouveau à  
Marseille, et de là m'en vins à Paris où j'arrivai  
le 24 juillet mille six cents douze, dont Dieu  
soit loué.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.



~~~~~  
LIVRE VI.^{me} ET DERNIER

DES VOYAGES

DE JEAN MOCQUET,

EN ESPAGNE, AVEC DESSEIN DE PASSER PLUS OUTRE,
ET CE QUI L'EN ENPÊCHA.
~~~~~

ÉTANT de retour de Syrie et de la Terre Sainte avec quantité de plantes rares et autres choses singulières que j'avois pu recouvrer ça et là par ma curieuse recherche, pour présenter au roi et à la reine régente, je ne manquai sitôt que je fus arrivé à Paris d'aller faire la révérence à leurs Majestés, qui furent bien aises de voir mes singularités, et commandèrent de me faire bailler lieu propre en leur palais des Tuileries, pour y dresser un cabinet de toutes sortes de raretés et choses curieuses, que j'avois pu ramasser en tous mes voyages par le monde. Mais après l'avoir assez bien commencé de ce que j'avois pour lors en main, je jugeai que pour le continuer selon mon désir, il m'étoit

Cabinet des  
Tuileries.

nécessaire  
outre m  
que de f  
mer, pa  
l'Orient  
entrepris  
de l'avoir  
y avoir e  
rois moy  
jours con  
mais j'en  
que vous  
je partis  
qu'à Tou  
1614, en  
rivière de  
pour trou  
en Portug  
de mes d  
vent se t  
contraint  
beaucoup  
roi étoit a  
aller pou  
que j'avo  
geai avoir  
fait je re  
qu'en mo

la Terre Sainte  
autres choses  
vrer ça et là  
présenter au  
manquai sitôt  
faire la révé-  
t bien aises de  
dèrent de me  
lais des Tui-  
de toutes sor-  
s, que j'avois  
par le monde.  
nnencé de ce  
je jugeai que  
sir, il m'étoit

nécessaire de faire encore quelques voyages  
outré mer, et n'eus pas lors moindre dessein  
que de faire le circuit de toute la terre, et de  
mer, par la route de l'Occident, et de là par  
l'Orient retourner de rechef en notre Occident;  
entreprise à la vérité si grande que seulement  
de l'avoir osé mettre en mon esprit, je pense  
y avoir eu assez de gloire; et toutefois j'espé-  
rois moyennant la grace de celui qui m'a tou-  
jours conduit partout, en pouvoir venir à chef;  
mais j'en fus empêché par les occasions que  
que vous entendrez. En cette intention donc,  
je partis de Paris, et suivis leurs Majestés jus-  
qu'à Tours, au voyage qu'elles y firent l'an  
1614, en juillet. De là je m'embarquai sur la  
rivière de Loire jusqu'à Nantes et à St. Léger,  
pour trouver occasion et commodité de passer  
en Portugal, d'où je devois prendre la route  
de mes desseins; mais ayant mis en mer, le  
vent se tourna si contraire que nous fûmes  
contraints de relâcher à St. Léger, encore avec  
beaucoup de peine, et là étant averti que le  
roi étoit arrivé à Nantes, je pris l'occasion d'y  
aller pour me garnir de quelques passeports  
que j'avois oublié de prendre, et dont je ju-  
geai avoir besoin pour mon voyage. Ce qu'ayant  
fait je retournai à St. Léger, mais je trouvai  
qu'en mon absence le vaisseau avoit déjà fait



voile, trouvant le vent à propos; et qui pis est, avoit emporté aussi mes victuailles que j'avois amassées pour le passage avec quelques hardes dont depuis je n'ai su avoir nouvelles. Cela m'incommoda fort et me fut un mauvais présage pour mon grand dessein. Je ne laissai toutefois de m'embarquer du mieux que je pus en un autre vaisseau d'Aulonne, qui s'en alloit en Andalousie. Le vaisseau s'appeloit le Florissant, et le maître François Michaud. Nous fûmes premièrement aborder en Aulonne, puis avec un vent à propos, nous sortîmes en flotte de sept ou huit navires, portant vers Espagne, et ayant demeuré quelque temps sur mer et donné la chasse à quelques corsaires, nous arrivâmes au cap de St. Vincent, et ayant pris connaissance de ce cap, nous fûmes rangeant la terre près *Fareo* port des Algarves, où quelques-uns de nos navires furent ancrer pour le trafic, et nous autres portâmes jusqu'à San-Lucar de Barrameda, où devoit arriver notre navire qui étoit chargé de toiles. Étant arrivés là j'avisai qu'il étoit expédient que je me transportasse jusqu'à Séville pour faire connaissance tant pour la médecine et apothicaillerie, dont la pratique est là aucunement différente de la nôtre, que pour trouver le moyen de passer aux Indes Occidentales, et accomplir le voyage

Voyage en  
Espagne.

que je n  
au Mexic  
la mer d  
suivre to  
de la Chi  
gale, Cor  
puis delà  
bylone, j  
mer en F  
du mon  
le Magell  
Vander  
Mais Di  
pour mon  
justes, so  
Parti  
remme le  
je vins à  
tique du  
en la rue  
maîtres a  
avec qui  
pour app  
quelque i  
sance des  
grandiss  
magasins  
leurs par

et qui pis est,  
 les que j'avois  
 quelques hardes  
 nouvelles. Cela  
 mauvais pré-  
 ne laissai tou-  
 ux que je pus  
 qui s'en alloit  
 peloit le Floris-  
 aud. Nous fû-  
 Aulonne, puis  
 times en flotte  
 vers Espagne,  
 ps sur mer et  
 corsaires, nous  
 t, et ayant pris  
 times rangeant  
 arves, ou quel-  
 ancrer pour le  
 s jusqu'à San-  
 t arriver notre  
 s. Étant arrivés  
 que je me trans-  
 re connaissance  
 icairerie, dont  
 différente de la  
 oyen de passer  
 mplir le voyage

que je m'étois proposé, qui étoit d'aller droit  
 au Mexique, et de là m'embarquer du côté de  
 la mer du Sud pour passer aux Philippines et  
 suivre toute la côte de l'Inde Orientale le long  
 de la Chine, Camboje, Siam, Malaca, Pégu, Ben-  
 gale, Coromandel, Malabar, Goa, Diu, Ormus;  
 puis delà retourner par terre par la Perse et Ba-  
 bylone, jusqu'à Alep, pour de là me rendre par  
 mer en France, et accomplir le plus beau voyage  
 du monde, et à l'exemple de ces fameux héros  
 le Magellan, le Drac, le Candisch, et l'Olivier  
 Vander Nort, faire tout le tour de l'univers.  
 Mais Dieu en avoit ordonné autrement, et  
 pour mon bien, puisque ses volontés toujours  
 justes, sont pour sa gloire et pour notre salut.

Parti donc de San-Lucar, suivant la Ma-  
 remme le long du grand fleuve *Guadalquivir*, Séville.  
 je vins à Séville, et me mis aussitôt en la bou-  
 tique du plus fameux apothicaire de la ville  
 en la rue qu'ils appellent *de los Francos*. Le  
 maître s'appeloit Alphonse Rodrigue, Portugais,  
 avec qui je demeurai quelque temps, tant  
 pour apprendre la langue, dont j'avois déjà  
 quelque intelligence, que pour avoir connais-  
 sance des drogues, dont cet homme faisoit un  
 grandissime trafic. Car il avoit deux ou trois  
 magasins en sa maison, et autant ou plus ail-  
 leurs par la ville où ses enfans débitoient les

Dessain du  
 grand voya-  
 ge.



drogues. Après avoir demeuré quelques jours avec lui, j'en sortis pour le désir que j'avois de trouver l'occasion de m'embarquer; mais je fus encore arrêté par un autre nommé Juan Sanche qui avoit aussi demeuré chez ce Rodrigue, et étoit apothicaire de l'armée et des villes frontières d'Afrique pour le roi d'Espagne. Il avoit la boutique de la *Mamorre*, place que les Espagnols avoient depuis peu prise en Barbarie, et travailloit à force pour achever cette boutique qu'il falloit envoyer en cette forteresse; je m'arrêtai donc avec lui pour l'aider et y demeurai depuis le 3 de novembre jusqu'au 8 de janvier que sa boutique fut parachevée. De là je m'en allai promener un peu à la campagne pour prendre l'air, à cause des grandes immondices de cette ville de Séville, qui y causent un très-mauvais air et force maladies ensuite.

Mamorre.

Comme je traversois à pied quelques montagnes pour herboriser, je rencontrai un honnête cavalier nommé *Pedro Sanche*, comme je sus depuis, lequel m'invita si courtoisement à venir loger chez lui en une petite ville nommée *Corea* ou *Coria* qui étoit assez près de là, que je ne pus le refuser, et me reçut fort bien, et y demeurai jusqu'au lendemain que je repris le chemin de la montagne où je fus quelques

Coria.

jours à  
romari  
dont le  
je cueil  
leónis a  
mes de  
villana.  
fort ma  
plus sou  
ques ra  
pain da  
nai vers  
sieur P  
voir et  
à Sévill  
ques re  
femme  
nai à S  
caire m  
tellemen  
je ne m'  
droit à  
force au  
bateau.  
et allai  
un nom  
quelque  
m'emba

quelques jours  
sir que j'avois  
barquer; mais  
e nommé Juan  
é chez ce Ro-  
l'armée et des  
le roi d'Espa-  
l'amorre, place  
is peu prise en  
pour achever  
voyer en cette  
ec lui pour l'ai-  
de novembre  
utique fut pa-  
omener un peu  
ir, à cause des  
ille de Séville,  
ir et force ma-  
quelques mon-  
ontrai un hon-  
che; comme je  
courtoisement  
tite ville nom-  
ssez près de là,  
reçut fort bien,  
in que je repris  
je fus quelques

jours à reconnaître les plantes, et trouvai force  
romarins en fleurs et quantités de lentisques  
dont le pays est assez abondant : et entr'autres  
je cueillis quelques chardons nommés *chame-*  
*leonis albi*, des narcisses en fleurs, et des poin-  
mes de mandragore qu'ils appellent *Sebollas de*  
*villana*. Après cela, comme je vis que je faisois  
fort mauvaise chère dans ces déserts, où le  
plus souvent je ne trouvois que de l'eau et quel-  
ques racines à manger, et parfois un peu de  
pain dans les cabanes des pasteurs, je retour-  
nai vers Corea, et visitai encore mon hôte, le  
sieur Pedro Sanche qui fut fort aise de me  
voir et me caressa fort. Il me vint voir depuis  
à Séville pour avoir l'interprétation de quel-  
ques recettes qu'on lui avoit baillées pour sa  
femme qui étoit grosse. De là je m'en retour-  
nai à Séville où le sieur Jean Sanche apothi-  
caire me voulut retenir avec lui, mais j'avois  
tellement mon voyage des Indes en la tête que  
je ne m'y voulus arrêter, ains pris mon chemin  
droit à *San-Lucar*, et me mis sur la rivière avec  
force autres personnes de compagnie dans un  
bateau. Nous arrivâmes de nuit à *San-Lucar*,  
et allai loger chez mon ancien hôte, qui étoit  
un nommé Bastanville Biscain. Je m'arrêtai là  
quelques jours pour attendre l'occasion de  
m'embarquer, mais le malheur voulut pour



Flotte de  
Turcs.

moi que les vaisseaux étoient arrêtés dans le port et n'osoient sortir hors, à cause que l'on avoit avis que d'Alger et autres lieux de Barbarie étoient sortis en mer près de cinquante vaisseaux qui gardoient les côtes, et s'étoient séparés dix, quinze et vingt navires à chaque hauteur et cap où ils pensoient qu'on avoit à passer, de sorte qu'ils prenoient tout ce qu'ils pouvoient rencontrer.

Me voyant donc ainsi retenu, et sans beaucoup de commodité de vivres, ayant déjà dépense la plupart de ce que j'avois, je fus contraint en attendant meilleure commodité, de me mettre chez un apothicaire de San-Lucar, qui me fit promettre de le servir quelque temps : mais le malheur fut encore pour moi que ce pauvre homme retournant le soir de souper de la ville, fut arrêté prisonnier par le commandement du duc de Médina Sidonia qui est seigneur de cette ville, et ensuite la justice vint en sa maison lui saisir tous ses papiers, où les alguasils et sergens firent un étrange ravage. Ils l'accusoient d'avoir fait quelque pas- quil contre le Duc. Je demeurai là cette nuit avec beaucoup de travail et de malaise.

Le lendemain je me remis à la campagne pour aller vers le port Sainte-Marie, où je fis tant après avoir passé beaucoup d'eaux et de

mauvais  
compa  
beauco  
lui en l  
vant, j  
tera, et  
arriver  
je trou  
mieux c  
grande  
fortune  
me con  
eux, et  
mirent à  
tr'autres  
la faim  
ter, ou  
rien faire  
muse à  
conclud  
ne faiso  
vai qu'il  
tion d'ive  
ouï dire  
échecs e  
tés pour  
de disett  
moyen de

arrêtés dans le  
cause que l'on  
eux de Barba  
le cinquante  
, et s'étoient  
res à chaque  
qu'on avoit à  
tout ce qu'ils  
et sans beau-  
vant déjà dé-  
is, je fus con-  
modité, de  
e San-Lucar,  
rvir quelque  
ore pour moi  
nt le soir de  
onnier par le  
a Sidonia qui  
uite la justice  
ses papiers;  
un étrange ra-  
quelque pas-  
là cette nuit  
alaise. *1611*  
la campagne  
rie, où je fis  
d'eaux et de

mauvais chemins, que j'arrivai la nuit en la  
compagnie d'un religieux jacobin qui me fit  
beaucoup de courtoisie, et me fit loger avec  
lui en la maison d'une mulâtre. Le jour sui-  
vant, je pris le chemin de Xérès de la Fron-  
tera, et eus beaucoup de peine avant que d'y  
arriver, pour la grande abondance d'eaux que  
je trouvai à passer; enfin en étant échappé au  
mieux que je pus, et étant fort foible pour la  
grande faim que j'avois, je rencontraï de bonne  
fortune deux hommes à la vue de Xérès, qui  
me convièrent courtoisement à manger avec  
eux, et nous étant arrêtés à repaître, ils se  
mirent à discourir de choses et autres, et en-  
tr'autres, vinrent sur mon sujet, à parler de  
la faim, et quelle est la plus aisée à suppor-  
ter, ou quand on ne bouge d'une place sans  
rien faire, ou quand on travaille et qu'on s'a-  
muse à faire quelque chose. Enfin l'un d'eux  
conclud qu'il ressentait plus la faim quand il  
ne faisoit rien que quand il travailloit; et trou-  
vai qu'il avoit quelque raison; vu que l'ac-  
tion divertit la pensée; et me souvenois avoir  
ouï dire que les divers jeux de de cartes,  
échecs et autres, avoient autrefois été inven-  
tés pour amuser les hommes durant une gran-  
de disette de vivres, et les détourner par ce  
moyen de penser à leur faim. Et à ce propos,

Faim plus ou  
moins sup-  
portable.



Drake.

dit-on, que Drake, fameux capitaine anglois revenant de son grand voyage d'alentour du monde, dont il avoit fait le circuit, comme il se trouva un jour en grande nécessité de vivres, quand il voyoit que ses gens étoient pressés de la faim, il les faisoit jouer pour se divertir, et quand ils avoient grand soif, il leur conseilloit de dormir pour se rafraichir et humecter d'autant. Cette faim fut si grande, comme j'ai ouï conter à quelques Anglois, qu'il furent contraints de manger quelques Noirs qu'ils avoient amenés, et ayant trouvé proche d'Angleterre un vaisseau plein de rafraichissemens, ils en prirent tant qu'ils moururent et crevèrent presque tous.

Xérès.

Mais pour revenir à Xérès, enfin j'y arrivai avec beaucoup de peine, et passant par la ville, je me rencontraï d'avanture devant la boutique d'un apothicaire où il y avoit quelques médecins qui discouröient; quand ils me virent ils jetèrent quelques paroles de risée à cause de mon habit à la Françoisë; mais moi, me retournant vers eux, je leur dis trois ou quatre mots de médecine en latin; à quoi, comme ils étoient assez ignorants de la langue latine, ils ne surent répondre autre chose sinon de me nommer, pour m'étonner, une certaine composition dite *Hieralogody*, mais

je leur  
toit q  
dont il  
les lais  
trai de  
çois - E  
et me  
traitem  
clave p  
pays e  
fut si j  
et me  
il avoit

Cette  
en un t  
provinc  
fleuve  
taille q  
dernier  
la noble  
rendire  
terrain  
toutes  
bons ch  
me j'éto  
lieu, q  
n'ayant  
les genti

je leur demandai s'ils ne savoient pas que c'étoit que *Hierapachy*, qui est la même chose, dont ils furent assez étonnés et confus; et ainsi les laissai là passant mon chemin. Je rencontrai de bonne fortune en cette ville, un François-Breton qui demouroit avec un cavalier, et me mena chez lui, où il me fit le meilleur traitement qu'il pût. Là, je trouvai un esclave persien, qui m'ayant ouï parler de son pays et des Indes orientales où j'avois été, en fut si joyeux qu'il disoit que j'étois son parent, et me fit fort bonne chère en cette maison où il avoit beaucoup de crédit.

Cette ville de Xérès est située sur un haut en un très-bon pays comme tout le reste de la province d'Andalousie, et est proche du petit fleuve Guadalete fameux pour la grande bataille qui se donna là autrefois, où Roderic, dernier roi d'Espagne, mourut avec toute la noblesse des Visigoths, lorsque les Mores se rendirent maîtres de toutes les Espagnes. Le terrain est fertile en bleds, vins, huiles et toutes sortes de fruits, et produit aussi les bons chevaux que l'on appelle genets. Comme j'étois là, on me conta que le juge du lieu, que le roi d'Espagne y avoit établi, n'ayant pas voulu faire quelque injustice que les gentilshommes et hidalgues de la ville dési-

Gentilhommes de Xérès.



roient de lui ; eux l'avoient prié à souper en intention de lui faire un affront ; mais lui se doutant de leur mauvaise volonté , n'y avoit voulu aller , dont irrités , ils avoient fait sa figure , et l'avoient brûlée en un feu devant sa porte par bravade , et cependant lui n'osoit sortir de sa maison , étant comme assiégé par eux : sur quoi sa femme étoit allée à la cour faire sa plainte au roi , et lui en demander justice , qui lui fut faite : car le roi d'Espagne ayant fait venir ces gentilshommes insolens , leur fit faire leur procès en diligence , et condamner tous à avoir la tête tranchée ; mais comme ils eurent dit pour leur excuse qu'ils étoient ivres lorsqu'ils avoient fait ce mauvais tour au juge du roi , il leur fut aisément pardonné , et eurent leur grâce , excepté deux frères qui ne voulurent jamais confesser d'être ivres lors de ce fait , et furent si glorieux qu'ils aimèrent mieux se laisser couper la tête que d'avouer le même que les autres ; et depuis cela , vint le proverbe , que : *Los Hidalgos de Xérès son borrachos* ; c. a. d. , que les gentilshommes de Xérès sont des ivrognes.

Or , ayant demeuré quelque jours à Xérès , je retournai au port Sainte-Marie en espérance trouver occasion pour mon embarquement : mais étant là , quoique je fisse , je ne pus jamais

avoir le  
gouren  
aucun  
si j'eus  
qu'ave  
mission  
espéran  
trouvo  
le mau  
des gen  
donna  
de m'e  
nois qu  
France  
plantes  
avec qu  
avoir a  
qu'ils a  
je m'en  
voile , m  
est le dé  
ment le  
que l'on  
flux est  
conjonct  
mier qu  
croit peu  
marée s

à souper en  
mais lui se  
té, n'y avoit  
voient fait sa  
n feu devant  
nt lui n'osoit  
e assiégé par  
lée à la cour  
mander ju  
oi d'Espagne  
es insolens,  
nce, et con  
nchée; mais  
excuse qu'ils  
t ce mauvais  
isément par  
excepté deux  
nfesser d'être  
lorieux qu'ils  
er la tête que  
s; et depuis  
s *Hidalgos de*  
ne les gentils-  
nes.  
ours à Xérès,  
en espérance  
barquement:  
ne pus jamais

• avoir licence de passer aux Indes, pour la rigoureuse défense qu'il y a de n'y laisser aller aucuns étrangers, et surtout François; encore si j'eusse eu de l'argent pour donner, peut-être qu'avec le temps j'eusse pu avoir cette permission, mais je n'avois pas un *maravedis*, ni espérance d'en recouvrer là; outre que je me trouvois déjà assez indisposé. Tout cela, avec le mauvais traitement que je recevois parmi des gens si peu charitables et courtois, me donna sujet de désirer mon retour, et pensai de m'embarquer en quelques navires aulonois qui étoient là, pour m'en retourner en France: et de fait je fis amas de quelques plantes assez rares que je mis dans un vaisseau avec quelques hardes, dont depuis je n'ai su avoir autres nouvelles, sinon qu'on me dit qu'ils avoient tout jeté en la mer. Cependant je m'ennuyois fort que ce navire ne mit à la voile, mais il étoit retenu de mer morte, qui est le décours de la lune; car la mer suit tellement le cours divers de cet astre changeant, que l'on remarque toujours que le flux et reflux est en son plein lorsque la lune est en sa conjonction, puis va diminuant jusqu'au premier quartier, qui est mer morte; et de là recroît peu à peu jusqu'au plein; et de rechef la marée s'abaissant jusqu'au dernier quartier,

Mer morte.



elle vient après à se renfler jusqu'au renouveau, et ainsi toujours de la sorte. Ce navire d'Aulonne que j'attendois s'appeloit le *Don de Dieu*, et appartenoit à un nommé Pierre Bled. Cependant ce vaisseau s'en alla sans me prendre, et demeurai là avec beaucoup de peine et de misère, et n'eus autre recours que de me mettre en un bateau qui s'en alloit à Cadix assez près de là : et toutefois nous eûmes bien de la peine à passer à cause du vent contraire et fort : nous fûmes enfin descendre en un lieu assez désert, à environ une lieue de Cadix, où j'allai à pied le long de la marine. Je trouvai la connoissance, mais je n'eus pas le moyen de m'y arrêter beaucoup, à cause que la ville étoit remplie de soldats de l'armée de *Don Louis Fajardo*, général de la flotte d'Espagne, qui ne faisoit que retourner de la Mamorre qu'il avoit prise aux Maures, et y avoit trouvé force pirates, dont il en avoit fait pendre les uns, et mettre les autres à la chaîne, le reste s'étant laissé partie couler à fond, partie brûlés eux-mêmes par le désespoir, plutôt que de se rendre.

Don Louis Fajardo.

Cadix, Gades.

Cette ville de Cadix ou Cadis étoit les Gades si fameuses jadis, où l'on dit qu'Hercule, ayant défait les Gérons, planta ses mémorables colonnes, comme étant la fin et le terme de la

naviga-  
siècles,  
sement  
passage  
et Occi-  
ou les d-  
tées sur  
côté d'A-  
Ceuta et  
d'airain  
été mise  
ques, e-  
ville de  
braltar  
Tarif, e-  
guerre S-  
d'Espagn

La vil-  
fois, et a-  
bre pour  
pêche de

C'étoit  
de plus  
qu'une p

Voyan-  
commod-  
pagne, v-  
pèlent e

navigation d'alors : mais depuis ces derniers siècles, les Portugais et Espagnols ont heureusement trouvé *le plus ultra*, qui leur a donné passage au long et au large par tout l'Orient et Occident. Ces colonnes Gadétanes étoient, ou les deux montagnes d'Abyla et Calpé, plantées sur les extrémités du détroit, l'une du côté d'Afrique, l'autre d'Europe, aujourd'hui *Ceuta* et *Algeziras*; ou bien de vraies colonnes d'airain, ou d'or et argent mêlé, qui avoient été mises par Hercule dans le temple des Parques, et depuis au temple à lui dédié en la ville de Gades. Ce détroit a été dit depuis Gibraltar ou *Gabel Tarif*, c'est-à-dire mont de Tarif, en mémoire de ce renommé chef de guerre Sarrasin qui commença la conquête d'Espagne.

La ville de Gades a été fort peuplée autrefois, et aujourd'hui c'est une petite ville célèbre pour les salines et pour les *Almendraves* ou Almadrars. pêche des tons.

C'étoit jadis une île éloignée de terre ferme de plus de 700 pas, mais maintenant il n'y a qu'une petite chaussée qui l'en sépare.

Voyant donc que je ne pouvois m'arrêter commodément à Cadix, je m'en allai à la campagne, vers une vieille tour ruinée qu'ils appellent d'Hercule, tirant vers le détroit : je



trouvai là quelques plantes rares dont je me chargeai, et vis cette tour entrant dedans, bien qu'avec peine, à cause que la mer la serroit de près, et même il vint un flot si furieux qu'il pensa m'enlever. Ce bâtiment est si bien fait et paroît si entier, qu'il semble qu'il n'y ait pas vingt ans qu'il ait été achevé. Comme j'étois parmi ces ruines, je vis venir droit à moi un grand loup que je pensois au commencement être un âne; mais l'ayant reconnu, je me tins coi, et le laissai passer le long de moi sans dire ni faire rien, attendu que je voyois bien qu'il cherchoit pâture. Près de ces ruines, je trouvai un temple où j'entrai, et sembloit bien un *Azoy* ou Mosquée à la façon des Turcs; on y a toutefois dressé un autel où on dit quelquefois la messe.

Comme je retournois de là vers Cadix, je trouvai que la mer s'étoit fort avancée de monter, de manière que je me mouillai un peu pour repasser; et si j'eusse attendu davantage, j'eusse fait là un fort mauvais gîte. Enfin, je passai et trouvai en mon chemin un bon vieillard qui m'arraisonna et me parla fort de toutes ces antiquités: et comme en ce temps-là ils étoient plus gens de bien moralement qu'aujourd'hui, encore qu'ils n'eussent pas la connaissance d'un vrai Dieu: mais maintenant,

avec t  
étoient  
entre e  
cela il  
de la v  
chans  
lui ave  
duré p  
ruiné.  
fortune  
dix, on  
l'armée  
des ma  
Je fus  
c'étoit  
vers les  
pauvre  
J'entrai  
et de p  
sollicité  
peines à  
mal et  
voir tar  
près d'e  
rine, à s  
sont esp  
long et  
pendue

es dont je me  
 dedans, bien  
 ner la serroit  
 furieux qu'il  
 st si bien fait  
 u'il n'y ait pas  
 omme j'étois  
 roit à moi un  
 mmencement  
 u, je me tins  
 moi sans dire  
 ois bien qu'il  
 es, je trouvai  
 oloit bien un  
 Turcs; on y a  
 it quelquefois

ers Cadix, je  
 ncée de mon-  
 uillai un peu  
 du davantage,  
 te. Enfin, je  
 un bon vieil-  
 fort de toutes  
 e temps-là ils  
 ement qu'au-  
 nt pas la con-  
 maintenant,

avec toute cette connoissance, les chrétiens  
 étoient les plus méchants du monde, n'y ayant  
 entre eux que toute injustice et avarice : et sur  
 cela il me dit qu'il avoit été un des premiers  
 de la ville de Cadix; mais que quelques mé-  
 chans, sans autre sujet que d'envie et malice,  
 lui avoient suscité un procès qui lui avoit  
 duré plus de trente ans, et l'avoit entièrement  
 ruiné. Après que nous eûmes discours de nos  
 fortunes ensemble, je le laissai et revins à Ca-  
 dix, où étant je fus pour voir l'apothicaire de  
 l'armée de don Fajardo, qui étoit à l'hôpital  
 des malades et blessés retournés de Barbarie.  
 Je fus étonné de voir ce misérable lieu; car  
 c'étoit une méchante maison qu'on avoit prise  
 vers les murailles de la ville pour y retirer les  
 pauvres soldats, tandis que l'armée seroit là.  
 J'entrai donc en ce lieu affreux, plein de cris  
 et de plaintes des pauvres malades assez mal  
 sollicités et pansés, après avoir pris tant de  
 peines à combattre les infidèles. Ils étoient très-  
 mal et salement couchés, et faisoit horreur de  
 voir tant de sang répandu en des vaisseaux  
 près d'eux : leurs lits étoient en façon de ma-  
 rine, à savoir des *quastres* qu'ils appellent, qui  
 sont espèces d'échelles de sept et huit pieds de  
 long et de quatre à cinq de large, et sont sus-  
 pendues avec cordes, les unes hautes, les au-

Hôpital de  
 Cadix.

Quastres.



tres basses, et attachées les unes aux autres. Mais je ne fus pas moins étonné de voir l'apothicaire pour le pauvre équipage où il étoit, et n'avoit pour tout en un coin que quelques boîtes mal rangées et plus mal garnies encore, comme je crois. Nous discourûmes un peu ensemble, et me dit, entre autres choses, qu'il lui étoit du beaucoup d'argent dont il ne pouvoit être payé.

Après cela, voyant que je ne pouvois trouver là d'embarquement, je sortis de Cadix, et avec beaucoup de peines et fatigués, je m'en retournai vers San-Lucar et Seville, et passai *Rote* petite ville, et par une Abbaye nommée *Nostra Senora de Rhede*, et de là je vins à un lieu nommé *Chipione*, où ayant gagné quelque argent à certaines cures de médecine, je revins à San-Lucar, et de là à Seville, où je fus contraint de m'arrêter quelque temps, et me mis chez un certain apothicaire qui demouroit en *Triane*, au de là du pont. Ce *Triane* est un faubourg au de là de la rivière de Guadalquivir; et là y a un chateau où est l'Inquisition ou Saint-Office qu'ils appellent. Cet apothicaire faisoit profession du christianisme, mais on le tenoit pour juif, comme il me montra bien; car il me fit le plus mauvais traitement du monde, quelque service que je lui rendisse

Triane.

après se  
beaucoup  
ment d'  
que je  
deux m  
à me re  
secours  
tois là il  
Sainte-A  
processio  
nant tou  
hymne e  
montrer  
à quoi ils  
*Cæli ena*  
*bernactu*  
sur cela  
la ville d  
mis à l'  
soutenir  
en pêche  
tion bien  
peur, sâ  
core qu'  
eut quel  
dévotion  
leur chap  
paroles :

après ses *alquitarres* ou alambics : j'endurai beaucoup avec lui et y devins malade extrêmement d'un vomissement et flux de ventre, tel que je pensai mourir. Cela me dura plus de deux mois, et eus toutes les peines du monde à me remettre, sans toutefois recevoir grand secours de ce juif ni des siens. Durant que j'étois là il me souvient que ceux de la paroisse de Sainte-Anne au faubourg de Triane, firent une procession le jour de Pâques sur le soir, tenant tous des cierges allumés, et chantant un hymne en l'honneur de la Sainte-Vierge pour montrer qu'elle est conçue sans péché originel; à quoi ils appliquoient les paroles du Psalmiste, *Cæli enarrant gloriam Dei; et in sole posuit tabernaculum suum*, etc. et autres semblables. Et sur cela il y eut une grande rumeur par toute la ville de Seville, et y eut des prêtres mêmes mis à l'inquisition pour ce qu'ils vouloient soutenir contre cela, que la Vierge étoit conçue en péché; de sorte qu'il y cuida avoir de l'émotion bien grande : et mon juif lors eut belle peur, sans oser sortir hors de sa maison, encore qu'il fût de cette même paroisse. Il y en eut quelques-uns, soit par crainte, soit par dévotion, qui portaient écrit sur le cordon de leur chapeau en grosse lettre de broderie ces paroles : *Sin pecado original voto á tal*, pour

Procession  
à Seville.



montrer ce qu'ils croyoient ou vouloient que l'on crût d'eux. En même temps on fit graver devant la grande église de Séville, sur une table de marbre, en lettres d'or, *Concebida sin peccado original*.

Retour  
en France.

Etant donc sorti de chez mon apothicaire tout mal que j'étois encore, et ayant trouvé quelques amis qui me prêtèrent de l'argent, je m'en vins derechef à San-Lucar en espérance de trouver moyen de m'embarquer, non pour les Indes dont j'avois perdu toute espérance, mais pour retourner en France : mais le mal fut que proche de San-Lucar je fus volé dans les *Pinnars*, et étant à San-Lucar je reconnus bien mes voleurs, mais je ne leur osai rien dire de peur de pis, aussi que là comme ailleurs la justice est bien difficile à avoir sans argent.

Enfin, ayant trouvé la commodité pour aller en France, nous partîmes dix navires que nous étions en flotte, et allâmes chercher nos hauteurs bien hors en la mer pour la crainte des vaisseaux de Tunis, le navire où j'étois étoit d'Incuse en Hollande, et le capitaine s'appelloit Jean Taye. Or un jour comme il faisoit grand calme, ce capitaine convia l'Amiral et Vice-Amiral et autres capitaines qui l'avoient fêté auparavant, et après avoir fait bonne chère ensemble et bu d'autant de ces vins d'Espagne,

ils se re-  
vaisseau  
et falloir  
riniers d  
ne savoir  
tenoit la  
bas bord  
devant  
la plus g  
tendoier  
pris moi  
navire p  
rinier F  
tivité d  
autres,  
me dit  
étoit en  
pas tout  
il étoit v  
ses mari  
grommel  
je pris u  
un peu,  
moi, et e  
troit son  
pour me  
pour saig  
doutai q

ils se retirèrent sur le soir bien chargés en leurs vaisseaux. Cependant le vent vint à se lever et falloit changer les voiles, mais tous les mariniers et le pilote même étoient si ivres qu'ils ne savoient ce qu'ils faisoient. Quand celui qui tenoit le gouvernail commandoit de mettre à bas bord, ils mettoient à tribord, étant le vent devant : l'un crioit deçà, l'autre de là, c'étoit la plus grande confusion du monde, et ne s'entendoient pas l'un l'autre. Quand je vis cela je pris moi même le gouvernail, et fis arriver le navire pour porter à la route, puis vint un marinier François passager qui retournoit de captivité de Barbarie et n'avoit tant bu que les autres, je lui quittai la barre, pour ce qu'on me dit que je me gardasse du capitaine qui étoit en grande colère contre moi. Je ne laissai pas toutefois de l'aller trouver sur le tillac où il étoit vidant encore quelques bouteilles avec ses mariniers. Quand il me vit-il commença à grommeler un peu entre ses dents, mais sur cela je pris une coupe et bus à lui, ce qui l'apaisa un peu, et me dit qu'il étoit bien fâché contre moi, et en ayant demandé la cause, il me montra son bras ne pouvant quasi parler, comme pour me dire que je n'avois point de lancette pour saigner s'il en étoit besoin. Sur quoi je me doutai qu'un méchant Normand du Havre l'a-



voit averti de cela, car en partant de San-Lucar je lui avois dit comme les voleurs m'avoient pris mon étui. J'avois toutefois fait provision de médicamens pour traiter les malades quand il en seroit nécessaire, et de fait je traitai le frère du capitaine de certain mal qu'il avoit aux jambes dont il fut guéri; ce qui me servit bien; car depuis ce temps là il fut toujours pour moi, contre ceux qui m'en voulaient, et même contre ce normand qui ne désiroit que d'animer ces gens-là contre moi à me faire un mauvais tour, mais Dieu m'en garda. Le lendemain venu, on prit un pauvre garçon flamand passager, et fut attaché à la grande vergue pour le caller en mer, à cause, disoient-ils, qu'il s'étoit enivré et avoit gâté le tillac. Il fut ainsi laissé aller par trois fois du haut de la vergue en mer, après que le capitaine eût bu à lui premièrement, et lui eût fait faire raison. C'étoit une grande pitié d'ouïr les cris et plaintes de ce pauvre garçon, et ne pus voir un spectacle si cruel, ains me retirai en bas, où je les entendois cependant murmurer contre moi, à la suscitation de ce normand qui avoit été capitaine de navire aux Terres neuves, et étoit passager en ce vaisseau, avec beaucoup plus d'écus que de santé et de bonté.

Punition  
de mariniers.

Enfin après avoir vogué ainsi quelque temps

nous a  
Dieu a  
quinze  
fut le t  
dernier  
mode q  
auquel  
a plu pa  
enfance  
j'ai souf  
mamell  
en priso  
convint  
d'y don  
prison p  
çai de b  
monde,  
vées plu  
quasi to  
étranges  
et accab  
peuvent  
mon ret  
laissé de  
calamité  
port de  
grâce de  
ains a fa

de San-Lucar  
 urs m'avoient  
 fait provision  
 alades quand  
 t je traitai le  
 qu'il avait aux  
 ne servit bien;  
 ujours pour  
 ent, et même  
 it que d'ani-  
 faire un mau-  
 Le lendemain  
 flamand pas-  
 vergue pour le  
 s, qu'il s'étoit  
 insi laissé aller  
 en mer, après  
 nièrement, et  
 e grande pitié  
 uivre garçon,  
 uel, ains me  
 ois cependant  
 citation de ce  
 de navire aux  
 n ce vaisseau,  
 de santé et de  
 quel que temps

nous arrivâmes heureusement par la grâce de  
 Dieu au Hâvre le 15.<sup>e</sup> jour d'août mil six cent  
 quinze, et de là je m'en allai droit à Paris qui  
 fut le terme de tous mes voyages, et de cette  
 dernière pérégrination plus fâcheuse et incom-  
 mode que longue. Mais Dieu soit loué de tout,  
 auquel je rends grâces infinies de ce qu'il lui  
 a plu par sa divine bonté me préserver dès mon  
 enfance de tant de fortunes et encombres que  
 j'ai souffertes jusques ici. Car j'étois encore à la  
 mamelle l'an 1576, lorsque mon père fut mis  
 en prison à Meaux pour une réponse qu'il lui  
 convint payer, et pendant qu'il eut permission  
 d'y donner ordre, il fallut que ma mère tint  
 prison pour lui avec moi, et ainsi je commen-  
 çai de bonne heure à ressentir les misères du  
 monde, que depuis en plus grand âge j'ai éprou-  
 vées plus fortes et plus rudes, pour avoir été  
 quasi toujours hors de mon pays, en terres  
 étrangères et éloignées, denué de tous moyens.  
 et accablé de toutes les sortes de malheurs qui  
 peuvent arriver à un homme, et même depuis  
 mon retour en ma propre patrie où je n'ai pas  
 laissé de souffrir quasi les mêmes infortunes et  
 calamités, esquelles j'ai eu bien peu de sup-  
 port des hommes, assisté seulement de la  
 grâce de mon Dieu qui ne m'a jamais délaissé,  
 ains a fait que les afflictions qu'il lui a plu

Arrivée  
 à Paris.



m'envoyer, ont été un sujet à plusieurs gens de bien et d'honneur d'exercer envers moi leurs bonnes et louables charités.

# FIN DU SIXIÈME ET DERNIER LIVRE

## CONTENU PEUPLE ANIMAUX AUTRES

ABDELAC  
ture.

Abrolles.

Accident

Açores, il

Adelantad

Adouards

Afrique e

Africains i

Agose, ile

Aloës, boi

Almadrave

Alcacias.

Almahalle.

Amazones,

ET.

eurs gens de  
s moi leurs

## TABLE DES MATIÈRES

### ET CHOSES PLUS NOTABLES

CONTENUES EN CE LIVRE : ENSEMBLE LES NOMS DES PAYS,  
PEUPLES, VILLES, FLEUVES, PERSONNES PARTICULIÈRES,  
ANIMAUX, ARBRES, PLANTES, PIERRES, MINÉRAUX, ET  
AUTRES CHOSES PLUS SINGULIÈRES.

LIVRE

#### A.

|                                   |             |                                       |                    |
|-----------------------------------|-------------|---------------------------------------|--------------------|
| ANDELACINTE et son aven-<br>ture. | 137         | Amazones, femmes.                     | 82. 83             |
| Abrolles.                         | 178         | Amacas.                               | 84. 85             |
| Accident de poudre.               | 81          | Amérique et ses pays.                 | 64                 |
| Açores, îles.                     | 300         |                                       | 17. 23             |
| Adelantade.                       | 35          | Améric Vespuce.                       | 17                 |
| Adouards.                         | 151         | André Furtado, vice-roi<br>des Indes. | 237                |
| Afrique et ses provinces.         | 20. 21      | — quel, et ses exploits.              | 266. 267. 268. 269 |
| Africains ingénieux.              | 152         | — sa mort.                            | 300                |
| Agose, île.                       | 305         | Antac, maladie.                       | 204                |
| Aloës, bois.                      | 98. 99. 100 | Angoumet, ville.                      | 144                |
| Almadrales.                       | 359         | Angoche.                              | 183                |
| Alcacias.                         | 183         | Anime.                                | 108                |
| Almahalle.                        | 129         | Animal étrange.                       | 104                |
| Amazones, fleuve.                 | 61. 62.     | Animaux, comment peu-                 |                    |
|                                   | 81. 82      |                                       |                    |



|                              |                    |                              |            |
|------------------------------|--------------------|------------------------------|------------|
| vent vivre sans eaux.        | 3                  | B.                           |            |
|                              | 16                 |                              |            |
| Animaux non tués par les     |                    | Bailbec, ville.              | 311        |
| Indiens.                     | 249                | Bambou.                      | 286        |
| Anacajoury, roi des Cari-    |                    | Barbarie et sa côte.         | 56         |
| pous.                        | 65                 | Baruth.                      | 342        |
| Ananas, fruit.               | 66                 | Base Alforme, roi.           | 35         |
| Aqueducs.                    | 312                | Bacha cruel.                 | 343        |
| Archevêque chaldéen.         | 306.               | Basses de Judia.             | 185        |
|                              | 307                | Bâton à faire feu.           | 64         |
| Argouin, fort.               | 34. 55             | Bataille de Sébastien, roi   |            |
| Armadille.                   | 24. 102            | de Portugal.                 | 157. 158   |
| Armée navale d'Indiens.      | 67                 | Bésoard.                     | 115        |
| Armél, ville.                | 310                | Belen.                       | 175        |
| Arabes et leur vie, courses, |                    | Bermude.                     | 125        |
| etc.                         | 151. 155. 156. 157 | Bethléem.                    | 350        |
| Asie et ses pays.            | 19. 20             | Béthulie.                    | 352        |
| Atalayas.                    | 45                 | Blanc fils de Noirs, et Noir |            |
| Atoupa, Indien.              | 75. 76             | fils de Blancs.              | 55. 208.   |
| Atlas, mont.                 | 156. 141           |                              | 209        |
| Aventures étranges à des     |                    | Bombase.                     | 223        |
| Portugais en Ethiopie.       |                    | Bramins.                     | 239        |
|                              | 220                | Brava, île.                  | 60         |
| Aventure d'un charpentier    |                    | Brèbes.                      | 144        |
| françois.                    | 115. 119           | Bresil, pays.                | 25. 65. 84 |
| Australe, terre.             | 17. 25             | Bresiliens, ennemis des      |            |
| Autruches de Lybie.          | 34                 | Portugais.                   | 24         |
| Azamor, ville.               | 45. 129            | Bretangis.                   | 211        |

Cabassier  
 Cabilles  
 Cadix, v.  
 Cafars en  
 Calabases  
 Camara,  
 Campos.  
 Cange.  
 Cambi.  
 Cannes d  
 Canton,  
 Cap blan  
 Cap de Bo  
 ses mar  
 Cap des A  
 Capitaine  
 chance  
 Capitaines  
 cérémon  
 Cartes ma  
 Caril.  
 Caribes  
 — manger  
 — leurs m  
 Caripous

B.  
le. 311  
286  
sa côte. 56  
342  
ne, roi. 33  
343  
adia. 185  
e feu. 64  
Sébastien, roi  
gal. 157. 158  
115  
173  
125  
350  
352  
e Noirs, et Noir  
lancs. 55. 208.  
209  
223  
239  
60  
144  
ys. 25. 63. 84  
ennemis des  
s. 24  
211

C.  
Cabassière, 206  
Cabilles d'Arabes. 25. 131  
Cadix, ville. 358  
Cafars en Turquie. 313. 316  
Calebases. (Grosses) 67  
Camara, roi. 86. 96  
Campos. 306  
Cange. 203  
Cambé. 308  
Cannes de la Chine. 282  
Canton, ville. 282  
Cap blanc. 29. 32  
Cap de Bonne-Espérance et  
ses marques. 183. 198  
Cap des Aiguilles. 185  
Capitaine Maïor et ses mé-  
chancetés. 182. 188.  
190  
Capitaines indiens et leurs  
cérémonies. 76. 74  
Cartes marines. 16  
Caril. 241  
Caribes (Quels) 65. 66  
— mangent les hommes.  
74. 87  
— leurs mortuaires. 88  
Caripous (Quels) 65. 66.  
81

DES MATIÈRES.

371

— ennemis des Caribes. 71  
— leur langue et religion.  
109  
Caranouby. 325  
Carmel, mont. 329  
Cassave. 66  
Castel de Mina. 214  
Caypour, cap. 68  
Cayenne, fleuve. 75. 77.  
86. 101  
Cercles de la Sphère. 8  
Cèdres du Liban. 307  
Citères. 333  
Chélubin ture. 316  
Chevres sauvages. 113  
Christophe Colomb. 17  
Chien et son histoire avec  
un lion. 349  
Chec Marabou. 328  
Chine et Chipois. 280. 281  
— leurs tromperies et fi-  
nesses. 282. 284  
— comment traitent les  
Portugais. 279. 286  
Cistern de Joseph. 329  
Cocos et son excellence.  
293  
Cognal, brave capitaine. 267



|                                                 |                    |                                      |                    |
|-------------------------------------------------|--------------------|--------------------------------------|--------------------|
| Connetra.                                       | 316                | Degrés de longitude et latitude.     | 12. 15             |
| Comte de Fera, vice roi des Indes.              | 174. 175           | Dieu des Indiens.                    | 86. 110            |
| — Sa mort.                                      | 181                | Dialcan, roi.                        | 265. 266           |
| Couscousou.                                     | 159                | Drac, anglois.                       | 349. 354           |
| Cormorans.                                      | 58                 | E.                                   |                    |
| Couleur d'Indiens.                              | 101                | Eaux et leur disette.                | 134. 135. 156.     |
| Course de taureaux.                             | 128                | Eléphans et leur chasse.             | 205                |
| Copal.                                          | 108                | Emir de Sidon.                       | 342                |
| Couama, pays.                                   | 192. 211. 212. 213 | Équinoxial.                          | 8                  |
| Coria.                                          | 350                | Espagnols et leur cruauté            |                    |
| Colonnes d'Hercule.                             | 358                | ès-Indes.                            | 77                 |
| Crapaud étrange.                                | 97                 | — Leur trahison envers les François. | 36. 37             |
| Crimbe, pays.                                   | 297                | — Leur gloire dommageable.           | 356                |
| Cruautés des Portugais et Espagnoles, ès-Indes. | 77                 | Esclaves, comme traités à Goa.       | 259. 260. 264. 279 |
| 255 jusqu'à 290.                                | 259                | — Leur vie misérable.                | 279                |
| — d'un bacha.                                   | 343                | Été et hiver d'Indie.                | 13. 14             |
| — du roi de Sian                                | 274. 275           | Echec, jeu d'Africains.              | 134                |
| — du roi de Pégu.                               | 275 276            | Europe et ses pays.                  | 16. 19             |
| Cumana, pays.                                   | 221                | F.                                   |                    |
| D.                                              |                    | Farao, port.                         | 348                |
| Dumas.                                          | 312. 314           |                                      |                    |
| Datura, poison.                                 | 258                |                                      |                    |
| Danse des Santons turcs.                        | 321                |                                      |                    |

Faim.

Feynes,

çois,

Femme

Flotte au

vers n

Femmes

Femmes

Femmes

Fernamb

Finis ter

Fourmis

Folles sup

diens.

Gago, pay

George. (

Gibraltar,

Gigny.

Goa et sa

— Ses ger

gitude et lati-  
 12. 15  
 ens. 86. 110  
 265. 266  
 349. 354  
 disette. 134.  
 155. 156.  
 eur chasse.  
 205  
 342  
 8  
 leur cruauté  
 77  
 son envers les  
 36. 37  
 e domagea-  
 356  
 me traités à  
 260. 264. 279  
 misérable. 279  
 l'Indie. 13. 14  
 Africains. 134  
 pays. 16. 19  
 348

- Faim. (grande) 43. 126. — François y étant. 293.  
 353 294  
 Feynes, gentil-homme fran- Goujanas. 116  
 çois, à Goa. 293. 294 Gommès d'Inde. 107  
 Femme poisson. 216 Guadalquivir, fleuve. 349  
 Flotte aux Indes et ses di- Guadalété, fleuve 355  
 vers naufrages. 185. 214.  
 215. 219  
 Femmes d'Indie se brûlans.  
 243. 244 H.  
 Femmes d'Indie lascives. Haquin. 142. 332  
 240 Halebranches, poisson. 34  
 Femmes de Maroc. 143 Hercule et ses colonnes et  
 215 temple. 358  
 Fernambou. 215 Histoires pitoyables de Por-  
 Finis terræ, Cap. 52. 55 tugais en Éthiopie. 220.  
 Fourmis incommodes. 202. 221  
 242 — d'esclaves de Goa. 261  
 Folles superstitions des In- — de religieuses indiennes.  
 diens. 245 289  
 — d'Emmanuel de Sosa.  
 225  
 G. — de Louis de Sosa. 270  
 — de vaisseaux perdus en  
 214  
 Gago, pays. 151 mer.  
 George. ( S. ) 342 — d'un Noir fils de blancs.  
 Gibraltar, détroit. 358 208. 209  
 Gigny. 324 — d'une Africaine chré-  
 Goa et sa description. 291. tienne et de son martyre.  
 292. 293. 294  
 — Ses gens de guerre. 293 147



|                                                                                                         |                                                            |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------|
| — de la jalousie et cruauté<br>des Portugais de Goa. 251                                                | — Hubert, sieur, médecin. 139                              |
| — d'un Portugais et d'une<br>Indienne. 265                                                              | I.                                                         |
| — d'un pilote anglois et<br>d'une Indienne. 125                                                         | Iapoco, pays, voyez Y.                                     |
| Histoire tragique d'un sol-<br>dat portugais et de sa per-<br>fidie et cruauté envers<br>une fille. 271 | Jafa, ville. 339                                           |
| — des maris jaloux. 270.                                                                                | Japonois jaloux, ennemis<br>des Portugais. 280             |
| 275                                                                                                     | Jean Mocquet, auteur. Ses<br>voyages. 4                    |
| Histoire gaie d'un Portu-<br>gais. 285                                                                  | — en Barbarie et cap Blanc. 32                             |
| Histoires tragiques de la fille<br>du roi de Siam. 274                                                  | — pris par les Espagnols. 36. 37                           |
| — de ceux de Siam et Pegu.<br>275. 276                                                                  | — à Madère. 57                                             |
| Histoire d'un fils du roi de<br>Maroc. 151                                                              | — à Mazagan. 42                                            |
| Histoire d'un chien et d'un<br>lion. 149                                                                | — à la rivière des Amazo-<br>nes. 62                       |
| Hollandois assiègent Mo-<br>zambique. 186                                                               | — à Yapoco. 65                                             |
| — Malaga. 268                                                                                           | — trouve l'Indien Yapoco<br>à Paris. 79                    |
| — vers Lisbonne. 128                                                                                    | — va vers les Caribes et sur<br>la rivière de Cayenne. 86. |
| Hospitalité des Indiens. 247.                                                                           | 89. 90. 94. 95. 96. 97.<br>105                             |
| 248                                                                                                     | — en l'île Blanche, et ses<br>aventures là. 113            |
| Humilité utile. 151                                                                                     | — à Saffy et Maroc. 129                                    |

ir, médecin.

139

oyez Y.

359

x, ennemis

280

uteur. Ses

4

et cap Blanc.

32

s Espagnols.

36. 37

37

42

des Amazô-

62

65

dien Yapoco

79

Caribes et sur

Gayenne. 86.

95. 96. 97.

105

che, et ses

113

Maroc. 129

— Ses aventures et hasards

134. 160

— va en Orient. 176. 177

— Sa misère et maladies

sur mer. 178. 179

— en tourmente. 183

— à Mozambique. 187

— Sa misère. 189. 190

— Sa prison. 190

— Délivrance. 198

— d'une Ethiopienne et de

lui. 203

— arrivé à Goa. 233

— Sa misère et pauvreté.

234

— Son heureuse rencontre.

236

— entre chez le vice-roi.

237. 296

— Voyage en la Terre-

Ferme et ses aventures.

239

— retourne en Portugal.

296

— Accidens sur mer. 297

— arrive à Lisbonne. 301

— arrive en France. 302

— va en la Terre-Sainte.

303

— à Tripoli.

305

— au mont Liban.

306

— à Damas.

312

— maltraité des Turcs. 315.

317. 325. 326

— en Jérusalem, Béthléem

et autres lieux saints. 329.

330. 331

— Son retour et arrivée en

France. 344

— va en Espagne en inten-

tion d'aller aux Indes oc-

cidentales et orientales,

et circuit du monde. 348.

349. 350

— Ce qui l'en empêche. 357

— arrive à Séville. 349

— à San-Lucar. 351

— à Xérès. 354

— à Cadix. 358

— Sa maladie et misère.

363

— Son dernier retour en

France. 364

Jésuites au Japon. 281

— en la Chine. 281

— à Goa. 292

Jérusalem et ses lieux saints.

337



|                              |                                |            |
|------------------------------|--------------------------------|------------|
| Iogues , religieux indiens.  | Lameny.                        | 320        |
| 240. 246                     | Ligné équinoxiale , dange-     |            |
| Jourdain , fleuve. 312. 318. | reuse en maladies.             | 178        |
| 320                          | Liban , mont.                  | 306. 307   |
| Jours et leur diverse quan-  | Lovende , maladie.             | 179        |
| tité. 13. 14. 18             | Longitudes et latitudes.       | 12         |
| Inondation à Tripoli. 308    |                                | 15         |
| Indiens sujets à désespoir.  | Lybie et Lybiens.              | 33. 34     |
| 242.                         |                                |            |
| Indiens courtois et hospita- | M.                             |            |
| liers. 248. 249              |                                |            |
| Indiens ne tuent les ani-    | Magellanique.                  | 17. 25     |
| maux. 249                    | Madère , ile , sa description. |            |
| Iles de St.-Laurens. 11      |                                | 40         |
| — de Feu. 17                 | — fertilité.                   | 40         |
| — Fortunées. 40              | — ses sucres.                  | 40         |
| — de la Touche. 57           | Mazaganville.                  | 42. 44     |
| — du Cap Verd. 60            | Mancenille.                    | 68         |
| — de Sancta Lucia. 112       | Madanina , ile.                | 85         |
| Ilt (sieur del') médecin.    | Maragnan , fleuve et ile.      | 71.        |
| 139                          |                                | 80. 84. 85 |
| L.                           | Mariages des Caribes.          | 104        |
| Langue des Caribes et Ca-    | — des Africains.               | 165        |
| ripous. 109                  | — des Chinois.                 | 284        |
| — des Noirs. 229             | Marguerite , ile.              | 120        |
| Langue gémique. 130. 316     | Matamores en Afrique.          | 131.       |
| Lancelote , ile. 56          |                                | 133        |
|                              | Mangues de velous.             | 183        |

Mamorr  
Maltois

Macao ,  
Marmots  
Marabou  
— Leurs  
Mal étran  
Maroc , v  
tion.  
— Son ét

Mer mort  
Méristien.  
Mexique.  
Michouar  
Miel d'A

— d'Inde.  
Milord Ra  
Misères su  
Mouquari,  
Monde cré  
— par qui  
Monomota  
Monnoie d'  
— de Port  
Monstre m  
Mogincal.

|                             |                |                             |               |
|-----------------------------|----------------|-----------------------------|---------------|
| Mamorre.                    | 350. 358       | Mortuaires d'Afrique.       | 166           |
| Maltois et leur aventure.   | 341            | — des Caribes.              | 88            |
| Macao, île de la Chine.     | 282            | Moussons, vent.             | 182. 211      |
| Marmots d'Inde.             | 103            | M Uleys Boufairs, Chec,     |               |
| Marabouts de Syrie.         | 317            | Zida, et Abdalla rois de    |               |
| — Leurs danses.             | 311            | Maroc, et leurs guerres et  |               |
| Mal étrange.                | 214            | histoire.                   | 145. 146. 162 |
| Maroc, ville et sa descrip- |                | N.                          |               |
| tion.                       | 141. 142. 143  | Nabelous.                   | 326           |
| — Son état.                 | 145. 146. 161. | Navigation des Indes défen- |               |
|                             | 163            | due aux François par les    |               |
| Mermorte.                   | 357            | Espagnols.                  | 357           |
| Méridien.                   | 12             | Navire arabe riche.         | 250           |
| Mexique.                    | 22             | Navires perdus diversement  |               |
| Michouart.                  | 146. 147       | et leurs piteuses aventu-   |               |
| Miel d'Afrique excellent.   | 46. 93         | res.                        | 214. 215. 216 |
| — d'Inde, plus.             | 191            | Naufrages étranges.         | 185.          |
| Milord Ralle.               | 78             |                             | 214, etc.     |
| Misères sur mer.            | 178. 179       | Naufrage évité.             | 297. 298      |
| Mouquari, Turc.             | 310            | Natal, tertre.              | 185           |
| Monde créé et sa merveille. | i              | Noirs, leur langue.         | 229           |
| — par qui circuit.          | 348. 349       | — brutalité et cruauté.     | 217.          |
| Monomotapa, Roi.            | 11. 21         |                             | 218           |
| Monnoie d'Inde.             | 254            | Noir venu de blancs et son  |               |
| — de Portugal.              | 178. 201       | histoire.                   | 208. 209      |
| Monstre marin.              | 184            | Noirs de Lybie.             | 58. 53. 54    |
| Mogincal.                   | 216            | Nudité des Américains.      | 70            |



|                                      |                     |
|--------------------------------------|---------------------|
| O. d'Inde.                           | 66                  |
| Pourpre de mer.                      | 58                  |
| Ophir de Salomon, dit.               | 21                  |
| Or de Gago.                          | 151                 |
| Or d'Afrique, Couama,                |                     |
| Sofala.                              | 151. 212.           |
|                                      | 213. 214            |
| Oregliane.                           | 80. 84. 85          |
| Oiseau merveilleux.                  | 233                 |
| Oiseaux d'excellente beauté.         | 101                 |
| P.                                   |                     |
| Pagodes d'Indiens.                   | 240. 288            |
| Pau d'antac, bois.                   | 204                 |
| Parallèles.                          | 12                  |
| Potates.                             | 66                  |
| Pain des Caripous.                   | 67                  |
| Pérou.                               | 23                  |
| Perdos, monnoie.                     | 234                 |
| Pêche de perles.                     | 120                 |
| Pesce-mulier.                        | 216                 |
| Perroquets.                          | 72                  |
| Pirard à Goa.                        | 293                 |
| Pierre de grande vertu et odeur.     | 223                 |
| Pilotes et ce qu'ils ont à observer. | 15                  |
| Platanes.                            | 66                  |
| Poules d'Inde.                       | 90                  |
| Portorico.                           | 125                 |
| Portugais, quels-ès-Indes.           | 194. 195. 250. 274. |
|                                      | 276. 280            |
| — Leur naturel.                      | 191. 198            |
| — Vanité et superbe.                 | 251.                |
|                                      | 252                 |
| — Vengeances et perfidies            | 253                 |
| — De bravacheries,                   | 254.                |
|                                      | 280 à 283           |
| — Insolence-ès-Eglises.              | 255                 |
| — Voleries à Goa.                    | 256                 |
| — Jalousie étrange, et his-          |                     |
| toires sur ce                        | 257. 265.           |
|                                      | 266. 274            |
| — Cruel châtimement sur              |                     |
| leurs esclaves.                      | 259. 264.           |
|                                      | 299                 |
| — Défians.                           | 291                 |
| — Pourquoi hais-ès-Indes.            | 280                 |

Rama.  
Ramadan  
Racine e.  
Reïs, me  
Reinol à  
Religion e  
Religion p

Rencontr  
mer. 2

Rivière de

Rio de Or

Roi de M  
lais.

Roi quel, t

Roi de Si

Roi de Pe  
et barb  
inouie.

Saffy, vill

Sala des T

## DES MATIÈRES.

379

|                             |                              |              |
|-----------------------------|------------------------------|--------------|
| R.                          | Salines de Seville.          | 49           |
|                             | Sandal et ses espèces.       | 98           |
| Rama.                       | San-Lucar.                   | 41. 49. 549. |
| Ramadan des Turcs.          |                              | 551          |
| Racine excellente.          | Sacrifices d'hommes.         | 22           |
| Reis, monnoye.              | Sanson.                      | 540          |
| Reinol à Goa.               | Scorbut.                     | 179          |
| Religion d'Indiens.         | Seville.                     | 549          |
| Religion par qui maintenue. | S. Sépulchre.                | 554          |
|                             | Serpens, viatide d'Indiens.  | 71. 72       |
| Rencontres de vaisseaux sur |                              |              |
| mer. 27. 29. 52. 55. 62.    | Sièges de Mozambique.        | 186          |
|                             | — De Malaga.                 | 268          |
|                             | — d'Achem.                   | 268          |
| Rivière des Amazones.       | Sidon.                       | 540          |
|                             | Sorbet.                      | 529          |
| Rio de Oro.                 | Socoterra, ile.              | 252          |
| Roi de Maroc et son pa-     | Sofala.                      | 185          |
| lais.                       | Sosa et son aventure pi-     |              |
| Roi quel, tels ses sujets.  | teuse.                       | 225          |
| Roi de Sian, cruel.         | Sosa Louis, cruel, et la-    |              |
| Roi de Pegu et sa cruauté   | che.                         | 270          |
| et barbarie horrible et     | Soif extrême. 115. 118. 120. |              |
| inouie.                     |                              | 122. 150     |
|                             | Sotées.                      | 46           |
| S.                          | Sura, breuvage.              | 206          |
| Saffy, ville.               | Sucres de Madère.            | 40           |
| Sala des Turcs.             | Surlingue.                   | 167          |



|                                           |                                    |                                 |          |
|-------------------------------------------|------------------------------------|---------------------------------|----------|
| T.                                        | Turcs et leur cruauté, et avarice. | 310. 317. 325.                  |          |
| Tabaque ou petum.                         | 61. 64                             | 326. 327.                       |          |
| Tabibe.                                   | 129                                | Turbit.                         | 100. 199 |
| Tabor, mont.                              | 323                                | Tyr.                            | 340.     |
| Tamarins.                                 | 24. 21                             | V.                              |          |
| Talbe de Maroc.                           | 129                                | Vayampouc, cap.                 | 82       |
| Tabaco, ile.                              | 112                                | Vents enfermés.                 | 60       |
| Taguide Alforme, roi.                     | 59                                 | Veines d'argent.                | 64       |
| Terre et sa division.                     | 7. 8.                              | Vespuce.                        | 17       |
|                                           | 17                                 | Vin d'Amérique.                 | 65       |
| <i>Terra del fuego.</i>                   | 17                                 | Virginies, îles.                | 125      |
| Terre sainte déserte et stérile, pourquoi | 347. 348                           | Vice-roi d'Inde et ses profits. | 266      |
| Temple de Solomon.                        | 347                                | X.                              |          |
| Temistitan.                               | 22                                 | Xerez, ville.                   | 354      |
| Tensif, fleuve.                           | 156                                | — Histoire de ses hidalgues.    | 356      |
| Tempêtes horribles.                       | 168.                               | Y.                              |          |
|                                           | 183                                | Yago, Caribe.                   | 86       |
| Tibériade, mer.                           | 320                                | Yapoco, pays.                   | 67       |
| Tiberons, poissons.                       | 229                                | — Ses habitans quels.           | 65       |
| Toupan, Dieu des Américains.              | 86. 110                            |                                 | 81. 87   |
| Toupinambous.                             | 71                                 |                                 |          |
| Tropiques.                                | 8                                  |                                 |          |
| Tratte bien puni.                         | 147                                |                                 |          |
| Trinidad, ile.                            | 112                                |                                 |          |
| Tripoly, ville.                           | 306. 309                           |                                 |          |
| Truites excellentes.                      | 156                                |                                 |          |

— Ferti

Yapoco  
tures

Ypoira

cruauté, et

317. 325.

326. 327.

100. 199

340.

ap. 82

60

64

17

65

125

et ses pro-

266

ses hidal-

356

86

67

quels. 65

81. 87

DES MATIÈRES.

281

—Fertilité et fruits. 65. 66.

Z.

67. Zanzibar.

21

Yapoco Indien et ses aven-

Zones.

9

tures en France. 68. 77.

Torride.

21

78. 79. 80. 81

— Et froide non habitée

Ypoira Indien.

106

ni inhabitable. 10. 11.

FIN DE LA TABLE.